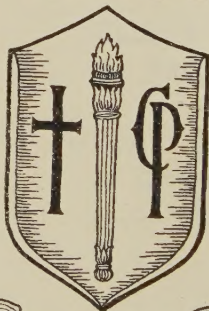


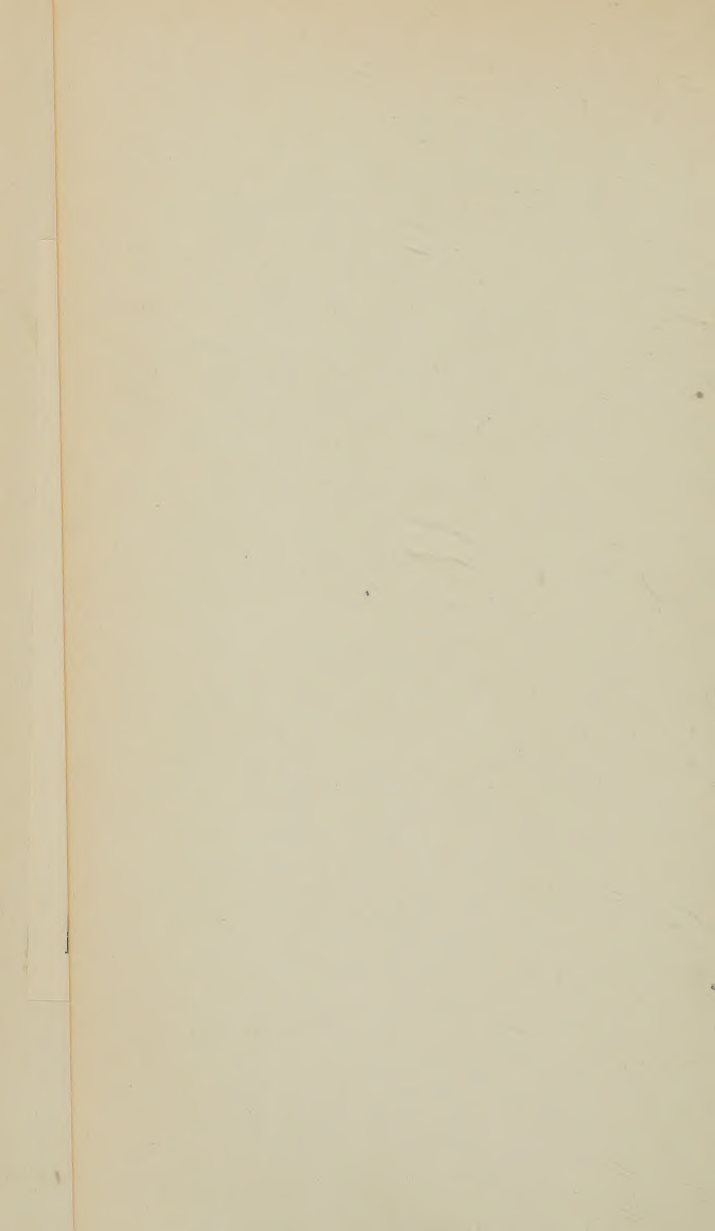


COLLEGE OF THE PACIFIC



GIFT OF
University of
WITHDRAWN

WAMU



SEMICENTENNIAL PUBLICATIONS
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA



1868-1918

L'EXOTISME AMÉRICAIN

DANS

L'ŒUVRE DE CHATEAUBRIAND

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

L'Exotisme américain dans la littérature française au XVI^e siècle,
d'après Rabelais, Ronsard, Montaigne, etc. Un volume
in-16. 3 fr. 50

L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française
au XVII^e et au XVIII^e siècles. Un volume in-16. . . 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

En préparation.

John Greenleaf Whittier, le poète de la Nouvelle-Angleterre.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA PRESS

Notes sur le voyage de Chateaubriand en Amérique. Un
volume in-8. 4 fr. »

GILBERT CHINARD

L'EXOTISME AMÉRICAIN

DANS

L'OEUVRE DE CHATEAUBRIAND



LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

—
1918

COLLEGE F.
THE PAUL C

JUN 8 - 1920

LIBRARY

INTRODUCTION

A travers trois siècles de littérature française, nous avons étudié l'influence exercée par les récits de voyages en Amérique sur l'histoire des idées. Nous avons essayé de déterminer quelle avait été l'attitude des Français à l'égard des pays nouveaux; en quoi leur mentalité ou leur sensibilité avaient été affectées par les révélations des grands découvreurs; comment enfin on voit poindre à de rares intervalles, sortant de l'amas poussiéreux des livres oubliés et morts, comme un jeune arbre au milieu des ruines, une pousse verte et fraîche, une promesse d'expression artistique, un thème littéraire ou sentimental. Dans cette longue revue nous avons dû employer le mot *exotisme* à défaut d'un terme plus satisfaisant pour désigner ce qui est une variété de l'exotisme et non l'exotisme tout entier.

Si par *exotisme* on désigne l'ensemble des sentiments et des émotions que nous ressentons au contact des pays étrangers et des âmes étrangères, et non point seulement une curiosité amusée ou admirative, pour des spectacles nouveaux, une végétation inconnue et des mœurs différentes des nôtres, nous devons reconnaître que sous cette forme moderne l'exotisme n'apparaît pas dans la littérature française avant Bernardin de Saint-Pierre et

Chateaubriand. Il s'en faut cependant que les éléments qui entrent dans la composition de ce sentiment relativement récent ne datent que de nos jours. Quelques-uns d'entre eux sont anciens comme l'âme humaine, d'autres, comme nous avons tenté de le montrer datent des grandes découvertes géographiques du début du xvi^e siècle.

A la base même de l'exotisme, se trouve en effet un désir éternel d'échapper à son temps, à la civilisation qui nous entoure, de changer de milieu; mais cette aspiration vers un état différent de celui dans lequel nous vivons ne se traduit pas chez tous par un goût de l'exotisme proprement dit. Certains se sont contentés de médire du présent; d'autres se sont plongés avec amour dans l'étude du passé, et suivant le vieux mot de Tite-Live, qu'ils aient rêvé de l'âge d'or ou célébré les vertus des ancêtres, se sont fait une âme antique.

Aux époques où ce mécontentement accru par une civilisation intense a coïncidé avec des découvertes géographiques importantes, un nouveau sentiment est cependant apparu : un désir d'échapper aux conditions actuelles, non en se réfugiant dans le passé, mais en changeant de climat. Si, sous d'autres cieux, des hommes qui ne connaissent ni nos lois, ni notre religion, vivent plus heureusement, plus librement, plus aisément que nous, s'ils peuvent en toute innocence satisfaire leurs besoins et leurs instincts, pourquoi ne pas faire voile vers les Iles Fortunées? Les rêveurs, les poètes, après s'être repu des récits des découvreurs de terres nouvelles, ont alors voyagé en esprit, « au coin des fisons », donnant carrière à leur imagination et se peignant à eux-mêmes ce Paradis retrouvé dont ils laissaient cependant la conquête à d'autres plus audacieux. A beau mentir qui vient de loin, dit le vieux proverbe; mais l'auteur qui n'est jamais sorti de son cabinet ne rencontre pas moins de créance et n'a pas la partie moins belle.

Quelques-uns cependant sont passés du rêve à l'action et ont tenté la belle aventure des pays nouveaux. Ils sont

partis poussés par des motifs bien différents : les uns comptant trouver outre-mer une fortune rapide, facile, fabuleuse ; d'autres, dans le très louable désir de civiliser des pays neufs et de leur apporter le don le plus précieux de notre civilisation : le christianisme. Certains enfin, ont été chercher, dans des régions lointaines et peu peuplées, un refuge contre les persécutions religieuses, un asile où ils pourraient célébrer leur culte en toute liberté. Mais conquistadors, puritains, fondateurs de colonies, missionnaires de toute robe, réfugiés de toutes les confessions ont tous un trait commun : ils veulent réaliser sous un ciel nouveau un idéal ancien, formé ailleurs, créer d'un seul bloc au milieu des peuplades sauvages une société modèle telle qu'ils la rêvent. Jamais ils n'ont cherché à vivre vraiment une vie nouvelle, à dépouiller le vieil homme. Qu'ils aient construit des forts entourés de palissades, des missions, des églises ou des fermes, tous sans exception ont commencé par délimiter une certaine portion de territoire comme appartenant à tout jamais à leur roi, à leur ordre, à eux-mêmes et à leurs descendants. Chez tous ceux-là peut bien apparaître quelque admiration pour le pays qu'ils ont choisi, ils peuvent en apprécier la végétation, les couleurs, les parfums, en admirer les paysages, célébrer même les « bons sauvages » avec indulgence, nous ne pouvons voir en eux que des devanciers très indirects des écrivains exotiques modernes.

De très bonne heure cependant, un sentiment d'une toute autre nature se manifesta chez quelques individus isolés vivant en marge de la société, anarchistes inconscients en qui se réveillèrent des instincts migrateurs, à qui les palissades du fort semblèrent trop étroites, à qui par-dessus les troncs rudement assemblés parvenait l'appel de la solitude. Nous avons étudié ailleurs la naissance de cet état d'esprit qui est celui des « outlaws », boucaniers des Antilles, coureurs des bois du Canada, du Baron de La Hontan et du moine Hennepin. Mais,

chez ces derniers, plus que le désir de faire peau neuve, de rompre tout lien avec la civilisation, et de vivre de la vie des sauvages dans la forêt ou dans la plaine illimitée, se manifestent la haine de certains hommes, des rancœurs dues aux circonstances et non une opposition théorique et irréductible à la vie de société. On ne distingue en eux rien qui soit primordial, foncier, instinctif. C'est chez des organismes plus grossiers et plus simples qu'il faut aller chercher le sentiment que nous voulons étudier pour le trouver dans toute sa pureté ; c'est chez ceux qui refusent obstinément de revenir à la civilisation quelque avantage qu'ils puissent retirer de leur renoncement au désert.

Ceux-là, et pour cause, ne nous sont malheureusement que peu connus. Ils ont été comme absorbés par la solitude, sont morts en quelque marais ou en quelque caverne, ou se sont mêlés aux indigènes parmi lesquels ils vivaient et dont ils avaient adopté les mœurs. Ils n'ont point songé à analyser leurs sentiments. En leur âme primitive pouvaient parfois passer de lointaines images des provinces françaises où ils étaient nés, visions de plus en plus confuses, bientôt oblitérées par le temps et par des impressions nouvelles. Paysans, chasseurs, déserteurs, à la vie intérieure pauvre et nue, ils n'ont conservé de leur ancien être que quelques caractéristiques physiques, des traits de tempérament, des dispositions intellectuelles, mais bien peu de ce qui constituait le moi antérieur a subsisté. L'assimilation a été complète, un nouvel état d'esprit s'est superposé à l'état d'esprit et aux habitudes des civilisés ; en eux rien n'émerge plus de leur ancienne conscience.

Parmi ces renégats de la civilisation, il en est cependant quelques-uns qui sont retournés à la civilisation. Une expérience de quelques mois leur a suffi ; les liens qui les rattachaient au vieux monde étaient trop résistants pour être si facilement brisés. Revenus au pays natal et parmi les gens de leur race, ils ont alors évoqué les souvenirs

des pays enchanteurs qu'ils avaient quittés. Ils auraient pu peut-être s'il leur avait été donné d'avoir une âme plus forte, renoncer pour toujours à la société, mais ces regrets ne seront jamais assez impérieux pour les déterminer à refaire le voyage. De leurs courses lointaines, ils ont rapporté de merveilleuses images, paysages colorés, végétation luxuriante, décors d'idylle dans lesquels se meuvent des peuples heureux. Peut-être auraient-ils dû rester là-bas; mais la civilisation les a repris, et si ces souvenirs leur font trouver bien terne et bien monotone la vie qu'ils mènent, ils n'éprouvent que des désirs passagers de retourner chez les bons sauvages. Chez ceux-là, cependant, le sentiment exotique commence à naître : ils se font un monde intérieur qui n'est pas entièrement chimérique et dans lequel ils aiment à se réfugier quand la réalité les blesse. S'ils écrivent, ils placent dans un décor magnifique un drame humain comme *Paul et Virginie*; ils analysent des parfums, des couleurs inconnues; mais chez eux ne se perçoit aucun désir intense de pénétrer l'âme des habitants de ces contrées lointaines, aucun regret poignant d'un Eden entrevu et aussitôt perdu.

Enfin, et chez ceux-là seuls le sentiment exotique arrive à son complet développement, certains ont quitté la civilisation pour aller vivre sous la tente des sauvages, ont vu de près et ont admiré le bonheur des enfants de la nature, mais dans leur vie nouvelle, ils ont apporté toutes les inquiétudes, toutes les passions mal éteintes, les désirs vagues de leur ancienne existence. Ils ont demandé aux pays nouveaux plus qu'ils ne pouvaient donner, impuissants à se faire une âme rajeunie de trois mille ans, ils ont senti passer près d'eux dans les solitudes de la forêt et le vent de la savane, un bonheur impossible à fixer.

Désir de civilisé et d'être compliqué de vivre complètement la vie simple et insouciant des gens qui l'entourent, et perception douloureuse que ce désir n'est qu'une

chimère; souvenirs d'une existence antérieure qui poursuivent l'Européen chez les sauvages et comparaison constante de son ancienne vie et de sa vie nouvelle, sans que jamais ces deux données arrivent à se fondre l'une dans l'autre; regrets de la simple félicité du coureur des bois et des grands espaces, nostalgie des pays lointains, embellissement des souvenirs rapportés des voyages, impossibilité d'atteindre jamais un équilibre mental nécessaire au bonheur, tels sont les principaux éléments qui constituent à proprement parler l'exotisme sentimental, différent en son essence de l'exotisme pittoresque et de l'exotisme philosophique mais qui peut se superposer à eux.

Il fallait pour que cette forme de l'exotisme pût se développer intégralement et trouver son expression dans la littérature, des circonstances et des conditions qui ne se sont réalisées qu'à une date assez récente. Il fallait un esprit pénétré de la vanité des connaissances humaines et complètement désabusé, une époque où toute foi aux croyances religieuses, aux institutions politiques, au progrès même eût été ébranlée. Il fallait enfin un artiste incomparable pour peindre le décor éblouissant des forêts du Nouveau Monde, un musicien pour faire entendre la grande voix de la solitude; un être doué d'une sensibilité exaspérée, malade, torturée, en qui les regrets et les désirs que tant d'autres n'avaient que confusément perçus seraient portés jusqu'au paroxysme. Pour que l'exotisme américain produisit son chef-d'œuvre, après une lente incubation de trois siècles, il fallait qu'après les missionnaires philosophes, les naturalistes et les coureurs d'aventures, René découvrit le Nouveau Monde.

Berkeley, mai 1914.

L'EXOTISME AMÉRICAIN

DANS L'ŒUVRE DE CHATEAUBRIAND

CHAPITRE I

LA PRÉPARATION AU VOYAGE

ON ne peut aujourd'hui étudier les romans américains de Chateaubriand sans poser tout d'abord une question préliminaire et sans chercher à établir quelle connaissance directe avait l'auteur d'*Atala*, du pays qu'il a célébré avec une telle splendeur. Depuis longtemps on soupçonnait que dans les descriptions du Nouveau Monde qu'il nous a laissées il entraînait plus de réminiscences livresques et d'imagination que de choses vues, quand M. Bédier, dans une série d'articles parus d'abord dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* et ensuite réunis en volume a soumis à une critique sévère l'itinéraire que Chateaubriand prétend avoir suivi pendant son voyage en Amérique. Une polémique violente et qui dure encore commença aussitôt : certains avec l'abbé Bertrin et M. Stathers voulant justifier Chateaubriand à tout prix d'autres comme M. Dick l'attaquant avec une violence et un parti pris au moins déplacés. Malgré l'étude magistrale dans laquelle M. Martino a montré combien était faible la démonstration de M. Dick, on a vu récemment M. André Beaunier reprendre à son compte les accusations de l'auteur des *Plagiats de Chateaubriand*. M. Victor Giraud attend des découvertes nouvelles, mais renvoie

cependant au même ouvrage. M. Souriau évite de se prononcer mais aimerait à croire que Chateaubriand est allé plus loin que le Niagara. La question n'est donc point résolue¹. En elle-même, je ne sais si elle a autant d'importance qu'on a voulu lui en attribuer. Il n'est cependant pas inutile d'y revenir, ne serait-ce que pour prouver la chancelante faiblesse de certaines allégations. Il n'est pour y parvenir qu'une seule méthode, c'est de comparer les descriptions de Chateaubriand à celles que nous pouvons retrouver chez des voyageurs qui ont visité les mêmes régions que lui vers la fin du XVIII^e siècle, et c'est ainsi que nous procéderons. Mais dans un ouvrage où nous nous proposons d'étudier avant tout quelle a été l'influence du voyage en Amérique sur la formation du génie de Chateaubriand, nous nous garderons bien de tout réduire à une question d'itinéraire. Aussi avons-nous cru utile de déterminer tout d'abord les raisons qui ont pu déterminer le futur auteur d'*Atala* à entreprendre son voyage outre-mer.

1. Sur le voyage en Amérique on pourra consulter : J. Bédier, *Chateaubriand en Amérique : Vérité et Fiction*, *Revue d'histoire littéraire de la France*, VI (1899), p. 502; VII (1900), p. 53; et *Études critiques*, Paris, 1903, p. 127 et suiv.; Bertrin, *Sainte-Beuve et Chateaubriand*, Paris, 1906, p. 93 et suiv.; M. Stathers, *Chateaubriand et l'Amérique*, Grenoble, 1905; E. Dick, *Quelques sources ignorées...*, *Revue d'histoire littéraire de la France*, XIII (1906), p. 22, et *Plagiats de Chateaubriand*, Berne, 1907; P. Martino, *A propos du voyage en Amérique de Chateaubriand*, *Revue d'histoire littéraire de la France*, XVI (1909), p. 429; A. Beaunier, *Chateaubriand*, 2 vol., Paris, 1912, I, p. 3 et suiv.; V. Giraud, *Nouvelles études sur Chateaubriand*, Paris, 1912, p. 60; M. Souriau, *les Idées morales de Chateaubriand*, Paris, 1909; G. Chinard, *Notes sur le Voyage de Chateaubriand en Amérique*, *University of California Publications in Modern Philology*, vol. 4, n° 2 (1915). J'ai cru inutile de donner ici une bibliographie complète de la question et d'énumérer tous les ouvrages publiés depuis 1899 et où le *Voyage* est discuté; on en trouvera la liste dans l'article de M. Martino.

I

Comme Bernardin de Saint-Pierre, son prédécesseur, comme M. Pierre Loti, son très authentique descendant en ligne intellectuelle, François-René de Chateaubriand a été bercé dès sa naissance par le grand souffle de l'Océan. Entre Saint-Malo et Combourg il partagea ses premières années et l'on peut se demander si dans ces deux noms ne se trouvent pas résumées les plus fortes influences qui dominèrent l'âme de l'enfant et la marquèrent d'une empreinte ineffaçable. C'est à Combourg, il nous l'a dit lui-même, qu'il est devenu ce qu'il fut, qu'il a commencé à sentir la première atteinte de cet ennui qu'il a traîné toute sa vie et de cette tristesse qui a fait son tourment et sa félicité¹; mais c'est à Saint-Malo, à Dieppe, qu'il a lutté contre les vagues, qu'il s'est endurci le corps à la fatigue, qu'il a commencé à rêver de voyages, de grandes entreprises et de gloire devant l'Océan infini. Homme d'action et poète pessimiste, grand ambitieux et grand désabusé, à tous les moments de sa vie Chateaubriand sentira se combattre en lui ces deux natures qui naquirent et se développèrent sous la double influence de la mer et de la noble demeure de Combourg.

Quelles qu'aient été ses dispositions natives, ce fut une rude leçon d'énergie qu'il reçut dans ses premières années. Son père aimait à raconter à l'enfant comment, à peine adolescent, il s'était embarqué comme volontaire sur une goélette armée qui se joignit à la flotte envoyée par Fleury à Stanislas assiégé dans Dantzic; comment à peine de retour, il était passé aux Isles pour refaire la fortune de la famille, et pendant de longues années avait navigué et trafiqué dans les Antilles. Ce n'est qu'en 1775 que le vieux gentilhomme, retiré à Saint-Malo depuis vingt-deux ans avait abdiqué son amour pour la mer et

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 167.

cessé d'armer des bateaux de commerce à destination de Terre-Neuve, de l'Afrique et surtout des Indes Occidentales¹.

En agissant ainsi il n'avait point dérogé : la marine royale, et aussi la course et les hardies entreprises commerciales dans les colonies étaient les seuls moyens qui permettaient aux Bretons pauvres et de bonne famille de faire une fortune rapide et en somme aisée. D'autres pouvaient aller solliciter les faveurs de la cour, il leur fallait les risques, les dangers, les chances que seul l'Océan pouvait donner.

De tous ces hardis coureurs des mers, Chateaubriand n'a renié aucun ; quand à la fin de sa carrière il ravive ses souvenirs et rappelle à sa mémoire ses années d'enfance, il n'a garde d'oublier les titres de gloire les plus authentiques de sa ville natale.

« Saint-Malo fournissait les meilleurs matelots de notre marine ; on peut en voir le rôle général dans le volume in-folio publié en 1682 sous ce titre : *Rôle général des officiers, mariniers et matelots de Saint-Malo*. Il y a une *Coutume de Saint-Malo* imprimée dans le recueil du *Coutumier général*. Les archives de la ville sont assez riches en chartes utiles à l'histoire et au droit maritime.

« Saint-Malo est la patrie de Jacques Cartier, le Christophe Colomb de la France, qui découvrit le Canada. Les Malouins ont encore signalé à l'autre extrémité de l'Amérique les îles qui portent leur nom : *Iles Malouines*.

« Saint-Malo est la ville natale de Duguay-Trouin, l'un des plus grands hommes de mer qui aient paru, et, de nos jours, elle a donné à la France Surcouf. Le célèbre Mahé de la Bourdonnais naquit à Saint-Malo².... »

A ces gloires de Saint-Malo, il faudrait ajouter tous les corsaires qui au xvii^e et, surtout dans les premières années

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 16-17, et appendice, n° 4. Voir aussi H. Herpin, *Armand de Chateaubriand*, Paris, 1910, p. 5-12.

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 44-45

du XVIII^e siècle, pénétrèrent dans l'Océan Pacifique, remontèrent le long des côtes de l'Amérique du Sud, et malgré les Portugais et les Espagnols n'envoyèrent pas moins de cent soixante-quinze expéditions dans les mers du Sud de 1695 à 1749¹. M. de Chateaubriand ne pouvait prétendre à la renommée de ses plus illustres compatriotes, au moins voulut-il que le cadet de ses fils suivit la même carrière que lui, et mit-il toute son ambition à en faire un bon marin.

« Mon sort était irrévocablement fixé, on me livra à une enfance oisive. Quelques notions de dessin, de langue anglaise, d'hydrographie et de mathématiques parurent plus que suffisantes à l'éducation d'un garçonnet destiné à l'avance à la rude vie de marin². »

On ne saurait trop s'attarder sur cette enfance de Chateaubriand si l'on veut comprendre cette soif d'inconnu et d'aventures qui lui firent entreprendre ses courses dans le Nouveau Monde et en Orient. *Again to sea*, s'écriait-il quelque part, et dans ce cri il y a autre chose que le *wanderlust* de tant d'écrivains romantiques, on y distingue les ambitions mal éteintes d'un fils de marin et l'amour de cette mer qui fut « son berceau et son image³ ».

Le premier chant qu'il balbutia fut un naïf cantique chanté par les pêcheurs dans les gros temps :

Je mets ma confiance
Vierge en votre secours....

Les premières visions qui frappèrent ses yeux d'enfant furent les humbles processions de matelots montant pieds nus à la cathédrale pour remercier leur patronne de les avoir protégés contre les périls de la mer ; ce fut aussi l'arrivée de vaisseaux chargés d'épices et de bois

1. E. W. Dahlgren, *Voyages français à destination de la mer du Sud avant Bougainville*, *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*, XIV, 424.

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 47.

3. *Id.*, I, 64.

précieux, tout imprégnés de senteurs exotiques et portant encore contre leurs flancs les traces des tempêtes du cap Horn, et la rentrée des barques de pêche, lentes et lourdes, le soir.

Ses premiers jeux furent ces luttes avec les vagues inventées par Gesril et qui souvent menaçaient de tourner de façon tragique :

« C'est sur la grève de la pleine mer, entre le château et le Fort-Royal que se rassemblent les enfants; c'est là que j'ai été élevé, compagnon des flots et des vents ¹. »

Toute cette première partie de la vie de Chateaubriand, et le milieu et l'éducation ont quelque influence sur nos âmes, fait pressentir l'homme d'action qui aimait « autant à chasser et courir que lire et écrire », plutôt que l'adolescent de Combours qui, sous les arbres du parc et sur les bords de l'étang, devait, quelques années plus tard, s'abandonner à de délicieuses et malades rêveries. Écolier turbulent, révolté, d'intelligence vive, aimant également les mathématiques et les vers latins, tel il se montra à ses maîtres du collège de Dol. Très vigoureux de corps et d'esprit, et très sain, on ne saurait trop le répéter, tel il était encore quand il quitta Dol pour aller à Rennes préparer son examen de garde-marine ².

À Rennes où il retrouva son camarade d'enfance, Gesril, puis à Brest où il est confié à la garde d'un de ses oncles maternels, le comte Ravenel de Boisteilleul, vieux marin, blessé à Saint-Domingue, sa vocation se précise. Cependant un goût singulier de l'isolement commence à se manifester en lui; mis en pension, en attendant son brevet, à une table d'aspirants, il se lie peu avec ses compagnons, travaille avec ardeur, mais consacre ses moments de loisirs à errer sur les quais du port, à respirer la saine odeur des cordages et du goudron, surtout à rêver en contemplant la mer :

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 107.

2. *Id.*, I, 47.

« Mon esprit se remplissait d'idées vagues sur la société, sur ses biens, sur ses maux. Je ne sais quelle tristesse me gagnait.... Au milieu de cette rêverie, si le vent m'apportait le son du canon d'un vaisseau qui mettait à la voile, je tressaillais, et des larmes me mouillaient les yeux¹. »

Déjà il avait eu une crise de sensibilité au moment de sa première communion, tourmenté qu'il était par d'exagérés scrupules de conscience et par des lectures pieuses, dangereuses pour une imagination aussi vive. Cette fois, il ne pouvait assigner aucune raison à son trouble et à sa mélancolie. La crise d'adolescence dans laquelle son génie s'éveillera allait commencer et atteindre son paroxysme quelques mois plus tard sous les ombrages de Combourg.

Un événement inattendu sembla cependant devoir déterminer la direction qu'allait prendre sa vie et mettre fin à ses incertitudes. L'escadre victorieuse rentrait après la signature du traité de paix, les officiers hâlés par le vent du large descendaient lestement à terre, tandis que le canon des forts saluait ceux qui venaient de rétablir l'honneur du pavillon national. Parmi ceux que l'on fêtait comme des héros, Chateaubriand reconnut bientôt Gesrîl, amaigri et mûri par sa croisière. — Ce spectacle, toute cette gloire éparse dans l'air, fit bondir le cœur de l'adolescent :

« Chez M. d'Hector, j'entendais les jeunes et les vieux marins raconter leurs campagnes et causer des pays qu'ils avaient parcourus : l'un arrivait de l'Inde, l'autre de l'Amérique ; celui-là devait appareiller pour faire le tour du monde, celui-ci allait rejoindre la station de la Méditerranée, visiter les côtes de la Grèce. Mon oncle me montra La Pérouse dans la foule, nouveau Cook dont la mort est le secret des tempêtes. J'écoutais tout, je regardais tout, sans dire une parole ; mais la nuit suivante,

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 119.

plus de sommeil : je la passais à livrer en imagination des combats, ou à découvrir des terres inconnues¹. »

Si l'heure avait été encore aux campagnes aventureuses, sans doute Chateaubriand serait-il parti alors. Il se serait, sans hésiter, embarqué dans quelque expédition glorieuse et pleine de danger ; mais au lendemain de la signature de la paix, la carrière de la marine lui semblait offrir plus d'épreuves que de chances de s'illustrer. Rester sur quelque frégate attachée au port, ou croiser en vue des côtes, obéir surtout et accepter l'humble servitude et la rude discipline de la vie de bord, offrait peu d'attraits à son tempérament de Breton indépendant et orgueilleux. Il ne renonça pas aux voyages qui continuèrent longtemps à exalter son imagination, il n'oublia pas la mer, mais sans plus attendre son brevet d'aspirant, il renonça à la carrière d'officier de la marine royale et rentra à Combourg.

Ce que furent pour lui les années qui suivirent, il nous l'a dit dans des pages inoubliable de *René* et des *Mémoires d'Outre-Tombe* :

« C'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis, que j'ai commencé à sentir la première atteinte de cet ennui que j'ai traîné toute ma vie, de cette tristesse qui a fait mon tourment et ma félicité². »

Sans nier la sincérité de Chateaubriand, il est cependant permis de se demander si, à distance, il n'a point exagéré le mal dont il commença alors à ressentir les premières manifestations. Malgré ses accès de tristesse et de pessimisme, il n'oublia point entièrement sa première vocation. Il était rentré à Combourg avec le dessein de se faire prêtre, non point pour passer le reste de ses jours en quelque cure de village comme ce grand-oncle qui lui avait fait une visite inattendue au collège de Dol ; mais pour aller seul évangéliser les peuples sauvages du

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 121.

2. *Id.*, I, 107.

Canada¹. Sans doute, dès cette date, avait-il eu entre les mains quelques-unes des relations des pères Jésuites et les *Lettres édifiantes* : partir dans un canot d'écorces, remonter les rapides en compagnie d'un fidèle Huron, arriver dans une tribu ignorante, misérable et innocente, et apporter aux indigènes l'Évangile ; leur apprendre l'agriculture et transformer en un village prospère aux cabanes bien alignées et entourées de champs fertiles les campements des Indiens, il y avait là de quoi tenter un ambitieux de seize ans, une perspective faite pour plaire à l'imagination d'un jeune homme qui rêvait de devenir prêtre et roi chez les sauvages du Nouveau Monde.

A ces lectures pieuses et attrayantes comme un beau conte de fées, il mêlait sans doute quelques livres tirés de la bibliothèque paternelle. M. de Chateaubriand avait une grande admiration pour l'abbé Raynal, un maître homme, disait-il, et les déclarations de l'*Histoire philosophique des deux Indes*², ont dû enfiévrer le fils autant qu'elles charmaient le père. Malgré son humeur sombre, M. de Chateaubriand consentait cependant quelquefois à parler. C'était toujours pour raconter quelque épisode de sa vie mouvementée : comment il était parti pour le siège de Dantzig, quels périls il avait bravés aux Isles.

« Un seul incident variait ces soirées qui figureraient dans un roman du ^{xviii}^e siècle : il arrivait parfois que mon père, interrompant sa promenade, venait quelquefois s'asseoir au foyer pour nous faire l'histoire de la détresse de son enfance et des travaux de sa vie. Il racontait des tempêtes et des périls, un voyage en Italie, un naufrage sur la côte d'Espagne³.... »

Ce que pouvaient être ces récits, nous le savons par tant de relations de voyages publiées au ^{xviii}^e siècle ; ces rudes marins avaient en général peu d'imagination, très

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 128.

2. *Id.*, I, 192.

3. *Id.*, I, 135, n.

peu le sens du pittoresque et le don de la description. Ils n'étaient ni poètes ni artistes; mais il devait suffire de bien peu à cette date pour ébranler la sensibilité de François-René, et ces récits de la veillée contribuaient à entretenir en lui l'amour des aventures et des pays lointains. Autant que nous pouvons en juger par les *Mémoires d'Outre-Tombe*, dont on ne doit accepter le témoignage que sous toutes réserves, au moins pour ces premières années, ce désir des voyages chez Chateaubriand était à l'origine pur de toute mélancolie et de toute tristesse. Ce n'est ni pour échapper à son temps, ni à lui-même que son âme aspire aux courses lointaines; il n'y eut chez lui qu'ambition de gloire, de pouvoir, de danger, de vie active, créatrice intense, enthousiaste. Il est loin d'être à cette date le mélancolique René que nous retrouverons dans les *Natchez*. Son père le retira bientôt du collège par économie, et pendant deux années, à Combourg, il allait lire, rêver, en compagnie de Lucile, jeter sur le papier ses premiers essais poétiques, et vivre en imagination avec cet être chimérique, illusoire et charmant qu'il appelle sa sylphide et qu'il aima toute sa vie. C'est seulement à partir de ce moment que Chateaubriand commence à vivre d'une double existence et que sa vie intérieure se détache de plus en plus du monde qui l'entoure. Ce dédoublement n'est cependant pas complet, dans ses rêves vont repasser beaucoup de ses anciennes ambitions, il voyagera encore en imagination avec sa chère sylphide et nous verrons que c'est encore avec elle qu'il entreprendra ses courses en Amérique :

« Il serait trop long de raconter quels voyages je faisais avec ma fleur d'amour; comment, main en main, nous visitions les ruines célèbres, Venise, Rome, Athènes, Jérusalem, Memphis, Carthage; comment nous franchissions les mers; comment nous demandions le bonheur aux palmiers d'Otaïti, aux bosquets embaumés d'Amboine et de Tidor; comment, au sommet de l'Himalaya, nous allions réveiller l'aurore; comment nous descendions les

fleuves saints dont les vagues épandues entourent les pagodes aux boules d'or; comment nous dormions aux rives du Gange, tandis que le bengali, perché sur le mât d'une nacelle de bambou, chantait sa barcarolle indienne¹. »

Je ne jurerais pas que dès cette date les voyages en imagination de Chateaubriand aient été aussi étendus qu'il nous le laisse à penser. Il mélange sans aucun doute ici des souvenirs datant de différentes époques et des lectures faites bien plus tard à ses premières rêveries. Notons seulement que l'amour des pays lointains ne l'avait pas quitté et que dans ces matinées solitaires passées dans la tour où il avait sa cellule, il dut faire bien des lectures de récits de voyages, et vivre en esprit dans les pays célébrés par Bougainville et les missionnaires de la Chine et de l'Extrême-Orient.

Une telle exaltation causée par des lectures de ce genre n'est du reste pas rare à cette époque; on en trouverait plus d'un exemple, dans les mémoires, je n'en citerai qu'un, celui d'un homme qui ne passe guère pour un poète et qui cependant lui aussi a connu dans son enfance quelques-unes des émotions ressenties par Chateaubriand dans le parc de Combourg.

Dans ses mémoires écrits en prison, Brissot Warville, le célèbre Girondin, raconte que lui aussi vers la seizième année avait été atteint de la même maladie de l'adolescence :

« Mon année de logique, dit-il, se passa dans cette fermentation continuelle. Je mêlais sans cesse à l'étude des arguments mes idées romanesques; elles faisaient les délices de ma solitude, et, comme je ne pouvais m'y livrer avec mes camarades de collège, je m'arrachais à leur compagnie avec le plus grand soin pour m'enfoncer dans des promenades solitaires le long des bords de l'Eure. J'y passais des jours entiers dans les rêveries les plus délicieuses.

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 153.

« La lecture des voyages changea le cours de mes idées. Je cessai d'être un conquérant, je devins voyageur. Avec quelle ardeur je dévorais les voyages de Magellan, d'Anson, de Drake, de Kempfer! Avec quelles délices je me bâtais une habitation dans ces îles tant vantées de Tinian et de Juan Fernandez! Je n'y étais pas seul comme Robinson. Je m'y donnais un ami et surtout une amante sensible, douce, vertueuse; car alors, le besoin d'amour se faisait sentir sourdement à mon être, mais je le couvrais du voile le plus chaste : vivre sans cesse, et ne vivre qu'avec une femme adorée, dans une île solitaire, me paraissait le suprême bonheur¹. »

Toute cette génération subit en effet, plus ou moins consciemment, l'influence des romans d'aventures et de Robinson Crusoë; mais combien plus puissante devait être cette attraction sur un jeune homme dont l'enfance s'était passée sur la grève, qui avait vu rentrer au port les vaisseaux chargés des richesses des îles, et dont les parents avaient connu les mers lointaines! C'est en effet en lui une véritable obsession; il peut essayer de se suicider, renoncer à la carrière ecclésiastique. Il reprend à chaque fois courage et de nouveau se remet à rêver de voyages au delà des mers et dans des pays neufs.

« Je n'avais pas voulu me faire marin, je ne voulais plus être prêtre. Restait la carrière militaire : je l'aimais; mais comment supporter la perte de mon indépendance et la contrainte de la discipline européenne? Je m'avisai d'une chose saugrenue : je déclarai que j'irais au Canada défricher des forêts, ou aux Indes chercher du service dans les armées des princes de ce pays². »

Son père, heureux sans doute de se débarrasser de ce grand garçon qui commençait à avancer en âge, ne fit aucune objection à ces beaux projets et s'occupa de le faire passer à Pondichéry. Il l'envoya à Saint-Malo où

1. Brissot, *Mémoires*, ch. II. *Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France*, vol. XXXII, p. 29.

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 162.

l'on armait un bateau pour les Indes; mais, sans doute, agit ensuite à l'insu du jeune homme, car deux mois plus tard il le rappelait brusquement à Combourg, lui donnait sa bénédiction et cent louis, et lui apprenait qu'il venait de lui faire obtenir un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre. Se demander ce qui serait advenu sans cette nomination fortuite est très inutile. Il est fort probable que Chateaubriand ne serait jamais parti pour les Indes. L'attente lui est fatale, l'effort prolongé pour arriver à la réalisation de ses rêves insupportable. Il avait renoncé à l'état ecclésiastique devant la perspective de plusieurs années d'études et de noviciat; il avait renoncé à la marine pour avoir attendu son brevet d'enseigne pendant quelques mois, il se sentait tout prêt à renoncer à son voyage aux Indes pour avoir surveillé le lent chargement du vaisseau qui devait l'emporter. A cette âme ardente, il faut la réalisation immédiate de ses désirs; que dans le port le navire soit prêt à l'emporter, que les obstacles s'aplanissent devant lui et que sans retard il vogue vers le pays des fées. Sa double nature se manifeste déjà très nettement : capable d'action, mais par crises, ses résolutions les plus nettement arrêtées sont bientôt suivies de périodes de découragement et de mélancolie. Il n'est ni tout à fait un malade, ni tout à fait sain; c'est un homme d'action intermittent, un névrosé qui a des moments de santé; une âme inconstante et vite lassée, mais qui ne tombe jamais si bas qu'elle ne se relève l'instant qui suit¹.

1. Je tiens à répéter ici que je n'étudie qu'un aspect de l'âme de Chateaubriand et que forcément j'ai été conduit à mettre en lumière ce qu'il y a en lui de plus vigoureux, de plus sain et de plus vivant. Pour le reste je renvoie à l'étude magistrale où M. V. Giraud a tracé le portrait du Chateaubriand des années d'enfance et de jeunesse. Désir au sens épicurien, tristesse, sont les deux éléments que M. Giraud trouve au fond, tout au fond, de l'âme de Chateaubriand : je n'y contredis pas, pourvu qu'on y ajoute en telle quantité qu'on voudra le besoin d'activité qu'il eut toujours et qu'il arriva souvent à satisfaire. Chateaubriand pouvait être un adoles-

II

Chateaubriand traverse une première fois Paris pour rejoindre son régiment à Cambrai en 1786. Un an plus tard il devait y revenir avec ses sœurs, après la mort de son père, et y résider assez régulièrement à part quelques voyages en Bretagne. — Les *Mémoires d'Outre-Tombe* ne nous donnent malheureusement que des renseignements très peu satisfaisants sur la période de la vie de Chateaubriand qui s'étend de 1787 à 1791, date de son embarquement pour l'Amérique. Les noms, les faits, les anecdotes, les portraits abondent; mais au lieu des longues analyses psychologiques qui remplissent les années précédentes nous ne trouvons plus que quelques maigres indications çà et là. Il est possible, il est même probable que Chateaubriand, forcé de sortir, de causer, de discuter, ayant à cette date des ambitions littéraires d'ailleurs assez modestes ait eu moins de loisir pour s'observer et se soit repris à la vie.

Il est certain tout au moins, qu'il lut avec avidité, qu'il absorba les idées qui flottaient dans l'air et que la foi de son enfance, déjà ébranlée au moment où il avait quitté la Bretagne ne résista pas à l'assaut que lui livrait la philosophie.

Les fréquentations de Chateaubriand le rangent en effet nettement dans le camp des philosophes. Déjà la lecture des *Lettres édifiantes*, les récits des jésuites sur les « bons sauvages », l'*Histoire philosophique des deux Indes*, avaient opéré un certain travail de préparation dans son esprit. Il avait maintenant tout le loisir de se pénétrer des théories du philosophe de Genève.

Nous n'essaierons pas de déterminer avec précision

cent névropathe, mais seulement par moments et en partie, pour le reste il était parfaitement sain, ne pas le reconnaître est lui faire injustice. *Nouvelles études sur Chateaubriand*, Paris, 1912, p. 23.

l'état des esprits dans le Paris d'alors. Toute généralisation serait incomplète, et tout exposé systématique risquerait d'être trop étroit. Rousseau avait de nombreux disciples, mais le rousseauisme s'était déjà bien modifié. Athéisme violent, matérialisme scientifique n'empêchaient pas le déisme, et Denis Diderot lui-même avait bien prouvé que des croyances contradictoires pouvaient coexister dans le même esprit. Aussi est-il difficile de reconnaître des courants de pensée nettement déterminés. Toute foi semblait avoir disparu et chez beaucoup d'esprits une lassitude curieuse commençait à se manifester. La doctrine du progrès avait subi de rudes assauts; la religion ne conservait guère de fidèles sauf dans le peuple et la petite bourgeoisie; mais les grands maîtres de la philosophie étaient morts et leurs disciples ne prêchaient plus leurs doctrines qu'avec de nombreuses restrictions. Le témoin le plus curieux de ce manque de direction et de cette inquiétude qui règnent alors est peut-être cette extraordinaire compilation attribuée à l'abbé Raynal à tort ou à raison et qui s'appelle *l'Histoire philosophique des deux Indes*. C'est là l'ouvrage qu'il faudra un jour étudier en détail pour écrire le dernier chapitre de l'histoire des idées au XVIII^e siècle. Jamais encore on n'avait entassé dans un plus grand désordre plus d'idées contradictoires, et ce désordre même est un symptôme très caractéristique de la confusion qui régnait alors dans les esprits. Aucune discipline, aucun étai intérieur ne subsistait pour soutenir la conscience humaine, aucune foi dans la religion, ou dans la vie future, et à un moment où bien peu prévoyaient la Révolution et où personne ne la prévoyait telle qu'elle serait, aucune foi dans l'avenir de la société humaine. Beaucoup, comme Raynal dont la conclusion est singulièrement découragée, pensaient que l'humanité était éternellement condamnée à osciller entre deux pôles, de l'anarchie au despotisme sans jamais arriver à trouver un équilibre heureux. Depuis un siècle on avait remué trop de théories, écha-

faudé trop de systèmes, trop combattu, pour ne point ressentir une lassitude et un dégoût de la lutte animée, acharnée pour des idées.

Il est très probable que l'introduction brusque de tant de doctrines contradictoires dans l'esprit de Chateaubriand détermina des modifications profondes chez le jeune Breton qui jusqu'à cette date n'était guère sorti de sa province. Je crois cependant que ces modifications ne se manifestèrent que quelques années plus tard, au moment où il écrivit l'*Essai sur les Révolutions*, et qu'à cette date le travail qui s'opérait en lui dut rester en partie inconscient. Un nouveau projet allait bientôt s'emparer de son imagination et le préserver des méditations dangereuses sur la philosophie.

Il s'est dépeint à cette date comme plus détaché du monde qu'il n'était sans doute. Ginguéné, Parny, Fontanes, Le Brun, La Harpe qu'il fréquentait n'étaient ni des reclus ni des ascètes. Chez ses sœurs il avait formé quelques relations mondaines; mais de toutes ses fréquentations d'alors c'est M. de Malesherbes qui devait exercer l'action la plus décisive sur sa vie.

C'était un homme bien charmant que ce vieillard, magistrat de la vieille roche, capable d'héroïsme, lettré jusqu'au bout des ongles et passionné d'histoire naturelle, ami des philosophes et futur défenseur du roi. Tous ceux qui l'ont fréquenté ont cédé à l'attraction qu'il exerçait. L'Américain Gouverneur Morris qui le voit en 1789, et qui voulait surtout s'entretenir d'affaires oublie presque en lui parlant son entreprise de subsistances pour les colonies des Antilles, et se déclare *in love*¹ avec lui, peu de jours après son arrivée à Paris. Plus que les jeunes libertins qu'il aurait pu fréquenter, Chateaubriand lui aussi aime M. de Malesherbes qui était un peu son parent par alliance. Sans doute aussi le vieillard fut-il

1. Gouverneur Morris, *Diary and letters*, New-York, 1888, 2 vol; I, 34-40.

séduit à la fois par la timidité et la réserve du jeune Breton, par cette âme qui dans la vie de province s'était développée en profondeur. Il exerça sur lui une influence bienfaisante, le fit parler sur ses ambitions, ses rêves, ses projets d'avenir et voulut diriger et canaliser cette activité qui se dévorait elle-même. Chateaubriand avait fort besoin d'une telle direction. Au printemps de 1790, il avait contracté une dette d'honneur de cinq mille livres qui le poussa à cet expédient bizarre de vendre des bas de soie aux officiers de son régiment¹. Ses lettres au chevalier de Châtenet, un peu antérieures, nous le montrent d'ailleurs assez épicurien et très peu mélancolique : « avec deux ou trois êtres tels que toi et une maîtresse (car c'est un mal nécessaire), une campagne bien retirée à quelques lieues de Paris, ou même en Bretagne, lui écrivait-il, nous coulerions des jours bien délicieux² ».

M. de Malesherbes allait lui inspirer des projets plus ambitieux et réveiller en son esprit cette soif d'aventures et de voyages que la vie de Paris lui avait fait momentanément oublier.

« Les franches façons de M. de Malesherbes m'ôtèrent toute contrainte. Il me trouva quelque instruction; nous nous touchâmes par ce premier point : nous parlions de botanique et de géographie, sujets favoris de ses conversations. C'est en m'entretenant avec lui que je conçus l'idée de faire un voyage dans l'Amérique du Nord pour découvrir la mer vue par Hearne et depuis par Mackenzie³. »

C'est la première mention que nous trouvons du voyage en Amérique; une fois lancée dans cette voie, l'imagination de Chateaubriand ne devait plus s'arrêter. Le Canada, puis les Indes l'avaient attiré, c'était maintenant les États-Unis, la jeune république en qui reposait l'espoir du

1. Marquis de Granges de Surgères, *Une Gerbe de lettres inédites de Chateaubriand*, Paris, Henri Leclerc, 1911; V. Giraud, *Nouvelles études*, p. 147.

2. *Correspondance générale de Chateaubriand*, Paris, 1912, I, p. 1.

3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 234.

monde selon quelques philosophes. Jamais en effet l'enthousiasme pour l'Amérique n'avait été plus vif qu'à la veille de la Révolution. Dans le naufrage des systèmes politiques surnageait cependant cette croyance que de l'autre côté de l'Atlantique un peuple jeune qui venait de conquérir sa liberté les armes à la main conservait aux vertus civiques un dernier asile à la porte des déserts. En 1787, l'Académie de Lyon mettait au concours les questions suivantes : La découverte de l'Amérique a-t-elle été nuisible ou utile au genre humain. Si elle a été utile, quels sont les moyens d'en augmenter les avantages ? Si elle a été nuisible, quels sont les moyens d'en diminuer les inconvénients ? Un des concurrents, l'abbé Genty, finit son mémoire trop tard pour le soumettre au concours, mais ne l'en publia pas moins. C'est un des plus curieux documents que je connaisse sur l'attitude de la France à l'égard des États-Unis à la veille de la Révolution ; on verra qu'il était prophétique.

« L'indépendance des Anglo-Américains, disait le brave abbé, est l'événement le plus propre à accélérer la révolution qui doit ramener le bonheur sur la terre. C'est au sein de cette république naissante que sont déposés les vrais trésors qui enrichiront le monde. Ses succès vont relever le courage des peuples de l'Amérique et déconcerter tous les projets de la tyrannie. Elle sera désormais l'asile de l'Européen persécuté, de l'Indien opprimé, du nègre fugitif. Sa population, après avoir couvert ses immenses domaines, jettera des essaims vigoureux, et essaïmera de nouveaux habitants aux plaines désertes et dévastées par l'avarice. Son agriculture florissante ouvrira toutes les sources de l'abondance et de la vie, et fera naître de proche en proche l'émulation et l'activité dans toutes les autres colonies du Nouveau Monde. Elle offrira des objets d'échange à toutes les nations du globe et réclamera

1. Abbé Genty, *Influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain*, Paris, 1788, p. 317-8.

constamment cette liberté si précieuse, qui peut seule animer le commerce et l'industrie. Ses vertus feront revivre dans le nouvel hémisphère les saintes lois de la nature oubliées, foulées aux pieds depuis trois siècles. Si les Anglo-Américains n'étendent point, comme les Incas, leur domination sur de nouvelles contrées, ils y régneront néanmoins par l'exemple, par l'ascendant de la sagesse et des bienfaits, et les conduiront à la prospérité par des moyens plus puissants et plus durables. »

Le marquis de Chastellux, esprit ouvert et clairvoyant, avait cependant mis ses compatriotes en garde contre des généralisations hâtives grâce auxquelles un type légendaire d'Américain s'était déjà formé. Il avait montré que cet homme libre¹,

Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent,

était après tout un homme comme les autres et non point un héros de Plutarque. Ce fut en vain : les amis de la liberté crièrent haro sur l'imprudent qui osait apporter des restrictions et des critiques en même temps que des éloges justifiés. Brissot sans attendre de visiter les États-Unis comme le lui demandait sagement Chastellux, réfuta point par point toute la démonstration du voyageur². Encre dépensée bien inutilement d'ailleurs, car la masse du public en était restée à la visite des envoyés du Congrès, Sileas Deane, Arthur Lee, Benjamin Franklin :

« Rien n'était plus surprenant que le contraste du luxe de notre capitale, dit un témoin³, de l'élégance de nos modes, de la magnificence de Versailles, de toutes ces traces vivantes de la fierté monarchique de Louis XIV, de la hauteur polie, mais superbe de nos grands, avec l'habillement presque rustique, le maintien simple mais

1. Chastellux, *Voyages dans l'Amérique Septentrionale*, Paris, 1786, 2 vol.

2. Brissot, *Mémoires*, p. 394.

3. Ségur, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, 3 vol., Paris, 1824, I, p. 117.

fier, le langage libre et sans détour, la chevelure sans apprest et sans poudre, enfin avec cet air antique qui semblait transporter tout à coup dans nos murs, au milieu de la civilisation amollie et servile du XVIII^e siècle, quelques sages contemporains de Caton et de Fabius. »

Pendant plus de deux siècles on avait, dans des récits de voyages innombrables, célébré les vertus de l'innocent sauvage du Nouveau Monde. Les *Insurgents*, sans avoir rien fait pour cela, allaient hériter dans l'opinion publique des vertus de ces Indiens qu'ils repoussaient assez rudement vers l'Ouest. Aucun ouvrage ne contribua davantage à entretenir cette confusion que les *Lettres d'un Cultivateur américain*, de Saint-John Crèveœur¹, dédiées à l'abbé Raynal, lancées par Mme d'Houdetot qui avait pris l'auteur sous sa protection et lui avait offert l'hospitalité dans son hôtel. Bons et vertueux Quakers de l'île de Nantucket, fermiers établis à l'extrême limite de la civilisation, pieux et travailleurs, ne commençant jamais un sillon sans élever leur âme vers Dieu, abondance, simplicité et innocence de la vie rurale, telle est l'Amérique que dépeignait Crèveœur. Chez tous les *Insurgents* il avait rencontré le même désir d'échapper aux lois, aux conventions, le même amour passionné de liberté et d'égalité : mais c'est aux Quakers, aux membres de la *Société des Amis* que va son admiration la plus vive, et parmi eux à ce John Bartram naturaliste et poète qui après avoir parcouru les déserts du Nouveau Monde cultivait son jardin botanique près de Philadelphie. Pour Crèveœur cependant le bonheur véritable était réalisé par ces fiers guerriers indiens, drapés dans leurs robes en peau de bison, beaux comme des statues antiques, imposants comme

1. *Letters from an American Farmer*, by H. Saint-John, London, 1782, traduction française, Paris, 1784. On conserve dans les archives de l'*American Historical Society* de Philadelphie, plusieurs lettres de Mme d'Houdetot recommandant chaudement son protégé à Franklin, elles ont été publiées par M. Ludwig Lewisohn, dans sa réimpression des lettres de Crèveœur, New-York, 1904.

des sénateurs romains et vertueux comme des guerriers de Plutarque; la nature seule avait été leur maîtresse, et dans les forêts immenses du Nouveau Monde ils avaient trouvé ce secret du bonheur qui se dérobe devant les civilisés. L'effet qu'un tel ouvrage pouvait exercer sur quelques imaginations se voit très clairement par l'exemple de Brissot, qui enfiévré par la lecture des *Lettres d'un fermier américain* et malgré les conseils de Crèvecoeur lui-même, un peu effrayé de se voir pris tellement à la lettre, part en 1788 pour « aller vivre dans un pays où l'on n'est point forcé de plier le genou devant les puissances et élever ses enfants loin du tyran ¹ ».

D'autres que lui, et pour d'autres raisons, au moment même où Chateaubriand préparait son voyage, songeaient à s'expatrier pour aller chercher la fortune et le bonheur dans les forêts du Nouveau Monde. Dès 1789, une entreprise encore mal connue dans ses détails avait attiré les yeux des Français vers l'Amérique, et déjà l'affaire de la colonie du Scioto avait fait de nombreuses dupes. Chateaubriand la connut très certainement, car tout Paris en parlait au moment de son départ, et il n'a pu s'en désintéresser entièrement.

Dans les années qui suivirent la guerre de la Révolution américaine, le mouvement de colonisation vers l'Ouest s'était nettement dessiné; des compagnies américaines s'étaient formées en vue d'acquérir et de rattacher à l'Union les territoires de l'Ohio; à Paris même, à l'instigation de quelques promoteurs aux intentions assez suspectes, une compagnie s'était formée en 1789. Elle comprenait des noms connus : M. du Val d'Espréménil, le marquis de Marnésia, de Lally, Mounier, Mallouet, le vicomte de Malartie, et bien d'autres. En tout les associés

1. Le voyage de Brissot est un bien curieux document sur l'attitude de certains Français à l'égard des États-Unis, à cette date; comme il ne parut qu'en avril 1791, au moment même où Chateaubriand s'embarquait, il est probable que ce dernier ne l'a point connu. *Nouveau Voyage dans les États-Unis fait en 1788*, Paris, 1791.

étaient vingt-quatre; il s'agissait d'aller fonder sur les bords de l'Ohio une colonie modèle. Du Val d'Espréménil, dans un mémoire récemment publié en partie, en exposait les plans ¹ :

« Il faut à mon cœur un espace plus libre. J'ai besoin de consolations. Je tiendrai toutes mes promesses. Aucun des soins qu'exigera le bonheur de la colonie naissante ne sera négligé; et si la Providence me laisse assez de jours, ou permet qu'on me succède avec les mêmes vues, j'espère que mon établissement produira d'heureux fruits, non seulement pour l'Amérique Septentrionale, mais encore pour l'humanité tout entière. »

L'enthousiasme fut invraisemblable, malgré les représentations de gens raisonnables, les colons affluèrent. Gouverneur Morris, alors à Paris, essaya vainement de faire comprendre les dangers d'une telle expédition; Camille Desmoulins, dans les *Révolutions de France et de Brabant*, eut beau promettre à M. d'Espréménil que son « péricrâne enlevé pendrait à quelque arbre », tandis que des oranges-outangs se disputeraient les faveurs de sa triste veuve, rien n'y fit. Marnésia et Malartie partirent en 1790, — débarquèrent à Alexandrie après soixante-sept jours de traversée et virent Jefferson, Adams, Hamilton, Madison et Washington. En octobre de la même année, arriva le chevalier du Bac avec des colons, et au début de 1791, la ville française de Gallipolis, s'élevait sur les bords de l'Ohio, près de l'embouchure du Scioto. Chateaubriand n'a parlé qu'une seule fois, et longtemps plus tard, de « cette émigration plus raisonnable qui se dirigeait vers les rives de l'Ohio » et qu'il oppose à la « folie de Coblenz ² »; il est cependant certain que dès cette date il était au courant de l'affaire dirigée par le marquis de Marnésia, et l'on peut se demander s'il ne songeait

1. M. H. Carré, *les Émigrés Français en Amérique*, 1789-1793; *Revue de Paris*, 15 mai 1898, p. 311 et suiv.

2. *Voyage*, Introduction, p. 7.

pas alors « à se fixer dans les solitudes par lui découvertes, comme un conquérant au milieu de ses conquêtes ».

III

Si peu satisfaisantes et si contradictoires que soient les explications données par Chateaubriand sur les motifs qui le poussèrent alors à quitter la France, il est difficile de ne voir dans son voyage en Amérique qu'un simple coup de tête. C'était un projet longuement et mûrement réfléchi. Il y songeait déjà en 1789, nous dit-il dans la préface d'*Atala*, et le témoignage d'un de ses amis vient confirmer cette date :

« Dès 1789, au départ de Lally et de Mounier, nous dit le chevalier de Panat, je voulais l'emmener en émigration. Il hésitait, il était amoureux; et puis il avait déjà cette mélancolie qui est la sœur de l'inaction; mais dès lors aussi, dans quelques promenades en tête à tête, et une fois avec Fontanes et Rivarol, il me parut plein de génie quoiqu'à demi-fou. Il exposait son plan de découverte d'un passage au nord-ouest des États-Unis d'Amérique¹. »

Qu'allait-il faire dans le Nouveau Monde, c'est ce qu'il importe de déterminer avec précision. A l'en croire, il avait deux objets qui à première vue ne pouvaient guère se concilier :

« J'étais très jeune encore lorsque je conçus l'idée de faire l'épopée de l'homme de la nature, ou de peindre les mœurs des sauvages en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour les Français, que le massacre de la colonie des Natchez, à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau Monde, me parurent offrir un sujet presque

1. V. Giraud, *Nouvelles études sur Chateaubriand*, p. 159.

aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragments de cet ouvrage sur le papier; mais je m'aperçus bientôt que je manquais des vraies couleurs, et que si je voulais faire une image semblable, il fallait, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulais peindre¹. »

La découverte du passage du nord-ouest n'est mentionnée qu'en passant dans la préface d'*Atala*; « il fallait, dit Chateaubriand, donner un but utile à mon voyage ». Dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, tout au contraire, c'est au voyage de découverte que Chateaubriand accorde la première place :

« Une idée me dominait, l'idée de passer aux États-Unis : il fallait donner un but utile à mon voyage; je me proposais de découvrir (ainsi que je l'ai dit dans ces *Mémoires* et dans plusieurs de mes ouvrages) le passage au nord-ouest de l'Amérique. Ce projet n'était pas dégagé de ma nature poétique... ne m'étant attaché à aucune femme, ma sylphide obsédait encore mon imagination. Je me faisais une félicité de réaliser avec elle mes courses fantastiques dans les forêts du Nouveau Monde. Par l'influence d'une autre nature, ma fleur d'amour, mon fantôme sans nom des bois de l'Armorique est devenue *Atala* sous les ombrages de la Floride². »

On n'a peut-être pas pris assez au sérieux les ambitions géographiques de Chateaubriand. Qu'il eût à cette date le désir de publier quelques poèmes, nous le savons; qu'il eût conçu le plan d'une vaste épopée de l'homme de la nature, c'est encore très probable; mais que son but principal en passant aux États-Unis fût de se documenter sur les mœurs des Indiens, c'est ce que je ne saurais me résigner à croire. Toute sa vie il a eu le désir d'attacher son nom à une grande découverte géographique. Vingt ans plus tard, il se montre très fier d'avoir découvert

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 307.

2. *Id.*, I, 307.

l'emplacement exact de Carthage et, publiant une lettre de Dureau de la Malle qui atteste le fait, il ajoute mélancoliquement :

« Une pareille rectification des lieux aurait suffi autrefois pour me faire donner un nom en géographie. Dorénavant, si j'avais encore la manie de faire parler de moi, je ne sais où je pourrais enfin courir afin d'attirer l'attention du public : peut-être reprendrais-je mon ancien projet de la découverte du passage au pôle nord ; peut-être remonterais-je le Gange. Là je verrais la longue ligne noire et droite des bois qui défendent l'accès de l'Himalaya ; lorsque, parvenu au col qui attache les deux principaux sommets du mont Ganghour, je découvrirais l'amphithéâtre incommensurable des neiges éternelles ; lorsque je demanderais à mes guides, comme Heber, l'évêque anglican de Calcutta, le nom des autres montagnes de l'est, ils me répondraient qu'elles bornent l'Empire chinois. A la bonne heure ! mais revenir des Pyramides, c'est comme si vous reveniez de Montléry¹. »

Il est difficile de ne pas percevoir ici le dépit d'un homme qui a eu de grandes ambitions et qui n'a pu les réaliser ; pour la postérité Chateaubriand reste avant tout un grand homme de lettres, mais n'aurait-il point préféré la gloire d'avoir donné son nom à quelque fleuve jusque-là inconnu et de s'assurer ainsi une survie que les plus beaux poèmes n'assurent pas toujours à leurs auteurs dans la mémoire des hommes ?

Il se préparait en tout cas avec ardeur et application à ce grand voyage qui devait l'illustrer :

« M. de Malherbes me montait la tête sur ce voyage. J'allais le voir le matin ; le nez collé sur des cartes, nous comparions les différents dessins de la coupole arctique ; nous supputons les distances du détroit de Behring au fond de la baie d'Hudson ; nous lisions les divers récits des navigateurs et des voyageurs anglais, français, russes,

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 534.

suédois, danois; nous nous enquérions des chemins à suivre par terre pour attaquer le rivage de la mer polaire; nous devisions des difficultés à surmonter, des précautions à prendre contre la rigueur du climat, les assauts des bêtes et le manque de vivres. Cet homme illustre me disait : « Si j'étais plus jeune, je partirais avec vous, je « m'épargnerais le spectacle que m'offrent ici tant de « crimes, de lâchetés et de folies. Mais à mon âge il faut « mourir où l'on est. Ne manquez pas de m'écrire par tous « les vaisseaux, de me mander vos progrès et vos décou- « vertes : je les ferai valoir auprès des ministres. C'est bien « dommage que vous ne sachiez pas la botanique! » Au sortir de ces conversations, je feuilletais Tournefort, Duhamel, Bernard de Jussieu, Grew, Jacquin, le *Dictionnaire* de Rousseau, les Flores élémentaires; je courais au Jardin du Roi, et déjà je me croyais un Linné¹. »

Qu'est-il passé de ces études, de ces réflexions, de ces notes prises dans ces moments de fièvre et d'enthousiasme dans les ouvrages de Chateaubriand, c'est ce qu'il est impossible de déterminer. Nous pouvons cependant constater qu'au moins à cette date Chateaubriand avait des ambitions de savant autant que de poète. Quelques mois plus tard, quand il contempera les paysages du Nouveau Monde, il reconnaîtra partout les plantes qu'il avait examinées au Jardin du Roi. Ces études, si élémentaires et décousues qu'elles fussent, lui apprenaient au moins à observer avec précision, à remarquer des particularités de forme et de couleur qui échappent à l'œil du vulgaire, à noter précieusement dans sa mémoire quelques-uns des noms étranges que les botanistes ont donné aux fleurs des Tropiques. Il en est de très barbares, quelques-uns sont charmants, et Chateaubriand saura s'en souvenir quand il écrira *Atala*. Cette science du XVIII^e siècle était encore bien mêlée de « philosophie », de sentimentalité et de déclamation, et je ne voudrais pas

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 307-8.

insister sur cette formation scientifique de Chateaubriand. Tout n'était pourtant pas méprisable chez les naturalistes du XVIII^e siècle, et j'aime à noter que Chateaubriand s'adressait plutôt aux savants sérieux qu'à ces vulgarisateurs qui mettaient l'histoire naturelle à la portée des gens du monde comme faisait l'abbé Barthélemy de l'antiquité dans ses *Voyages du jeune Anacharsis*¹.

Au mois de janvier 1721, Chateaubriand se croit suffisamment préparé et il se décide « à lever ses tentes ». Il part pour la Bretagne où il demande au marquis de la Rouërie une lettre d'introduction pour le général Washington, et s'occupe aussi sans doute de réunir les fonds nécessaires à son voyage². Était-ce la seule lettre d'introduction que le jeune homme devait emporter, on serait tenté de le croire à lire les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Ce serait bien étrange. M. de Malesherbes était un personnage considérable qui avait connu à Paris plusieurs Américains de marque et aurait dû saisir cette occasion de se rappeler à leur souvenir. Il connaissait tout au moins Gouverneur Morris alors à Paris qui aurait pu lui donner des lettres de recommandation pour des personnages officiels de Philadelphie, et il était très lié avec M. de la Luzerne, notre ancien ministre aux États-Unis. Nous savons de plus que de nombreux émigrés avaient déjà cherché refuge dans le Nouveau Monde et s'étaient fait des relations qui auraient pu être utiles à l'ambitieux voyageur, et il est au moins probable que Chateaubriand ne partit pas aussi dénué de recommandations qu'il veut bien le dire. On aimerait à savoir aussi quelles étaient exactement ses ressources pécuniaires. Peu de mois avant son départ il était assez gêné et le mince héritage paternel avait fondu comme neige au soleil pendant son

1. Sur la vogue de l'histoire naturelle au XVIII^e siècle, voir D. Mornet, *les Sciences de la nature en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1911.

2. Cette lettre a été retrouvée. Voir Emma Kate Armstrong, *Chateaubriand's America, Publications of the Modern Language Association of America*, XXII (1907), p. 345.

séjour à Paris. Comptait-il trouver quelque mine d'or en route, ou obtenir des subsides du gouvernement américain; M. de Malesherbes avait-il garni sa maigre escarcelle de sous-lieutenant? Autant de questions qu'il importerait de résoudre pour faire une lumière complète sur le fameux voyage.

Surtout il importerait de déterminer avec précision quel était son état d'esprit à la veille de son embarquement pour le Nouveau Monde. Il avait, à ce moment vingt-deux ans, avait mené une existence assez dissipée, mais par accès plutôt que régulièrement. Sa sylphide l'avait protégé contre les débauches de la vie de garnison à Cambrai, et contre les liaisons trop faciles que son air mélancolique auraient pu lui procurer à Paris. Les souvenirs des jours désespérés de Combourg, ses lectures favorites, *les Réveries d'un Promeneur solitaire*, Ossian, *Werther*, l'inclinaient à la tristesse; sa nature de Breton timide et fier lui faisaient rechercher la solitude; il avait déjà ressenti les premières atteintes de cet ennui orgueilleux qu'il devait traîner toute sa vie. Il ne faudrait cependant pas oublier que ce jeune homme doué d'une sensibilité excessive avait des connaissances et des préoccupations scientifiques, qu'il avait au total mené une vie active et s'était endurci le corps aux fatigues, et que dans l'âme de ce désespéré qui avait manqué son suicide il restait une fibre vivante, résistante et foncièrement saine. Rêveur, il l'était sans doute, mais ce n'était point un pâle rêveur de cabinet, et ce serait une grave erreur que de trop le rapprocher de Sénancour condamné à une immobilité presque absolue. Le jeune homme qui, las du monde, trouvait encore en lui assez d'énergie pour s'évader en risquant les privations et les dangers d'un long voyage en des terres inconnues, n'était point aussi profondément atteint qu'il se l'est imaginé lui-même, de bonne foi peut-être, quand il écrivit *René*. En lui, au moins quelques illusions subsistaient; le pessimisme avait laissé quelques parties intactes

dans cette âme; la pourriture n'avait pas atteint le cœur du fruit.

Illusions sur la démocratie et la vertu des Quakers, illusions sur la bonté naturelle de l'homme et sur les Indiens, désir de gloire rapidement conquise, joie de s'embarquer pour une première traversée soutiennent son courage et empêchent Chateaubriand de trop se replier sur lui-même. Il partait cette fois, comme il avait toujours rêvé de le faire, la poche assez peu garnie, l'âme légère, attristé sans doute par le spectacle de la Révolution commençante, mais l'esprit plein d'attente et d'espoir à la pensée qu'il allait trouver sur l'autre rivage de l'Atlantique, « une indépendance plus conforme à ses goûts, plus sympathique à son caractère¹ », chez les bons et vertueux Américains que nous donnaient comme modèles l'abbé Raynal et Crèveœur. Il voulait voyager à travers ces pays que les prospectus de marchands de terrains sans pudeur appelaient le *Nouvel Eden*, faire quelque grande découverte qui illustrerait son nom et lui apporterait en même temps la fortune. Il voulait surtout aller droit devant lui à l'aventure, se sentir seul, sans maître et sans conseiller, délicieusement libre dans les forêts célébrées par Carver, Bartram et les Jésuites du Canada. En lui, à cette date, revivait intense et ardente, l'âme des pionniers et des découvreurs de terres inconnues.

1. *Voyagé*, Introduction, p. 7.

CHAPITRE II

LE VOYAGE EN AMÉRIQUE : DE BALTIMORE AU NIAGARA

APRÈS avoir dit adieu à sa mère et revu la vieille maison de Combourg, Chateaubriand fit marché à Saint-Malo avec le capitaine Dujardin Pinte-de-Vin, allant aux îles Saint-Pierre et Miquelon d'où il devait relever pour Baltimore sur son brick de 160 tonneaux, le *Saint-Pierre*. En même temps que Chateaubriand, Dujardin emmenait l'abbé Fagot désigné comme supérieur du séminaire que les Sulpiciens avaient décidé d'établir à Baltimore, à la requête de l'évêque Carrol, trois jeunes prêtres, MM. Tessier, Antoine Garnier et Levadoux, et cinq élèves, dont deux Anglais et un jeune Américain que M. de La Fayette avait amené en France pour son éducation. L'un des jeunes séminaristes, l'abbé Mondésir, a laissé du voyage une relation publiée par M. V. Giraud et qui va nous permettre de vérifier par un témoignage extérieur l'exactitude du récit de Chateaubriand ¹.

Le *Saint-Pierre* mit à la voile le 8 avril 1791, dans la soirée; il fut arrêté à la sortie du port par le calme, mais quand le lendemain matin Chateaubriand monta sur le pont la terre avait disparu. Pour la première fois ce fils de marin pouvait contempler la haute mer ². Au temps de la navigation à voile il fallait souvent compter plusieurs mois de traversée entre les deux continents.

1. V. Giraud, *Nouvelles études sur Chateaubriand*, p. 162.

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 313.

L'équipage avait des loisirs quand le vent était favorable et la première joie de Chateaubriand fut de nouer des relations avec le maître d'équipage, Pierre Villeneuve, ancien subrécargue de la marine royale. Le vieux marin avait roulé sur tous les océans, vu tous les pays et rappelait au jeune homme ces marins qu'il avait rencontrés sur les quais de Saint-Malo et de Dieppe. Il abondait en récits pittoresques, et c'est avec délices que le futur auteur d'*Atala* écoutait ces descriptions naïves qui enflévrèrent son imagination :

« Je le faisais parler des Indiens, des nègres, des colons. Je lui demandais comment étaient habillés les peuples, comment les arbres étaient faits, quelle couleur avaient la terre et le ciel, quel goût les fruits; si les ananas étaient meilleurs que les pêches, les palmiers plus beaux que les chênes. Il m'expliquait tout cela par des comparaisons prises des choses que je connaissais : le palmier était un grand chou, la robe d'un Indien celle de ma grand'mère; les chameaux ressemblaient à un âne bossu; tous les peuples de l'Orient et notamment les Chinois, étaient des poltrons et des voleurs. Villeneuve était de Bretagne, et nous ne manquions pas de finir par l'éloge de l'incomparable beauté de notre patrie ¹. »

Sans doute Chateaubriand se fait plus naïf et plus ignorant qu'il n'était en réalité; qui pourrait dire cependant qu'il n'a retiré aucun profit de ces descriptions et de ces contes merveilleux, et qui sait si déjà dans sa mémoire il n'enregistrait pas quelques traits de mœurs, quelque anecdote qu'il devait plus tard reproduire dans les *Natchez*? Mais si attrayante que fût la conversation de Pierre Villeneuve, le vieux marin fut vite au bout de son répertoire; quand Chateaubriand eut parcouru le vaisseau de la proue à la poupe et de la cale à la pointe du grand mât, il ne sut plus « comment tuer le temps ² ». Il se rejeta

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 332.

2. Abbé Mondésir, dans Giraud, *Nouvelles études*, p. 163.

alors sur la compagnie des ecclésiastiques et son désœuvrement devait être bien grand pour que lui, un philosophe renforcé, acceptât la société des Sulpiciens et de leurs élèves. Il prenait cependant part à leurs pieux entretiens, faisait avec eux des lectures édifiantes, assistait aux offices nombreux, car on était en carême, et saisi d'un renouveau de foi religieuse harangua même les matelots le jour du vendredi saint, « débitant des phrases extrêmement fortes et brûlantes, au point, dit le bon abbé Mondésir, que s'il se fût trouvé un Juif à bord, je ne doute nullement que nos matelots ne l'eussent jeté à la mer¹ ».

Chateaubriand montra vite du reste qu'il n'avait fait que céder à l'influence du milieu et que ce beau zèle n'était point profondément enraciné dans son âme. Il le prouva bien quand il entreprit de ramener à la raison et à la philosophie le jeune Tulloch, Anglais converti que les Sulpiciens emmenaient en Amérique avec l'espoir de lui faire prononcer ses vœux. Pour le déterminer à changer ses plans, il lui offrait de partager sa bourse avec lui, de l'emmenner comme compagnon de voyage chez les sauvages; surtout il l'excitait à secouer le joug de l'abbé Nagot, qu'il lui représentait comme un vieux prêtre rusé qui en voulait à son argent². Les jeunes gens passaient ensemble de longues heures, le soir, étendus sur le tillac, à rêver, à contempler le ciel étoilé et à réciter des vers d'Ossian que Chateaubriand ne connaissait probablement à cette date que par les traductions françaises.

La révélation de cette poésie inconnue, si bien faite pour ébranler délicieusement son âme de Celte, le spectacle toujours changeant de la mer, l'espace illimité qui s'ouvrait devant lui, et l'attendant sur l'autre bord de l'Atlantique un continent encore mal connu, peuplé sur ses rivages de bons et vertueux philosophes et dans ses

1. V. Giraud, *Nouvelles études*, p. 163.

2. *Essai sur les Révolutions*, II, 379, n.

forêts reculées de doux « enfants de la nature », la gloire qu'il se promettait, telles étaient les impressions, les images, les ambitions qui à ce moment devaient remplir le cœur du jeune homme.

La traversée fut lente et présenta plusieurs incidents : manquant d'eau et de provisions fraîches, le capitaine décida de faire relâche aux Açores et le 6 mai 1791, entre onze heures et midi, le *Saint-Pierre* jetait l'ancre dans la mauvaise rade de Graciosa. Chateaubriand obtint de débarquer et de visiter le port, et le récit qu'il a laissé de cette courte relâche est si vif, si coloré, et à première vue si invraisemblable, qu'on est tenté d'y voir une page extraite d'un roman picaresque plutôt qu'un authentique souvenir de voyage. De retour à bord, le lendemain matin, il raconta qu'après avoir, en compagnie de Tulloch, présenté ses respects à un gouverneur vêtu d'un méchant habit vert tout galonné d'or, il avait entrepris d'explorer la ville et avait bientôt rencontré un matelot de Jersey devenu moine et qui passait son temps à boire du Fayal, à donner des bénédictions au peuple et à se moquer de ses confrères et des fidèles. Il s'exprimait en franc libertin :

« La moitié de Graciosa, sans beaucoup d'exagération, me sembla peuplée de moines; et le reste des habitants doit aussi leur appartenir par de tendres liens. De cela j'ai non seulement l'aveu de plusieurs femmes, mais ce que j'ai vu de mes yeux ne peut me laisser là-dessus aucun doute¹. »

C'est là un échantillon des « menteries incroyables » dont il régala les oreilles des bons Sulpiciens, et l'abbé Mondésir qui les rapporte, quarante ans après, en frémit encore d'indignation au moment où il écrit son récit. Cette fois pourtant nous avons un autre témoignage qui nous permet de vérifier l'exactitude de Chateaubriand. Dix ans au paravant, le comte de Ségur, faisant voile pour

1. *Essai*, II, 385.

l'Amérique pour rejoindre l'armée de Rochambeau, avait lui aussi fait relâche aux Açores. Il s'arrêta à Tercère et vit là un gouverneur paré « d'un vieil habit d'écarlate galonné d'or », il visita des couvents non de moines, mais qui pis est de religieuses, entama en compagnie de Lauzun des intrigues très poussées avec les pensionnaires et connut ce qu'il y avait de meilleur à Tercère : « bonne chère, bon accueil, un hôte gai, joyeux et empressé de plaire, des femmes vives et jolies, des religieuses complaisantes, des pensionnaires coquettes et tendres, et un évêque qui dansait admirablement le fandango¹ ». Cet aimable couvent qui « n'aurait pas été déplacé à côté des anciens temples d'Amathonte et de Gnide » laisse loin derrière lui le monastère de moines naïfs et buveurs décrit par Chateaubriand; cette fois au moins notre auteur n'a rien exagéré².

Des Açores le brick fit voile au nord, arriva sur les bancs de Terre-Neuve, relâcha à l'île Saint-Pierre, et si nous en croyons Chateaubriand, cette fois la relâche dut être assez longue, car il ne passa pas moins de quinze jours à terre, dinant deux ou trois fois chez le gouverneur, herborisant, rêvant au bord des salaises rocheuses et contemplant au loin la côte de Terre-Neuve, et récitant avec Tulloch des vers d'Ossian³.

Les provisions embarquées, quelques avaries réparées, le vaisseau redescendit vers le sud; à quelque distance de la côte Chateaubriand faillit périr pour avoir voulu prendre un bain en pleine mer, fait attesté par l'abbé Mondésir. Quelques jours après cet incident, quelques cimes d'érables qui semblaient sortir du sein de l'eau annoncèrent l'Amérique⁴. Chateaubriand se joignit aux

1. Ségur, *Mémoires*, I, 327.

2. M. Giraud dit qu'il ne voit dans ce récit rien d'in vraisemblable, voilà son opinion confirmée. V. Giraud, *Nouvelles études*, p. 170.

3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 342 et suiv.

4. *Voyage*, p. 19. C'est presque dans les mêmes termes que le voyageur anglais Weld décrit son arrivée : « Les premiers objets

matelots qui allaient à terre pour fouler plus tôt le sol américain; ses rêves se trouvaient en partie réalisés. Il n'était pas loin de se croire un nouveau Christophe Colomb et sentit surgir en lui toute la fierté des premiers découvreurs :

« Je restai quelque temps les bras croisés, promenant mes regards autour de moi, dans un mélange de sentiments et d'idées que je ne pouvais débrouiller alors, et que je ne pourrais peindre aujourd'hui. Ce Continent ignoré du reste du monde pendant toute la durée des temps anciens, et pendant un grand nombre de siècles modernes; les premières destinées sauvages de ce Continent, et ses secondes destinées depuis l'arrivée de Christophe Colomb; la domination des monarchies de l'Europe, ébranlée dans ce Nouveau Monde; la vieille société finissant dans la jeune Amérique; une république d'un genre inconnu jusqu'alors, annonçant un changement dans l'esprit humain et dans l'ordre politique; la part que ma patrie avait eue à ces événements; ces mers et ces rivages devant en partie leur indépendance au pavillon et au sang français; un grand homme sortant à la fois du milieu des discordes et des déserts; Washington habitant une ville florissante, dans le même lieu, où, un siècle auparavant, Guillaume Penn avait acheté un morceau de terre de quelques Indiens; les États-Unis renvoyant à la France, à travers l'Océan, la révolution et la liberté que la France avait soutenue de ses armes; enfin, mes propres desseins, les découvertes que je voulais tenter dans ces solitudes natives qui étendaient encore leur vaste royaume derrière l'étroit empire d'une

qui frappent la vue quand on approche de la côte américaine au sud de New-York sont les sommets des arbres qui couvrent le rivage jusqu'à la limite même de la mer. A distance ils apparaissent comme de petites îles, mais à mesure qu'on approche, ils se fondent ensemble et la haute forêt s'élevant graduellement du sein de la mer s'offre aux regards dans toute sa majesté. Isaac Weld, *Travels through the states of North America... during the years 1795, 1796, and 1797*. London, third edition, 1800, I. p. 2.

civilisation étrangère : voilà les choses qui occupaient confusément mon esprit¹. »

C'était là, pensait-il, le Paradis de la liberté *the land of the free*, la terre des héros antiques qui venaient de secouer le joug de l'Angleterre, et l'hymne religieux qu'entonne à ce moment Chateaubriand ne faisait que relleter les émotions ressenties à cette date par tous les voyageurs qui débarquaient aux États-Unis². Le paysage qui se déroulait devant ses yeux venait encore exciter son enthousiasme des senteurs inconnues, des couleurs plus vives que celles que présente la nature en Europe, une végétation plus vigoureuse, tout autour lui semblait délicieusement nouveau, il se sentait véritablement un nouvel homme, prêt à recommencer une vie nouvelle avec des pensées toutes simples et toutes neuves pour ainsi dire, et sans plus s'inquiéter des savantes théories des philosophes.

Il n'est point sans intérêt pour comprendre les émotions qui agitent à ce moment le cœur de Chateaubriand de remarquer la date de son débarquement. Nous sommes au commencement de juillet, au plus délicieux moment du printemps américain, qui arrive plus tard que le nôtre. Les tempêtes de neige sur la côte de l'Atlantique se font encore sentir au mois de mai; en juin et en juillet toutes les forces végétales longtemps comprimées font brusquement explosion : en quelques jours les arbres se

1. *Voyage*, p. 19; *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 351. Chateaubriand qui ne laisse rien perdre a souvent redit presque dans les mêmes termes plusieurs épisodes de son voyage. Les sources principales restent cependant le fameux *Voyage en Amérique* et les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Le texte des *Mémoires* plus poli, plus « littéraire », est évidemment postérieur à celui du *Voyage*, aussi est-ce ce dernier que nous citerons de préférence. A l'occasion nous indiquerons quelques-unes des « touches » ajoutées par Chateaubriand, pour préciser un contraste ou introduire une image.

2. On pourrait multiplier les exemples : voir Ségur, I, 395; Brissot, *Voyage en Amérique*, lettre 2 : « Quel bonheur sera le mien de respirer l'air de la liberté. Quelle joie de sauter sur ce rivage de liberté.... ».

couvrent de feuilles et de fleurs, des fougères énormes déroulent des crosses gigantesques dans les taillis marécageux, les azalées sauvages revêtent leurs branches grêles de fleurs crémeuses ou rosées, les oiseaux migrants reviennent du sud et les oiseaux-mouches apparaissent de nouveau. Point n'est besoin d'aller en Floride pour se sentir transporté dans un monde nouveau, au milieu d'une nature plus jeune que la nôtre; aujourd'hui encore dans les vallées abritées de la Virginie et du Maryland, et même dans l'État de New-York, on peut trouver à cette saison des marais couverts de fleurs multicolores et d'herbes épaisses, quelques coins de forêt vierge miraculeusement conservés, et l'on comprend le ravissement qui s'empara du jeune homme dès ses premiers pas dans la campagne américaine.

Le premier être humain qu'il rencontra sur la terre de la liberté fut une jeune esclave de quatorze ou quinze ans, belle comme la nuit, qui ouvrit aux matelots la barrière de l'habitation de son maître. Il est à remarquer que c'est seulement dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* que Chateaubriand mentionne la servitude de cette jeune beauté; il est fort probable qu'au moment même il ne songea guère à se scandaliser de ce contraste qui aurait indigné un vrai philosophe. Il est encore trop émerveillé, trop occupé à absorber de tous ses yeux le paysage, d'en fixer tous les traits dans sa mémoire pour songer à un tel détail. Ses premières heures sur le sol du nouveau continent ont réalisé tous ses rêves, dépassé son attente, confirmé toutes ses illusions! Nous verrons plus loin que cet heureux éblouissement ne durera pas et que son séjour à Philadelphie devait cruellement le détromper sur quelques-uns des caractères trop complaisamment attribués à l'Amérique.

Le vaisseau remonta lentement la baie, les eaux se rétrécirent, on arriva le soir à Baltimore, mais trop tard pour débarquer. Chateaubriand coucha à bord et descendit à terre le lendemain matin. La première partie de

son voyage est terminée. La date de l'arrivée du *Saint-Pierre* à Baltimore nous est attestée par les documents conservés au séminaire Sainte-Marie de Baltimore, ce fut le 10 juillet que les Sulpiciens furent reçus au quai de débarquement par le R. P. Sewall. Chateaubriand avait mis plus de trois mois à traverser l'Océan¹. Nous savons d'autre part, et grâce à Chateaubriand lui-même, qu'il se rembarqua pour la France le 10 décembre de la même année. Il nous reste à déterminer comment il employa les cinq mois qu'il passa en Amérique, ce qu'il a vu, quels souvenirs il a rapportés de son voyage, et comment son âme fut modifiée par son séjour dans le Nouveau Monde.

II

Débarqué le 10 juillet à Baltimore, Chateaubriand donne un déjeuner d'adieu au capitaine Dujardin et impatient de présenter sa lettre d'introduction à Washington, repart le lendemain matin par le *stage-coach* pour Philadelphie qui était encore à cette date la capitale des États-Unis. Il devait éprouver en route sa première désillusion :

« La route que nous parcourûmes était plutôt tracée que faite. Le pays était assez nu et assez plât : peu d'oiseaux, peu d'arbres, quelques maisons éparses, point de villages ; voilà ce que représentait la campagne et ce qui me frappa désagréablement. En approchant de

1. Mme de Barbery, *Elisabeth Seton et les commencements de l'Église catholique aux États-Unis* (4^e édition), II, p. 42. Cité par Biré, *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, p. 310, n. Une lettre de l'évêque Carroll au P. Gibault, datée du 22 janvier 1792, indique que les Sulpiciens sont arrivés « au mois de juin passé » (*Illinois historical collections*, V, p. 597). Les P. P. Boyer et Baisnée de St-Mary ont bien voulu vérifier cette date, à ma requête, et je tiens à les en remercier ici. Il résulte de leurs recherches que les Sulpiciens en compagnie de qui Chateaubriand est arrivé, sont bien débarqués à Baltimore à la date indiquée par Mme de Barbery.

Philadelphie nous rencontrâmes des paysans allant au marché, des voitures publiques et d'autres voitures très élégantes ¹.

Parti de Baltimore le 11 au matin, Chateaubriand arriva à Philadelphie le 13 au plus tôt. On voyageait lentement et la route était non seulement accidentée mais encore dangereuse en plusieurs endroits ². Washington était alors absent, et le futur explorateur dut l'attendre une quinzaine suivant le *Voyage*, une huitaine selon les *Mémoires* ³. Huit jours ou quinze jours, peu importe, ce qu'il nous faut rechercher ce sont les impressions ressenties par Chateaubriand à son premier contact avec l'Amérique civilisée et le profit qu'il put retirer de son séjour à Philadelphie ⁴. Si nous nous en rapportons au *Voyage* et aux *Mémoires*, il vit très peu de choses.

La ville elle-même ne semble lui avoir inspiré aucune curiosité :

« L'aspect de la ville était très froid et monotone : point de monuments et surtout point de vieux monuments. Le protestantisme qui ne sacrifie point à l'imagination n'a point élevé ces tours et ces dômes dont l'antique religion catholique a couronné l'Europe ⁵. »

1. *Voyage*, p. 221. Ces renseignements sont confirmés par Weld : « Le pays autour de Philadelphie est bien cultivé et abonde en jolies maisons de campagne, mais il paraît nu car il a été presque totalement dépouillé de ses arbres que l'on a coupés sans merci. Les équipages de quelques particuliers sont extrêmement voyants.... » Weld, I, 26.

2. Weld, I, 20 et suiv.

3. *Voyage*, p. 24 ; *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 356.

4. On ne trouve aucune trace de cette absence de Washington. Voir Bédier, *Études critiques*, p. 178. Chateaubriand a pu simplement attendre pendant ce temps le jour de réception du Président.

5. *Voyage*, p. 22. Ségur qui est beaucoup plus « philosophe » ressentit la même impression mais l'a traduite de façon toute différente : « Ce n'est pas l'architecture des monuments de cette cité, ce sont les grands souvenirs qui attirent sur eux la curiosité et commandent le respect. Toute la ville elle-même est un noble temple élevé à la tolérance ; car on y voit, en grand nombre, des catholiques, des presbytériens, des calvinistes, des luthériens, des

Plût au ciel que ce fût encore vrai et que l'Amérique n'eût point depuis élevé des tours, des dômes, des clochers et des temples grecs ! Chateaubriand aujourd'hui admirerait fort ces vieilles églises protestantes de l'époque coloniale qui avaient au moins le mérite d'être simples de style. Les hommes ne lui apportèrent pas une moins grande désillusion. Où était-elle la ville de Penn construite sur le terrain acheté des Indiens ; où étaient surtout ces vertueux Quakers, aux longues redingotes brunes, aux chapeaux à larges bords et au tutoiement égalitaire et fraternel ? Partout des équipages, des maisons de banque et de jeu, des salles de bal, une population élégante, frivole, dissipée même, et une choquante inégalité dans les fortunes. Le jeune Caton qu'était à cette date Chateaubriand en fut très scandalisé. Son désappointement fut si vif que plusieurs années plus tard il n'avait pas encore pardonné à l'Amérique d'avoir si complètement déçu son attente :

« Sur la foi des livres et des intéressés, disait-il dans *l'Essai sur les Révolutions*, au seul nom des Américains, nous nous enthousiasmons de ce côté-ci de l'Atlantique. Nos gazettes ne nous parlent que des Romains de Boston et des tyrans de Londres. Moi-même, épris de la même ardeur, lorsque j'arrivai à Philadelphie plein de mon Raynal, je demandai en grâce que l'on me montrât un de ces fameux Quakers, vertueux descendants de Guillaume Penn. Quelle fut ma surprise quand on me dit que, si je voulais me faire duper, je n'avais qu'à entrer dans la boutique d'un Frère ; et que si j'étais curieux d'apprendre jusqu'où peut aller l'esprit d'immoralité et d'intérêt mercantile, on me donnerait le spectacle de deux Quakers

unitaires, des anabaptistes, des méthodistes et des quakers, qui professent chacun leur culte en pleine liberté, et vivent entre eux dans un parfait accord. *Mémoires*, I, 389-90. Voir aussi Weld, I, 26. Weld a vu en plus des juifs, mais pas d'unitaires, et pour cause. Chastellux ne semble même pas s'être aperçu qu'il y eût des temples non plus que Brissot.

désirant acheter quelque chose l'un de l'autre et cherchant à se leurrer mutuellement.... Chaque jour voyait ainsi, l'une après l'autre, se dissiper mes chimères, et cela me faisait grand mal ¹. »

L'aveu est à retenir : le choc dut être rude pour le jeune homme qui arrivait en Amérique pour visiter le dernier asile de la liberté et de la vertu sur la terre. Combien après lui devaient éprouver la même désillusion et montrer la même injustice ².

A un moindre degré c'est aussi l'impression ressentie de nos jours par tant de voyageurs qui se sont formé une idée trop haute du pays qu'ils vont visiter d'après des relations fantaisistes et qui dès leur arrivée éprouvent un désappointement qui les empêche ensuite d'être justes et fausse leur perception de la réalité. Ceux-là seuls qui restent ensuite pendant de longues années dans le pays reviennent sur ce premier mouvement de dépit ; chez ceux qui ne font que passer, les premiers souvenirs restent. Chateaubriand qui juge vite, voyage vite et se fie à ses premières impressions n'eut ni le temps ni le désir de corriger ce premier jugement.

Le milieu dans lequel il se trouvait contribuait à l'entretenir dans cet état d'esprit et à dissiper ses illusions. Descendu d'abord à l'auberge, il prit vite un « appartement » dans une pension où logeaient des colons de Saint-Domingue et des Français « émigrés avec d'autres idées que les siennes ³ ». Si vague que soit cette indication elle nous permet cependant de reconstituer ce milieu d'épaves et de gens violemment déracinés.

1. *Essai*, I, 242, n. ; *Voyage*, p. 23.

2. Voir Moreau de Saint-Méry, *Voyage aux États-Unis de l'Amérique*, 1793-1798, édité par Stewart L. Mims, New Hawen, 1913, et Volney, *Tableau du climat et du sol des États-Unis*, Paris, 1803.

3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 355. — Le *General repository and review*, janvier 1813, p. 164, dans un compte rendu anonyme sur les *Martyrs*, indique que Chateaubriand aurait été vu à Philadelphie avec un compagnon de voyage, sans doute un de ces émigrés. Voir F. Baldensperger, *A propos de Chateaubriand en Amérique*, *Revue d'histoire littéraire*, 1915 (XXII), p. 574.

Dès 1789, les colons français des Antilles avaient commencé à chercher refuge en Amérique. La plupart s'embarquèrent à la hâte, n'emportant avec eux que quelques bijoux et vinrent s'établir dans les ports de la côte américaine avec lesquels ils avaient longtemps entretenu des relations de commerce. Ils formaient là de petits groupes de mécontents qui refusaient obstinément d'apprendre l'anglais, de travailler, et de se fondre avec la population voisine. Ruinés complètement, après avoir connu la vie indolente et luxueuse du riche planteur des Antilles, eux aussi avaient perdu leurs illusions et ne faisaient rien pour se refaire une vie nouvelle. Un auteur américain estime qu'en 1793 il n'y avait pas moins de 10 000 réfugiés français à Philadelphie, vivant à part, dans un quartier français, et dans une misère lamentable¹. Quant aux Français venus en Amérique avec d'autres idées que celles de Chateaubriand, il s'agissait certainement des malheureux colons du Scioto qui à Philadelphie attendaient les moyens de rejoindre le *Nouvel Eden*, voyant leurs provisions et leurs ressources s'épuiser et commençant à éprouver des doutes sérieux sur la valeur de leurs titres de propriété. Un tel milieu n'était pas fait pour porter à l'enthousiasme et Chateaubriand dut en sentir peser lourdement sur son âme l'influence déprimante.

Philadelphie offrait cependant de nombreuses distractions à un étranger philosophe et épris d'histoire naturelle. Bien que Chateaubriand n'en ait rien dit, il serait fort étonnant que, venant pour s'instruire, il n'eût pas visité quelques-unes des curiosités qui attiraient alors tous les étrangers. Sans sortir de la ville il pouvait glaner bien des détails dont il se servirait plus tard dans

- 1. Brockden Brown, romancier américain de la fin du XVIII^e siècle, dans son roman d'*Osmond*. « Leur état fait saigner le cœur », dit Moreau de Saint-Méry (p. 47) qui a rencontré de ces réfugiés à Norfolk, Baltimore, Philadelphie et New-York. Voir aussi : *The story of some French refugees and their « Azilum »*, 1793-1800, by Louise Welles Murray, *Tioga Point historical society*, 1903.

ses ouvrages et dont il semble bien s'être servi en réalité pour les *Natchez* et pour *Atala*.

Dans le musée de Charles Wilson Peale, en plus de merveilleuses figures de cire représentant tous les héros de la guerre de l'indépendance américaine et George Washington lui-même, on pouvait admirer une galerie consacrée entièrement aux curiosités naturelles. Là, sur une butte en terre recouverte de gazon, dans des buissons savamment disposés, on pouvait voir des spécimens de la faune des États-Unis : oiseaux, serpents énormes, tortues, lézards, ours, chats sauvages, opossums, écureuils et combien d'autres encore, sans compter les peaux suspendues aux murs et les échantillons conservés dans des bocaux¹.

Dans la collection d'histoire naturelle formée par Franklin se trouvaient des merveilles analogues et entre autres un serpent à deux têtes, le joyau de la galerie, dont on ne connaissait qu'un autre exemplaire conservé au musée d'Amherst².

A un amateur d'exotisme, une visite aux jardins du naturaliste Quaker Bartram, qui vivait sur la rive opposée du Schuylkill, aurait pu fournir une couleur locale abondante. Crève-cœur avait célébré dans ses lettres ce vrai philosophe qui passait ses vieux jours à cultiver les plantes qu'il avait rapportées de ses voyages. Il accueillait ses visiteurs par le « thee » égalitaire, et Chateaubriand aurait trouvé en lui un Quaker selon son cœur. Souvent on le trouvait le matin en petite veste ou protégé par un grand

1. *Life, journals and correspondance of Rev. Manasseh Cutler*, Cincinnati, 2 vol., 1888; I, 261. Cutler a écrit sa description de Philadelphie en 1787.

2. Chateaubriand a parlé dans son *Voyage* de cet animal peu commun (p. 139). M. Bédier (p. 226) a cru trouver la source de ce passage dans le naturaliste Bonnet; mais outre que Chateaubriand avait parfaitement pu voir ce *lusus naturae* à Philadelphie, le voyageur Carver en avait également parlé : Carver, *Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique Septentrionale*, trad. franç. Paris, 1784, p. 375.

tablier de cuir en train de bêcher son jardin et d'émonder ses arbres. Il aimait à recevoir des visiteurs et surtout des Français, car il se souvenait que son père était venu de France, et conservait sur un panneau peint les armoiries d'une noble famille française. Il aimait surtout à parler de botanique et à montrer les trésors de ses serres et de ses plantations. Pêle-mêle, sans se soucier d'aucune classification scientifique, sans même chercher à produire un effet décoratif, il avait entassé dans son jardin lianes, arbres et plantes de toutes sortes récoltées par lui-même et avant lui par son père dans leurs courses aventureuses en Floride. Dans une sorte de petit lac il cultivait les nénufars et peut-être ces *pistia* qui formaient des îles flottantes et que nous retrouverons dans *Atala*; plus loin il montrait avec orgueil le *Custard appletree*, ou papayer que Chateaubriand a transporté dans une île de l'Ohio² et la visite terminée offrait à ses visiteurs les simples rafraîchissements d'une hospitalité sincère.

En revenant de chez Bartram on pouvait s'arrêter à la *Gray's Tavern*, sur la rive droite du Shuylkill, au pied du pont flottant. Pendant de longues années la taverne n'avait hébergé que des bateliers et des voyageurs, jusqu'au jour où un certain Samuel Vaughan, arrivant droit d'Angleterre, l'avait transformée et en avait fait « une merveille digne d'être comparée aux jardins suspendus de Babylone³ ».

Au sommet de la falaise il avait construit une énorme serre sur laquelle ouvraient les chambres des hôtes. Orangers et citronniers en fleurs et couverts de fruits, palmiers et lianes monstrueuses amenées à grands frais des Antilles et de la Floride y poussaient avec toute la

1. Grèvecœur, *Lettre XI*, Manasseh Cutler, I, 273-4.

2. Derrière ce premier plan s'élevait le plus charmant des arbres, le papayer, qu'on eût pris pour un style d'argent ciselé, surmonté par une urne corinthienne. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, p. 410.

3. Cutler, I, 274-279. J'ai fort abrégé la description de l'auteur américain, mais en respectant son style.

uxuriance de la forêt vierge. Un sentier traversant un bois épais conduisait à une sorte d'ermitage d'aspect antique, et à travers les arbres, à demi cachés par le feuillage se dessinaient trois ponts ou arches d'un style chinois et très élevés. A chaque tournant du sentier des grottes offraient un refuge aux amants de la solitude auxquels parvenaient affaiblis par la distance le grondement confus de la plus belle cascade d'Amérique qui tombait à pic dans le Shuylkill par une chute de soixante-quinze pieds. Partout des chemins à peine tracés, des entrelacements de plantes rares, des arbres majestueux et des clairières semées de fleurs : c'était « le désert le plus romantique que l'on pût voir », à un mille de Philadelphie.

Est-ce donc à Philadelphie que Chateaubriand a trouvé en partie du moins le décor des funérailles d'Atala? Serait-ce à la Gray's Tavern qu'il se serait reposé dans la grotte du père Aubry. La fille de Lopez aurait-elle été ensevelie sous une de ces arches de style chinois, au fond d'un ravin peu naturel? La lune aurait-elle confié aux arbres du Shuylkill ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers? Est-ce là que Chateaubriand aurait entendu le roucoulement de la colombe de Virginie, « la chute d'un torrent dans la montagne » et les tintements de la cloche qui appelait les voyageurs?

Une telle supposition pour irrévérencieuse qu'elle soit n'est cependant pas tout à fait improbable. On sait quel pouvoir grossissant a l'imagination des poètes, de quels menus incidents peuvent sortir des chefs-d'œuvre. Chateaubriand est allé bien souvent chercher ses « sources » d'inspiration chez de très modestes écrivains, ne peut-on admettre qu'à côté des sources livresques, des Bartram, des Carver et des Charlevoix, Chateaubriand a aussi mis à profit des souvenirs de paysages et de faits très humbles que son imagination, le temps et la distance avaient embellis et magnifiés?

Quelle que soit la façon dont il ait passé ces huit ou quinze jours d'attente, qu'il ait intrigué auprès des hommes du gouvernement pour les intéresser à son plan, qu'il ait exploré la ville et ses environs, ou qu'il n'ait fait que rêver dans sa pension de famille et discuter avec les colons des Antilles et les émigrants, il semble bien certain aujourd'hui qu'il fut admis à voir Washington. Une lettre du colonel Armand devait avoir quelque pouvoir, et nous savons de façon certaine depuis une découverte de Miss Armstrong que cette lettre a été présentée puisqu'elle a été retrouvée dans les papiers de Washington ¹. On peut cependant critiquer bien des détails de l'entrevue telle que l'a rapportée Chateaubriand. Il est fort douteux qu'il ait eu une longue conversation avec le Président. Washington était alors accablé de demandes de secours de la part d'émigrés, et nombreux étaient ceux qui lui apportaient des plans étranges pour fonder une nouvelle industrie ou faire de grandes découvertes. On sait par Washington lui-même comment se passaient les réceptions qu'il accordait au commun des visiteurs, c'étaient des audiences rapides et sans formalités où il disait à peine quelques mots à chacun et cherchait surtout à parler au plus grand nombre de personnes possible ². Le jeune et timide Breton a pu présenter la lettre de la Rouërie, balbutier quelques paroles timides et obtenir comme réponse le *Well, well, young man* qu'il rapporte. Pour qui connaît les Américains une telle réponse n'a rien de compromettant ni d'encourageant. La banalité

1. E. K. Armstrong, *Chateaubriand's America*, *Publications of the Modern Language Association of America*, XXII (1907), p. 343.

2. « Il vient un grand nombre de visiteurs, qui entrent, sortent, causent entre eux et font ce qu'ils veulent. Un domestique placé à la porte les introduit, et ils se retirent quand cela leur convient et sans cérémonie. Ils me saluent en entrant, je leur rends leur salut, et je parle à autant de monde que je puis. » Lettre à David Stuart, 15 juin 1790, citée par M. Martino. *A propos du Voyage en Amérique de Chateaubriand*, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1909, XVI, 467.

même de ces mots garantit leur authenticité, mais il est très probable que la conversation entre les deux interlocuteurs en resta là. Il est certain en tout cas que Chateaubriand ne rencontra aucun encouragement à Philadelphie¹ :

« J'entrevis dès lors que ce premier voyage serait manqué, et que ma course ne serait que le prélude d'un second et plus long voyage. J'en écrivis dans ce sens à M. de Malesherbes, et, en attendant l'avenir, je promis à la poésie ce qui serait perdu pour la science. En effet, si je ne rencontrais pas en Amérique ce que j'y cherchais, le monde polaire, j'y rencontrais une nouvelle muse², »

Voici donc notre explorateur transformé en touriste et forcé de renoncer à ses plans ambitieux; mais sur ce point nous n'avons que le témoignage des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Ni dans l'*Essai*, ni dans le *Voyage*, Chateaubriand n'indique à aucun moment la modification qu'il apporte à son itinéraire. Il ne lui était cependant plus possible d'y persister; il lui manquait certainement argent, équipement et expérience. D'autre part, il se résignait avec peine à ne connaître de l'Amérique que l'aspect le plus banal et le plus civilisé, il voulait voir des hommes tout différents de ceux qu'il connaissait, éprouver des sensations nou-

1. M. Martino, dans son article de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, avance que « pendant trente ans que Chateaubriand n'a jamais écrit une ligne, ni tenu un propos qui rappelassent même de très loin cette impressionnante visite ». Ce n'est pas tout à fait exact. Chateaubriand a parlé de sa visite à Washington dans l'*Itinéraire* : « J'avais été autrefois recommandé en Amérique au général Washington. M. Lear avait occupé une place près de ce grand homme. Il voulut bien en mémoire de mon illustre patron, me faire donner passage sur un chooner des États-Unis. » *Itinéraire*, VII, 3. On peut d'ailleurs expliquer très simplement ce silence de Chateaubriand. Il est fort probable que pendant assez longtemps, aigri par sa déception, Chateaubriand dut englober Washington dans son opinion générale des Américains. Ce n'est que plus tard et pour rabaisser Napoléon qu'il composera le fameux parallèle entre les deux grands hommes et aura l'occasion de rappeler le souvenir de l'impressionnante visite.

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 365-6.

velles, étudier de près de véritables enfants de la nature, errer dans la solitude, contempler des paysages nouveaux, en un mot jouer au Robinson. Il aurait pu facilement se joindre à une de ces caravanes qui partaient de Philadelphie vers les terres de l'ouest; la route était longue et pénible, mais n'offrait aucun danger particulier; il fallait autre chose à Chateaubriand que ces longues marches derrière un chariot d'émigrant. Il partit seul. Avant d'entrer dans le désert, cependant, il voulut aller à Boston en pèlerinage et contempler les champs de Lexington. De Boston, il avait l'intention de se rendre à Albany, et là de voir dans quelles conditions il pouvait continuer son voyage.

III

C'est au plus tôt le 20 juillet que Chateaubriand a pu quitter Philadelphie, et très probablement plus tard¹. Nous verrons plus loin que nous n'en sommes pas à quelques semaines près. Un *stage-coach* semblable à celui qui l'avait amené à Philadelphie le conduisit à New-York : on mettait alors de un jour et demi à deux jours suivant la saison². Il resta à New-York un temps indéterminé, mais il est certain qu'il y passa, car plus tard un de ses anciens compagnons de jeu sur la plage de Saint-Malo racontait l'y avoir vu³. De New-York dont il ne parle pas, Chateaubriand va à Boston saluer le champ de bataille de la liberté américaine, et là un renouveau de son ancien enthousiasme semble le reprendre. « J'ai vu les champs de Lexington », s'écrie-t-il avec une pieuse

1. Je ne referai pas sur ce point la démonstration de M. Bédier. (*Études critiques*, p. 144.)

2. Bédier, p. 146. On pouvait même faire le voyage en un jour quand les conditions étaient particulièrement favorables, Moreau de Saint-Méry, p. 106.

3. Ducrest de Villeneuve, *le Grand Bey*, Saint-Malo, 1850; cité par Bertrin, p. 173.

ferveur; mais ici encore aucune description, pas un mot sur Boston, pas un détail sur la façon dont il accomplit le voyage¹. On pouvait alors aller à Boston de bien des façons différentes, soit par bateau, ce qui était encore le plus simple, soit par New-Haven et Springfield, en remontant le Connecticut sur une partie du trajet, soit en coupant suivant une route plus directe à partir de Hartford. De Boston Chateaubriand revient à New-York, et M. Bédier semble bien indiquer un minimum en accordant douze jours pour faire cette excursion. Si son intention était toujours de gagner Albany, c'était là prendre le chemin des écoliers : il existait au moins une piste de Boston à Albany et le trajet entre les deux villes était fréquemment parcouru par de nombreux voyageurs. Sans aucun besoin que nous connaissions Chateaubriand redescend cependant à New-York pour prendre passage sur un bateau qui remonte l'Hudson. On peut cependant supposer que se fiant peu encore à son instinct de chasseur pour suivre une route mal tracée, il ait préféré atteindre Albany par une voie plus longue mais plus commode et plus sûre. Nous pouvons au moins retenir de ce petit fait qu'il n'est point pressé d'arriver et qu'il prend son temps.

Dans une des meilleures pages de l'*Essai* il a raconté, avec des impressions encore toutes fraîches cette remontée de l'Hudson. Alors qu'une jeune Quakeresse de Philadelphie chante une romance sur la mort du général André, bercé par cette voix timide, pleine de volupté et d'émotion, Chateaubriand jouit délicieusement du moment et du paysage :

« La rivière majestueuse, tantôt coulant nord et sud s'étendait en ligne droite devant nous, encaissée entre deux rives parallèles, comme une table de plomb; puis

1. M. Stathers (p. 72) en conclut que Chateaubriand n'est pas allé à Boston; mais nous venons de voir qu'il ne parle pas davantage de New-York où il a cependant passé. Chateaubriand ne dit évidemment pas ni tout ce qu'il a vu, ni tout ce qu'il a fait.

tout à coup, tournant à l'aspect du couchant, elle courbait ses flots d'or autour de quelque mont qui, s'avancant dans le fleuve avec toutes ses plantes, ressemblait à un gros bouquet de verdure, noué au pied d'une zone bleue et aurore. Nous gardions un profond silence; pour moi, j'osais à peine respirer. Rien n'interrompait le chant plaintif de la jeune passagère, hors le bruit insensible, que le vaisseau, poussé par une légère brise, faisait en glissant sur l'eau¹.... »

Quels plans ambitieux s'agitaient en ce moment dans la tête du jeune homme, il nous l'a dit dans le même passage : il ne considérait le voyage qu'il effectuait que comme le prélude d'un autre plus important. Il aurait fait construire à New-York deux immenses chariots couverts, il se serait procuré en outre cinq ou six chevaux, trois domestiques européens, et trois sauvages des Cinq-Nations l'auraient accompagné. Tout étant préparé, il se serait mis en marche vers l'ouest, en longeant les lacs du

1. *Essai*, II, 234, n. Il est au moins piquant de rapprocher cette description de l'Hudson d'une autre qui se trouve dans la relation de Weld : « La surface de l'eau étant très unie, réfléchissait admirablement l'image des différents objets placés sur la rive, et des nombreux vaisseaux, dispersés à différentes distances, et qui semblaient glisser, comme par l'effet de la magie, car toutes les voiles étaient tombantes et sans mouvement. Le soleil, se couchant, dans tout son éclat, ajoutait infiniment à la beauté de la scène, et nous faisait voir, au loin, les flèches de New-York, dorées par ses derniers rayons. Il serait impossible de décrire tous les superbes points de vue que l'on découvre en suivant cette belle rivière; des effets variés, que l'on peut attendre des plus heureuses combinaisons des bois et des eaux, des collines et des vallons, se réunissaient en ces lieux, dans la plus grande perfection. Quelquefois la rivière a cinq ou six milles de large, d'autres fois elle n'en a que cent verges, et en différentes parties elle est semée d'îles. Dans quelques endroits, tant que la vue peut s'étendre, l'on aperçoit son cours, qui, dans plusieurs autres, se dérobe soudain, entre ses bords élevés. Ici, des montagnes couvertes de rochers et d'arbres, semblent sortir de l'eau; là se présente une belle campagne cultivée jusqu'à la rive, et sur laquelle on voit plusieurs maisons de ferme. » (Weld, trad. franç., Paris, an VIII, I, 301.) Malgré la ressemblance des textes il ne peut y avoir ici *plagiat* de la part de Chateaubriand, puisqu'il publia l'*Essai* alors que Weld voyageait encore en Amérique.

Canada, de là redescendant à partir de la source du Mississipi jusqu'au 40^e degré de latitude nord, puis aurait repris sa route vers l'ouest de façon à attaquer la côte de la mer du Sud au-dessus du golfe de Californie, et suivant la côte vers le nord se fût efforcé de doubler le cap le plus septentrional du continent américain ¹. C'était en effet un immense et périlleux projet, mais comme Chateaubriand ne tenta même pas de le mettre à exécution nous n'aurons plus à nous en occuper. Nous l'avons signalé simplement pour montrer qu'à cette date encore Chateaubriand était tout occupé de découvertes géographiques et que les premières difficultés ne l'avaient pas rebuté.

M. Swift, trafiquant de pelleteries à Albany, et qui étant en relations constantes avec les Indiens du Canada et des Lacs pouvait lui fournir plus de renseignements qu'homme du monde, jeta de l'eau froide sur cet enthousiasme juvénile. Le *fur-trader*, tout émerveillé de ces projets, essaya de faire entendre raison à Chateaubriand : il lui conseilla avant tout de s'aguerrir, de vivre avec les coureurs des bois, d'apprendre les dialectes indiens et surtout de ne pas s'embarquer à la légère dans une telle expédition. Ces conseils ne plurent guère à l'aventureux Breton ; il savait aussi bien que quiconque l'impossibilité où il se trouvait de découvrir la source du Mississipi, et encore plus le passage du nord-ouest, il voulut au moins voir de quoi il était capable et jouer au Robinson en toute liberté.

« Je cachai à M. Swift mon déplaisir ; je le priai de me procurer un guide et des chevaux pour me rendre à Niagara et à Pittsburg : à Pittsburg je descendrais l'Ohio, et je recueillerais des notions utiles à mes futurs projets. J'avais toujours dans la tête mon premier plan de route ². »

1. *Essai*, II, 236, n.

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 369.

Il trouve donc un guide hollandais qui parlait plusieurs dialectes indiens, achète deux chevaux et quitte Albany¹. Quoi qu'il en dise, à partir de ce moment il n'a plus de plan bien défini : devant lui s'ouvre le continent américain et c'est droit devant soi, au hasard, pour le plaisir de se sentir seul dans le désert, loin de toute habitation humaine, qu'il va continuer le voyage :

« Une étrange révolution s'opéra dans mon intérieur. Dans l'espèce de délire qui me saisit, je ne suivais aucune route ; j'allais d'arbre en arbre, à droite et à gauche, indifféremment, me disant en moi-même : « Ici, plus de chemins à suivre, plus de villes, plus d'étroites maisons, plus de Présidents, de Républiques, de Rois, surtout plus de Lois, et plus d'hommes. Des hommes ? si : quelques bons sauvages qui ne s'embarrassent de moi, ni moi d'eux ; qui, comme moi encore, errent libres où la pensée les mène, mangent quand ils veulent, dorment où et quand il leur plaît. « Et pour essayer si j'étais enfin rétabli dans mes droits originels, je me livrais à mille actes de volonté qui faisaient enrager le grand Hollandais qui me servait de guide, et qui, dans son âme, me croyait fou². »

Rien n'est plus probable en effet. Nous reviendrons plus tard en détail sur les différents épisodes du voyage : contentons-nous pour l'instant d'essayer de reconstituer l'itinéraire suivi par Chateaubriand. Il traverse tout d'abord le Mohawk ; l'ancien marmiton du général Rochambeau, M. Violet, transformé en maître de danse chez les Iroquois, lui donne des lettres de créance pour les Onondagas, reste d'une des six nations Iroquoises, et Chateaubriand campe avec eux sur les bords du lac

1. Weld (I, 272) confirme que : « il y a quelques années, tous les habitants d'Albany étaient presque tous d'extraction hollandaise ; mais dans les dernières années des étrangers de toutes les nationalités ont commencé à s'y établir ».

2. *Essai*, II, 417 ; *Itinéraire*, III, 103 ; *Voyage*, p. 36 ; *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 370.

qui porte leur nom. Il repart vers les territoires nouvellement défrichés de la Genesee, traverse la rivière en bac, arrive à trois ou quatre lieues de Niagara, et quand il repart suit un sentier qui le mène à sept ou huit cents pas au-dessus de la cataracte.

Tous ces renseignements sont parfaitement cohérents. Si cependant l'on consulte une carte moderne, on se demande pourquoi Chateaubriand aboutit à un point situé au-dessus de la cataracte, alors que tous les voyageurs qui le suivent, Weld et Volney entre autres, prennent une route qui les conduit au bas de la cataracte. C'est que pour cette partie de son itinéraire Chateaubriand, sous la conduite de son guide hollandais, suit très exactement la piste indienne ou Iroquois Trail qui reliait Albany au Niagara, en longeant le Mohawk, traversant le pays des Oneidas, et de là, après avoir traversé la Seneca, piquait droit vers le Niagara et arrivait à cinq ou six milles au-dessus de la chute. La *Genesee road* qui suivait à peu près la ligne de la piste indienne ne fut construite qu'après un vote du 22 mars 1794 autorisant les travaux¹. Nous avons donc un itinéraire parfaitement tracé, parfaitement plausible, nous pouvons suivre Chateaubriand pas à pas le long de sa route : il nous reste à examiner les différents épisodes du voyage et à analyser les sentiments éprouvés par notre coureur des bois.

IV

L'épisode de M. Violet est trop connu pour qu'il soit besoin de le rappeler longuement. C'est une des plus amusantes aventures de Chateaubriand, et il a reproduit

1. Voir sur ce point Archer Butler Hulbert, *Historic Highways of America; Indian Thorougfhfares*, p. 6. On trouvera également dans cet ouvrage le tracé de l'*Iroquois Trail*, d'après une carte dressée en 1771 par Guy Johnson pour le gouverneur de New-York.

2. A. B. Hulbert, *Historic Highways, Pioneer Road*, II, ch. iv.

en plusieurs endroits la page dans laquelle il raconte comment alors qu'il se croyait en pleine forêt vierge et loin de tout souvenir de la civilisation, il avait subitement rencontré un ancien marmiton du général Rochambeau, devenu maître de danse chez les Iroquois, et qui faisait sauter messieurs les sauvages et mesdames les sauvagesses sur l'air de *Madelon Friquet*. M. Stathers ne voit là qu'un « embellissement », et j'ai cru moi-même avoir découvert la « source » toute livresque de cet épisode dans la relation fantaisiste de l'avocat Lebeau qui, prisonnier chez les Iroquois, leur apprenait à danser sur l'air de *Nanon dormait sur la fougère*¹. Je n'oserais plus être aussi affirmatif aujourd'hui. Nous n'avons aucun moyen de contrôler le récit de Chateaubriand de façon précise, mais qui a lu un certain nombre de récits de voyage le trouvera au moins très vraisemblable. M. Violet n'est pas plus extraordinaire que cet officier français que rencontra le voyageur anglais Baily en 1796, et qui descendait l'Ohio dans un petit canot, n'ayant pour tout bagage que son fusil et son violon². Ce n'était pas sans quelque raison qu'un voyageur français, Bossu, constatait vers le milieu du XVIII^e siècle qu'avec un violon ou une flûte on pouvait traverser sans danger toute l'Amérique et trouver partout le meilleur accueil chez les Indiens. Que Chateaubriand ait ou non rencontré M. Violet, l'existence du maître à danser des Iroquois n'est pas improbable, et jusqu'à preuve du contraire nous pouvons accepter l'anecdote comme authentique.

C'est dans cette tribu que Chateaubriand compléta son équipement et revêtit le fameux costume qui a excité tant de railleries :

« J'achetai des Indiens un habillement complet : deux peaux d'ours, l'une pour demi-toge, l'autre pour lit. Je

1. Stathers, p. 83. G. Chinard, *Modern Language Notes*, XXV, 137 : *Une nouvelle source d'Atala*.

2. Francis Baily, *Journal of a Tour in Unsettled parts of North America in 1796 and 1797* (London, 1856), p. 151.

joignis à mon nouvel accoutrement la calotte de drap rouge à côtes, la casaque, la ceinture, la corne pour rappeler les chiens, la bandoulière des coureurs des bois. Mes cheveux flottaient sur mon cou découvert; je portais la barbe longue : j'avais du sauvage, du chasseur et du missionnaire¹. »

Il faut avouer que le costume est assez peu commode pour courir les bois au mois d'août, au moment des fameuses vagues de chaleur qui suffoquent les plus endurcis et transforment les bois humides en véritables bains de vapeur. De ce que cet accoutrement est ridicule, M. Stathers en conclut que Chateaubriand n'a pas pu le porter ni même l'acheter, ce qui n'est pas une raison convaincante. Les braves Indiens ont été trop heureux de vendre au novice, et à prix d'or, quelques fourrures, et son guide a dû le laisser parfaitement libre de s'équiper à sa guise.

On trouve bien peu à reprendre au tableau pittoresque qu'a tracé Chateaubriand de la colonie naissante du Genesee. Il y a là quelque chose de vu et les ouvrages des contemporains nous confirment l'exactitude de cette description. Ce mélange curieux de civilisation et de vie primitive est bien en effet ce qui frappe dans tous les nouveaux *settlements* américains. Ces flèches de clocher, en bois, qui s'élèvent du sein des forêts à quelques pas des huttes des sauvages, ces maisons de fermiers presque luxueuses, où de belles jeunes filles aux cheveux annelés

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 372.

2. Je dois cependant reconnaître que ce costume ressemble singulièrement à celui porté par Beltrami, et que l'on verra dans une gravure de l'édition anglaise. L'équipement, à part la casquette digne de Charles Bovary et la corne pour appeler les chiens, est à peu près régulier. Weld dit qu'il est habituel pour les voyageurs de transporter avec eux leur *bedding*, qui est généralement constitué par des peaux de buffles. « Pendant deux mois avec une couverture nous ne connûmes pas d'autre lit... quand les buffles sont tués au printemps leur peau ressemble alors à celle d'un ours noir. » Weld, II, 18.

chantent du Paesiello ou un cantabile de Cimarosa se pouvaient parfaitement rencontrer. Dès cette date, il y avait près de 4 000 colons dans cette région nouvellement ouverte aux blancs; les Indiens très rares s'étaient éloignés et n'inquiétaient plus guère les fermiers; on commençait à bâtir des églises et des chapelles, et dès le printemps de 1791, le révérend Ross établissait dans le canton de Cannadarqua une *Académie* pour l'instruction de la jeunesse des deux sexes¹. La visite d'un jeune Français arrivant droit de la cour devait être considérée comme une faveur spéciale par les jeunes filles de la maison, qu'il ne faudrait pas prendre pour de simples fermières françaises et je ne vois qu'une confirmation de plus de l'authenticité de ces souvenirs dans ce qu'ils présentent d'un peu étrange et d'inattendu².

Plus curieux comme document psychologique est le récit que nous fait Chateaubriand dans l'*Essai*, de sa visite à un Français établi depuis de longues années chez les sauvages. Comme il n'a jamais reproduit ailleurs cette anecdote qui se trouve comme perdue en note, on me permettra d'en reproduire ici le texte complet :

1. G. Imlay, *A topographical description of the western territory of North America*, London, 1792, New-York, 1793, p. 458-481.

2. Le traducteur anglais de Chastellux (*Travels in north America in the years 1780, 1781, and 1782 by the marquis de Chastellux*, London, 1787) affirme après l'auteur français que rien n'était plus commun que de trouver en pleine solitude les filles d'un fermier parées de rubans de toutes sortes « leur rage pour la toilette, même au milieu des misères de la guerre dépasse toutes les bornes, ajoutait-il, et souvent elles font de vrais voyages pour aller prendre des leçons de danse ». Chastellux, II, 114. Quelques années plus tard, le voyageur anglais Bailly avait une expérience analogue sur l'Ohio. Un de ses compagnons avait avec lui un violon et commença à jouer après souper « ce qui amena bientôt toute la famille du fermier autour de nous et trois ou quatre gentilles filles. Voyant une telle assemblée, nous songeâmes immédiatement à danser et la danse commença bientôt : elle n'était dans le style ni de Bath ni de Paris, mais assez agréable néanmoins pour chasser la mélancolie inspirée par le désert et bannir toute idée d'éloignement de la civilisation. *Journal of a tour in unsettled parts of North America, in 1796 and 1797*, Londres, 1856.

« Philippe Le Cocq, d'une petite ville de Poitou, passa au Canada dans son enfance, y servit comme soldat, dans la guerre de 1754, et après la prise de Québec, se retira chez les Cinq-Nations, où, ayant épousé une Indienne, il renonça aux coutumes de son pays pour prendre les mœurs des Sauvages. Lorsque je voyageais chez ces peuples, je ne fus pas peu surpris, en entendant dire que j'avais un compatriote établi à quelque distance dans les bois. Je courus chez lui ; je le trouvai occupé à faire la pointe à des jalons, à l'ouverture de sa hutte. Il me jeta un regard assez froid et continua son ouvrage ; mais aussitôt que je lui adressai la parole en français, il tressaillit au souvenir de la patrie, et la grosse larme roula dans ses yeux. Ces accents connus avaient reporté soudainement dans le cœur du vieillard toutes les sensations de son enfance.... Philippe me pria d'entrer ; je le suivis. Il avait de la peine à s'exprimer : je le voyais travailler à rassembler les anciennes idées de l'homme civil ; et j'étudiai avidement cette leçon. Par exemple, j'eus lieu de remarquer qu'il y avait deux espèces de choses relatives, absolument effacées de sa tête : celle de la propriété du superflu ; et celle de la nuisance envers autrui sans nécessité. Je ne voulus lui faire ma grande question qu'après que quelques heures de conversation lui eurent redonné une assez grande quantité de notes et de pensées. A la fin je lui dis : « Philippe êtes-vous heureux ? » Il ne sut d'abord que répondre. « Heureux ? dit-il en réfléchissant ; heureux, oui... oui, heureux depuis que je suis sauvage. » « Et comment passez-vous votre vie ? » repris-je. Il se mit à rire. « J'entends, dis-je ; vous pensez que cela ne vaut pas une réponse. Mais est-ce que vous ne voudriez pas reprendre votre ancienne vie, retourner dans votre pays ? » « Mon pays, la France ? Si je n'étais pas si vieux j'aimerais à le revoir. » « Et vous ne voudriez pas y rester », ajoutai-je. Le mouvement de tête de Philippe m'en dit assez. « Qu'est-ce qui vous a déterminé à vous faire, comme vous le dites, sauvage ? » « Je n'en sais rien, l'instinct. » Ce mot

du vieillard mit fin à mes doutes et à mes questions. Je restai deux jours chez Philippe pour l'observer, et je ne le vis jamais se démentir un seul instant : son âme libre des passions sociales, me sembla, pour m'exprimer dans le style des sauvages, « calme comme le champ de bataille, après que les guerriers ont fumé ensemble le calumet de paix¹ ».

Tel est l'épisode qui n'est encore pour M. Stathers qu'un « embellissement du récit », car « il ne figure que dans l'*Essai sur les révolutions* ». L'argument est très faible. Il est parfaitement compréhensible que Chateaubriand ait supprimé dans ses ouvrages ultérieurs un passage qui apportait un argument contre la vie de société, une confirmation apparente des théories de Rousseau. Philippe Le Cocq est bien l'homme qui a secoué le joug de la civilisation et qui a trouvé le bonheur et la paix du cœur dans un retour complet à la nature. Quelle joie dut éprouver le jeune voyageur à contempler enfin un véritable philosophe, comme il est envieux de son bonheur, et comme il sent que ce bonheur même lui est interdit ! Ni l'émotion contenue qui se sent à travers tout le récit, ni la discrétion de ces sentiments à peine indiqués ne se peuvent imaginer si on ne les a au moins une fois ressentis. Philippe Le Cocq n'est du reste qu'un des nombreux civilisés qui à cette date avaient par choix renoncé à la vie en commun avec les êtres de leur race et étaient allés soit seuls, soit dans quelque tribu indienne, vivre de la vie libre de l'homme de la nature. On pourrait en citer des centaines ; je me contenterai de quelques-uns qui aideront à faire comprendre la psychologie du vieux Poitevin.

Quelques années plus tard, un voyageur anglais dont nous avons déjà plusieurs fois cité le nom, Baily, aperçut sur l'Ohio un petit canot d'écorce qui contenait un vieillard, un fusil, un chien et quelques objets de campement. C'était le vieux colonel Boone, le découvreur de l'Ohio, ou

1. *Essai*, II, 410, n.

du moins le premier colon, celui qui avait amené la civilisation dans le désert et ouvert à ses compatriotes les Terres de l'Ouest. Comme Baily le complimentait et lui demandait s'il n'était pas bien fier de voir des villages prospères s'élever sur les rives de ce fleuve peu d'années auparavant encore sauvage, il se borna à secouer la tête et répondit *qu'ils* devenaient trop orgueilleux. « Je compris ce qu'il voulait dire, ajoute Baily, et je m'aperçus bientôt qu'il appartenait à cette classe d'hommes qui par leur nature et leurs habitudes étaient tout proches des Indiens, et que l'on peut considérer comme les pionniers d'un pays. Il dit qu'on lui avait donné une grande quantité de terres, au moment de la première colonisation du pays ; mais que, dès que des sociétés avaient commencé à se former autour de lui, il s'était éloigné après avoir partagé ses biens avec ses parents, ne voulant pas, selon sa propre expression, vivre avec des hommes qui étaient les esclaves de leurs habitudes, et refusaient de jouir des bienfaits que la nature leur avait prodigués. Depuis ce temps, me dit-il, il avait passé une grande partie de son temps à la frontière, et pour le moment allait chasser des castors dans une partie reculée des bois, où il pourrait, sans être troublé, prendre son plaisir à son gré, et jouir du bonheur qui résulte d'une vie isolée et lointaine¹. »

Bien plus loin, en plein désert, Bailly rencontra encore un de ces hommes « comme il y en a un grand nombre, qui par habitude et disposition naturelle, préfèrent le genre de vie des Indiens à un état plus civilisé, et à force de vivre sur les frontières ont fini par s'établir chez les

1. Baily, p. 235. Le colonel Boone est un personnage historique ; il a laissé des mémoires qui ont été publiés par G. Imlay dans sa *Topographical description of Western Territory of North America* (London, 1792). Un voyageur français du début du xiv^e siècle, Perrin du Lac, en a longuement parlé et a également étudié avec curiosité les « chasseurs » européens vivant dans des tribus indiennes et « qui sont, pour le moins, aussi sauvages que les Indiens qui habitaient ce pays il y a un siècle ». *Voyage dans les deux Louisianes* (Paris, 1805), p. 142.

Indiens et par être adoptés par eux, comme leurs enfants. Des hommes de cette sorte se peuvent trouver dans tous les pays sauvages¹. »

C'est dans le pays de la *Genesee* que Chateaubriand rencontra les restes de l'ancienne tribu des Onondagas. A leur tête se trouvait un vieil Iroquois qui parlait anglais et comprenait le français. Chateaubriand eut de longues conversations avec le *vieux gentleman* et étudia longuement la tribu. Dans le récit qu'il nous a laissé de cette visite, des souvenirs postérieurs viennent évidemment se mêler à ses notes de voyage, mais dans l'ensemble Chateaubriand semble bien, ici encore, être véridique².

A huit ou neuf lieues du Niagara, Chateaubriand s'arrêta avec quelques Indiens installés au bord d'un ruisseau, et là, pendant la nuit, il médita cette suite aux *Réveries d'un Promeneur solitaire* qu'il a intitulée *Nuit chez les sauvages d'Amérique*, et où, pour la première fois, se font entendre les accents du divin chantre d'*Atala*³. Au matin, son guide partit pour aller chercher un laissez-passer au fort Niagara, et rapporta bientôt un permis

1. Baily, p. 363.

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 376. M. Dick, *les Plagiat de Chateaubriand*, Berne, 1903, p. 41, accuse Chateaubriand d'avoir copié ici au moins deux passages de Beltrami sur le costume du vieux chef et le discours où il professe des sentiments d'amitié à l'égard des Français. Or Weld et bien d'autres voyageurs avant lui avait dit : « Les vieux Indiens disent encore qu'ils n'ont jamais été plus heureux que lorsque les Français possédaient le pays, et de fait, il est très remarquable que si les Indiens ont faim ou ont besoin d'un abri contre le mauvais temps, ils iront toujours s'adresser à quelque colon français, plutôt que d'aller trouver des Anglais » (Weld, II, 200). Si Chateaubriand a copié quelqu'un, ce n'est pas Beltrami, c'est Weld ; à moins que Beltrami lui-même n'ait copié Weld, ce qui est très possible. Quant aux costumes, aux oreilles découpées, aux raies bleues sur le visage, on les retrouve dans un passage de l'*Essai*, II, 421, et cette fois au moins Chateaubriand n'a pu se servir ni de Weld qui donne les mêmes détails après lui, ni à plus forte raison de Beltrami (Cf. Weld, II, 230-236-7). La rage de vouloir à tout prix convaincre Chateaubriand de plagiat pousse quelquefois à d'étranges aveuglements.

3. *Essai*, II, 417.

signé : *le capitaine Gordon*. Il y a là quelques indications précises que nous allons pouvoir vérifier et qui nous permettront de constater une fois de plus la véracité de Chateaubriand. Venant d'Albany, notre voyageur arrive au Niagara sur la rive américaine, et l'on peut s'étonner tout d'abord qu'il lui faille un permis d'un officier anglais pour approcher de la cataracte. Mais nous savons d'autre part que longtemps après la guerre d'Indépendance les Anglais maintinrent des garnisons sur la rive américaine sous prétexte d'exercer sur les sauvages un contrôle utile aux deux nations : il en fut ainsi jusqu'en 1796, date à laquelle les Américains prirent définitivement possession de la rive droite de la rivière du Niagara.

Nous savons de plus que l'officier anglais qui en 1794 commandait le Fort Niagara s'appelait bien Gordon¹. A la vérité il était major et non capitaine, mais le nom est bien le même et je ne pense pas que l'on puisse chercher chicane à Chateaubriand pour cette légère inexactitude.

Il est de plus parfaitement vrai que l'on pouvait descendre au pied de la cataracte par une échelle indienne. Elle était formée de troncs de sapins entaillés de distance en distance pour poser le pied; mais comme les troncs étaient très longs, ces échelles vibraient sous le moindre fardeau, et l'âge les avait rendues dangereuses de peu sûres qu'elles étaient. Il y avait de plus un certain nombre d'arbres dont les racines se cramponnaient au rocher et qui croissaient ainsi pour ainsi dire la tête en bas. La descente aventureuse racontée par Chateaubriand n'apparaît plus comme impossible après que l'on a lu les descriptions contemporaines de la cataracte, et en particulier celle qu'en a laissée Weld².

Weld, lui aussi, a vu « des poissons, des écureuils, des renards en grande quantité qui avaient été emportés par les rapides, et gisaient tout meurtris et déchiquetés par

1. Voir *Life of Joseph Brant-Thayendanegea* (2 vol., New-York, 1838), II, p. 297.

2. Weld, II, 122-4.

les rocs au bas de la chute. — L'odeur qui s'en exhale, ajoute-t-il, est épouvantable, et l'on peut voir quantité d'oiseaux de proie qui planent constamment au-dessus. »

Il est très possible que le cheval de Chateaubriand ait été effrayé par un serpent à sonnettes, car ils abondaient autour de la cataracte¹. Enfin il est parfaitement vrai que les sauvages du Niagara qui refusèrent d'abord de lui laisser continuer sa route sans un permis de l'officier anglais étaient, comme il nous le dit, principalement armés d'arcs et de flèches².

On peut ainsi ligne à ligne contrôler Chateaubriand par un de ses successeurs, et je le répète, par un successeur qu'il ne pouvait pas connaître au moment où il écrivait sa description de la cataracte. J'ajouterai que je n'ai retrouvé les mêmes détails chez aucun de ceux qui avaient visité le Niagara avant lui. A moins que l'on ne retrouve toutes les sources de ce passage, que l'on ne démontre que Chateaubriand a pu trouver le nom du capitaine Gordon, la mention des échelles indiennes, un tableau aussi complet que celui qu'il donne du Niagara dans un ouvrage antérieur à l'*Essai sur les Révolutions*, la conclusion s'impose : Chateaubriand est allé au moins jusqu'au Niagara.

Ce n'est pas à dire que l'on doive s'attendre à trouver chez lui l'exactitude d'un guide à l'usage des touristes. En beaucoup d'endroits ses souvenirs le trompent et son imagination revêt de couleurs prestigieuses une bien piètre réalité. On sait comment s'étant cassé le bras dans sa tentative de descente, il fut sauvé et soigné par les Indiens. Pendant les douze jours qu'il passa avec eux, il eut l'occasion de les observer dans leur vie journalière ; ce fut même peut-être, disons-le en passant, la seule occasion qu'il eut de voir de près des indigènes.

Il a consigné ses observations dans la fameuse lettre à

1. Weld, II, 123.

2. Weld, II, 163.

M. de Malesherbes¹ et dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, non sans y ajouter des renseignements puisés un peu partout. Il est au moins un épisode sur lequel il faut insister, car à l'en croire il l'aurait transporté dans les *Natchez*. Il a raconté dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* comment ses hôtes lui amenèrent un soir une petite Indienne qui dansa pour lui quelques-unes des danses de la tribu; dans un passage inédit récemment retrouvé par M. Feugères² cette gracieuse scène est décrite plus en détail que dans le texte connu jusqu'ici :

« Je fis prier la petite Indienne de danser; elle exécuta toute une pantomime: elle figura des scènes de guerre, de famille, de chasse. Sa parure sauvage allait bien à son espèce de hardiesse et à son air fin et naïf. Je n'aurais jamais cru qu'une perle de verre pendant au nez et descendant sur la lèvre supérieure pût être un ornement agréable; et cependant elle l'était : dans les attitudes variées de la jeune fille, cette perle d'un bleu transparent jouait de cent manières sur ses dents blanches et ses lèvres roses.

« Pour peindre un prisonnier dans les tortures, la petite fille mettait ses bras en croix comme dans le cadre de feu, et chantait la terrible chanson de mort avec un gazouillement qui ressemblait à celui d'un oiseau, puis elle se laissait tomber, se couchait sur le dos, serrait ses jambes fines l'une contre l'autre, rapprochait ses deux bras étendus dans toute leur longueur, entr'ouvrait un peu la bouche et fermait avec lenteur ses yeux brillants, représentant la mort sous les formes les plus charmantes de la vie:

« Cette mort n'était pas longue :

« L'actrice ressuscitait tout à coup, se mettait sur son séant, écartait avec ses deux mains ses cheveux épars, se

1. *Voyage*, p. 54.

2. A. Feugères, *Les Indiennes de Chateaubriand*, *Mercure de France*, 15 juillet 1908.

redressait sur ses pieds comme un roseau lassé du vent, et commençait une nouvelle scène. Traverser une rivière : ses bras décrivaient dans l'air les mouvements d'un nageur : on eût cru qu'elle allait s'envoler.

« Franchir une cataracte : elle imitait avec sa bouche mille bruits confus, tandis qu'elle roulait rapidement ses bras pour peindre une eau qui tombe.

« Gravier une montagne : elle trainait ses pas, haletait, pantelait, soufflait; à ses joues bouffies, à ses regards pétillants de vie, elle avait l'air d'un de ces anges qui soutiennent des nuages ou des coins de draperies dans les tableaux.

« Mère surprise par des ennemis : elle défendait son enfant, que figurait un bouquet de bignonia; elle l'enveloppait dans son manteau; d'une main elle le prenait sur son sein, de l'autre elle repoussait le ravisseur, le corps penché en avant, la tête dégagée et parlante, avec toute l'innocente gaucherie d'une vierge qui joue à la mère.

« La satisfaction de l'assemblée s'exprimait par des cris. J'applaudissais en frappant ma cuisse comme Jupiter, mon bras cassé m'empêchait de battre des mains; l'espiègle était charmée. Ses gestes se taisaient alors; elle restait muette, puis recommençait une danse légère ou voluptueuse m'adressant entre chaque tableau un mot pour me demander si j'étais content. Je faisais un signe, lequel voulait dire que je ne la comprenais pas : elle s'impacientait, tapait du pied, les larmes lui venaient aux yeux; elle dansait encore et renouvelait son interrogatoire. L'interprète lui redit que je ne la comprenais pas. Elle s'approcha de moi, me passa un bras autour du cou et se mit à crier à tue-tête. Je riaais, elle rougit, prit ma main, la caressa doucement de ses lèvres et finit par la mordre. Je retirai ma main : l'enfant sauvage rit à son tour de tout son cœur. Cette maligne et gracieuse affolée m'a donné l'idée du personnage de Mila que l'on verra dans les *Natchez*; si jamais je publie les *stromates* ou

bigarrures de ma jeunesse, pour parler comme saint Clément d'Alexandrie, on y verra Mila. »

Dans son étude très ingénieuse, M. Feugères a tenté de montrer que Chateaubriand n'aurait ici d'autre source que lui-même, et qu'il n'aurait fait que reprendre une scène des *Natchez* pour l'incorporer dans les *Mémoires*. Autrement dit, après avoir fait, grâce à des documents qu'on ne cite pas, un récit poétique et fantaisiste des danses de Mila, il aurait fini par s'imaginer avoir rencontré lui-même son héroïne dans la vie réelle. Il est cependant permis de croire qu'il y a quelque chose de vrai au fond du récit de Chateaubriand. Les Indiens avaient en effet pour coutume naïve de présenter leurs filles aux voyageurs, surtout quand ils espéraient en tirer quelques présents. Sans vouloir faire des sauvages du Niagara une tribu bonne à figurer dans une Exposition universelle, il est pourtant permis de croire qu'ils ne devaient pas répugner à exécuter devant un noble étranger quelques-unes de leurs danses¹. Que ces danses aient été aussi gracieuses que le dit Chateaubriand, c'est par contre ce dont je douterais fort. Elles étaient bien dégénérées et bien lamentables les pauvres créatures qui vivaient près des forts anglais des Grands Lacs :

« Ils sont extrêmement sales et répugnants, nous dit Weld, les femmes encore plus que les hommes : telle est

1. Quand Perrin du Lac visite les Indiens du Kansas au début du XIX^e siècle, il décrit en ces termes l'accueil qu'il reçut : « Mon interprète m'ayant annoncé comme venant de l'autre bord des grands lacs (c'est ainsi qu'ils nomment la mer), le chef me prit par la main, me la serra fortement et me conduisit dans sa cabane où il fallut manger des mets qu'il me présenta. Tous les considérés m'accueillirent avec le même empressement, et voulurent alternativement me festiner. Selon leur usage, ils me présentèrent quelques-unes de leurs filles, qui sont presque toutes laides et mal-propres. Je n'acceptai que celle du grand chef à qui j'aurais craint de déplaire par mon refus, et fis à toutes les autres de petits cadeaux que j'avais apportés dans cette intention, et qui parurent les flatter plus que toutes les caresses que j'aurais pu leur faire. Perrin du Lac, *Voyage dans les deux Louisianes*..., Paris 1805, p. 202.

en vérité l'odeur qu'ils exhalent par un jour chaud, à cause de l'huile de poisson et de graisse rance dont ils enduisent leurs cheveux et leurs faces, qu'il est aussi déplaisant que possible d'approcher d'eux à une distance de plusieurs pieds ¹. »

Voilà ce que Chateaubriand n'a pas dit et ce qui a probablement disparu de ses souvenirs. Tel que nous le connaissons, il est fort probable qu'il a fort admiré les jeunes Indiennes de la tribu, tout autant pour le moins que la jeune Quakeresse qui chantait d'une voix si mélancolique et si attendrissante à la remontée de l'Hudson. Il lui faut une présence féminine pour jouir pleinement des plus beaux paysages, et volontiers il parerait de l'écharpe flottante de sa sylphide la première sauvagesse venue. Pourquoi d'ailleurs ne pas admettre qu'il a au moins ébauché un roman sentimental, tout platonique du reste, à la première occasion qu'il a rencontrée sur sa route, et pourquoi vouloir refuser toute réalité à la charmante Mila?

Jusqu'ici nous nous sommes avancés sur un terrain résistant : à chaque pas, pour nous guider dans notre enquête nous avons pu retrouver chez des voyageurs de bonne foi des indications qui nous assuraient que nous ne faisons pas fausse route. D'Albany au Niagara au moins, nous avons pu vérifier les données de Chateaubriand ; à dessein nous avons laissé de côté la question de temps. M. Bédier a démontré de façon irréfutable que Chateaubriand n'a pu arriver à Albany avant le 8 août au plus tôt. Dix-huit jours pour aller de Philadelphie à Boston en passant par New-York, pour visiter le champ de bataille de Lexington, revenir à New-York et remonter l'Hudson est un strict minimum à une date où les communications n'étaient ni faciles ni régulières. Mais à partir d'Albany il voyage non plus en homme pressé, mais en curieux, s'arrêtant dans des fermes isolées, cau-

1. Weld, II, 84

sant avec les Indiens, passant deux jours chez Philippe Le Cocq, et quatorze jours en tout chez les Indiens du Niagara. En faisant toutes les concessions possibles il n'a pu quitter le Niagara avant les premiers jours de septembre, comme il doit se rembarquer le 10 décembre, il lui reste un maximum de 100 jours pour accomplir le reste de son voyage. Comment a-t-il pu les employer?

CHAPITRE III

LE VOYAGE DANS LES TERRES DE L'OUEST ET EN LOUISIANE

Nous sommes arrivés à la partie de l'itinéraire de Chateaubriand qui a soulevé le plus de critiques et qui est en même temps celle sur laquelle il importe le plus d'arriver à une conclusion. En Chateaubriand en effet c'est l'écrivain, l'auteur d'*Atala* et des *Natchez* et non pas le voyageur qui doit retenir notre attention, et il n'est pas sans importance de déterminer s'il a vu, de ses yeux vu, les paysages du Mississipi qu'il a peints dans ses œuvres, ou s'il les a simplement reconstitués d'après les ouvrages de ses obscurs prédécesseurs. Par malheur notre tâche va devenir plus difficile à mesure que notre curiosité va augmenter. Pour la première partie de notre enquête nous avons, grâce aux *Mémoires d'Outre-Tombe* et au *Voyage*, un récit suivi qui nous permettait de retracer avec une approximation suffisante la route suivie par l'auteur d'*Atala*. A partir du Niagara au contraire, soit que Chateaubriand ne se retrouve plus dans ses notes, ce qui est probable, soit qu'il ait voulu à dessein laisser dans le vague la dernière partie de son voyage, nous ne trouverons que des renseignements épars, quelquefois contradictoires, peu de noms de lieux et au total peu de souvenirs personnels. Pour nous prononcer en connaissance de cause il importe avant tout d'avoir les pièces du procès sous les yeux.

Le premier ouvrage publié par Chateaubriand, l'*Essai sur les Révolutions*, ne contient rien qui nous permette de

supposer que l'auteur soit allé plus loin que le Niagara. A l'en croire même, c'est surtout au Canada qu'il aurait voyagé :

« Lorsque dans l'intérieur du Canada, je gravissais une montagne, mes regards se portaient toujours à l'Ouest, sur les déserts infréquentés qui s'étendent dans cette longitude. A l'orient mon imagination rencontrait aussitôt l'Atlantique, des pays parcourus, et je perdais mes plaisirs. Mais à l'aspect opposé, il m'en prenait presque aussi mal. J'arrivais incessamment à la mer du Sud, de là en Asie, de là en Europe, de là... J'eusse voulu pouvoir dire, comme les Grecs : « Et là-bas ! là-bas ! la terre inconnue, « la terre immense ¹ ! »

Un autre passage est encore plus positif et donnerait à penser que Chateaubriand ne s'est pas aventuré au sud des Grands Lacs :

« J'ai recueilli moi-même un grand nombre d'observations botaniques et minéralogiques sur l'antiquité de la terre. J'ai compté sur des montagnes d'une hauteur médiocre, qui courent du sud-est au nord-ouest par le 42^e degré de latitude septentrionale en Amérique, jusqu'à treize générations de chênes, évidemment successives sur le même sol ². »

La préface d'*Atala* ne nous apprend rien de plus, mais un passage de l'épilogue nous apporte un renseignement inattendu :

« J'avais parcouru les rivages du Meschacébé, qui formaient au midi les magnifiques barrières de la Nouvelle-France, et j'étais curieux de voir au nord l'autre merveille de cet empire, la cataracte du Niagara. J'étais arrivé tout près de cette chute, dans l'ancien pays des Agannonsioni, lorsqu'un matin en traversant une plaine, j'aperçus une femme assise sous un arbre.... »

Pour la première fois Chateaubriand parle d'un voyage

1. *Essai*, I, 244.

2. *Essai*, I, p. 29, n.

dans le sud, sur les rives du Mississipi, et indique très nettement que c'est par le sud qu'il commença son voyage. Cet itinéraire ne saurait se discuter, puisqu'il est en contradiction flagrante avec tout ce qu'il nous a dit ailleurs, il faut n'y voir probablement qu'un scrupule artistique, une gradation ascendante : ayant fait s'ouvrir son poème par une description du Mississipi, l'auteur a voulu la terminer par le tableau grandiose de la cataracte.

Le *Génie du Christianisme* contient cependant, à côté de passages, sur lesquels on peut discuter, une indication analogue qui confirme cet itinéraire :

« J'ai rencontré moi-même un de ces apôtres au milieu des solitudes américaines. Un matin je cheminais lentement dans les forêts, j'aperçus venant à moi un grand vieillard à barbe blanche et vêtu d'une longue robe, lisant attentivement dans un livre, et marchant appuyé sur un bâton ; il était tout illuminé par un rayon de l'aurore.... C'était un missionnaire de la Louisiane : il revenait de la Nouvelle-Orléans et retournait aux Illinois, où il dirigeait un petit troupeau de Français et de sauvages chrétiens. Il m'accompagna pendant plusieurs jours¹.... »

Suit alors le résumé de ses conversations et cette note : « Nous étions assis dans une vallée, au bord d'un fleuve dont nous ne savions pas le nom. »

Chateaubriand rencontre ce missionnaire à un point qui est forcément en aval de Saint-Louis des Illinois, donc très probablement sur le bord du Mississipi ou d'un de ses affluents. Comment s'il se dirige vers le sud peut-il accompagner pendant plusieurs jours le vieillard qui remonte vers le nord, c'est ce que nous ne nous chargeons pas d'expliquer. Il faudrait admettre qu'il suit sinon la même route, au moins la même direction, c'est-à-dire que lui aussi vient de la Louisiane, ce qui confirmerait l'indication que nous avons relevée tout à l'heure dans *Atala*.

Rappelons pour mémoire, et sans y insister, une allu-

1. *Génie*, IV, VIII.

sion aux lagunes de la Floride dans l'*Itinéraire*¹ et arrivons à ce que l'on peut considérer comme l'itinéraire officiel de Chateaubriand exposé dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, au livre VI, écrit en 1822. Deux passages au moins sont décisifs et ont trait aux pays parcourus par Chateaubriand après sa visite au Niagara.

« La tribu de la petite fille à la perle partit; mon guide, le Hollandais refusa de m'accompagner au delà de la cataracte; je le payai et je m'associai avec des trafiquants qui partaient pour descendre l'Ohio. Je jetai avant de partir, un coup d'œil sur les lacs du Canada². »

Un fragment inédit des *Mémoires*, retrouvé par M. Bédier, complète ce passage et apporte quelques précisions :

« Je m'associe à des planteurs dont les familles sont établies à Saint-Louis des Illinois, et je m'achemine avec eux. A la sixième journée de marche, ils se querellent. Divisés en trois bandes, chaque bande prend une route diverse; je demeure avec celle qui descend vers l'Ohio dont la pérégrination me semble plus conforme au plan de mon voyage.... Nous partîmes de la côte du lac Érié, où l'on voit aujourd'hui la bourgade Érié marquée sur la carte, et d'où l'on peut descendre par Mercer à Pittsbourg, ou gagner à l'ouest Columbus et Chillicothe, non loin du canal actuellement creusé pour remonter les rapides de l'Ohio. Tout ce pays était alors si inexploré, et mon itinéraire est si vague qu'il n'y faut chercher que ce qu'on y trouve, des tableaux à peine esquissés. Je transcris quelques-uns de ces fragments. »

1. Des palmiers et un minaret nous annoncèrent l'emplacement de Rosette; mais le plan même de la terre était toujours invisible, les plages ressemblaient aux lagunes de Floride. *Itinéraire*, II, p. 201. Si nous nous reportons aux *Mémoires*, nous voyons à quel épisode de son voyage Chateaubriand fait allusion; il ne s'agit pas de la Floride, mais du moment où Chateaubriand aperçoit la terre américaine : « Nous aperçûmes la terre; elle était dessinée par la cime de quelques arbres qui semblaient sortir du sein de l'eau; les palmiers de l'embouchure du Nil me découvrirent depuis le rivage de l'Égypte de la même manière. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 351.

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, p. 351.

Une autre page des *Mémoires d'Outre-Tombe* indique la suite du voyage :

« Partis des lacs du Canada, nous vîmes à Pittsburg, au confluent du Kentucky et de l'Ohio ; là le paysage déploie une pompe extraordinaire. Ce pays si magnifique s'appelle pourtant le Kentucky du nom de sa rivière qui signifie rivière de sang.... Nous nous acheminâmes vers les pays connus alors sous le nom général des Florides. »

Un autre fragment inédit des *Mémoires* va nous apprendre jusqu'où dans le sud Chateaubriand prétend avoir voyagé et nous donner une des raisons de son retour :

« Quand je touchai aux Natchez en 1791, rien n'était encore réglé dans ce pays. Je ne savais plus de quel côté aller ; j'étais assez tenté de descendre jusqu'à la Nouvelle-Orléans ; j'aurais voulu voir si ce marais dépourvu d'arbres, couvert de gros joncs, et qui s'étend dans le delta du Mississipi.... Cet en-bas du fleuve ressemble peu au Mississipi que j'ai décrit ; je n'ai peint que l'en-haut dont La Salle et Charlevoix nous ont laissé le tableau il y a cent cinquante ans. Mais qu'aurais-je été faire aux embouchures du Mississipi, moi qui voulais cheminer vers le Nord ? D'un autre côté je reconnus aux Natchez les impossibilités que m'avait annoncées M. Swift d'Albany, et tout ce qui me manquait pour attaquer les Montagnes Rocheuses. J'avais besoin de me rapprocher, mes ressources commençant à s'épuiser. Du reste j'étais si charmé de mes courses que je ne pensais presque plus au pôle : le poète avait vaincu le voyageur¹. »

Vient ensuite un exposé très bref du cours de l'Ohio et ces indications.

« Une compagnie de trafiquants venant de chez les Creeks, dans les Florides, me permit de la suivre. Nous nous acheminâmes vers les pays connus alors sous le nom général des Florides, et où s'étendent aujourd'hui les États de l'Alabama, de la Géorgie, de la Caroline du

1. Bédier, p. 153.

Sud, du Tennessee. Nous suivions à peu près les sentiers que lie maintenant la grande route des Natchez à Nashville par Jackson et Florence et qui rentre en Virginie par Knoxville et Salem : pays dans ce temps peu fréquenté et dont cependant Bartram avait exploré les lacs et les sites. Les planteurs de la Géorgie et des Florides maritimes venaient jusque chez les diverses tribus des Creeks acheter des chevaux et des bestiaux demi-sauvages, multipliés à l'infini dans les savanes que percent les puits au bord desquels j'ai fait reposer Atala et Chactas. Ils étendaient même leurs courses jusqu'à l'Ohio¹. »

Les pages qui suivent permettent de réunir quelques renseignements encore bien vagues. On peut y voir qu'à un certain moment Chateaubriand est en canot sur l'Ohio, qu'il s'arrête dans une île où se trouvait une ruine indienne, et qu'au moment où il s'y attendait le moins il vit sortir d'une baie une flotille de canots marchant les uns à la rame, les autres à la voile. « Ils formaient deux familles de Creeks, l'une siminole, l'autre muscogulge parmi lesquelles se trouvaient des Chérokis et des *Bois-Brûlés*. Je fut frappé de l'élégance de ces sauvages qui ne ressemblent en rien à ceux du Canada. » Après une histoire d'amour avec deux Indiennes de cette troupe qui, dit-il, lui ont servi de modèles pour Atala et Céluta, il repasse les Montagnes Bleues, et se rapproche des défrichements européens vers Chillicothe. C'est là qu'un jour il apprend l'évasion de Louis XVI et décide de rentrer en France : « Revenu du désert à Philadelphie, comme je l'ai déjà dit et ayant écrit à la hâte ce que je viens de raconter... » dit-il en conclusion. Hélas ! il n'a pas dit comment il était allé au désert, et c'est ce que nous voudrions bien savoir. Le *Voyage en Amérique* va-t-il nous donner les renseignements qui nous manquent : on en jugera.

Chateaubriand est encore plus avare de détails en ce

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 402.

qui concerne l'itinéraire proprement dit. Après un aperçu des lacs vient un commencement de journal qui ne porte d'autre indication que les heures, c'est le fameux *Journal sans dates*, et sans nom de lieu, malheureusement ! Une page détachée qui se trouve à la suite nous transporte au milieu des Apalaches ; mais l'auteur ne dit pas avoir vu ces montagnes. Vient ensuite un morceau assez étendu sur le cours de l'Ohio et du Mississipi depuis Pittsburg jusqu'aux Natchez, mais là encore Chateaubriand n'emploie pas la forme personnelle. Enfin au moment où nous attendons un itinéraire précis nous ne trouvons que cette note décevante : « La suite du manuscrit contient des descriptions du pays des Natchez et celle du cours du Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Ces descriptions sont complètement transportées dans *Atala* et dans les *Natchez*. Immédiatement après la description de la Louisiane, viennent dans le manuscrit quelques extraits des voyages de Bartram, que j'avais traduits avec assez de soin. A ces extraits sont entremêlées mes rectifications, mes observations, mes réflexions, mes additions, mes propres descriptions, à peu près comme les notes de M. Ramond à sa traduction du *Voyage de Coxe en Suisse*. Mais dans mon travail terminé, le tout est beaucoup plus enchevêtré, de sorte que, il est presque impossible de séparer ce qui est de moi de ce qui est de Bartram, ni même souvent de le reconnaître. Je laisse donc le morceau tel qu'il est sous ce titre : *Description de quelques sites dans l'intérieur des Florides* ¹. »

Après quelques pages merveilleuses d'ailleurs, et une description des ruines indiennes de l'Alabama, vient cette note qui ne remédie pas aux difficultés que nous avons rencontrées :

« Tous ces divers passages sont de moi, mais je dois à la vérité historique de dire que si je voyais aujourd'hui ces ruines indiennes de l'Alabama, je rabattrais de leur antiquité. »

1. *Voyage*, p. 102.

LE VOYAGE DANS LES TERRES DE L'OUEST

Le tout, après un tableau de la ville de Cuscowilla, se termine par cette affirmation déconcertante : « Ici finit à proprement parler l'itinéraire ou le mémoire des lieux parcourus. »

Tels sont les renseignements forts vagues et contradictoires que nous pouvons réunir dans les œuvres de Chateaubriand. Nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de s'attarder à discuter l'hypothèse qui le ferait voyager tout d'abord sur les Grands Lacs. Lui-même a déclaré n'avoir jeté sur eux qu'un coup d'œil, bien qu'il les ait décrits en grand détail. M. Bédier a déjà retrouvé quelques-uns des emprunts faits par Chateaubriand à Charlevoix dans ce tableau ; j'ai pu en continuant ses recherches établir que le reste de cette description provenait pour la plus grande partie de Carver¹. Il est évident que Chateaubriand n'a pu en quelques semaines, si rapide que fût sa pirogue, parcourir l'Ontario, l'Érié et le lac Supérieur : ce seul voyage lui aurait demandé plus que le temps total de son séjour en Amérique.

Pour des raisons analogues, nous ne discuterons pas en détail la possibilité d'un voyage en Floride. M. Bédier a clairement démontré que la plupart des passages concernant la Floride sont empruntés à Bartram et il est inutile de revenir sur sa démonstration. Nous nous en tiendrons donc à la définition très vague de la Floride donnée par Chateaubriand lui-même et qui comprend les « états de Alabama, Géorgie, Caroline du Sud et Tennessee ».

Mais que l'on donne aux textes une interprétation aussi élastique ou aussi restreinte que l'on voudra, il n'en reste pas moins que Chateaubriand a déclaré être parti des Grands Lacs, c'est-à-dire probablement du Niagara, être allé à Pittsburg, avoir navigué sur l'Ohio, avoir vu l'en haut du Mississipi, avoir touché aux Natchez et de là avoir

1. G. Chinard, *Notes sur le voyage de Chateaubriand en Amérique*, *University of California publications in Modern Philology*, v. 4, n° 2, 1915.

regagné les régions habitées en passant par Nashville et Knoxville. C'est un itinéraire minimum encore plus réduit que celui proposé par les défenseurs les plus acharnés de l'auteur du *Voyage*. Il présentait cependant à cette date des difficultés que l'on peut considérer comme insurmontables.

Nous ne ferons nulle part état des conditions actuelles du pays et nous croyons inutile et même dangereux de comparer le Mississippi de Chateaubriand au Mississippi de 1914 et même à celui de 1830.

Nous suivrons encore ici la même méthode que dans la première partie de notre démonstration ; nous comparerons le texte de Chateaubriand à celui de voyageurs contemporains, nous chercherons à déterminer quel était l'état du pays qu'il prétend avoir traversé, nous étudierons les moyens de communications qu'il pouvait avoir à sa disposition, et si nous ne pouvons pas arriver à une solution certaine, au moins aurons-nous mis sous les yeux du lecteur assez de documents pour lui permettre de se faire une opinion.

II

Pour redescendre du Niagara à Pittsbourg, à cette date, on partait de la presqu'île du lac Érié, ce qui forçait à suivre le rivage pendant un certain temps, et peut justifier au moins en partie l'allégation de Chateaubriand qu'il a jeté un coup d'œil sur les lacs du Canada. De là, on descendait le cours de la rivière le Bœuf sur laquelle autrefois les Français avaient établi un fort, jusqu'à son confluent avec l'Alleghany, pour piquer ensuite droit vers Pittsbourg¹.

Pittsbourg à cette date était déjà une ville importante : c'était l'entrepôt général des Terres de l'Ouest ; de là arrivaient, à travers les montagnes, des convois de

1. Hulbert, *Indien thoroughfares*, p. 108.

marchandises de Philadelphie, de là aussi, partaient les colons pour tous les établissements fondés depuis peu d'années sur les bords de l'Ohio¹. Tout près de la ville un des actionnaires de la colonie du Scioto, le marquis de Malartie, avait à grands frais établi une très riche demeure, et sollicitait vivement tous ses amis de France de venir le rejoindre. Chateaubriand semble ignorer absolument l'existence de ce compatriote qui pourtant aurait pu lui donner des renseignements utiles pour la suite de son voyage.

Si le marquis de Malartie s'était arrêté à Pittsburg, c'est que la situation n'était guère rassurante dans les habitations éloignées des groupements importants. Depuis 1789 une révolte des Indiens se préparait. Poussés par les Anglais et les Espagnols, les indigènes postés sur les bords du fleuve harcelaient les bateaux qui tentaient la descente, massacraient les fermiers dans les champs et pillaient les plantations. A l'embouchure du Scioto en particulier, une roche très élevée qui dominait le fleuve servait de poste d'observation à une bande de maraudeurs, qui avaient toujours su échapper aux nombreuses expéditions envoyées contre eux et arrêtaient les voyageurs mal armés. Les Américains n'avaient que quelques fortins le long du fleuve et ne disposaient que de garnisons insuffisantes².

Aussi, dès 1790, les communications étaient-elles deve-

1. Baily, p. 147; H. M. Brackenridge, *Recollections of persons and places in the west*, Philadelphia, 1834, p. 69 et suiv.

2. En ce qui concerne les opérations militaires, voir *The Saint-Clair papers*, publiés par W. H. Smith (2 vol.; Cincinnati, 1882), et A. Scott Withers, *Chronicles of Border Warfare* (nouv. éd. par G. R. Thwaites, Cincinnati, 1912). Pour l'état du pays à cette date consulter *The American pioneer, a monthly periodical devoted to the objects of the Logan historical society*, 2 vol., Cincinnati, 1842-1843. On y trouve quantité de documents de première main et de souvenirs recueillis de la bouche des premiers colons. A défaut du *Pioneer*, les *Historical collections of Ohio* par Henry Howe (2 vol., Cincinnati, 1846 et 1907), fourniront des matériaux du même genre.

nues extrêmement dangereuses. La nouvelle des déprédations commises par les Indiens avait créé une émotion considérable, et le 18 juillet de la même année Saint-Clair ayant écrit au ministre de la Guerre que les hostilités ne pouvaient pas être plus longtemps retardées demandait des renforts. Le 1^{er} octobre le général Harmar avec 320 réguliers et 1 133 miliciens marche contre les villages des Miamis et des Delawares et détruit leurs provisions, et jusqu'à l'hiver de petits détachements parcourent le pays, dans le même but qui était de réduire les Indiens par la famine.

Le soir du 2 janvier 1791, une troupe de Delawares et Wyandots descendent sur la petite colonie de Big Bottom, près de Marietta, tuent 12 personnes et emmènent 4 prisonniers. La nouvelle arrive vite à Marietta et l'on rappelle les fermiers pour les organiser pour la défense¹.

Le 10, sur la rive est du Miami, à Dunlap station, un chef indien apparaît avec 300 guerriers. En février, les colonies situées sur les bords de l'Alleghany souffrent considérablement des incursions indiennes, et en mars des flottes de canots indigènes harcèlent les bateaux qui descendent l'Ohio².

Le 9 mars, Knox ordonna au général Scott de se diriger vers les Kickapoos et autres tribus de Wabash pour empêcher leur jonction avec les Miamis; le 19 il traverse l'Ohio, avec 800 cavaliers, pille quelques villages et revient à Louisville le 20 avril.

En mai le général Saint-Clair était à Fort Washington, (Cincinnati) et rassemblait son armée, attendant des renforts de l'est, et ne recevant que des soldats de bien pauvre qualité : « men purchased from prisons, wheel-

1. *American Pioneer*, II, 108.

2. *American Pioneer*, II, 43. Voir aussi John Pope, *A Tour through the Southern and Western Territories of the United States*, Richmond, 1792, p. 22. Pope qui descend l'Ohio en mars 1791 sur un bateau « qui était une vraie forteresse », rapporte que les Indiens hostiles parcouraient les deux rives du fleuve et qu'il courut les plus grands dangers.

barrows and brothels at two dollars a month ». En août, et ceci nous rapproche du moment où Chateaubriand doit passer, il envoie contre les villes des Miamis une expédition sous la conduite de Wilkinson¹. En octobre, il n'avait pas encore reçu des renforts suffisants, mais décide cependant de commencer la campagne qui devait finir de façon si désastreuse le 4 novembre par l'écrasement et le massacre de ses 2 000 hommes de troupes².

Ne retenons que les faits principaux : le moins que l'on puisse dire c'est qu'à cette date, c'est-à-dire septembre, octobre et novembre 1791, il aurait été folie à un Européen de s'aventurer sans une véritable armée à l'Ouest de Fort Washington, dans une contrée où les Indiens étaient en pleine révolte. L'Américain John Pope, qui était parti de Pittsbourg en novembre 1790 sur un bateau « armé comme une véritable forteresse », n'arrive aux Natchez que le 26 mars 1791 au matin, après de nombreuses difficultés³. En analysant son voyage on ne trouve cependant que 29 jours de route et la dernière partie du voyage entre Louisville et les Natchez est effectuée entre le 4 et le 26 mars. Mais le fait même qu'un voyageur endurci et expérimenté est forcé de s'arrêter aussi souvent se retourne contre Chateaubriand. A l'automne de 1791, c'est-à-dire au moment même où Chateaubriand est supposé s'embarquer, M. Antoinne, bijoutier ambulant, part de Gallipoli, malgré les conseils qui lui sont donnés, sur une grande pirogue montée par deux hommes. En route il rencontre des « sauvages » ; ses guides l'abandonnent et il se tue pour ne pas tomber entre les mains des Indiens⁴.

Il est évident qu'à cette date les communications avec

1. *Saint-Clair papers*, II, 225.

2. *Saint-Clair papers*, II, 244.

3. John Pope, *A tour through the southern and western territories of the United States of North America*, Richmond, 1792, réimpression, New-York, 1888.

4. H. Howe, *Historical collections of Ohio*, II, 566.

le bas du fleuve étaient interrompues et que le voyage par terre soit au sud, soit au nord de l'Ohio n'était guère plus pratique. De tout cela pas un mot chez Chateaubriand : il semble, à lire son voyage, que nous traversions un véritable Eden, et non le pays auquel les Américains donnaient le nom de *terre de sang*. Quelques voyageurs nous affirment cependant que durant ces troubles les Français semblaient jouir d'une sorte d'immunité et ne furent guère inquiétés par les Indiens; admettons donc que grâce à ses compagnons de voyage qui étaient des Canadiens de Saint-Louis des Illinois, Chateaubriand ait pu traverser sans encombre cette région troublée, bien qu'il ne semble prendre aucune précaution et qu'il ne fasse pas mention du moindre danger. Il reste à établir de quelle façon il a voyagé.

De très bonne heure entre Pittsburg et la Nouvelle-Orléans un commerce régulier avait été organisé par voie d'eau. Un Français nommé Audrain, qui résidait à cette date à Pittsburg, avait même été chargé d'envoyer des farines chaque année dans la Basse-Louisiane, et toute une population assez rude de bateliers vivait sur le fleuve. C'était une race difficile à manier. Ils descendaient l'Ohio, souvent poussant à la perche toute la journée, pour diriger le bateau dans les rapides ou les endroits où le courant ne se faisait pas sentir avec assez de force. Ils s'arrêtaient parfois dans une maison hospitalière, faisant ripaille, absorbant d'énormes quantités de whisky, bousculant femmes et enfants, engageant des luttes épiques à coups de poings contre les riverains et contre les équipages d'autres bateaux; scrupuleusement honnêtes, en ce sens qu'ils respectaient les marchandises qui leur étaient confiées, ils ne se faisaient pas faute de piller jardins et poulaillers. On les redoutait au point que les honnêtes fermiers craignant leurs visites n'osaient guère s'établir sur les rives du fleuve ¹.

1. *American Pioneer*, II, 164.

Ces renseignements s'accordent assez bien avec ce que Chateaubriand nous dit de ses planteurs de l'Illinois qui, on s'en souvient, se querellèrent au bout de quelques journées de marche.

Quelquefois ils prenaient des voyageurs sur ces bateaux destinés principalement au transport des marchandises et qui étaient plutôt des sortes de radeaux que des embarcations véritables¹. Il fallait six mois pour descendre à la Nouvelle-Orléans sur une de ces lourdes machines. Quelquefois cependant ils construisaient des bateaux à quilles qui mettaient infiniment moins longtemps. Michaux qui a descendu ainsi l'Ohio fait une moyenne de 30 à 35 milles par jour. Une seule fois il lui est arrivé d'en faire cinquante. On ne pouvait en effet songer à voyager de nuit, et les bateliers les plus pressés ne se hasardaient à le faire qu'avec les plus grandes précautions et par les nuits les plus claires. Le lit de l'Ohio et encore plus celui du Mississippi étaient semés de bancs de sable, de souches d'arbres effleurant à peine la surface et qui pouvaient éventrer les embarcations portées contre elles par la force du courant².

La descente du Mississippi n'était ni plus commode ni plus rapide. Si les Indiens inquiétaient peu les voyageurs, il leur fallait se soumettre aux exigences des officiers espagnols postés le long du fleuve dans le seul but d'apporter tous les obstacles possibles à la navigation³. Des droits très élevés étaient payés par les bateaux qui venaient des États de l'Ouest : la taxe s'élevait jusqu'à un

1. J. Tassé, *Les Canadiens de l'Ouest*, 2 vol., Montréal, 1886. Tassé parle en particulier de Joseph-François Perrault qui fit le voyage à plusieurs reprises entre 1775 et 1778, et de Ménard, le plus habile des pilotes du Mississippi qui allait de Kaskakia à la Nouvelle-Orléans en quatre ou cinq mois avec retour en trois semaines, II, 75.

2. H. Howe, *Historical Collection of Ohio*, 2 vol., Cincinnati, 1846 et 1907. Voir sur ce point, II, 568, le chapitre intitulé *How Keel boats were manned*, composé d'après les *Pioneer Sketches* de James Keyes qui avait connu Mike Fink, *the last of the rivermen*.

3. *American Pioneer*, II, 89 et suiv.; II, 141.

quart de la valeur des marchandises, souvent même à beaucoup plus. Les bateaux qui passaient étaient forcés de s'arrêter et de subir une visite, quelquefois de décharger entièrement, après quoi il leur fallait encore à chaque poste exhiber leurs papiers et subir d'interminables retards¹. En cette même année 1791, les difficultés étaient devenues telles que Jefferson demanda à Washington de nommer deux commissaires pour régler la situation.

Rien en tout cas n'était plus variable que le temps mis à descendre le fleuve. En 1806, Thomas Ashe affirmait que l'on pouvait descendre souvent en quinze jours de Pittsburg à l'embouchure de l'Ohio. On considérait vingt jours comme une moyenne au printemps; en été il fallait souvent six, huit ou même dix semaines pour accomplir le même trajet². Par contre un auteur allemand avance, on ne sait trop sur quelle autorité, qu'en quatorze jours on peut aller de Pittsburg à la Nouvelle-Orléans³. D'autre part, on ne peut se fier aux auteurs de « guides » qui trop souvent falsifiaient volontairement la durée des trajets pour attirer des émigrants vers les Terres de l'Ouest.

Le point terminus du voyage du Mississipi était à cette date la Nouvelle-Orléans. De là les commerçants de Pittsburg avaient pour rentrer chez eux le choix entre deux routes. Ils pouvaient gagner New-York ou Philadelphie par mer, et suivant une route fréquentée mais longue et pénible revenir dans les terres de l'ouest; ils pouvaient aussi, s'ils préféraient un itinéraire plus rapide

1. Withers, *Chronicles of Border Warfare*, Clarksburg, 1831, réimpressions par R. G. Thwaites, 1895 et 1912, p. 401. Voir également J. A. Robertson, *Louisiana under the rule of Spain, France and the United States*, Cleveland, Ohio, 1911, p. 293-343.

2. Archer Butler Hulbert, *The Ohio river*, New-York, 1906, p. 240, 254.

3. Johann D. Schöpf, *Reise durch einige mittlern und sudlichen Vereinigten Nordamerikanischen Staaten nach Ost-Florida und den Bahama-inseln, unter nommen in den Jahren 1783 und 1784*, 2 vol., Erlangen, 1788, cité par Butler, p. 102.

mais plus dangereux, regagner leur pays par terre. Remonter le Mississipi, il ne pouvait pas en être question au moins pour la majorité des voyageurs, seuls les Canadiens de Saint-Louis auraient eu avantage à le faire. La piste qui ramenait les trafiquants vers le Kentucky coupait à travers les terres, c'est la fameuse route du désert « the wilderness road ». Elle partait des Natchez et non de la Nouvelle-Orléans, ce qui expliquerait pourquoi Chateaubriand n'aurait vu aucun avantage à redescendre plus bas le long du fleuve. Là, les trafiquants s'assemblaient, attendant d'être en nombre suffisant pour former une petite caravane solidement armée, et l'autorisation du gouverneur espagnol obtenue, on se mettait en route. Il fallait souvent attendre de longues semaines pour accomplir ces formalités : les personnages officiels ne faisaient rien pour aplanir les difficultés.

C'est cependant la route que Chateaubriand a choisie, si nous nous en rapportons à un passage des *Mémoires* que nous avons cité. Grâce à des voyageurs qui l'ont suivie à la fin du XVIII^e siècle nous allons pouvoir déterminer les difficultés de l'entreprise et calculer avec une approximation suffisante le temps minimum qu'il a fallu à Chateaubriand pour regagner Philadelphie.

L'Anglais Baily, que nous avons cité plusieurs fois, a laissé un bien lamentable récit des mésaventures qu'il eut à subir des Natchez à Nashville ¹. Dès le départ la petite caravane fut atteinte de la malaria, il fallut transporter les malades sur des mules, pendant la nuit les chevaux s'échappaient et quelquefois étaient volés, et il fallait passer des journées entières à leur poursuite. Des Indiens brandissant des scalps enlevés à leurs ennemis dans une expédition récente firent la conduite aux malheureux pendant quelque temps. Bientôt, ils eurent à traverser un véritable désert de sable avec de maigres arbrisseaux et de temps à autre des mares infectes, « nasty dirty puddles

1. Baily, 357-372.

of water », dont la découverte remplissait pourtant de joie les voyageurs mourant de soif. Parti des Natchez le 8 juin, Baily n'arrive à Nashville que le 31 juillet. Il est vrai qu'il ne mit ensuite que huit jours et demi pour aller de Nashville à Knoxville.

François-André Michaux qui voyage en 1802 nous confirme ces renseignements sur la route des Natchez à Nashville. « Entre ces deux villes, nous dit-il, s'étend un espace de 600 milles, absolument inhabité, ce qui oblige les voyageurs à transporter toutes leurs provisions à dos de mulet. Il y a, il est vrai, quelques villages de Chicasaws à de longs intervalles, mais on ne peut compter trouver aucune ressource. De Nashville à Knoxville les difficultés étaient presque aussi grandes, mais le trajet plus court ¹. » Baily ne met que huit jours et demi à le parcourir. Par contre, le botaniste André Michaux, père du précédent qui voyage seul et ne s'arrête que le temps strictement nécessaire pour laisser reposer son cheval, couvre la même distance en douze jours. C'est à lui qu'il faut demander des renseignements précis sur la façon de voyager en Amérique aux environs de 1790. Pendant plus de cinq ans, il a parcouru dans tous les sens les régions que Chateaubriand prétend avoir visitées, tantôt seul et tantôt accompagné d'un guide indien ². On y verra comment, quand on voyage avec des Indiens, il faut « leur remplir le ventre de rhum » pour en obtenir quelque service; comment il faut s'arrêter plusieurs jours pour permettre aux indigènes de se repaître et de digérer, quand on a tué une grosse pièce de gibier; comment les chevaux s'échappent ou sont volés. « Ces voyages sont effrayants pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, s'écrie le brave Michaux, et je conseillerais

1. *Voyage à l'ouest des Monts Alleghanys, dans les États de l'Ohio, du Kentucky et du Tennessee et retour à Charleston, par les Hautes-Carolines*, Paris, 1804.

2. Le journal d'André Michaux a été publié seulement de nos jours, dans les *Proceedings of the American Philosophical Society*, Philadelphie, XXVI (1889), p. 145 et suiv.

aux Petits-Maitres de Londres ou de Paris, s'il y en a encore, de rester chez eux. » Grâce au journal qu'il nous a laissé, j'ai pu reconstituer les itinéraires de Michaux : rarement il arrive à faire plus de trente milles par jour. Sa moyenne, quand il s'agit d'un long trajet est de vingt-trois milles, et Michaux était un rude paysan bauceron, doué d'une énergie et d'une résistance telles que ses guides refusaient de le suivre.

En 1805 les habitants du Kentucky arrivaient à faire dans la même région une moyenne de 100 milles en trois jours en marchant du lever au coucher du soleil. Il leur fallait quinze jours au minimum pour aller des Natchez à Colbert Ferry, la limite du désert, à cent milles de Nashville. Remarquons en passant qu'il ne s'agit pas ici de distances calculées sur la carte mais de témoignages authentiques de gens qui avaient fait le voyage. Trente milles par jour constituent une assez belle distance pour qui traverse un pays où il n'existe que des sentiers mal frayés, où l'on ne peut espérer trouver chaque soir une auberge pour se reposer, et quand il faut transporter toutes les provisions pour les bêtes et les gens. Si nous prenons ces données pour base de notre calcul, il ne semble pas possible que Chateaubriand ait pu aller des Natchez à Nashville en moins de 20 jours ; admettons qu'il ait couvert en huit jours la distance entre Nashville et Knoxville, il était encore loin d'être à Philadelphie. En suivant la route la plus directe Michaux repart de Denville (Kentucky) le 10 novembre et arrive à Philadelphie le 12 décembre, ayant parcouru 746 milles en 32 jours, soit une moyenne de 23 milles par jour, et je doute fort que sur une pareille distance il fût possible de faire mieux.

Quels que fussent les moyens de transport dont disposait Chateaubriand, il n'a pas pu faire le voyage. Si nous admettons qu'il ait quitté Pittsbourg au milieu de septembre, il lui fallait au moins un mois pour arriver aux

1. *Pioneer*, II, 141. A cette date encore le voyage était long et dangereux. Il fallait compter un mois entre les Natchez et Nashville.

Natchez, et je n'ai pu retrouver aucun voyageur qui ait fait le trajet en un temps aussi court. En supposant cependant qu'il l'ait pu faire, qu'il soit allé des Natchez à Nashville en vingt jours, de Nashville à Knoxville en huit jours, et de Knoxville à Philadelphie en un mois, il n'a pas pu arriver à cette dernière ville le 10 décembre pour prendre le bateau qui devait l'emporter pour la France. On peut chicaner çà et là sur une date, et nous n'essaierons pas de fixer jour par jour son itinéraire, retrancher à un endroit et ajouter en un autre, on n'arrivera jamais à expliquer comment Chateaubriand, à moins de ne pas s'arrêter un seul jour pour réparer sa pirogue, laisser reposer son cheval, ou se reposer lui-même ¹, a pu traverser toutes ces régions hantées par des Indiens pillards sans être arrêté une seule fois sur sa route, sans être retardé par aucun orage, par aucune aventure et surtout sans laisser sa vie dans cette entreprise folle. Admettons cependant contre toute vraisemblance qu'il ait pu faire ce que nul voyageur à cette date n'a pu accomplir. Il reste encore bien des difficultés et non des moindres. Pour qui a quelque connaissance de l'état du pays aux environs de 1791, la lecture de la description que nous en a faite Chateaubriand réserve plus d'une surprise.

III

Le *Voyage en Amérique* contient en effet une longue description des cours de l'Ohio et du Mississipi et comme malgré ces recherches M. Bédier n'a pu en retrouver la source ou les sources, les défenseurs acharnés de Chateaubriand n'ont pas manqué de s'écrier avec l'abbé

1. On pourrait ajouter s'il en était besoin que, de son propre aveu, Chateaubriand était mauvais cavalier. « Je ne me suis jamais beaucoup soucié de chevaux, quoique j'aie mené la vie d'un Tartare, et contre l'effet que ma première éducation aurait dû produire, je monte à cheval avec plus d'élégance que de solidité. » *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, p. 98.

Bertrin et M. Stathers : « Et pourtant s'il avait vu de ses yeux les ruines indiennes du Scioto, les collines de la crique d'argent, le confluent du Mississipi et de l'Ohio et tout l'en-haut du fleuve? » Par malheur une étude attentive de ce morceau peut convaincre que quatre-vingt-dix pour cent en ont été empruntés par Chateaubriand au géographe américain Imlay, et si quelque chercheur reprend un jour la question, je ne doute pas qu'il n'arrive à retrouver la source de tous les passages ¹. C'est Imlay qui avec Carver probablement lui a fourni les éléments de la description des ruines indiennes du Scioto; c'est Imlay qui lui a donné toutes les indications sur la longueur des étapes, sur le nom des fleuves, leur importance, la végétation qui couvre leurs rives, sur le climat de la région de l'Ohio, sur la rivière du Lic, sur les ossements de mammoth, sur l'histoire de la découverte du Kentucky, sur les rapides de l'Ohio, sur la *Crique d'Argent* ², sur les savanes parsemées de bocages et couvertes de buffles et même sur le charme de la vie sauvage.

Quelle confiance pouvons-nous avoir en une description qu'il est possible d'éditer sur deux colonnes et dans laquelle tout ce que dit Chateaubriand se retrouve chez un autre, sans qu'on y distingue une rectification qu'on puisse sûrement attribuer à l'auteur du *Voyage* ³. Il aurait

1. Gilbert Imlay, *A Topographical description of the Western Territory of North America*, London, 1792. Imlay n'est du reste qu'un compilateur qui a joint à ses observations personnelles cinq études dues à des voyageurs différents sur le pays de l'ouest. Son ouvrage contient une table assez bien faite que Chateaubriand a consultée comme un dictionnaire, fondant ensemble les renseignements éparpillés dans l'ouvrage du compilateur américain. Chateaubriand a invoqué une fois l'autorité d'Imlay pour se justifier des critiques qui lui avaient été adressées à propos d'*Atala*, *Génie du Christianisme*, IV, 180.

2. Il est d'ailleurs à noter qu'en traduisant Imlay, Chateaubriand a fait un contresens significatif, *creek* désignant un ruisseau et non point une crique.

3. On trouvera cette démonstration dans un opuscule publié récemment. Ne pouvant reproduire ici tout le texte du *Voyage*, j'y renverrai le lecteur. G. Chinard, *Notes sur le voyage de Chateau-*

pu cependant, même en prenant Imlay comme base ajouter bien des faits et bien des souvenirs personnels s'il avait réellement descendu l'Ohio en 1791. Il aurait pu parler de l'expédition de Saint-Clair dont il ne dit pas un mot; il aurait pu surtout décrire cette colonie française du Scioto dont on avait tant parlé à Paris, dont il avait entendu parler à Philadelphie et qui se trouvait précisément tout près des fameuses ruines qu'il prétend avoir visitées. N'a-t-il donc point vu ces malheureux colons français, doreurs, carrossiers et perruquiers transportés brusquement dans le désert et qui la cognée à la main luttaient héroïquement contre la forêt? N'a-t-il donc point passé devant cette ville de Marietta fondée en l'honneur de la reine Marie-Antoinette en 1787? Pourquoi l'Ohio qu'il nous dépeint est-il celui de 1785 et non point celui de 1791? C'est qu'Imlay qui compose sa relation en 1791, mais en se servant de documents antérieurs de plusieurs années à cette date, n'a parlé ni de Marietta, ni de Gallipolis, ni de l'expédition de Saint-Clair, ni des Français qui se trouvaient à Pittsbourg, et c'est que Chateaubriand a, comme tant d'autres auteurs de relations fantaisistes, voyagé en esprit au coin des tisons.

briand en Amérique. University of California Publications in Modern Philology, vol. 4, n° 2, p. 269-349, novembre 1915. — Je tiens cependant à réfuter une fois de plus, en passant, une accusation erronée de M. Dick qui avait cru retrouver la source des chapitres concernant les Grands Lacs, l'Ohio et le Mississipi chez le voyageur italien Beltrami dont la relation a paru en 1824. Non seulement Chateaubriand n'aurait pas descendu l'Ohio et le Mississipi, mais il aurait composé seulement après cette date le chapitre des *Mémoires d'Outre-Tombe* qui contient la relation de ce voyage et qu'il affirme cependant avoir écrit à Londres en 1822. On voit combien il est aisé ensuite de démontrer que Chateaubriand est non seulement un plagiaire, mais encore un homme qui falsifie les dates! Par malheur, c'est ici Beltrami qui copie Carver, et c'est vraiment vouloir à tout prix condamner Chateaubriand, que de considérer Beltrami comme un écrivain sérieux et un explorateur digne de confiance. J'ajouterai d'ailleurs que Carver lui-même n'est pas sans inspirer quelques doutes et que son voyage est fort fantaisiste en certaines parties.

M. Bédier a démontré que les *Paysages des Florides* qui se trouvent dans le *Voyage* ne sont pour la plus grande partie qu'une adaptation ou une traduction de Bartram. Nous avons indiqué plus haut que la description des Grands Lacs provient presque entièrement de Carver. Que reste-t-il donc à faire pour fermer le cercle et rendre la démonstration complète? A trouver la source du *Journal sans date* et de deux ou trois épisodes des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Le Journal sans date ne contient rien qui nous permette d'affirmer que Chateaubriand soit allé très à l'ouest de Pittsburg. Les seules indications précises que nous puissions en dégager sont les suivantes : Chateaubriand voyage en canot, mais ne dit pas qui l'accompagne; il se perd dans une forêt mais rencontre une famille indienne qui le remet dans le bon chemin; il voit une ruine indienne. Nous n'avons aucun moyen de dire combien de temps dura ce voyage qui a pu n'être qu'une courte excursion aux environs de Pittsburg. M. Bédier signale entre un passage sur les dindons sauvages et une page de Bartram des ressemblances assez frappantes; M. Dick allant plus loin a voulu retrouver chez Chateaubriand de nombreux passages de Beltrami, ce qui donnerait à supposer que ce fameux journal donné par l'auteur comme une série de croquis pris sur place en Amérique même a été composé dans les loisirs du cabinet de travail plus de trente ans après. Pendant longtemps, je l'avoue j'ai résisté à cette idée. Le journal sans date me semblait contenir des notations que tout voyageur en Amérique à cette date était à même de faire, et de ce que Chateaubriand a vu des dindons sauvages, comme Bartram, de ce qu'il a erré dans un cimetière indien, comme Beltrami, et comme lui été dévoré par les maringouins, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il ait pour cela copié ses prédécesseurs. Il pouvait sans aller très loin faire de telles rencontres et des expériences du même genre.

Un passage surtout, une description des bois améri-

cains en automne, d'une richesse de couleur qui ne se rencontre nulle part ailleurs me semblait, à n'en pouvoir douter, être de Chateaubriand et refléter une vision directe :

« Nous nous sommes levés de grand matin pour partir à la fraîcheur ; les bagages ont été rembarqués ; nous avons déroulé notre voile. Des deux côtés nous avions de hautes terres chargées de forêts : le feuillage offrait toutes les nuances imaginables : l'écarlate fuyant sur le rouge, le jaune foncé sur l'or brillant, le brun ardent sur le brun léger, le vert, le blanc, l'azur, lavés en mille teintes plus ou moins faibles, plus ou moins éclatantes. Près de nous c'était toute la variété du prisme ; loin de nous, c'était les détours de la vallée, les couleurs se mêlaient et se perdaient dans des fonds veloutés. Les arbres harmonisaient ensemble leurs formes ; les uns se déployaient en éventail, d'autres s'élevaient en cône, d'autres s'arrondissaient en boules, d'autres étaient taillés en pyramides : mais il faut se contenter de jouir de ce spectacle sans chercher à le décrire¹. »

A mon grand regret j'ai dû changer d'opinion ; beaucoup dans cette page merveilleuse vient d'un passage extrait par Imlay du journal du gouverneur Powel :

« If the painter would attempt the real and accurate portrait of these woods in autumn, he must mix upon his canvas all the colours of the rainbow, in order to copy all the varied dyes which the leaves at the fall assume : the red, the scarlet, the bright and deep yellow, the warm brown, the white, which he must use, would produce a prismatic motley patchwork, from which the eye would never turn away, and which the judgement could not bear ; and yet the woods in this embroidered garb have in real nature a richness of appearance beyond conception. But this is not the only instance ; there are many wherein nature will not bear a portrait, and

1. *Voyage*, 70.

wherein she is never less imitated than when she is attempted to be literally copied¹. »

Le fait est d'autant plus déconcertant que le paysage décrit par Chateaubriand est le paysage typique des bois américains en automne et qu'il aurait pu rencontrer les mêmes couleurs à un mille de Philadelphie aussi bien que sur les bords de l'Ohio. Est-il donc incapable, comme le soupçonne M. Bédier, de peindre même les scènes qu'il a vues s'il n'a sous les yeux une ébauche maladroitement faite par un obscur devancier. Pourrait-on donc admettre qu'il a pu emprunter à Imlay sa description de l'Ohio et du Mississipi tout en ayant vu de ses yeux les paysages qu'il reproduit ? Dans ce cas l'auteur d'*Atala* aurait été affligé d'une bien étrange maladie et son cas serait unique dans l'histoire de la littérature.

Il est difficile d'accepter sans réserves l'épisode des deux Floridiennes, bien qu'il puisse contenir un fond de vérité. On se souvient que Chateaubriand errait en canot sur l'Ohio quand il vit sortir d'une baie une flottille de canots qui aborda bientôt près de lui.

« Les Indiennes qui débarquèrent auprès de nous, issues d'un sang mêlé de chéroki et de castillan avaient la taille élevée. Deux d'entre elles ressemblaient à des créoles de Saint-Domingue et de l'Île de France, mais jaunes et délicates comme des femmes du Gange. Ces deux Floridiennes, cousines du côté paternel, m'ont servi de modèles, l'une pour *Atala*, l'autre pour *Céluta* : elles surpassaient seulement les portraits que j'en ai faits par cette vérité de nature variable et fugitive, par cette physionomie de race et de climat que je n'ai pu rendre. Il y avait quelque chose d'indéfinissable dans ce visage ovale, dans ce teint sombre que l'on croyait voir à travers une fumée orange et légère, dans ces cheveux si noirs et si doux, dans ces yeux si longs, à demi cachés sous le voile de deux paupières satinées qui s'entr'ouvraient avec

1. Imlay, p. 284-5.

lenteur; enfin dans la double séduction de l'Indienne et de l'Espagnole.

Leur accoutrement était pour le moins aussi pittoresque que leurs visages :

« Elles portaient la jupe courte et les grosses manches tailladées à l'espagnole, le corset et le manteau indiens. Leurs jambes nues étaient losangées de dentelles de bouleau. Elles nattaient leurs cheveux avec des filaments de joncs; elles se maillaient de chaînes et de colliers de verre. A leurs oreilles pendaient des graines empourprées; elles avaient une jolie perruche qui parlait : oiseau d'Armide, elles l'agrafaient à leur épaule en guise d'émeraude, ou la portaient chaperonnée sur leur main comme les grandes dames du x^e siècle portaient l'épervier... Elles vivaient dans une atmosphère de parfums émanés d'elles comme des orangers et des fleurs dans les pures effluences de leur feuille et de leur calice¹. »

Point n'est besoin de nous demander si nous sommes sur les bords de l'Ohio ou dans quelque voluptueuse Tahiti. Chateaubriand donne ici libre cours à son imagination et l'on peut aisément imaginer qu'il y a là non un extrait de son journal de route, mais bien plutôt un passage pris à ce livre d'Otaïti qui devait figurer dans les Natchez et qui ne s'y trouve pas.

Pour M. Feugères qui a étudié de près cet épisode, il ne saurait y avoir aucun doute, Chateaubriand est ici sa propre source. Après avoir imaginé le caractère de Céluta, il aurait fini par croire à son existence réelle et l'aurait transporté dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Si ingénieuse que soit cette explication elle ne saurait cependant nous satisfaire entièrement. Il resterait à montrer où Chateaubriand a pris le caractère de Céluta, car nous savons qu'il imagine très rarement de toutes pièces les caractères et même les épisodes de ses poèmes.

Un passage inédit des *Mémoires d'Outre-Tombe* publié

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, p. 408.

par M. Feugères ¹ va peut-être nous permettre de nous décider.

« Dans la rive du fleuve croissait un cyprès chauve dont les feuilles ressemblent à des découpures de mousse. Les raisins appelés *genoux* ² saillaient en avant et formaient une voûte. Je me baignai en pantalon de coton bleu à l'entrée de cette grotte, ayant sur la tête un large chapeau de riz pour me garantir du soleil. Les cousines venaient me voir nager; elles se plongeaient dans l'eau enveloppées d'un grand linceul de la seconde écorce du mûrier. Leurs têtes brunes sortaient de l'eau, comme deux têtes de naïades, tandis que des cygnes voguaient autour d'elles : il y avait de quoi devenir fou. Une d'elles chantait avec une voix de velours, poussant à la fin de chaque phrase musicale un cri qui troublait. Quelquefois elles se parlaient vivement : je croyais démêler des accents de jalousie; mais la triste pleurait et le silence revenait ³. »

On peut admettre avec M. Feugères que ces sylvaines sont simplement Alala et Céluta, filles de l'imagination de Chateaubriand qu'il aurait eu à cœur de légitimer; il y a cependant ce me semble dans cette page des détails que l'auteur d'*Atala* aurait pu difficilement inventer. Je comprends fort bien comment dans une rédaction corrigée Chateaubriand a pu omettre le pantalon bleu et le chapeau de paille, j'arrive plus difficilement à m'expliquer comment et pourquoi ils figurent dans la rédaction primitive s'ils ne rappellent pas quelque souvenir.

Dépouillée de tous ses ornements poétiques, la rencontre de deux métisses à un moment quelconque du voyage en Amérique n'a du reste rien d'impossible. Sans aller très loin de Pittsburg, Chateaubriand a parfaitement pu lier partie pour un jour ou deux avec une bande

1. A. Feugères, *Les Indiennes de Chateaubriand*, *Mercur de France*, 15 juillet 1908.

2. *Raisins*, est évidemment une faute de lecture; sans avoir vu le manuscrit on peut rétablir *racines*.

3. A. Feugères, *Les Indiennes de Chateaubriand*

de trafiquants venus dans les Terres de l'Ouest pour acheter ou vendre des chevaux ; que ces demi-nomades aient eu avec eux des métisses hispano-indiennes, il n'y a là rien d'extraordinaire, et que ces dames aient été des « filles peintes » c'est encore plus probable. Elles pouvaient être très belles sinon aussi parfumées que veut bien le dire le poète. Si plus tard il a idéalisé leur souvenir et les a confondues avec la sylphide qui ne cessait de hanter ses rêves, il n'y a pas là de quoi lui faire un bien gros reproche. Une fois de plus, ici comme en beaucoup d'autres endroits, Chateaubriand a pu bâtir tout son édifice poétique sur un fait réel mais très menu, que nous ne pouvons vérifier, mais auquel nous n'avons pas le droit non plus de refuser toute créance, jusqu'à ce qu'une démonstration plus complète nous soit donnée.

Il est permis au lecteur, selon qu'il se sentira plus ou moins d'indulgence, de choisir la solution qui lui conviendra le mieux, peut-être n'avons-nous que trop insisté sur cette question du voyage qui n'a, après tout, qu'une importance secondaire. Nous croyons avoir démontré qu'il a voyagé en traversant le territoire de la Genessee dans une région encore à demi sauvage et en tout cas très peu peuplée et qu'il a vu le Niagara. Il semble difficile d'admettre qu'il s'en soit tenu là. Même en lui faisant visiter tout à loisir New-York et Boston, en le faisant rester auprès de la cataracte aussi longtemps qu'on voudra, il disposait encore de deux mois au moins avant de se rembarquer. Est-il allé à Pittsburg et de là, descendant l'Ohio, a-t-il, en compagnie d'Indiens qu'il avait loués comme guides, fait des excursions ou des parties de chasse dans les environs, c'est ce que nous ne pouvons déterminer avec certitude. Le problème n'est pas résolu mais le sera peut-être un jour. Jusque-là il est plus prudent de nous en tenir à la réponse que Chateaubriand lui-même fit à Rivarol chez le baron de Breteuil dès son retour : « D'où vient votre frère le chevalier ? » dit-il à mon frère. Je répondis : « de Niagara ». Rivarol

s'écria : « De la cataracte. » Je me tus. Il hasarda un commencement de question : « Monsieur va...? — Où l'on se bat, interrompis-je. On se leva de table ¹. »

Si vraiment Chateaubriand est allé à Pittsburg, s'il a voyagé sur l'Ohio, il a dû rencontrer quelque part les Français de l'expédition du Scioto. C'est dans la correspondance de ces émigrés, dans leurs journaux conservés dans des sociétés d'histoire locale ou par les familles même, que l'on doit rechercher la trace du jeune chevalier de Combourg. L'examen de ses œuvres ne peut rien nous apprendre de définitif ni de satisfaisant sur la route qu'il parcourut à son départ du Niagara. Il est plus utile et plus aisé de nous demander maintenant quels souvenirs et quelles émotions il rapportait de son voyage.

III

Les quelques semaines qu'il avait passées avec les Anglo-Américains avaient suffi à faire disparaître les illusions qu'il chérissait avant son départ de France sur la démocratie et la vertu de la jeune république des États-Unis. Ces hommes antiques, ces vieux Romains, ces vertueux Quakers que les Français aimaient alors à se représenter comme habitant Philadelphie ou Boston, il ne les avait trouvés nulle part. Il avait vu au contraire les Indiens repoussés et maltraités par les Blancs, leurs terrains de chasse envahis par les fermiers et les colons; les forêts détruites à mesure que les villages se multipliaient. Cette jeune Amérique encore bien rude avait cependant ses vertus particulières, Chateaubriand n'a pas su les voir ou n'y a pris aucun intérêt; Volney, Brissot, La Rochefoucauld, Liancourt, bien d'autres encore sont ceux à qui nous devons nous adresser pour un tableau plus fidèle et plus vu de l'Amérique à la fin du XVIII^e siècle.

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, p. 51.

Le disciple de Rousseau que Chateaubriand était très certainement à cette date, le jeune homme qui projetait un poème sur la révolte des Natchez, révolte atroce, mais parfaitement justifiée par les actes commis par les Français en Louisiane, se sentait naturellement porté à prendre parti contre la civilisation.

A défaut d'idées politiques très nettes il rapportait en tout cas un certain nombre de paysages et de sensations qu'il importait de préciser. Il avait vu la cataracte du Niagara, non point telle qu'elle est aujourd'hui, déshonorée par des affiches, des chemins de fer et un pont suspendu, mais telle qu'elle était à la fin du XVIII^e siècle, encore en plein désert, loin de toute colonie importante, avec les forêts qui s'étendaient sur les rives de l'Erié et les quelques tribus indiennes encore indépendantes qui erraient dans les alentours. Il avait, avec un guide taciturne, marché pendant de longues journées dans la solitude, campé le soir au bord d'un ruisseau et roulé dans son manteau ou dans sa peau d'ours et à des milliers de lieues de France, écouté les voix de la forêt dans la nuit. Il avait escaladé des collines rocheuses, pénétré dans des forêts auxquelles le bûcheron n'avait pas encore touché, où, pendant des siècles, la poussière végétale s'était accumulée sous le dôme impénétrable des branches, où les arbres poussaient droits comme des fûts de granit rouge, et le soir, vaguement éclairés par les lueurs du feu de campement, semblaient former un cercle de fantômes autour du voyageur. A chaque pas il lui avait semblé pénétrer plus avant dans un pays vierge, et si Rousseau dans la forêt de Saint-Germain avait pu se croire transporté aux premiers âges de l'humanité, quels devaient être les sentiments de son disciple dans les solitudes du Nouveau Monde? Nos forêts d'Europe ont perdu et déjà avaient perdu à cette date leurs terreurs et leurs mystères; elles n'étaient plus le *lucus* des anciens. Dans la forêt américaine les moins sensibles se sentaient à la fois émus et frappés d'une « horreur » religieuse attirés

et épouvantés par le désert et le « vaste » américain.

Il est important ici encore de contrôler les émotions de Chateaubriand par celles ressenties par d'autres voyageurs qui n'avaient point son talent de peintre, dont les sensations étaient moins délicates, l'œil moins exercé, l'oreille moins fine, mais qui nous sont de précieux témoins.

« Un jour, dit le vieux colonel Boone, le pionnier du Kentucky dont nous avons déjà parlé, j'entrepris un voyage dans le pays, et les beautés et la diversité de la nature chassèrent toutes les pensées tristes et mes préoccupations. Juste à la fin du jour, les brises douces s'abattirent et firent place à un calme profond. Pas un souffle ne secouait la feuille la plus tremblante. J'étais arrivé au sommet d'une chaîne de collines qui dominait le paysage et regardant autour de moi avec étonnement et délices, je me trouvai en présence de plaines étendues et des beaux espaces qui s'étendent en bas. De l'autre côté j'apercevais la fameuse rivière de l'Ohio qui roulait en silence majestueusement soulignant avec une grandeur inconcevable la limite occidentale de Kentucky. Tout au loin j'apercevais les montagnes qui élevaient leurs cimes vénérables et perçaient les nuages. Tout était tranquille. J'allumai un feu près d'une fontaine d'eau pure, et me régalai d'un morceau d'un chevreuil que j'avais tué quelques heures auparavant. Les ombres silencieuses de la nuit s'étendirent sur toute la voûte du ciel, et la terre semblait haleter vers la rosée suspendue dans l'atmosphère.... Les loups qui cherchaient leur proie entrecoupaient les heures de la nuit de hurlements perpétuels; dans le jour les différentes espèces de bêtes sauvages qui hantaient cette vaste forêt restaient perpétuellement à portée du regard. Ainsi j'étais entouré par l'abondance; j'étais heureux au milieu du danger et des privations. Avec une telle diversité il était impossible de se sentir disposé à la mélancolie. Aucune cité avec ses habitants, ses relations de toutes sortes, ses édifices élevés n'auraient pu fournir à

mon esprit autant de plaisir que les beautés de la nature que je trouvais là¹. »

Il serait fort injuste de comparer les mérites littéraires de Boone et de Chateaubriand. Le vieux solitaire n'est pourtant pas si gauche qu'on pourrait le croire; ces vieux pionniers américains qui ne connaissaient qu'un seul livre, la Bible, ont souvent une fermeté de style qui étonne. Mais l'utilité première de tels rapprochements est de nous servir à démontrer l'authenticité des sentiments de Chateaubriand, ce qui est au moins aussi nécessaire que de retrouver l'itinéraire qu'il a suivi. Si des organisations aussi simples pouvaient être aussi profondément ébranlées par le spectacle de la forêt qu'ils fréquentaient depuis de longues années, quelles impressions devaient produire les mêmes spectacles sur la nature vibrante avide de sensations du jeune Français disciple de Jean-Jacques!

Quelques années plus tard, quand se croyant destiné à mourir bientôt et en pleine crise de croissance intellectuelle, il écrira à Londres l'*Essai sur les Révolutions* le souvenir de ces nuits passées dans la solitude lui reviendra :

« Lorsque j'éprouve l'ennui d'être, que je me sens le cœur flétri par le commerce des hommes, je détourne involontairement la tête et je jette en arrière un œil de regret. Méditations enchantées, charmes secrets et ineffables d'une âme jouissante d'elle-même, c'est au sein des immenses déserts de l'Amérique que je vous ai goûtés à longs traits! »

Qu'importe au total qu'il ait vu ou n'ait point vu le Mississipi, et ne soit pas descendu à l'endroit où s'élevait

1. Boone, dans Imlay, p. 342-58. Si Boone est un philosophe, il ne faut pas le confondre avec nos philosophes en chambre; l'homme reste singulièrement rude et même barbare à certains moments. Un peu plus loin, on voit qu'il n'hésite pas à imiter les Indiens, à scalper ses ennemis et à rapporter leurs chevelures comme de glorieux trophées.

la hutte de Céluta, l'essentiel est que pour la première fois un Français qui avait les sens et les moyens d'expression d'un grand artiste ait pénétré dans ce désert américain que Sainte-Beuve appelle le « vaste » et les Américains eux-mêmes les « wilds ». Si peu qu'il soit resté en Amérique, le jeune homme qui au mois de décembre 1791 se rembarquait pour la France différait profondément de celui qui était arrivé six mois plus tôt. Probablement lui-même ne se rendait pas un compte très exact de la modification profonde qu'avait subie son être intérieur. Il lui semblait avoir les mêmes ambitions de voyageur, et il songeait surtout aux beaux plans qu'il allait proposer à M. de Malesherbes; mais en lui il emportait des souvenirs, des impressions qui allaient au cours des années suivantes se modifier, se préciser lentement grâce au temps et à l'éloignement. Il n'est pas encore le René des *Natchez*, mais n'est déjà plus le sous-lieutenant au régiment de Navarre que nous avons vu partir. Il est grandi et, tumultueusement, en son âme, s'élaborent les chefs-d'œuvre des années d'exil.

CHAPITRE IV

LES ANNÉES D'EXIL ET DE DOCUMENTATION

CHATEAUBRIAND revenait de son voyage avec des forces nouvelles. En lui à cette date nulle mélancolie, aucune trace de cette tristesse qui l'avait accablé sous les arbres de Combourg. Si son âme avait été touchée du mal de Werther dans les années qui précédèrent, il semble bien qu'il fût complètement guéri, et les malheurs de la royauté même n'arrivaient pas à l'assombrir :

« Toutes mes illusions étaient vivantes, rien n'était épuisé en moi; l'énergie même de mon existence avait doublé par mes courses. J'étais tourmenté de la muse ¹. »

Bruni par les feux de campements, la vie dans les forêts, les tempêtes essuyées à son retour, l'âme débarrassée aux grands souffles de la solitude de tout ce qu'elle pouvait contenir de malsain, des souvenirs, des visions, des ébauches de poèmes bouillonnaient dans son cerveau, il se sentait le besoin d'agir, de répandre en dehors les émotions qui l'agitaient, et sans doute il se serait mis à l'œuvre et aurait écrit dès cette date sa grande épopée américaine, si la Révolution, le serment de fidélité à son roi, surtout le désir de courir une autre aventure ne l'avaient poussé à émigrer. Ce qui devait être un exil de sept ans était alors considéré par lui comme une partie de plaisir ².

Avait-il rapporté avec lui comme il l'a prétendu deux

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 5.

2. *Id.*, II, 43.

sauvages d'une espèce inconnue Chactas et Atala, il est permis d'en douter. Même en admettant qu'à cette date il eût jeté quelques notes sur le papier et tracé un premier plan de ses poèmes, le caractère de ses héros devait subir encore bien des modifications avant d'être présentés au public¹.

A l'armée du Rhin il emporta avec lui les notes prises pendant son voyage. Déjà il commençait à vivre en esprit dans ses chères solitudes du Nouveau Monde :

« Je m'asseyais, avec mon fusil, au milieu des ruines; je tirais de mon havresac le manuscrit de mon voyage en Amérique; j'en déposais les pages séparées sur l'herbe autour de moi; je relisais et corrigeais une description de forêt, un passage d'*Atala* dans les décombres d'un amphithéâtre romain, me préparant ainsi à conquérir la France. Puis, je serrais mon trésor dont le poids, mêlé à celui de mes chemises, de ma capote, de mon bidon de fer-blanc, de ma bouteille clissée et de mon petit Homère me faisait cracher le sang.

« J'essayais de fourrer *Atala* avec mes inutiles cartouches dans ma giberne; mes camarades se moquaient de moi, et arrachaient les feuilles qui débordaient des deux côtés du couvercle de cuir. La Providence vint à mon secours : une nuit ayant couché dans un grenier à foin, je ne trouvai plus mes chemises dans mon sac à mon réveil; on avait laissé les paperasses². »

Ce fut ce manuscrit qui lui sauva la vie au siège de Thionville, « *Atala* en fille dévoué se plaça entre lui et le plomb ennemi³ ».

Une note de l'*Essai* indique que ce premier manuscrit a dû disparaître; on concevrait mal d'ailleurs comment Chateaubriand aurait pu le sauver en entier dans la retraite lamentable qui suivit la dispersion de l'armée.

« Tout ce qui suit, à quelques additions près, est tiré du

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 439.

2. *Id.*, I, 58.

3. *Id.*, II, 58.

manuscrit de ces voyages, qui a péri avec plusieurs autres ouvrages commencés, tels que les *Tableaux de la Nature*, l'histoire d'une nation sauvage du Canada, sorte de roman, dont le cadre totalement neuf, et les peintures naturelles étrangères à notre climat, auraient pu mériter l'indulgence du lecteur ¹. »

Au siège de Thionville, comme à son départ pour l'émigration, l'Amérique ne cessait pourtant d'occuper sa pensée, et plus d'une fois près d'un feu de bivouac il put se croire de nouveau transporté chez ses chers Indiens. Les leçons qu'il avait reçues d'eux et de son guide hollandais furent plus d'une fois utiles au jeune volontaire de l'armée des Princes. Parfois il était chargé de faire la cuisine à la mode de Bretagne et ajoutait au menu quelques plats préparés à la mode de la prairie, « ces crêpes que l'on fait sauter sur des plaques de fonte » et ces *pancakes* dans lesquels on reconnaît les *flapjacks* des trappeurs et des coureurs de bois ².

« J'avais appris chez les Iroquois à braver la fumée de sorte que je me comportais bien autour de mon feu de branches vertes et mouillées. Cette vie de soldat est très amusante; je me croyais encore parmi les Indiens. En mangeant notre gamelle, sous la tente, mes camarades me demandaient des histoires de mes voyages; ils me les payaient en beaux contes : nous mentionnons tous comme un caporal au cabaret avec un conscrit qui paye l'écot ³. »

Nous donnerions beaucoup pour qu'à ce moment quelque auditeur de Chateaubriand eût noté sur ses tablettes les beaux contes que le jeune homme avait rapportés de ses voyages. C'est sans doute alors que se produisit dans son esprit le premier « arrangement » de ses souvenirs, et

1. *Essai*, II, 418, n. Sur l'histoire de ce manuscrit, voir P. Martino. *A propos du voyage de Chateaubriand en Amérique*, *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet 1909.

2. Le mot est en anglais dans le texte : *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 70.

3. *Id.*, II, 59.

qu'il commença à amplifier. Les Indiennes peu appétissantes qu'il avait rencontrées près du Niagara subirent une première transformation; les quelques heures passées en compagnie des dames de petite vertu des Florides devinrent une aventure voluptueuse bien propre à faire pâlir d'envie les sous-lieutenants du régiment, et pour preuve de sa véracité, Chateaubriand ne pouvait-il pas montrer « un petit turban de toile de bouleau » qu'il avait reçu de ses amantes exotiques¹?

Il est permis de croire que beaucoup de ces récits de bivouac ont passé dans l'œuvre de Chateaubriand : il en notait les plus beaux dans sa mémoire et, peu à peu, dans son esprit, se dessinaient avec plus de netteté les formes de ses héroïnes : la sylphide prenait corps et déjà la fille de Lopez commençait à hanter les rêves du jeune émigré.

A ces souvenirs personnels, plus ou moins modifiés par le désir de jeter aux yeux de ses camarades un peu de la poudre d'or rapportée de l'Eldorado, vinrent ensuite s'ajouter des données plus précises ramassées au cours de sept années d'aventures, de lectures acharnées et de documentation poursuivie avec rage.

Qui peut dire si dans la figure d'Atala il n'entre pas quelques-uns des traits de cette fille de Bohême qu'il rencontra près de Verdun :

« J'aperçus une famille de Bohémiens campée, avec deux chèvres et un âne, derrière un fossé, autour d'un feu de brandes. A peine arrivais-je, je me laissai choir, et les singulières créatures s'empressèrent de me secourir. Une jeune femme en haillons, vive, brune, mutine, chantait, sautait, tournait, en tenant de biais son enfant sur son sein, comme la vielle dont elle aurait animé sa danse, puis elle s'asseyait sur ses talons tout contre moi, me regardait curieusement à la lueur du feu, prenait ma main mourante pour me dire ma bonne aventure, en me demandant un *petit sou* ². »

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 60.

2. *Id.*, II, 88.

Elle est la sœur de la petite fille à la perle cette sybille des Ardennes qui une nuit laissa Chateaubriand se réchauffer à son feu de brandes. Et Chateaubriand qui n'a jamais oublié ni un regard ni une caresse de femme s'en est certainement souvenu plus tard.

C'est pendant cette odyssée lamentable qui suit la dispersion de l'armée des Princes, que Chateaubriand sent pour la première fois la main du malheur s'appesantir sur lui. Blessé, dévoré de fièvre, atteint de la petite vérole, il se traîne sur les routes de Flandre, parfois recueilli par pitié, hissé dans un fourgon de bagages par les serviteurs de quelque Prince, tantôt abandonné au bord d'un fossé et attendant la mort dans un état à peine conscient et trop faible même pour appeler au secours. Désormais, et pendant plusieurs années, Chateaubriand ne va plus souffrir de ce je ne sais quoi qui toute sa vie l'a accablé de mélancolie, il va pouvoir à bon droit se ranger dans la grande « famille des infortunés ». Nous ne pouvons pas le plaindre trop, si réelles qu'aient été ses infortunes, car le malheur va lui révéler son génie.

Secouru par une femme à Namur, recueilli par une autre femme à Guernesey, transporté à Jersey, ou par bonheur il retrouve son oncle de Bédée, ce fut seulement le 17 mai de l'an de grâce 1793 qu'humble et obscur voyageur, il débarqua à Southampton². Il ne devait repartir pour la France qu'au printemps de l'année 1800, c'est donc sept ans qu'il a passés en Angleterre³. Il arrivait pauvre, inconnu et se croyant condamné à une mort prochaine :

« Ma poitrine s'entreprit; j'étais maigre et pâle, je toussais fréquemment, je respirais avec peine; j'avais

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 93 et suiv.

2. *Id.*, I, 319.

3. Sur le séjour de Chateaubriand en Angleterre, voir surtout : Ernest Dick, *Le séjour de Chateaubriand en Suffolk*, *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1908; F. Baldensperger, *Études d'histoire littéraire*, 2^e série, Paris 1910, p. 93 et suiv.; A. Le Braz, *Au pays d'exil de Chateaubriand*, Paris, 1909; V. Giraud, *Nouvelles études sur Chateaubriand*, Paris, 1912.

des sueurs et des crachements de sang. Mes amis, aussi pauvres que moi, me traînaient de médecin en médecin. Ces Hippocrates faisaient attendre cette bande de gueux à leur porte, puis me déclaraient, au prix d'une guinée, qu'il fallait prendre mon mal en patience, ajoutant : *'tis done, dear sir* : « c'est fait, cher Monsieur¹ ».

Le célèbre Godwin fut cependant plus franc et plus généreux : il refusa de rien accepter du jeune homme à qui il déclara avec netteté qu'il pourrait *durer* quelques mois, peut-être quelques années, pourvu qu'il renoncât à toute fatigue². C'était une condamnation à mort à brève échéance. Comment aurait-il pu se soigner, ses rares guinées une fois épuisées, dans le grenier qu'il partage avec son cousin La Bouëtardais, au milieu d'amis encore plus pauvres que lui encore.

Une âme moins fortement trempée se serait laissé aller au découragement, peut-être aurait eu recours au suicide. L'orgueil va soutenir Chateaubriand, ou plutôt, ce qui est différent, le désir de laisser un nom derrière lui. Cet amour de la gloire qui l'avait poussé à entreprendre le voyage d'Amérique, dans l'espoir de découvrir un passage inconnu auquel il donnerait son nom et qui le rendrait à jamais fameux dans la mémoire des hommes, va le soutenir au milieu des épreuves qu'il lui reste à subir. C'est à sa plume qu'il va demander un gagne-pain, en faisant des traductions anglaises et latines, et c'est par sa plume qu'il va essayer de conquérir la renommée :

« Que me restait-il ? une plume ? elle n'était ni connue, ni éprouvée, et j'en ignorais la puissance. Le goût des lettres inné en moi, des poésies de mon enfance, des ébauches de mes voyages, suffiraient-ils pour attirer l'attention du public ? L'idée d'écrire un ouvrage sur les

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 109. M. Le Braz traduit : « Mon cher Monsieur, vous êtes flambé », ce qui serait une brutalité et non pas seulement une impolitesse. La phrase veut simplement dire, il me semble : « C'est fait, rhabillez-vous, allez-vous en ».

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 111.

Révolutions comparées m'était venue; je m'en occupais dans ma tête comme d'un sujet plus approprié aux intérêts du jour¹. »

Il était encore comme il le fut toujours épris d'idées politiques. Rousseau n'avait fait que gagner dans son cœur, le voyage en Amérique avait renforcé sa haine de la vie de société et l'existence qu'il se voyait forcé de mener le remplissait d'amertume et de révolte. Il fréquentait alors peut-être et en tout cas connaissait l'existence d'une société de réformistes violents qui partageaient bien des idées de Rousseau, il se met à l'œuvre, entasse des notes, multiplie les lectures, et dès cette date prépare l'*Essai sur les Révolutions* qui ne devait paraître qu'en 1797¹.

II

C'est pendant ces années d'exil que Chateaubriand connut le désespoir et descendit au plus profond de la douleur humaine, et c'est aussi à ce moment qu'il commence à devenir le René mélancolique, désenchanté et anarchiste qu'il devait peindre plus tard. Au printemps de l'année 1795, à bout de ressources, affaibli par les privations, il accepte un poste de professeur de français dans une petite ville du comté de Suffolk, c'était pour lui le dernier degré de l'abaissement. L'humiliation fut telle qu'il nous a toujours caché le motif réel de son départ de Londres et qu'à l'en croire on l'aurait appelé à Beccles pour déchiffrer de vieux manuscrits français d'une certaine collection Camden, qui n'a jamais existé. On ne saurait trop lui en vouloir de cette légère dissimulation. Apprendre le français à de méchants écoliers qui

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 111.

2. Au printemps de 1794, croient M. Dick et M. Le Braz; au printemps de l'année suivante, croirait plutôt M. Baldensperger. Il est difficile de se prononcer de façon certaine.

avaient peu de sympathies pour le maître étranger, se moquaient de sa prononciation, lui donnaient des sobriquets, et l'appelaient M. Shatterbrain aurait été un dur métier pour tout autre que pour Chateaubriand. Le *foreign-teacher*, en bien des écoles privées a été longtemps le souffre-douleur des enfants. Être professeur, et tandis qu'en votre âme bourdonne l'essaim des phrases ailées d'*Atala* et de *René*, corriger les fautes de ces turbulents fils de gentilshommes campagnards, maintenir l'ordre toujours troublé dans sa classe, craindre à tout moment de perdre sa position et son unique gagne-pain; humiliations du Petit Chose et de David Copperfield, Chateaubriand les aurait donc ressenties ?

Fort heureusement ses devoirs de « *teacher* » ne l'occupaient que quelques heures par jour : on travaillait peu dans les écoles anglaises à cette date. Sa besogne terminée, il montait sur son poney, allait donner des leçons de conversation aux jeunes Anglaises dans les maisons de campagne des environs. Là au moins, il était mieux traité. Jeune, noble, proche parent du défenseur de l'infortuné Louis XVI, ayant beaucoup voyagé et ayant beaucoup à raconter, il était reçu en égal, invité aux thés, et à toutes les « parties ». Il appréciait surtout dans ces visites l'occasion qu'il y trouvait d'emprunter des livres pour continuer sa documentation pour l'*Essai* toujours sur le métier et peut-être aussi pour les *Natchez*, et plus encore les longues promenades à cheval dans la campagne anglaise, si peu semblable à ces solitudes de l'Amérique qu'il commençait à regretter, mais qui pouvaient au moins lui rappeler les plus riants paysages de sa Bretagne natale.

Il allait bientôt fréquenter surtout la petite ville de Bungay, à quatre lieues de Beccles, et y trouver tant de charmes qu'il s'y fixera pendant quelques mois.

Le ministre protestant, M. Ives, grand helléniste et grand mathématicien se sentit attiré vers le jeune homme et bientôt l'invita chez lui. « On buvait à la manière des

anciens Anglais, et l'on restait deux heures à table après les femmes. M. Ives, qui avait voyagé en Amérique, aimait à raconter ses voyages, à entendre le récit des miens, à parler d'Homère et de Newton¹. » C'est la seconde fois que Chateaubriand trouve un auditoire complaisant, et la seconde fois qu'il repasse ses souvenirs en son esprit ; on peut dater sans crainte de se tromper une amplification plus considérable de son itinéraire de son séjour à Bungay. Nous ne pouvons malheureusement savoir quels étaient les récits de M. Ives ; si comme le colonel Boon, il avait été saisi d'admiration religieuse devant les grands paysages du Nouveau Monde, ou s'il avait rapporté au contraire des anecdotes intéressantes sur les mœurs des Indiens et des coureurs des bois. Si sa bibliothèque était aussi bien fournie que sa cave, Chateaubriand la consulta avec profit. Là il trouva certainement Imlay, Carver et Bartram, d'autres peut-être que nous ne connaissons pas ; de tels ouvrages étaient loin d'être rares à cette date et M. Ives en possédait au moins quelques-uns.

Très vite le jeune émigré fit la connaissance de Mrs Ives, encore charmante de figure, d'esprit et de manière et se sentit attiré vers la fille de la maison, Miss Charlotte, alors âgée de quinze ans. Il n'avait encore jamais vraiment aimé : il était marié, il est vrai, mais si peu qu'il l'avait oublié lui-même. Pour les Indiennes et Floridiennes rencontrées en Amérique, il n'avait pu éprouver qu'une curiosité de voyageur, et ses aventures de sous-lieutenant n'avaient guère laissé de souvenirs en lui. Charlotte arrivait à point nommé pour satisfaire son besoin d'amour et c'est avec délices, sans plus songer à sa femme et à ses malheurs que François-René se plongea dans cette idylle anglaise. Pour Charlotte il dressa un plan d'études, prit pour elle des notes sur la *Divina Commedia* et la *Gerusalemme liberata*, et la fille du pasteur accompagnée du jeune émigré, fit avec la liberté et l'innocence des mœurs

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 134.

anglaises de longues promenades sentimentales dans la campagne de Bungay.

Une chute de cheval ayant immobilisé Chateaubriand, il fut recueilli et soigné dans la maison du pasteur, sa convalescence se prolongea fort longtemps, au delà des bornes vraisemblables. Il vit venir avec désespoir le moment où il lui faudrait se retirer. L'*Essai* qu'il continuait toujours, avançait; il lui fallait être à Londres pour en surveiller l'impression; Charlotte d'ailleurs commençait à s'inquiéter de ce *flirt* qui traînait en longueur sans que le jeune homme se déclarât sur ses intentions et montrait quelque froideur. Le dénouement ne pouvait tarder, il fut tragique :

« Je voyais venir avec consternation le moment où je serais forcé de me retirer. La veille du jour de celui que j'avais annoncé comme celui de mon départ, le dîner fut morne. A mon grand étonnement, M. Ives se retira au dessert en emmenant sa fille, et je restai seul avec Mme Ives : elle était dans un embarras extrême. Je crus qu'elle m'allait faire des reproches d'une inclination qu'elle avait pu découvrir, mais dont jamais je n'avais parlé. Elle me regardait, baissait les yeux, rougissait; elle-même séduisante dans ce trouble, il n'y a point de sentiment qu'elle n'eût pu revendiquer pour elle. Enfin, brisant avec effort l'obstacle qui lui ôtait la parole : « Monsieur, me dit-elle, en anglais, vous avez vu ma confusion : je ne sais si Charlotte vous plaît, mais il est impossible de tromper une mère; ma fille a certainement conçu de l'attachement pour vous. M. Ives et moi nous nous sommes consultés; vous nous convenez sous tous les rapports; nous croyons que vous rendrez notre fille heureuse. Vous n'avez plus de patrie; vous venez de perdre vos parents; vos biens sont vendus; qui pourrait donc vous rappeler en France? En attendant notre héritage vous vivrez avec nous. »

« De toutes les peines que j'avais endurées, celle-là me fut la plus sensible et la plus grande. Je me jetai aux

genoux de Mme Ives ; je couvris ses mains de mes baisers et de mes larmes. Elle croyait que je pleurais de bonheur, et elle se mit à sangloter de joie. Elle étendit le bras pour tirer le cordon de la sonnette ; elle appela son mari et sa fille : « Arrêtez ! m'écriai-je ; je suis marié ! » Elle tomba évanouie ¹. »

Peut-être quand il écrivit cette scène, longtemps plus tard, Chateaubriand a-t-il dramatisé un peu ; une chose est certaine, son désespoir. Pendant quelques semaines, quelques mois peut-être, il avait oublié près de la charmante Anglaise l'exil, les privations, le taudis de Londres, les leçons données à des pécores provinciales, sottes et laides et à de méchants gamins. Il s'était réchauffé au foyer familial, alanguï dans ses douceurs, lui qui n'avait plus de foyer et dont la famille était dispersée, il se trouvait brusquement rejeté au plus profond de cette vie qui lui était odieuse, et plus que tout, au moment de renoncer à Charlotte, il s'apercevait qu'il l'aimait sincèrement, ingénument, de toute l'ardeur d'un cœur encore bien jeune malgré les souffrances et les épreuves. Il aimait, il était aimé, et ne pouvait céder à son amour : tout lui commandait de s'éloigner au plus vite, le désespoir au cœur, et laissant derrière lui le désespoir. Il nous a dit quels sentiments l'agitaient à son retour à Londres. Lui seul était capable de s'analyser avec cette cruauté.

« Revenu à Londres, je n'y trouvai pas le repos : j'avais fui devant ma destinée comme un malfaiteur devant son crime. Combien avait dû être pénible à une famille si digne de mes hommages, de mes respects, de ma reconnaissance, d'éprouver une sorte de refus de l'homme inconnu qu'elle avait accueilli, auquel elle avait offert de nouveaux foyers avec une simplicité, une absence de soupçon, de précaution qui tenaient des mœurs patriarcales. Je me représentais le chagrin de Charlotte, les justes reproches que l'on pouvait et que l'on devait

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 136.

m'adresser : car enfin j'avais mis de la complaisance à m'abandonner à une inclinaison dont je connaissais l'insurmontable illégitimité.... Une chose restait pure et charmante en moi, quoique profondément triste : l'image de Charlotte, cette image finissait par dominer mes révoltes contre mon sort. Je fus cent fois tenté de retourner à Bungay, d'aller non me présenter à la famille troublée, mais de me cacher sur le bord du chemin pour voir passer Charlotte, pour la suivre au temple où nous avions le même Dieu, sinon le même autel, pour offrir à cette femme à travers le ciel, l'inexprimable ardeur de mes vœux, pour prononcer, du moins en pensée, cette prière de la bénédiction nuptiale, que j'aurais pu entendre de la bouche d'un ministre de ce temple.... Errant de résolution en résolution, j'écrivais à Charlotte de longues lettres que je déchirais. Quelques billets insignifiants que j'avais reçus d'elle me servaient de talisman ; attachée à mes pas par ma pensée, Charlotte, gracieuse, attendrie, me suivait, en les purifiant, par les sentiers de la sylphide. Elle absorbait mes facultés ; elle était le centre à travers lequel plongeait mon intelligence, de même que le sang passe par le cœur ; elle me dégoûtait de tout, car j'en faisais un objet perpétuel de comparaison à son avantage. Une passion vraie et malheureuse est un levain empoisonné qui reste au fond de l'âme et qui gâterait le pain des anges¹. »

C'est à ce moment précis, on n'en peut douter, dans ces semaines d'égarement qui suivirent le départ de Bungay que naquit René. Quelles qu'aient été les prédispositions à la tristesse de Chateaubriand, les sombres pensées qui vinrent l'assaillir sous les ombrages de Combourg et à son arrivée à Londres, il lui restait à souffrir vraiment et peut-être à faire souffrir pour devenir lui-même. Désormais toutes possibilités d'un bonheur même médiocre avaient disparu pour lui, il se voyait

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 139-41.

poursuivi par une fatalité envieuse, encerclé par les lois sociales, aigri par le malheur, se croyant de nouveau condamné à une mort proche : il était vraiment « l'être le plus tourmenté qui fût sur la terre ¹. »

Il se peut qu'à ce moment il ait écrit la fameuse lettre de René à Céluta, publiée seulement longtemps plus tard dans les *Natchez* ; il est probable en tout cas que c'est à ce moment seulement qu'il introduisit le caractère de René tel que nous le connaissons dans son épopée de l'homme de la nature. Chose étrange il lui avait fallu venir à Bungay, dans un obscur vallon de la campagne anglaise pour trouver ce qui va constituer le thème principal des *Natchez*, d'*Atala*, de *René*, des *Martyrs* et du *Dernier des Abencérages*, ce thème du départ qui semble si essentiellement depuis lui le thème des romans exotiques. Dans toutes ses œuvres il mettra un souvenir de la scène où il dut quitter en hâte le foyer, où il avait connu le bonheur sans espoir de jamais revoir celle qu'il aimait. Nous verrons plus loin quelles scènes précises des *Natchez* et d'*Atala* ont eu pour « source » son aventure sentimentale et malheureuse avec Charlotte Ives ². Nous avons pour nous renseigner de façon précise sur son état d'esprit, un document précieux dans cet *Essai sur les Révolutions* commencé dès son arrivée en Angleterre, continué au hasard de ses lectures et de ses loisirs de professeur, souvent abandonné pour les *Natchez* et souvent repris et qu'il allait enfin terminer dans les derniers mois de l'année 1796.

II

L'*Essai* devait être le compendium de son existence comme poète, moraliste, publiciste et politique. C'était

¹ *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 146.

² Je ne peux cependant admettre sans réserve la conclusion de M. Le Braz « qu'*Atala*, c'est Charlotte ». Le caractère d'*Atala* est, nous le montrerons, infiniment plus complexe.

un énorme manuscrit dont il ne publia qu'une partie; après le volume que nous connaissons venaient « les recherches et annotations de l'annaliste, les lais et virelais du poète, les *Natchez*, etc. ». Il existe donc entre l'*Essai* et les poèmes américains de Chateaubriand un lien intime de pensée sinon d'intrigue et nous avons le droit à ce titre de nous en occuper ici. Il est de plus nécessaire de déterminer les différentes étapes parcourues par la pensée du poète entre 1793 et 1801 date de la publication d'*Atala*, dans ces années où sans cesse il doit remanier le plan de son épopée primitive, pour nous permettre d'établir avec plus de certitude les traces des rédactions antérieures qui ont pu subsister dans l'œuvre telle que nous la connaissons.

Malgré son désordre et ses contradictions qui permettent d'y retrouver les théories les plus opposées, et bien que M. Jules Lemaître et M. V. Giraud en aient donné des analyses très complètes, il nous faut cependant étudier à nouveau l'*Essai* en nous plaçant à un point de vue quelque peu différent. Il importe avant tout en effet, pour notre enquête, de déterminer aussi nettement que possible quelle était l'attitude de Chateaubriand à l'égard de la société au moment où il composait ses poèmes exotiques. Était-il encore possible, à ses yeux, de trouver le bonheur au milieu des gens de sa race et de son pays, en se pliant à leurs habitudes, en obéissant à leurs préjugés et à leurs conventions? Était-ce au contraire chez les Indiens du Nouveau Monde, encore libres dans la prairie inviolée, loin des blancs et de la civilisation que les infortunés pouvaient se réfugier pour trouver l'oubli et la paix du cœur; ou la nature de l'homme voulait-elle que sous aucun climat l'âme inquiète ne pût rencontrer le repos, et qu'incapable de vivre avec ses semblables, il ne pût cependant s'accommoder d'une existence nouvelle? De la solution adoptée par Chateaubriand va dépendre très étroitement le caractère de son exotisme; car tout se ramène pour le René des *Natchez* à un seul problème :

parviendra-t-il à oublier ses habitudes de civilisé et tout ce qui l'enchaîne au vieux monde, pour redevenir entre les sauvages l'homme de la nature insouciant, libre et bon qu'avait peint Jean-Jacques dans le *Discours sur l'Inégalité*¹?

Dans l'esprit de Chateaubriand lui-même c'était là un des problèmes essentiels qu'il importait le plus de résoudre, et c'est parce qu'à cette date il avait eu le courage « de s'arracher aux jouissances de la fortune pour aller au delà des mers contempler le plus grand spectacle qui puisse s'offrir à l'œil du philosophe, l'homme libre de la nature et l'homme libre de la société, placés l'un près de l'autre sur le même sol », qu'il se croyait le droit de parler².

De façon générale, et malgré des contradictions de détail, dans l'*Essai*, Chateaubriand se montre anti-social et anti-chrétien, ce qui ne veut pas dire anti-religieux. De la religion de son enfance il n'attend plus aucune consolation, tout en regrettant et en souffrant de ne pas croire. Pénétré qu'il est des idées des philosophes, il n'a plus de respect ni pour les prêtres qu'il considère volontiers comme des imposteurs, ni pour les cérémonies du culte, dans lesquelles il est tout disposé à voir de grossières superstitions³. Il ne peut cependant, tout en considérant que les jours du christianisme sont comptés, s'empêcher de se demander avec angoisse quelles croyances ou quelles illusions viendront désormais consoler les malheureux sur leur lit de mort et adoucir leurs derniers moments⁴. On ne peut accepter généralement ni l'illuminisme de Swedenborg, ni une religion

1. Ce livre était composé quand j'ai lu les chapitres que Pierre Maurice Masson a consacrés à Chateaubriand dans son bel ouvrage intitulé *Rousseau et la Restauration religieuse*, Paris, 1916. On y pourra voir que partant d'un point de vue différent et utilisant d'autres matériaux nous arrivons à peu près à la même conclusion.

2. *Essai*, Introduction, I, 13.

3. *Id.*, ch. XLIV et XLV.

4. *Id.*, II, 353.

où les vertus seraient personnifiées, ni même la religion naturelle que le sage peut suivre, mais qui est trop au dessus de la foule¹, et Chateaubriand est tenté à la réflexion de maudire les Encyclopédistes pour l'œuvre de destruction qu'ils ont accomplie. Pour lui qui appartient à une élite c'est du Dieu de Jean-Jacques qu'il se réclame, il le déclare tout net dans un « sermon socien » qui se ressent singulièrement de la lecture de l'*Émile*, mais où l'auteur du *Génie du Christianisme* transparaît cependant par endroits :

« Il est un Dieu! Les herbes de la vallée et les cèdres du Liban le bénissent, l'insecte bruit ses louanges, et l'éléphant le salue au lever du soleil; les oiseaux le chantent dans le feuillage, le vent le murmure dans les forêts, la foudre tonne sa puissance, et l'Océan déclare son immensité; l'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu.

« O Toi que je ne connais point! Toi, dont j'ignore le nom et la demeure, invisible architecte de cet univers, qui m'a donné un instinct pour te sentir, et refusé une raison pour te comprendre, ne serais-tu qu'un être imaginaire? que le songe doré de l'infortune? Mon âme se dissoudrait-elle avec le reste de ma poussière? Le tombeau est-il un abîme sans issue, ou le portique d'un autre monde? N'est-ce que par une cruelle pitié que la nature a placé dans le cœur de l'homme l'espérance d'une meilleure vie à côté des misères humaines? Pardonne à ma faiblesse, Père des Miséricordes! Non, je ne doute point de ton existence; et soit que tu m'aies destiné une carrière immortelle, soit que je doive passer et mourir, j'adore tes décrets en silence, et ton insecte confesse ta Divinité². »

Mais ce Dieu qu'adore Chateaubriand étant trop haut et trop peu évident pour la masse du peuple, que vont donc devenir les nations privées de cet appui indispensable qu'est l'idée religieuse, seul fondement de toute morale?

1. *Essai*, II, 391.

2. *Id.*, II, 288.

Vont-elles enfin, éclairées par les lumières grandissantes s'unir sous un même gouvernement dans un état de bonheur inaltérable, ou, au contraire, vont-elles retourner à la barbarie et s'entredétruire? Cette dernière solution est celle qui paraît la plus probable à Chateaubriand. La Révolution française n'est que le commencement d'un incendie qui va bientôt s'étendre au monde entier, le commencement de ce retour vers le passé qui ramènera l'humanité non plus vers le bonheur des premiers temps, mais vers la barbarie des époques sans lumières¹.

Il est chimérique en effet d'espérer une amélioration du sort de l'humanité tant que nous vivrons en société : « on a beau se torturer, faire des phrases et du bel-esprit, le plus grand malheur des hommes c'est d'avoir des lois et un gouvernement² ».

Mais si tous les hommes sont malheureux par le fait même qu'ils naissent dans une société corrompue, il en est sur qui la main de la destinée s'appesantit plus particulièrement, ce sont les « infortunés » à qui Chateaubriand dédie un de ses chapitres. Leur infortune peut cependant se ramener à une seule cause : la privation. « Que celle-ci varie à l'infini ; que l'un regrette un trône, l'autre une fortune, un troisième une place, un quatrième un abus ; n'importe, l'effet reste le même pour tous. M... me disait : Je ne vois qu'une infortune réelle : celle de manquer de pain. Quand on a la vie, l'habit, une chambre et du feu, les autres maux s'évanouissent. Le manque du nécessaire absolu est une chose affreuse, parce que l'inquiétude du lendemain empoisonne la raison. M... avait raison, mais cela ne tranche pas la question³. »

Au reste si la misère a des causes matérielles, elle ne

1. *Essai*, II, 95. Sur ce dernier point, Chateaubriand est très nettement influencé par l'abbé Raynal qui avait mis en avant une théorie presque semblable.

2. *Id.*, II, 409.

3. *Id.*, II, 163. Chateaubriand a évidemment composé ce passage dans son « grenier » de Londres ou sur le souvenir tout récent des misères qu'il y avait subies.

tarde pas à déterminer chez l'homme le mieux trempé un abaissement moral. C'est elle qui le plie à des besognes vulgaires, le force à renoncer au plus précieux des biens, à ses pensées et à sa vie intérieure pour consacrer toute son attention à un travail mercenaire :

« Que faudrait-il faire pour se procurer ce premier besoin? Travailler, répondent ceux qui n'entendent rien au cœur de l'homme. Nous supportons l'adversité, non d'après tel ou tel principe, mais selon notre éducation, nos goûts, notre caractère et surtout notre génie. Celui-ci, s'il peut gagner passablement sa vie par une occupation quelconque, s'apercevra à peine qu'il a changé de condition; tandis que celui-là, d'un ordre supérieur, regardera comme le plus grand des maux de se voir obligé de renoncer aux facultés de son âme, de faire sa compagnie de manœuvres dont les idées sont confinées autour du bloc qu'ils scient, ou de passer ses jours, dans l'âge de la raison et de la pensée, à faire répéter des mots aux stupides enfants de son voisin. Un pareil homme aimera mieux mourir de faim, que de se procurer à un tel prix les besoins de la vie. Ce n'est donc pas chose si aisée que d'associer le nécessaire et le bonheur : tout le monde n'entendra pas ceci ¹.

C'est sans doute dans les premiers temps de son séjour à Beccles que Chateaubriand écrivait ces lignes : il s'était résigné à Londres à scier son bloc, en se mettant aux gages des libraires, il était forcé maintenant pour quelques schillings de faire répéter des mots aux enfants du voisinage. On se l'imagine aisément, la journée odieuse terminée, se retirant dans sa chambre, tirant du fond de sa malle un des rares livres qu'il avait apportés de Londres, précieux trésor! ou se mettant à sa table « lorsque tout repose, entre deux ou trois heures du matin, au murmure du vent et de la pluie qui battent contre les fenêtres, écrivant ce qu'il sait des hommes ². »

1. *Essai*, II, 164.

2. *Id.*, II, 172.

Il est cependant sinon des remèdes, au moins des adoucissements aux maux dont souffrent les infortunés. On peut se raidir dans la destinée la plus misérable, et Chateaubriand nous trace le plan du système de discipline intérieure qui va permettre de résister au malheur et de regagner le respect de soi-même.

Il cherchera tout d'abord à éviter la société des hommes, le fracas des jardins publics et des rues passagères, le spectacle des palais brillamment éclairés qui ne pourraient que raviver sa douleur et rendre plus poignant le contraste entre sa destinée et celle des heureux de la terre. « C'est en effet, dit-il ailleurs, en citant Bernardin de Saint-Pierre, l'instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrants de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts, comme si des rochers étaient des remparts contre la fortune et comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme ¹ ! »

Il faut donc aller mourir en quelque trou, comme une bête blessée, et sans solliciter la compassion des hommes qui n'ont que mépris pour le malheureux et crieraient volontiers sur son passage : « Un Paria, un Paria ! » Mais bientôt la solitude même apportera quelque adoucissement aux maux dont le malheureux est accablé, et il laissera bercer sa douleur par la grande consolatrice :

« Lorsque les chances de la destinée nous jettent hors de la société, la surabondance de notre âme, faute d'objet réel, se répand jusque sur l'ordre muet de la création, et nous y trouvons une sorte de plaisir que nous n'aurions jamais soupçonné. La vie est douce avec la nature. Pour moi je me suis sauvé dans la solitude, et j'ai résolu d'y mourir, sans me rembarquer sur la mer du monde. J'en contemple encore quelquefois les tempêtes comme un homme jeté seul sur une île déserte, qui se plaît, par une secrète mélancolie, à voir les flots se briser au loin sur les

côtes où il fit naufrage. Après la perte de nos amis, si nous ne succombons à la douleur, le cœur se replie sur lui-même; il forme le projet de se détacher de tout autre sentiment, et de vivre uniquement avec ses souvenirs. S'il devient moins propre à la société, sa sensibilité se développe aussi davantage. Le malheur nous est utile; sans lui les facultés aimantes de notre âme resteraient inactives : il la rend un instrument tout harmonie, dont au moindre souffle, il sort des murmures inexprimables. Que celui que le chagrin mine s'enfonce dans les forêts; qu'il erre sous leur voûte mobile; qu'il gravisse la colline, d'où l'on découvre, d'un côté de riches campagnes, de l'autre le soleil levant sur des mers étincelantes, dont le vert changeant se glace de cramoisi et de feu, sa douleur ne tiendra point contre un pareil spectacle : non qu'il oublie ceux qu'il aima, car alors ses maux seraient préférables, mais leur souvenir se fondra avec le calme des bois et des cieux : il gardera sa douceur et ne perdra que son amertume. Heureux ceux qui aiment la nature : ils la trouveront, et trouveront seulement elle, au jour de l'adversité¹ ! »

Nous saisissons ici, sur le vif, la marche qu'a suivie l'esprit de Chateaubriand, au moment même où il composait les *Natchez*, et où *Atala* commençait à hanter ses rêves. Autour de lui, dans le monde de l'émigration il n'avait vu que des malheureux, ou qui pis est d'égoïstes étourdis; à Beccles encore plus qu'à Londres, il s'était senti persécuté, s'était enfoncé dans une analyse implacable de son être, remâchant sa douleur et en accroissant l'amertume. Il est prêt à envier, cette fois sincèrement, et sans qu'il faille voir là aucun procédé littéraire, la vie des sauvages qu'il avait rencontrés dans ses courses en Amérique. Il les voit à cette date, non pas tels qu'ils étaient en réalité, mais tels qu'il aurait voulu être lui-même, libres et sans pensées qui les torturent, simples

et parfaitement heureux. Il lui fallait sentir le poids de l'adversité pour que dans son esprit une transformation complète de ses souvenirs s'opérât. Il lui fallait avoir vu des sauvages, avoir passé quelque temps avec eux, puis avoir oublié en partie ce qu'ils étaient, avoir été heureux, s'être cru une sorte de surhomme contemplant d'un œil plein de pitié le reste de sa race dégénérée¹, puis avoir été réduit pour ne point mourir de faim à accepter une position qu'il considérerait comme humiliante, pour qu'il éprouvât la nostalgie des grandes solitudes du Nouveau Monde et qu'il écrivit *Atala* et les *Natchez*, ébauchés peut-être sous la hutte des sauvages, mais composés bien certainement pendant l'exil de Londres.

C'est sous l'empire de ces sentiments « retournant la tête pour jeter en arrière un œil de regret » qu'il écrivit la fameuse *Nuit chez les Sauvages de l'Amérique*, qui sert de conclusion à l'*Essai*, non point sur des notes prises au moment même, mais d'après des souvenirs très modifiés par son malheur présent. Loin d'être repoussé et tourné en ridicule, il avait été accueilli par les Indiens comme un hôte envoyé par les dieux, lui qui pourtant appartenait à la race spoliatrice des blancs. Il avait été soigné par eux, sauvé par eux après sa chute, et comparant le traitement qu'il avait reçu aux mains de ces sauvages, à la vie qu'il menait alors en Angleterre, il se croyait le droit de s'écrier :

« Bienfaisants sauvages, vous qui m'avez donné l'hospitalité, vous que je ne reverrai sans doute jamais, qu'il me soit permis de vous payer ici un tribut de reconnaissance. Puissiez-vous jouir longtemps de votre précieuse indépendance, dans vos belles solitudes où mes vœux pour votre bonheur ne cessent de vous suivre. Inséparables amis, dans quel coin de vos immenses déserts habitez-vous à présent? Êtes-vous toujours ensemble, toujours heureux? Parlez-vous quelquefois de l'étranger de la forêt? Vous dépeignez-vous les lieux qu'il habite? Faites-vous des souhaits pour son bonheur au bord de

vos fleuves solitaires? Généreuse famille, son sort est bien changé depuis la nuit qu'il passa avec vous; mais du moins est-ce une consolation pour lui, si, tandis qu'il existe au delà des mers, persécuté des hommes de son pays, son nom, à l'autre bout de l'univers, au fond de quelque solitude ignorée, est encore prononcé avec attendrissement, par de pauvres Indiens ¹. »

III

Entre la publication de l'*Essai sur les Révolutions* et le retour de Chateaubriand en France, trois années allaient s'écouler. Délivré de tout souci matériel, accueilli et fêté à Londres par la société de la haute émigration, il allait connaître les premiers rayons de la gloire littéraire. Sa conversion survenue à la suite de la mort de sa mère et de sa sœur, et en même temps à la suite d'une lente évolution morale que l'on peut pressentir dans l'*Essai*, ne devait guère se produire avant la fin de 1798 et peut-être pas avant 1799. C'est donc deux années au moins dont il disposa pour continuer à écrire son épopée de l'homme de la nature dont il devait détacher *Atala* et *René*. C'est sans aucun doute à ce moment qu'il complète cet énorme manuscrit de 2383 pages in-folio où il entassait pêle-mêle ses « inventions, ses études, ses lectures », qu'il laissa derrière lui à Londres et qu'il devait retrouver de façon miraculeuse, bien des années plus tard. Il apparaît bien que dès cette date *Atala* avait pris forme et qu'il en lut des passages dans les cercles où il fréquentait.

« Chateaubriand, écrit le fils de Mallet du Pan, donna un soir une séance de lecture chez Malouet : il y lut *Atala*

1. *Essai*, II, 427. Chateaubriand a mis en note : « C'est à peu près l'apostrophe aux sauvages qui termine *Atala* ». A peu près, oui, mais non pas tout à fait; nous verrons qu'en retouchant son œuvre il a changé plus que quelques mots, c'est l'esprit même de l'apostrophe qui est différent dans l'épilogue d'*Atala*.

et quelques croquis de son œuvre ultérieure, le *Génie du Christianisme*. Plusieurs personnages de marque de l'émigration étaient dans l'assistance, et de Calonne et mon père se trouvaient présents. Après la lecture, mon père dit aux personnes qui étaient près de lui : « Il y a du talent dans tout cela, mais je ne comprends rien à ses harmonies de la Nature et de la Religion, et de Calonne fut d'accord avec lui là-dessus ¹. »

Les mémoires inédits de Montlosier parlent des réunions qui se tenaient chez la princesse d'Hénin : « Là, Delille lisait ses vers, Chateaubriand racontait ses voyages, Malouet parlait des colonies où il avait vécu ². »

Un écrivain qui a puisé à la même source confirme ces renseignements. « Le samedi on allait en affluence chez Chateaubriand qui offrait du punch. Il donna un soir lecture d'*Atala*.... Des femmes dans l'auditoire portèrent un jugement plus rigoureux que les hommes. Malgré toutes les critiques, on fut enlevé, entraîné malgré soi, par je ne sais quel charme ascendant et troublant. On sentait pour parler avec le poète, que la flamme divine avait passé par les lèvres de Chactas et l'on emportait avec soi la flèche empoisonnée. »

C'est probablement vers la fin de 1797, ou le commencement de 1798 qu'il renoue connaissance avec Fontanes qu'il avait autrefois fréquenté à Paris. Dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* il nous rapporte les longues promenades qu'il fait avec lui dans les parcs et la banlieue de Londres, et les sages conseils que Fontanes qui, pour le style, se piquait d'être un pur classique, donnait au fougueux auteur de l'*Essai* ³. Une lettre de Chateaubriand à Fontanes datée du 15 août 1798 nous apprend que les *Natchez* bien

1. B. Mallet, *Mémoires et correspondance de Mallet du Pan*, p. 301, n., Paris, 1851, cité par M. Baldensperger, *Études d'histoire littéraire*, 2^e série, p. 147. C'est également à M. Baldensperger que j'emprunte les deux citations suivantes.

2. Baldensperger. p. 118.

3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 172.

que peu avancés encore continuaient d'occuper sa pensée :

« De vous à moi, et de la Grèce sauvée aux Natchez, y disait-il, la chute est immense; mais vous voulez que je vous parle de moi. Je vous dirai que le courage m'a abandonné depuis votre départ; tout ce que j'ai pu faire a été de mettre au net un troisième livre et d'imaginer une nouvelle division du plan. Chaque livre portera un titre particulier. Les deux premiers, par exemple, s'appelleront les *livres du Récit*; le troisième, le *livre de l'Enfer*; le quatrième, le *livre des Mœurs*; le cinquième, le *livre du Ciel*; le sixième, le *livre d'Otaïiti*; le septième, le *livre des Lois*, etc., etc.; de même que les anciens disaient le livre de la *Colère d'Achille*, le livre des *Adieux d'Andromaque*, etc., et de même qu'Hérodote avait divisé son histoire. Cette sorte de division toute antique que je fais ainsi revivre, a quelque chose de singulièrement attrayant, et d'ailleurs favorise beaucoup mon travail¹. »

Quelques-unes de ces divisions primitives subsistent encore dans l'édition des *Natchez* de 1826. Nous nous contenterons ici de remarquer une fois de plus que c'est après son aventure d'amour avec Charlotte Ives, durant son second séjour à Londres, évidemment avant que Chateaubriand ait conçu l'idée d'écrire un ouvrage sur la religion chrétienne, qu'il tente de mettre définitivement son poème sur pied.

Il lui reste cependant quelque chose à connaître, une nouvelle expérience à faire pour prendre pleinement conscience de son génie. Malgré tout le lyrisme des *Natchez* et les descriptions éblouissantes qu'ils contiennent, il suffit d'en rapprocher les plus belles pages d'*Atala* pour voir que Chateaubriand avait encore à gagner, non point tant au point de vue du style peut-être qu'au point de vue du sentiment. Trop peu de traits encore parlent à l'âme dans cette longue épopée américaine, on y sent

1. *Correspondance de Chateaubriand*, I, 11, éditée par Louis Thomas, Paris, 1912. On trouvera la lettre de Fontanes datée du 28 juillet 1798 dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 173.

quelque chose de tendu et de raidi, les larmes que versent en abondance les héros nous touchent peu et leurs apostrophes nous émeuvent rarement. Que la conversion de Chateaubriand ait été sincère ou non, qu'elle ait été amenée par la mort de sa mère, et le remords des peines qu'il lui avait causées, ou qu'elle ait été le résultat d'une lente évolution morale qui s'étendrait de 1797 à 1800, on ne peut nier en tout cas qu'il n'y ait un abîme entre les deux œuvres. Dans l'intervalle, Chateaubriand a non seulement profité des leçons de Fontanes, mais il a souffert et il « a pleuré », il est retourné à la religion de son enfance et a retrouvé sinon la paix du cœur, au moins un adoucissement à cette tristesse qui le rongait depuis sept ans. L'auteur des *Natchez* et de l'*Essai* cherche encore sa voie en gémissant, dans *Atala*, les cordes de sa lyre trop raidies jusqu'ici se sont détendues, les années d'apprentissage sont terminées et la gloire attend en France le pauvre émigré qui débarque à Boulogne et rapporte dans sa malle le *Génie*, *Atala* et *René*.

CHAPITRE V

LES SOEURS AÎNÉES DES HÉROÏNES DE CHATEAUBRIAND

CHACTAS et Atala, les deux sauvages que Chateaubriand avait ramenés avec lui de ses courses lointaines, n'étaient pas, quoi qu'il en ait dit, des êtres d'une espèce inconnue. Il y avait de longues années qu'il existait en France en marge de la grande littérature une littérature de récits de voyages et de productions exotiques qui présente quelque intérêt. L'exotisme américain aussi bien que l'exotisme oriental avait été à la mode au xvii^e et au xviii^e siècle, et nombreux sont les contes, les romans, les comédies, les tragédies et les opéras dont la scène était située dans le Nouveau Monde. Il n'était donc pas tout à fait juste de dire que le récit que Chateaubriand donna au public en 1801 « présentait une nature et des mœurs tout à fait étrangères à l'Europe », et l'on peut trouver que Chateaubriand a fait preuve d'ingratitude en oubliant de rappeler le souvenir de ses obscurs devanciers. Si en effet il a mentionné les *Lettres Edifiantes*, les relations de Charlevoix, de Carver et de Bartram, auxquelles il doit tant, c'est en vain que l'on chercherait dans son œuvre la moindre allusion à ceux qui avaient traité avant lui un sujet qu'il reprend dans les *Natchez* : l'histoire d'amour d'un Européen et d'une sauvagesse dans les solitudes du Nouveau Monde. C'est en somme l'aventure fameuse du capitaine Smith et de Pocahontas¹; c'est encore la triste

1. *General history of Virginia*, by captain Smith, London, 1624.

histoire d'Inkle et Iarico racontée par Richard Lingon reprise par Steele dans le *Spectator*, par Dorat dans une de ses *Héroïdes*, par Chamfort dans la *Jeune Indienne* et par d'autres encore au XVIII^e siècle¹. N'était-ce pas aussi le sujet d'un acte des *Indes galantes*, de l'*Alzire* de Voltaire et même des *Incas* de Marmontel? N'avait-on pas vu l'avocat Lebeau dans une relation probablement fantaisiste nous raconter comment il avait été sauvé par la pauvre Marie, cette charmante Huronne qu'il dut abandonner, sans trop de regrets, du reste, pour rentrer en France². Ce type de la sauvagesse aimée par l'Européen qu'elle a sauvé est d'ailleurs si fréquent dans la littérature du XVIII^e siècle que ce n'est qu'en examinant en détail *Atala* et les *Natchez* que l'on peut arriver à déterminer ce que Chateaubriand a emprunté à ses prédécesseurs méconnus, et même alors, il est souvent impossible de le faire avec précision, à moins de ressemblances frappantes dans l'expression. La Révolution même n'arrêtera pas ce goût de l'exotisme; plusieurs œuvres analogues comme sujet à *Atala* et aux *Natchez* parurent dans les dernières années du siècle et l'on ne peut douter que Chateaubriand n'en ait fait son profit. Nous y retrouverons en effet non seulement des Indiennes qui ressemblent étonnamment à Mila, à Celuta et à *Atala*, mais encore des guerriers qui semblent des frères du bon et généreux Outougamiz, et des vieillards qui sont à n'en point douter des frères aînés de Chactas et du P. Aubry. Si extraordinaires que nous paraissent aujourd'hui ces histoires, elles ont presque toutes un fondement de réalité; c'est à la vie même qu'est emprunté le mince fait sur lequel repose le thème littéraire repris par Chateaubriand dans ses romans américains³.

1. J'ai retracé l'histoire et les variations de ce thème littéraire dans mon étude sur l'*Amérique et le rêve exotique au XVII^e et au XVIII^e siècle*, p. 400-407 et 420-421.

2. Voir le même ouvrage, p. 306-312.

3. Il faut cependant reconnaître que dans la réalité ces tou-

Parmi les nombreuses histoires d'Européens aimés par des sauvagesses, il en est une cependant sur laquelle il nous faut insister. En 1790, une poétesse américaine qui signait *Philenia a Lady of Boston*, et dont le nom véritable était Mrs Morton, publiait un poème intitulé *Ouabi or the virtues of nature, an Indian tale...* dédié à l'honorable James Bowdoin, président de l'Académie américaine des arts et des sciences, gouverneur du Massachusetts. Ce poème étudié récemment par MM. Baldensperger et Carré aurait, d'après eux, fourni la matière au conte d'*Azakia et Célario* paru dans le numéro de mai 1798, de la *Bibliothèque britannique* de Genève¹. Comme ce conte a été attribué à Chateaubriand par M. Cassagne aussi bien que par MM. Baldensperger et Carré², il n'est point inutile de reprendre dès son origine l'histoire du thème d'*Azakia et Célario*, et de remonter plus haut que n'ont pu le faire les différents critiques qui s'en sont occupé. Les constatations que nous serons amenés à faire en cours de route pourront nous conduire à modifier ce qui semble une opinion aujourd'hui bien établie.

Dans les annales de la Nouvelle-France le plus fameux des nombreux Français qui fondèrent famille chez les Indiens est certainement le baron de Saint-Castin. Né à Oloron aux environs de 1636, il était venu au Canada comme enseigne dans le régiment de Carignan, et quand en 1667 le régiment fut licencié, le jeune homme avait tel-

chantes aventures n'avaient pas toujours une heureuse fin. Dumont nous raconte l'histoire lamentable du pauvre sergent Dubois qui après avoir épousé une Indienne Missouri la ramena en France où elle fut baptisée en grande pompe à Notre-Dame. Dubois eut le grand tort de retourner avec son épouse chez les Indiens; à peine son escorte fut-elle repartie que la Missouri le fit assassiner et retourna à son ancienne existence. Dumont, *Mémoires historiques de la Louisiane*, chap. xvi.

1. F. Baldensperger et J.-M. Carré, *La première histoire indienne de Chateaubriand et sa source américaine*, *The Modern Language Review*, III, (1913), p. 15.

2. F. Cassagne, *La vie politique de François de Chateaubriand*, Paris, 1911, p. 29.

lement pris goût aux longues courses dans la solitude et aux aventures de la forêt qu'il refusa de retourner vivre à Québec ou de s'établir en quelque ferme. Renonçant à la civilisation ce fut aux Indiens du Penobscot qu'il alla demander l'hospitalité et peu de temps après épousa la fille du grand chef Madockawando. Assez mal vu des Jésuites qui jugeaient sa conduite scandaleuse, trafiquant sans scrupules avec les Anglais de Boston, et faisant même alliance avec eux, il retourna en France après fortune faite en 1699, et à partir de cette date on perd toute trace de lui.

Son compatriote La Hontan, qui comme lui n'avait qu'un patriotisme médiocre, avait cependant rencontré à la fin du XVIII^e siècle trois de ses filles mariées à des Français très honorables, grâce à de fortes dots. Le baron avait eu en plus trois fils qui eurent de nombreux démêlés avec les membres purement français de la famille fort peu disposés à admettre la légitimité de ces métis. Le plus connu d'entre eux est cet Anselme qui fait prisonnier par les Anglais et amené à Boston se vanta d'être Abénaqui par sa mère et revendiqua très fièrement son titre de « commandant général des sauvages ». Il rendit les plus grands services au gouvernement français, faisant une guerre de partisan aux colons anglais, menant la vie la plus licencieuse qui se puisse imaginer et arrivant toujours à racheter par sa bravoure folle le désordre et l'indépendance de sa conduite.

Malgré mes recherches je n'ai pu trouver sur Saint-Castin que ces maigres renseignements ; mais à côté de l'histoire il dut se former sans doute une légende dans la Nouvelle-

1. Sur Saint-Castin et ses fils, voir : La Hontan; *New voyage to North America*, edited by. Reuben Gold Thwaites, 2 vols, Chicago, 1905, t. 1, p. 329; *Collection de Manuscrits contenant lettres, mémoires, et autres documents relatifs à la Nouvelle-France*, 4 vol., Québec, 1883-5. Le premier volume contient plusieurs lettres d'Anselme Saint-Castin. On pourra consulter aussi une lettre écrite par le P. Rasles à son neveu, lettre reproduite dans les *Lettres édifiantes*, et dans les *Jesuits relations* de Thwaites, LXVII, 108.

Angleterre et au Canada, car à la fin du XVIII^e siècle le baron gascon devint le héros de plusieurs poèmes et de plusieurs ouvrages qu'il nous faut maintenant étudier.

C'est en 1789 qu'un magazine américain, l'*American museum*, fondé par Mathew Carey publia une histoire étrange qui me paraît en grande partie traduite du français mais dont je n'ai pu retrouver l'original, intitulée *Azakia, a Canadian story*. Je ne peux que la résumer ici et en traduire aussi fidèlement que possible les passages essentiels, on y verra comment l'auteur anonyme a transformé le caractère du Saint-Castin que nous connaissons.

Une jeune Huronne errant dans les forêts près d'un poste français fut un jour arrêtée par un soldat qui allait la mettre à mal, quand, attiré par les cris de la jeune femme, le baron de Saint-Castin, officier français, arriva, chassa le soldat et « contemplant tant de charmes engageants fut bien près de l'imiter ». « L'ami qui est devant mes yeux m'empêche de te voir », se borna à lui répondre l'Indienne, ce qui est la formule que les Huronnes emploient pour indiquer que leur cœur n'est pas libre. Cette phrase, nous dit l'auteur, n'est pas une formule vaine, elle contient un refus péremptoire et est employée par toutes les femmes des nations sauvages. Le voisinage des Européens et leur exemple n'a jamais été capable d'en diminuer la force.

Saint-Castin, qui était au fait des mœurs de sauvagesses, n'insista pas, mais quelque temps après, ayant tué en duel un de ses compagnons d'armes, le neveu du gouverneur, il s'enfuit chez les Indiens pour échapper au courroux de l'oncle irrité. Azakia le reconnut immédiatement comme son sauveur, et rien ne put surpasser sa joie. Elle le présenta à son mari, Ouabi, qui fit une réception des plus cordiales à celui qui avait protégé la vertu d'Azakia. « Le Grand Esprit soit loué pour t'avoir

1. *American Museum*, vol. VI, 193-199; sept. 1789. Mrs. Morton elle-même a indiqué qu'elle avait trouvé dans cette publication le sujet de son poème.

amené parmi nous, s'écria-t-il. Ce corps, ajouta-t-il en plaçant la main sur son sein, te servira de bouclier pour te défendre; ce casse-tête mettra en fuite ou frappera tes ennemis. Ma cabane sera la tienne; tu verras toujours l'astre brillant du jour apparaître et nous quitter sans que rien ne te manque et sans que rien ne te puisse faire du mal. »

Saint-Castin ayant témoigné de son désir de vivre de la vie de ses hôtes devint bientôt un « véritable Huron » et même consentit à servir comme simple guerrier sous les ordres d'Ouabi qui était le grand chef de son peuple. Au cours d'une expédition contre les Iroquois, il fut blessé et ramené à la hutte d'Azakia qui aidée de ses nombreuses esclaves n'épargna rien pour guérir le guerrier blanc. « Son activité égalait sa sollicitude, on aurait dit une amante veillant sur la précieuse vie de son bien-aimé. » Peu d'hommes auraient pu s'empêcher de tirer les conclusions les plus flatteuses de telles apparences. C'est ce que fit Saint-Castin. Ses désirs « firent revivre ses espérances en même temps que ses forces... ». Ses tendres avances furent cependant accueillies par un nouveau refus : « Arrête, Célario, lui dit Azakia, c'était le nom sauvage de Saint-Castin, arrête, les morceaux de la baguette que j'ai rompu avec Ouabi n'ont pas encore été réduits en cendres. Un fragment reste encore en ma possession, un autre en la sienne. Aussi longtemps qu'ils dureront, je suis à lui et ne peux être à toi. » Ces paroles prononcées de façon péremptoire, déconcertèrent entièrement Saint-Castin. Il n'osa pas pousser le sujet plus loin, mais tomba dans une rêverie mélancolique. Azakia en fut profondément affectée. « Que puis-je faire? lui dit-elle. Je ne puis devenir ta compagne, qu'en cessant d'être la compagne d'Ouabi; et je ne puis quitter Ouabi sans lui causer un chagrin égal à celui que tu ressens toi-même. Réponds-moi, l'a-t-il mérité? » — « Non, répondit Célario, il mérite de m'être entièrement préféré; mais je dois abandonner sa demeure. C'est seulement en cessant de te voir, Azakia,

que je puis cesser d'être ingrat à l'égard d'Ouabi. »

A ces paroles, la face de la jeune sauvagesse se couvrit d'une pâleur mortelle; ses pleurs coulèrent presque en même temps, et elle n'essaya pas de les dissimuler. « Ah, ingrat Célario, s'écria-t-elle en sanglotant, et en pressant ses mains entre les siennes, est-il vrai, ingrat Célario, que tu veux quitter ceux à qui tu es plus cher que la lumière de la brillante étoile du jour? Que t'avons-nous fait pour que tu nous quittes? Manques-tu de quelque chose? Ne me vois-tu pas sans cesse à tes côtés, comme une esclave qui n'a besoin que d'un signe pour obéir? Pourquoi veux-tu que je meure de chagrin. Tu ne peux me laisser sans emporter mon âme avec toi; elle est à toi, comme mon corps est à Ouabi. »

Ouabi lui-même insiste pour que Célario reste dans sa maison, et faisant mieux encore lui confie la garde de sa femme et de sa cabane, pendant qu'il ira en expédition contre les Iroquois. Azakia pour détourner le danger prend alors un parti curieux et bien Huron. C'était de donner à Saint-Castin l'occasion d'avoir d'une autre ce qu'elle-même lui avait obstinément refusé. Les charmes de la rivale qu'elle se choisit elle-même étaient bien faits pour attirer l'attention du jeune Français. « Elle n'avait que dix-huit ans, était très belle et ce qui n'est pas moins important était encore vierge. » Saint-Castin encouragé par Azakia, eut plusieurs entrevues avec Zisma, c'était le nom de la jeune fille, et en peu de jours put lire dans ses yeux qu'elle serait moins sévère que son amie. On ne sait s'il profita de cette découverte; mais Zisma ne lui fit pas oublier Azakia qui de son côté ne semblait avoir aucune disposition à se faire oublier complètement. Saint-Castin, en dépit de ses combats intérieurs, se sentit de plus en plus attiré vers la jeune femme.

Bientôt une péripétie va survenir qui va mettre les deux amants à une rude épreuve. L'expédition contre les Iroquois n'a pas réussi, Ouabi a été fait prisonnier et l'on sait le sort qui est réservé aux prisonniers chez les sau-

vages. Il est condamné à périr dans les plus affreux supplices et peut-être est-ce déjà fait. Or il existe un usage indien qui veut que si dans les quarante premiers jours de veuvage l'ombre de l'époux apparaît en songe à sa veuve, elle doit en conclure qu'elle est attendue dans le pays des âmes, et rien ne peut l'empêcher de se donner la mort. Azakia est résolue à obéir à la coutume, et un jour Saint-Castin la trouve en train de préparer un breuvage mortel extrait de la racine du citronnier, « poison qui dans ce pays est infaillible ». « Tu vois, lui dit alors Azakia, tu vois, cher Célario, je me prépare au long voyage qu'Ouabi m'a ordonné de faire. » « Oh ciel, répondit Célario en l'interrompant, comment pouvez-vous croire à un rêve insensé, à une illusion frivole et trompeuse? » Malgré tous ses efforts, il ne peut ébranler la résolution de la jeune femme; il la décide cependant à attendre quelques jours, pendant lesquels avec quelques guerriers, il ira s'assurer du sort réservé à Ouabi. Il arrive au village Iroquois qui est emporté par surprise et trouve, attaché au poteau de torture, prêt à être brûlé, mais encore sain et sauf, Ouabi lui-même.

Pendant le trajet du retour, Saint-Castin met Ouabi au courant des projets d'Azakia. Il le fit avec une telle émotion que le sauvage se rappelant des circonstances qui jusque-là avaient échappé à son attention commença à soupçonner la nature du sentiment qu'éprouvait le jeune Français pour Azakia.

Quand ils arrivèrent au village, Azakia, qui avait eu un autre rêve et s'apprêtait sans plus attendre à mettre son funeste dessein à exécution, resta tout d'abord immobile et muette; mais sa joie s'exprima bientôt par de vives caresses et par de longs discours. Ouabi prit la parole et lui imposant silence : « Célario, dit-il, tu m'as sauvé la vie, et ce qui m'est encore plus précieux, tu m'as conservé Azakia; elle t'appartient donc plus qu'à moi. Je t'appartiens moi-même, vois si elle suffira à payer pour nous deux. Je te la cède par reconnaissance, mais je ne te

l'aurais pas cédée pour me délivrer du feu allumé par les Iroquois. »

Il faut citer en entier la fin de l'histoire, pour son naïf amoralisme qui rappelle plus le XVIII^e siècle français que les déserts du Canada.

« Ce que ces paroles firent sentir à Célario il est difficile de l'exprimer; non point que cela lui parût ridicule ou étrange, comme il aurait pu sembler à beaucoup d'Européens : il savait que les divorces étaient très fréquents chez les sauvages. Il se séparent aussi facilement qu'ils s'unissent, mais persuadé qu'Azakia ne pouvait pas lui être cédée sans un effort surhumain, il se crut obligé de montrer une générosité égale. Il refusa ce qu'il désirait le plus, mais il refusa en vain. La persévérance d'Ouabi ne put être surmontée. Quant à la fidèle Azakia qui avait résisté aux avances de Saint-Castin, et qui avait refusé de survivre à un époux qu'elle croyait mort, on pourrait peut-être s'attendre à ce qu'elle résistât longtemps à la séparation proposée par son mari. Elle n'y fit pas la moindre objection. Jusque-là elle s'était simplement soumise à son devoir, et pensait qu'elle était libre de suivre son penchant, puisque Ouabi le lui demandait. Les morceaux de la baguette de mariage furent apportés, assemblés et brûlés. Ouabi et Azakia s'étreignirent une dernière fois, et dès ce moment la jeune et belle Huronne fut remise en possession de ses droits de jeune fille. On dit aussi que grâce à quelques missionnaires Saint-Castin la mit en état de devenir sa femme suivant les rites prescrits par les chrétiens. Ouabi de son côté brûla la baguette avec la jeune Zisma, et ces deux mariages si différents dans leur forme furent également heureux. Chaque époux bien assuré qu'il n'avait pas de rival oublia qu'il avait eu un prédécesseur. »

Tel est le premier état de l'histoire de Saint-Castin, ou du moins le premier état que nous connaissions. Il y a là, on peut le voir, bien peu de couleur locale, à peine quelques notations éparses sur les mœurs des sauvages, mais

aucune description des paysages, et nous pouvons l'affirmer sans crainte de nous tromper aucun sentiment qui soit particulièrement exotique.

Dans son poème d'*Ouabi*, paru un an plus tard, Mrs. Morton indiquait comme source de son ouvrage l'*American Museum* de M. Carey, une phrase de Mercier sur les vertus des Indiens, et les lettres de William Penn tout à l'éloge des indigènes du Nouveau Monde. Elle avait introduit quelques changements dans la version primitive : le début avait été modifié comme peu convenable, et la conclusion comme peu intéressante. On ne donne plus à Célario son nom de Saint-Castin et rien n'indique qu'il s'agisse d'un personnage presque historique, il est devenu un étranger forcé de quitter son pays pour avoir tué un vaurien « a ruffian », qui erre dans les solitudes du Nouveau Monde, et sauve des mains d'un farouche Indien la jeune Azakia, femme du chef Huron Ouabi. Le reste du poème est à peu près comme dans la version précédente, mais au dénouement Ouabi expire après avoir donné sa femme à Azakia, ce qui sauve la morale.

Tout ceci dans le texte anglais apparaît d'une innocence rare : il n'y a ni peinture de sentiments, ni paysages, ni pittoresque, et les traits de mœurs se trouvent relégués dans des notes. Ce sont d'ailleurs des détails qui traînaient partout, depuis le baron de La Hontan, sur la façon dont les sauvages faisaient l'amour. Quant au style, il faut citer pour en faire apprécier la rare platitude. Voici deux stances d'un duo d'amour entre Azakia et Célario.

AZAKIA

Does the turtle learn to roam
When her mate has left his home?
Will the bee forsake her hive?
In the wigwam people thrive
Can Azakia ever prove
Guardless of Ouabi's love?

CELARIO

All the turtle charms are thine
All her constant love is mine;

Ev'ry sweet the bee bestows,
 On thy fragrant bosom grows :
 May each bliss descend on thee
 By thy griefs reserv'd for me.
 Yet I must thy choice approve
 Give Ouabi all thy love;
 But with thee I cannot stay,
 Soon, ah, soon I must away....

J'ai vainement cherché dans le poème de Philenia une métaphore, ou une image qui ait pu servir à Chateaubriand, l'expression d'un sentiment qu'il a pu utiliser. S'il a connu *Ouabi*, et s'en est inspiré dans *Atala* il faut plus que jamais admirer le magicien qui a transformé en pur diamant le roc informe ramassé sur la côte granitique du Massachusetts.

Arrivons au conte de la *Bibliothèque britannique* qui est intitulé non point *Ouabi*, comme le poème de Mrs. Morton, mais *Azakia et Célario*, ce qui nous rapproche davantage du titre de l'*American Museum*. Comme chez Mrs. Morton on y voit un jeune Français nommé Célario sauver une jeune sauvagesse des mains d'un Indien farouche, et Azakia reconnaissante conduit l'étranger à son vieux mari qui lui accorde le droit de cité sauvage :

« Parmi les détours obscurs d'une antique forêt que les rayons de l'astre de la nuit ne pénètrent qu'à peine; entre les bancs de rochers entourés de broussailles épaisses, est une vaste et profonde caverne, dont l'entrée n'est connue que des seuls Illinois. Là, les guerriers réunis après le combat qui les a dispersés, comptent et déplorent leurs pertes. Leur chef Ouabi, assis sur un bloc de marbre, au centre d'une aire spacieuse, les exhorte à la vengeance. Il invoque le grand esprit.... Comme on voit un vieux chêne encore verdoyant, respecté par la hache et les années, dominer les rejetons vigoureux d'une forêt, et élever sa tête vénérable parmi les enfants de la même terre, tel apparaît le chef des guerriers, au milieu des compagnons de ses travaux. »

Ouabi, on le voit, a singulièrement avancé en âge et

n'est plus qu'une sorte de Mithridate dans cette nouvelle version. Voici maintenant quelques paysages :

« L'air était embaumé par le parfum des arbustes fleuris. Une vapeur à peine sensible couvrait le paysage, en adoucissait l'aspect, et semblait mettre en harmonie toutes les teintes de la nature.... La pente d'un vert gazon parsemé de locustes et de mûriers, conduisait l'œil par une gradation insensible, jusqu'à un large ruisseau qui serpentait dans des prairies, et dont un brouillard léger marquait le cours jusqu'à la rivière des Illinois, qu'on découvrait comme une lame argentée sur un lointain horizon. Au delà du ruisseau, une majestueuse forêt que le soleil commençait à dorer de ses rayons, s'élevait en amphithéâtre. Elle était couronnée par des bancs de rochers, surmontée de sommets arrondis et verdoyants.... Les oiseaux faisaient entendre leur chant d'amour et le cri de la cigale porté par les zéphirs se mêlait aux concerts des bois. »

Le portrait d'Azakia n'est pas moins conventionnel :

« Il regarde Azakia et il soupire. Elle ne lui avait point encore paru si belle. Une guirlande de fleurs et de plumes flottantes couronnaient ses cheveux d'un noir d'ébène qui tombaient en boucles redoublées sur ses épaules et sur son front. Un manteau blanc, d'un tissu léger, agrafé sur son sein embrassait de ses replis sa taille svelte. Le souple brodequin lui servait de chaussure; le carquois sonnant était suspendu à ses épaules, et elle s'appuyait sur son arc. La rosée de la santé était sur ses lèvres; le feu de la jeunesse brillait dans son regard. Sa démarche, son port gracieux et fier, l'air de majesté répandu sur toute sa personne rappellent à Célario les attributs et les charmes de la déesse des forêts. »

Il se peut que ce soit là du Chateaubriand; malgré les arguments très ingénieux qu'a donnés M. Baldensperger à l'appui de cette thèse je n'en suis pas entièrement convaincu. Les raisons qui ont déterminé la conviction du savant historien de Chateaubriand sont les suivantes :

Le conte d'*Ouabi et Azakia* est imprimé dans la *Bibliothèque Britannique* de Genève, et Fontanes a été en correspondance avec quelques-uns des hommes qui dirigeaient cette publication; Célario entre dans son cinquième lustre, et Chateaubriand a vingt-trois ans quand il entreprend son expédition américaine, Célario s'éprend de sa garde-malade, de même que Chateaubriand s'éprend de Charlotte Ives après sa chute de cheval quand il est soigné par elle au presbytère de Bungay; Ouabi adresse aux deux jeunes gens un discours analogue au fameux sermon du Père Aubry. Tout en reconnaissant le poids de ces probabilités, il faut cependant remarquer que le thème de l'Européen recueilli et sauvé par une sauvage, est un thème conventionnel qui commence à l'histoire de John Smith et de Pocahontas et se retrouve un peu partout ensuite. Le discours d'Ouabi est également un lieu commun littéraire, comme d'ailleurs le discours du Père Aubry et l'on peut retrouver dans les relations des premiers voyageurs en Amérique des vieillards du même type; » c'est un de ces « philosophes nuds » qui ravissaient le bon Léry au xvi^e siècle et que beaucoup ont rencontrés après lui. Il reste que Célario a l'âge qu'avait Chateaubriand au moment du voyage et que le périodique dans lequel parut *Azakia et Célario* était connu de Fontanes et probablement de Chateaubriand.

S'il s'agit ici d'un ouvrage de Chateaubriand ce ne peut être en tout cas qu'un péché de jeunesse, une esquisse maladroite qui ne rappelle que de très loin ses romans américains. Les paysages n'ont rien d'exotique, ce sont les paysages ordinaires de toutes les idylles, seul le « locuste » peut passer pour un arbre étranger à nos pays; mais je ne sache pas que Chateaubriand en ait jamais parlé ailleurs, et il serait curieux qu'il ne l'ait mentionné qu'une seule fois dans ses œuvres. Il serait en tout cas bien étrange que le jeune homme qui avait à cette date écrit la fameuse nuit chez les sauvages du Niagara, la description du cours de l'Hudson que nous

avons citée, et sans doute déjà bien des paysages d'*Atala* fût l'auteur des pages que nous avons reproduites plus haut. Quant à la jeune Azakia, il est difficile de ne pas reconnaître en elle un premier sujet du ballet des *Indes Galantes*, elle en a le costume, elle en porte les accessoires. Si au moins son manteau blanc d'un tissu léger était fait d'écorce de mûrier comme celui de Céluta, si elle ne portait pas au dos un carquois et à la main un arc j'hésiterais peut-être à me prononcer; telle qu'elle nous est présentée, elle ne me semble avoir que bien peu de ressemblance avec les héroïnes américaines de Chateaubriand.

La fortune d'*Ouabi* ne devait pas cependant s'arrêter là. M. Baldensperger en a retracé l'histoire. A la fin de la même année 1798, le *Spectateur du Nord* reproduisit intégralement le conte publié par la *Bibliothèque Britannique*, et le 31 décembre le *Paris pendant l'année...* de Peltier donnait sous une forme grêle et sèche une version légèrement différente de la même aventure. Célario y porte le nom de baron de Castinville ce qui nous rapproche du Saint-Castin de l'*American Museum* et Ouabi cède sa femme à son ami pour épouser la jeune Zisma, comme dans la version primitive. Comme l'a très bien vu M. Baldensperger c'est là un état antérieur du conte, et nous ajouterons, probablement une traduction plus ou moins fidèle de l'histoire publiée par l'*American Museum* en 1789¹.

Quelle que soit la solution que l'on adopte, on peut cependant retenir de ces rapprochements qu'entre 1790 et 1800 les histoires indiennes avaient assez de vogue pour que l'aventure d'*Azakia* fût réimprimée plusieurs fois. Même si ces différentes versions ne contiennent pas

1. M. Cassagne qui a connu cette version l'attribue à Chateaubriand. Je ne crois pas que sur ce point il puisse subsister aucun doute. Cette histoire, dans laquelle, comme le constate très justement M. Cassagne il y a encore plus de Rousseau que de Chateaubriand, ne contient en réalité rien de Chateaubriand. *La vie politique de François de Chateaubriand*, p. 29 et *Question d'Origines à propos de Chateaubriand*, *Revue d'histoire littéraire*, XXI, 716.

d'éléments très nouveaux, on voit cependant que le thème littéraire des amours d'un Européen et d'une sauvagesse, esquissé tant de fois au XVIII^e siècle, continuait d'être à la mode. Ces œuvres pour maladroitesses qu'elles soient ont au moins un intérêt historique, elles préparaient la voie au succès d'*Atala*, et il est au moins permis de supposer que Chateaubriand ne les a pas ignorées.

II

Il y a un progrès certain dans une autre histoire américaine parue à la fin du XVIII^e siècle et qui m'apparaît comme le roman indien le plus curieux et le plus important qui ait été publié avant *Atala*. On y retrouvera non plus indiqués brièvement, mais développés des thèmes que Chateaubriand devait bientôt reprendre, une tentative curieuse pour reproduire le langage figuré des Indiens, une analyse psychologique plus pénétrante que dans les œuvres que nous venons de signaler et surtout une mélancolie très romantique alliée à un souci assez vif de la couleur locale.

Au moment même en effet où Chateaubriand se débattait à Londres contre la misère de l'émigration, un de ses obscurs prédécesseurs faisait paraître à Paris une collection en trois volumes de récits qu'il prétendait avoir recueilli de la bouche d'un vieux chasseur dans un voyage au Canada et intitulés *Veillées américaines*. Ces petits récits ne semblent pas avoir attiré l'attention du public et sans doute ne seraient jamais sortis de la poussière des bibliothèques, si au lendemain du succès d'*Atala* l'auteur anonyme n'avait jugé bon de détacher l'un d'eux de la collection et de le republier sous le titre suivant : *Odérahî, Histoire Américaine, contenant une peinture fidelle des habitans de l'intérieur de l'Amérique septentrionale. A Paris, chez Boiste, Richard, Desenne. Au-dessous du titre, en guise d'épigraphe, se trouvait la phrase suivante :*

Odérahi est une sœur aînée d'*Atala*¹. Cette nouvelle édition contenait une préface dans laquelle l'auteur ou l'éditeur, sans accuser Chateaubriand de plagiat ou même d'imitation flagrante, proclamait qu'*Odérahi* était la sœur aînée d'*Atala*, et que « toutes deux avaient pour mère la Muse qui aime à peindre les hommes de la nature ». « Elles n'ont pas, continuait-il, le même père; encore se trouve-t-il beaucoup de ressemblance entre les amants de cette Muse; tous deux ont éprouvé cet enthousiasme qui inspire à une jeune âme la description des mœurs des sauvages; tous deux ont brûlé du désir de vivre parmi les hommes de la nature, et tous deux étaient très jeunes lorsqu'ils furent inspirés par elle. »

L'éditeur d'*Odérahi* proclamait en effet qu'il n'avait fait que reproduire « des lettres écrites dans le XVIII^e siècle par un Français fait prisonnier par les sauvages sur les frontières du Canada » et tenait lui aussi à donner son récit comme ayant été composé sous la hutte des sauvages.

L'auteur de la préface qui se rend évidemment compte de la valeur d'*Atala* se montre très modeste et n'élève aucune réclamation contre Chateaubriand, mais demande simplement que le succès de la cadette ne fasse pas oublier l'existence de l'aînée, et semble vouloir se tailler un peu de réclame dans le succès de l'auteur d'*Atala*. Moins hésitant et plus net dans ses affirmations, le critique littéraire du *Moniteur* publiait dans le numéro du 27 thermidor an IX un long article dans lequel il comparait les deux ouvrages et concluait à la supériorité manifeste d'*Odérahi*.

1. Voir sur ce point G. Chinard, *Une sœur aînée d'Atala*, *Revue bleue*, 21 décembre 1912. Je n'avais pu à cette date consulter les *Veillées américaines*; M. V. Giraud qui connaissait à la fois *Odérahi* et les *Veillées*, publia quelques semaines plus tard une note dans laquelle il confirmait les hypothèses que j'avais indiquées, d'après l'exemplaire des *Veillées* qu'il avait entre les mains et qui est marqué an III, 2^e édition. *Les Veillées américaines, contribution à l'histoire d'Atala*, *Revue bleue*, 1^{er} février 1913. *Odérahi* serait donc en réalité une troisième édition de ce petit conte.

« Je trouve dans *Atala*, disait-il, des descriptions pompeuses, et quelquefois très poétiques. Le récit dans *Odérahi* est plus simple : on y voit moins de tableaux, mais la scène est toujours remplie, peu de descriptions, mais beaucoup d'action. Dans *Odérahi* comme dans *Atala*, les comparaisons sont fréquentes; trop peut-être, surtout dans *Odérahi*; mais c'est la manière de parler des Indiens, et en général, plus un peuple est encore près de la nature, moins il a d'expressions pour rendre ses idées, et ses sensations : il y supplée par des comparaisons. Celles dont se servent *Odérahi* et les autres personnages du roman, sont moins brillantes que celles qu'emploient *Atala* et *Chactas*, mais elles sont plus naturelles. *Ontérée* ne dit pas comme *Chactas*, en parlant de son amante, qu'il erre avec sa biche altérée dans le désert.

« Il y a moins de merveilleux dans la manière dont *Odérahi* délivre *Ontérée*, que dans celle dont *Atala* délivre *Chactas*. *Atala* glace de terreur le stupide Indien qui gardait le prisonnier, et qui la prend pour *l'esprit des ruines*. *Odérahi* se contente de dire aux bourreaux de son amant qu'elle l'adopte pour lui tenir lieu d'un frère tué dans un combat. Comme ce genre d'adoption est usité chez les sauvages, on ne fait pas de difficulté de lui céder le prisonnier qu'elle emmène avec elle et présente à son père. Enfin il n'y a dans *Odérahi* aucune de ces invraisemblances justement reprochées à *Atala*. La situation d'*Odérahi* est plus intéressante encore que celle d'*Atala*. Elle est plus dans la nature. *Atala*, qu'on me passe le terme, est une espèce d'illusionnée, *Odérahi* est une bonne Indienne très vive, mais extrêmement délicate. J'engage ceux qui ont lu *Atala*, à lire aussi *Odérahi*, ne fût-ce que pour comparer les deux sœurs, et comparaison faite, prononcer sans partialité sur les mérites de l'une et de l'autre. »

Le critique du *Moniteur* ne pouvait à cette date signaler de ressemblances qu'entre *Atala* et *Odérahi*; s'il lui avait été donné de consulter le manuscrit de *René*, et surtout le manuscrit des *Natchez* il aurait trouvé des ressem-

blances encore plus frappantes avec l'humble roman qu'il essayait de tirer de l'oubli. Nous ne nous astreindrons point à rapprocher point par point *Odérahi* de ses sœurs cadettes, ceux qui sont familiers avec les œuvres de Chateaubriand reconnaîtront aisément au passage les analogies de situations et de style qui justifient les revendications de défenseur d'*Odérahi*. Comme en pareille matière rien ne peut remplacer les textes, je m'attacherai surtout à reproduire quelques-unes des pages les plus importantes d'*Odérahi*, en demandant au lecteur, comme le vieux critique, de se prononcer sans partialité.

Dès les premières lignes, nous sommes fixés sur le ton du roman, il est ultra-romantique et ultra-exotique :

« Eugénie! toutes les espérances qui fleurissent dans mon cœur comme de jeunes plantes échauffées par le soleil, ont été flétries par le sort... je ne m'asseoirai jamais sur ta natte, ô mon Eugénie! J'ai vu les arbres se couvrir deux fois de fleurs et de fruits; les neiges ont couvert deux fois les montagnes, depuis que ma main a cessé de tracer sur le blanc les pensées de mon esprit, les sentiments de mon cœur : le fleuve du temps qui m'enchaîne m'a fait traverser d'immenses déserts, voguer sur des lacs, remonter des rivières, parcourir des forêts; une longue suite d'îles, de coteaux, de montagnes a passé devant mes yeux; je n'ai pu une seule fois, attacher ma pirogue au tronc d'un arbre, m'asseoir à son ombre pour pleurer, la tête cachée dans mes mains appuyées à mes genoux. Aujourd'hui que je suis assis en paix sur ma natte, ma main accoutumée à tendre une flèche, à manier une rame, un casse-tête, s'est endurcie : mes doigts ne peuvent plus conduire ma plume qu'avec peine; mon esprit noyé dans le torrent des événements qui se sont écoulés, ne sait où prendre terre; semblable à un oiseau battu par la tempête, il ne connaît plus sa route : la langue de mon pays est presque effacée dans ma mémoire.... Une jeune femme est assise sur ma natte; elle est douce et belle comme toi; l'esprit brille dans ses yeux; le feu de

l'amitié fait palpiter son cœur; elle se plaît à m'apporter des écorces blanches, à exprimer le suc des plantes dans une coquille pour que je puisse t'écrire. »

Nous avons évidemment affaire à un écrivain encore bien maladroit et qui ne sait guère manier les métaphores; mais on peut déjà distinguer dans ces quelques lignes un souci amusant de la couleur locale, un désir naïf de reproduire le style pittoresque et imagé des Indiens, et chez le narrateur une attitude familière à René, avant d'être celle de tous les héros romantiques. D'après les pages suivantes, nous pouvons comprendre que notre héros dont nous ne connaissons que le nom indien d'Ontérée, ayant quitté avec quelques amis un fort situé dans les bois du Canada, s'égara à la poursuite du gibier et poussa jusqu'aux lacs de l'intérieur. Une nuit ses compagnons furent tous massacrés par les « hommes des bois »; il échappa seul pour retomber bientôt entre les mains d'autres sauvages qui le jetèrent dans une pirogue après l'avoir ligotté de bandes de cuir. « Lorsque la lune parut derrière les montagnes, ils me portèrent à terre, m'attachèrent les pieds et les mains à quatre pieux; une lanière passée autour de mon col était tenue par plusieurs Indiens, en sorte qu'il m'était impossible de faire quelque mouvement sans les réveiller tous¹. Le voyage se poursuit ainsi, de nuit le plus souvent, et quelquefois le courant entraîne la pirogue avec une telle rapidité » que les arbres passaient devant le prisonnier comme des oiseaux. Ils arrivèrent enfin au village où il devait être mis à mort et les Indiens entonnent aussitôt un chant lugubre qu'Ontérée répète sans comprendre et sans que son courage soit diminué par la menace des

1. « Cependant on m'avait étendu sur le dos; des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étaient couchés sur ces cordes; et je ne pouvais faire un mouvement sans qu'ils en fussent avertis. » *Atala*, p. 61. 1^{re} édition réimprimée par V. Giraud, Paris, 1906.

supplices. « Tourments affreux, s'écrie-t-il, dans un mouvement dont on trouverait plus d'un exemple chez Chateaubriand, tourments affreux qui déchirez chaque partie de mon corps, inquiétudes dévorantes qui rongez depuis si longtemps mon cœur, ennui pesant qui fatigue mon esprit, noires idées dont mon âme se repait, sombre mélancolie, sensibilité excessive qui avez empoisonné mes plus faibles plaisirs, et vous tous, maux attachés à l'humanité, je vous brave et je vous défie! » Ne croirait-on pas entendre parler René, et ne souffrait-il pas lui aussi du même mal? Après quelques jours de repos pendant lesquels on le soigne, il est paré pour le supplice, comme une victime pour le sacrifice.

« Ces nouveaux ennemis posèrent sur nos têtes des couronnes de plumes, nous barbouillèrent le corps de noir, de rouge et blanc, nous mirent dans les mains des bâtons recouverts de peaux de cigne, et nous firent passer entre deux haies de femmes qui nous accablèrent de coups ¹. » Ontérée sait qu'il ne lui reste plus qu'à mourir et déjà il a entonné son chant de mort :

« Vils Hurons. Notre nation a jonché la terre du cadavre de vos guerriers; elle a renversé vos huttes, comme le vent renverse l'herbe de la prairie; elle a brûlé vos femmes, vos enfants; nos vieillards ont bu dans leurs crânes ². »

« Soudain, une jeune fille, belle comme un sassafras en fleur, éloigna ces hommes teints de sang, et dansa devant moi en chantant : elle me regardait d'un air doux, comme une mère qui contemple son enfant.... Elle chantait : « Jetez loin de vous les instruments du supplice; éteignez

1. « Aussitôt on me couronne de fleurs, on me peint le visage d'azur et de vermillon, on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main une chichikoué. » *Atala*, p. 48.

2. « Je ne crains point les tourments, je suis brave, ô Muscogulges, je vous défie, je vous méprise plus que des femmes. Mon père, le fameux Outalissi, fils de Miscou, a bu dans le crâne de vos plus fameux guerriers; vous n'arracherez pas un soupir de mon cœur », chante de même Chactas. *Atala*, p. 60.

ce feu, coupez ses liens ; je veux l'emmener dans ma tente ; il est mon frère, et vous mes sœurs allez cueillir des plantes pour ses blessures. »

Il en est fait ainsi, Ontérée est mené à la tente du père de la jeune fille, on lui fait boire des eaux dans lesquelles ont infusé des plantes, des racines, des écorces, et des cœurs d'animaux et l'on panse ses blessures avec des peaux de serpents. Quand il est guéri le père et la fille dansent devant lui en chantant :

« Mon fils, mon cœur bondit de joie, comme celui d'une biche qui voit rentrer sous la feuillée son jeune faon longtemps poursuivi par les chasseurs. Toutes les lunes j'allais avec Odérahi, pleurer à la grande cave sur les os de mon fils ; le voilà assis sur ma natte et je danse autour de lui. »

« Mon frère, le cœur d'Odérahi palpite de tendresse, comme celui d'une colombe bat des ailes autour de son époux échappé aux serres du vautour : toutes les nuits, je pleurais sur ma natte, lorsque j'entendais ton âme plaintive errante autour de moi. Mon frère est de retour du pays des âmes ; je le croyais perdu pour jamais : le voilà assis sur ma natte, je danse autour de lui ».

Ontérée ainsi adopté légalement va en effet remplacer le fils disparu du vieil Ourahou et devenir le frère de la charmante Oderahi. Il reste cependant à l'équiper en Indien. Tout d'abord on l'épile, puis son nouveau père lui laisse sur la tête « une touffe de cheveux pour y attacher des paquets de plumes blanches, une autre partie étant coupée en brosse très droite, pour lui donner l'air d'un guerrier ». Le vieil Ourahou, Huron réfugié chez les Iroquois, lui trace ensuite sur le corps « des cercles, des angles l'un dans l'autre, des serpents et des oiseaux, et même la tête de la jeune Odérahi. Une lampe ayant été allumée, je plaçai ma jeune amie de manière que l'ombre de sa tête donnât sur mon cœur ; mon père suivait ses traits. » Pour faire pendant on lui tatoue sur le côté gauche le portrait d'Ourahou, sur les joues des dards, un

casse-tête sur le front, une langue de serpent sous la lèvre inférieure, des flammes au-dessus des yeux, des fleurs et des pattes d'animaux sur le nez pour désigner l'adresse et la bravoure d'un guerrier qui frappe toujours à la tête. « Après cela, Odérahi attacha à mes cheveux des touffes de plumes blanches, elle suspendit à mes oreilles des dépouilles de petits oiseaux éclatants comme des pierrieres : elle attacha à mes narines un anneau d'or qui tournant autour de ma bouche retombait sur mon menton. » Voilà des détails que Chateaubriand s'est bien gardé de nous donner : bien que René soit formellement adopté par les Natchez après son arrivée dans la tribu il ne se transforme pas à ce point. Odérahi ayant ainsi paré son nouveau frère fait elle-même sa toilette, une toilette très simple, qui consiste entre les colliers et les pende-loques, en « une petite jupe très courte faite d'une natte légère », puis l'aimable famille ainsi accoutrée parcourt le village et va faire une visite à *Ottah-tongo-omlescah*, le Grand-père des Serpents, chef respecté entre tous.

Le premier soin d'Ontérée, quand sont terminées les cérémonies de l'adoption et qu'il est devenu un véritable Indien, va être de se mettre à l'étude de la langue Nadoues-siousse. On devine qu'Odérahi qui lui a déjà sauvé la vie va par surcroît lui servir de professeur. Charmantes leçons apprises au bord d'un fleuve majestueux, à l'ombre des sassafras. « Odérahi plaçait sa main sur son cœur palpitant et la serrait avec force : ses yeux brillaient de tendresse ; elle disait : « *Wastak, Kitchewah chee*, tu es le bien-aimé de mon cœur. » Ontérée se met à l'étude avec une telle ardeur, et prend une telle peine que souvent sa gorge était desséchée et sa tête fatiguée par l'application. Mais Odérahi, intervenant encore, reconfortait son trop studieux élève : « elle me donnait un melon d'eau, ou du jus d'érable, posait sa main sur mon front : « tu as mal là, disait-elle, appuie ta tête sur ma main, j'enlèverai la douleur ; « elle soutenait ma tête avec une patience qui ranimait mon cœur ». Toutes les lois du roman d'aventures

voudraient qu'ici commençât une idylle indienne; il en aurait été ainsi vingt ans auparavant, mais Ontérée qui est atteint du mal du siècle et ne saurait se résigner à être heureux, dédaigne le bonheur facile qu'il a sous la main et se complait en regrets et en lamentations. « Ah qu'il me tarde de quitter la dépouille de l'homme, soupire ce frère aîné de René. Marcherai-je longtemps, triste et solitaire, sur cette terre d'exil? Et quand entendrai-je, à travers le souffle des orages la voix du Grand-Être m'appeler auprès de lui? » Toutes les consolations que peut lui offrir Ourahou, son père adoptif, espèce de Chactas prêcheur restent vaines; il faut à ce cœur mélancolique la tendresse et la compassion d'une femme.

Un jour il n'y tient plus; prenant Odérahi par la main, il la conduisit au bord d'un grand fleuve, dans un lieu solitaire et étendit sa natte à l'ombre d'un sassafras. Odérahi se plaça près de lui, assise sur ses talons, la tête soutenue par ses mains, et il commença le récit de ses infortunes. Nous allons enfin connaître la cause de cette tristesse et de ces tourments « qui épuisent une âme déjà dévorée par les feux d'une imagination trop ardente ». Elle est assez banale : Ontérée ne pouvant faire consentir son père à son mariage avec la jeune fille qu'il aimait, la tendre Eugénie, parce que celle-ci était trop pauvre, a quitté la France pour aller à la conquête d'une fortune qui lui aurait permis d'épouser sa bien-aimée. Emmené par les Nadouessis à des centaines de lieues de toute colonie européenne, sans espoir de jamais pouvoir retrouver sa route à travers les solitudes de l'Amérique, il ne peut se résigner à la perspective de cet exil à vie, et son cœur se déchire à la pensée que celle qui l'attend en France ne le reverra jamais. Pendant les huit premières lunes de son séjour chez les Indiens, Ontérée n'a cessé de se lamenter, mais bien qu'il ne puisse jamais chasser complètement sa tristesse, il goûte les charmes de cette vie primitive en homme du XVIII^e siècle qui a lu *Robinson Crusoë* et les ouvrages de Rousseau. « Peu à peu je trouvai

les mœurs des sauvages préférables mille fois à celles des Européens, et je ne fus plus étonné de ce que beaucoup d'entre eux quittaient leurs maisons pour venir s'asseoir sur la natte des Indiens, qui, libres comme les oiseaux, ne connaissant d'autre liens que ceux qui unissent les hommes pour l'utilité commune, et de passions ardentes que l'amour de la patrie qui les dirige dans toutes leurs actions. Mes besoins diminuèrent à mesure que je me rapprochai de la nature; je ne regrettai plus cette foule d'habits, d'instruments et d'outils, dont je n'avais pu me passer tout d'abord, et qui me seraient devenus embarrassants; je ne regrettais que ma patrie dont le souvenir me faisait sans cesse verser des larmes. »

Un jour, arrive à l'improviste, un nouveau personnage que tous croyaient mort, Omourayou, qu'Ontérée avait remplacé dans la famille d'Ourahou. Loin de s'irriter de trouver sa place prise par un étranger, il fête Ontérée comme un frère : ainsi voyons-nous dans les *Natchez* Outougamiz frère de Céluta devenir l'ami de René. Il faudrait tout citer dans cette œuvre qui n'est pas sans un certain charme : qu'on nous permette au moins de donner encore une page que l'on peut presque rapprocher des plus gracieuses descriptions de Chateaubriand. Au retour d'une expédition de chasse, les jeunes filles viennent au-devant des guerriers et chantent en dansant pour célébrer leur succès.

« Odérahi était à quelques pas de nous, avec ses jeunes compagnes qui formaient un autre cercle, toutes dansaient avec beaucoup de grâce, se tenant droites comme une fleur qui tourne sa tête contre le soleil : leurs bras tombaient légèrement à leurs côtés, elles remuaient rapidement les pieds sans faire un seul pas, mais en les tournant et les faisant toucher alternativement par les talons et par les deux bouts, glissant ainsi sur la terre en élevant la tête, avec les grâces, la légèreté d'un cygne qui vogue au milieu des roseaux; leurs voix mélodieuses s'élevaient vers le Grand-Être comme celles des hirondelles qui,

rassemblées sur un rocher, au lever de l'aurore, voltigent çà et là, s'éloignent, se rassemblent et chantent toutes à la fois les louanges du père des hommes. Trois musiciens les accompagnaient en marquant la mesure avec un tambourin, un chichicoué ou calebasse remplie de cailloux, et un fifre de roseaux.... Lorsque le repas fut fini, la lune vint éclairer cette scène; les hommes et les femmes réunis dans une petite vallée, élevèrent leurs voix vers le Grand-Être et chantaient un hymne en son honneur. »

Bientôt cependant au cours d'une promenade dans la forêt, Odérahi est enlevée par les Chippewais, les guerriers se mettent à la poursuite des ravisseurs, les rejoignent et les scalpent, mais le vieil Ourahou furieux de l'insulte faite à la tribu veut déclarer une guerre à mort à ces dangereux voisins :

« Allons guerriers, levez-vous, s'écrie-t-il dans le conseil, vos bras sont encore vigoureux, comme ceux des jeunes gens; venez avec moi laver les mains de vos femmes dans le sang des Chippewais. Apportez à chacune un crâne pour leur servir de tasse : le bouillon qu'elles boiront dedans leur paraîtra meilleur ! Vous jeunes gens, vengez votre nation, vengez les femmes outragées. Qu'elles puissent vous regarder comme des hommes de valeur ! partons pour chasser les Chippewais qui osent envahir votre territoire ! et que deviendrons-nous s'ils se multiplient trop ? Que les corps de nos ennemis étendus sur la terre tracent les limites de notre pays, et qu'ils apprennent à leurs enfants à ne jamais les franchir. »

Malgré les discours pacifiques d'un autre vieillard, la guerre est déclarée. On combat dans une prairie émaillée de fleurs, avec un acharnement qui laisse loin derrière lui celui des Natchez; les guerriers s'attaquent comme des loups, brisant les crânes à coups de tomahawks, s'entre-déchirant de leurs dents et hurlant comme des ours. Pendant ce temps, observe Ontérée qui a le goût des contrastes, « de nombreux troupeaux de buffles paissaient tranquillement de l'autre côté de la rivière; des

bandes de cygnes passaient sur nos têtes, et tous ces animaux réunis en frères, semblaient reprocher aux hommes de ne pouvoir vivre paisibles dans ces heureux climats. » La paix est cependant rétablie grâce aux efforts des Ottogamiz. On voit descendre d'une colline « une troupe de guerriers sans armes qui, ornés de leurs plus beaux habits, avaient à leur tête un vieillard portant le calumet de paix dont la vue éteint la soif du sang. Cette troupe traversait la prairie, comme des daims qui ne craignent pas d'être poursuivis par les chasseurs : le chef tenait élevée la pipe de paix dont le foyer était de marbre rouge, et le manche d'un bois léger, sculpté et peint de diverses couleurs : on y avait attaché un superbe éventail de plumes brillantes qui annonçait que les députés étaient des guerriers Ottogamiz. »

La paix conclue, les Nadouessis transportent leurs tentes « dans les bois, sur les bords de la rivière, à l'ombre des platanes dont les tiges entrelacées de lianes, formaient des voûtes épaisses de verdure. La première partie du récit est terminée : le drame véritable va commencer.

Laisse de nouveau à ses méditations, Ontérée ne tarde pas à retomber dans la plus noire mélancolie : il s'écarte du village pour rêver à l'ombre des grands arbres, le souvenir de son Eugénie est plus que jamais présent à son esprit. Seule Odérahi, par de douces caresses et par son babil, peut amener un sourire sur ses lèvres; aussi sans voir le danger qu'offrent de telles promenades aime-t-il à emmener avec lui la jeune fille dans des courses qui lui révèlent la nature américaine dans toute sa splendeur. Un jour, après avoir traversé à la nage un bras du fleuve, ils arrivent dans une île charmante qui paraissait peuplée d'oiseaux et pleine d'arbres fruitiers. « D'un côté la grève de sable blanc était bordée par une ceinture de fleurs qui terminait la prairie; de l'autre, des érables qui soulevaient au-dessus des eaux des massifs de lianes, s'étendaient jusqu'à la montagne, laissant à une foule d'arbres

et d'arbustes la liberté de croître autour d'eux.... Odérahi gardait le silence, elle marchait lentement, sa tête était penchée, son bras appuyé sur mon épaule, ses regards fixés sur la terre. « Bon ami, me dit-elle, les plantes forment devant mes yeux des danses qui troublent mon esprit; mon âme fléchit, comme une jeune branche sous le poids de deux oiseaux qui se caressent; je me repose sur toi comme une plante brûlée par le soleil s'appuie sur la tige d'un arbre. »

Bien qu'Ontérée offre de lui construire une hutte pour la nuit, Odérahi refuse. En fille bien élevée, elle craint que son père ne soit inquiet en ne la voyant pas rentrer au coucher du soleil et que le vieillard ne pleure sur sa natte. L'occasion perdue ne se retrouvera jamais pour la pauvre fille, car peut-être Ontérée aurait-il pu, la nature se faisant complice, lui faire une déclaration; mais dans le fond de son cœur, il continue d'aimer Eugénie, et n'a pour la jeune Indienne, en dépit des apparences, qu'une amitié fraternelle qui, il faut le reconnaître, se manifeste parfois de façon assez vive. Le vieil Ourahou, voyant les deux jeunes gens se complaire à ces longues promenades en a conclu qu'ils s'aimaient. Il croit qu'Ontérée hésite par timidité à faire sa demande en mariage, et l'encourage en vain. Ontérée ne peut se résigner à trahir son Eugénie, et bientôt Odérahi ne peut plus douter de son malheur. La triste dédaignée a trop de fierté pour se plaindre et pour plaider sa cause elle-même; des larmes s'échappent de ses yeux, mais pas un soupir de sa poitrine. Cependant, à partir de ce jour, elle maigrit, pâlit, et paraît atteinte d'un mal qui la ronge sourdement. Ontérée peut bien lui expliquer que c'est par intérêt pour elle qu'il se refuse à l'épouser, qu'il en aime une autre et que le cœur d'un guerrier blanc ne saurait se partager, il a beau répéter qu'un mauvais génie qui se plaît à le voir pleurer et à boire ses larmes s'est attaché à lui, et qu'il porte malheur à ceux qu'il aime, la naïve sauvage ne peut comprendre ces subtilités et refuse d'être consolée.

C'est alors surtout que Ontérée trouve des accents qui font déjà penser à René, au René des *Natchez* tout au moins : -

« Je me trouvais dans un pays délicieux que la nature s'était plu à embellir, pour en faire le séjour d'un peuple de frères, dont les mœurs étaient douces comme celles des agneaux ; si j'avais pu être l'époux d'Odérahi qui ressemblait à un ange envoyé par le Grand-Être pour faire le bonheur de l'un de ses enfants, j'aurais été le plus heureux des hommes ; mais mon cœur, mon esprit étaient pleins de ton souvenir, ô mon Eugénie.... Si j'étais ton époux, Odérahi, s'écrie-t-il, tu me prodiguerais tes caresses, et mes larmes tomberaient sur tes mains, en pensant à ma patrie, à ma bien-aimée. Je te l'ai dit : l'âme d'un Français n'est pas comme celle d'un homme des bois, qui, semblable à la surface d'un lac reçoit toutes les images et se console de la perte d'un fils en faisant asseoir un autre fils sur sa natte.... La flamme de l'amour ne peut plus embraser son cœur dévoré par le chagrin.... »

N'y a-t-il pas là quelque chose des sentiments que René éprouvera dans les *Natchez* devant les avances timides de Céluta ou de Mila, n'a-t-il pas lui aussi un cœur qui ne peut plus aimer, et n'a-t-il pas le même regret de ne pouvoir oublier et se refaire une nouvelle vie chez les sauvages bons et innocents, qui l'ont accueilli. Il y a là tout au moins une coïncidence curieuse qu'il importe de signaler.

Maudit par Ourahou qui lui reproche non sans justesse d'avoir entretenu les illusions de la jeune fille par des caresses plus amoureuses que fraternelles, chassé par les Nadouessis indignés de l'insulte faite à une fille de la tribu, Ontérée erre dans le désert, et prend de nouveau ces attitudes de statue du désespoir que Sainte-Beuve a tellement reprochées au héros de Chateaubriand. « Incertain, je me reposai sur une grande roche, entourée d'arbres qui entretenaient les ténèbres à l'entour ; et là,

triste comme un père qui a perdu ses enfants, la tête appuyée sur mes genoux, mon âme plongeait dans les ténèbres de la mort. » Les reproches d'Ourahou et surtout le souvenir de la pauvre Odérahi que le chagrin ronge, comme un ver ronge le tronc d'un arbre, opèrent cependant à la longue. Hélas, il est trop tard ! quand ses derniers scrupules levés et sa réhabilitation obtenue des Indiens il pénètre dans la tente de la jeune fille, elle l'accueille par un triste sourire accompagné de ces paroles résignées :

« Bon ami, tu es venu trop tard t'asseoir sur ma natte ; la mort y était venue avant toi, sa main te repousse... mais du moins, mon âme partira moins triste pour le pays des âmes ! »

Bientôt en effet la mort approche et Odérahi meurt doucement, entourée de ses parents groupés dans des attitudes expressives de désespoir : « Odérahi tenait ma main dans la sienne ; je ne pouvais la quitter, sans que, par une sorte d'instinct, elle ne la cherchât ; elle était agitée jusqu'à ce que je la lui eusse rendue, et alors son visage était plus calme ; elle la pressait sur son cœur ; j'étais obligé de rester auprès d'elle dans une attitude gênante, le plus léger mouvement éveillant ses alarmes, et resserrant ses étreintes, Ourahour, assis sur sa natte, la tête dans ses mains, était immobile, comme l'oiseau qui cache sa tête dans ses ailes, en attendant la mort. Omarayou debout, la tête appuyée sur son coude posé contre le pilier de la tente regardait tristement Odérahi, et ses yeux étaient baignés de larmes : Omaira (la femme d'Omarayou) préparait les breuvages, cherchait à placer son amie dans la situation la plus commode, et prenait à peine le temps de nourrir son fils, enfant infortuné qui buvait avec son lait les larmes de sa mère. Odérahi s'éteignit dans nos bras comme un flambeau qui n'a plus d'aliments : la mort seule était assise sur nos nattes ; son horrible présence faisait tressaillir nos âmes. »

Tout cela sans doute est bien théâtral et l'expression

est souvent bien maladroite, le trait final au moins est d'un artiste. L'infortunée meurt, mais non pas sans avouer en digne sœur d'*Atala* qu'elle s'est empoisonnée pour mettre fin à ses tourments au moment même où elle touchait à un bonheur qu'elle croyait à tort irréalisable. Dans la mort, bien qu'elle ne soit pas chrétienne, elle n'emporte aucune amertume et aucune révolte ; malgré ses souffrances, elle garde ses yeux fixés sur son amant jusqu'au dernier soupir et tâche à le consoler. Du reste chez les Nadouessis la mort n'entraîne aucune des tristes idées qui chez nous y sont attachées : Odérahi rendra, paisible, son âme à la nature, et reviendra visiter ceux qu'elle a tant aimés.

« Mon âme voltigera sans cesse autour de vous. Quand vous irez dans les bois, vous entendrez ses soupirs mêlés au murmure des vents. Quand, au milieu de la nuit, vous serez plongés dans vos tristes pensées, vous entendrez sa voix fugitive, comme celle de l'écho ; elle se mêlera aux chants de mort des jeunes femmes qui pleureront sur sa tombe : quand vous viendrez pendant la nuit y verser des larmes, elle fera tressaillir vos cœurs. »

Le cadavre d'Odérahi n'est pas inhumé. Selon le poétique usage indien, il est suspendu aux branches d'un arbre en fleur ; les jeunes gens et les jeunes filles du village accompagnent la dépouille en chantant de tristes hymnes funèbres, mais le triste amant, dévoré par la douleur et par le remords, car maintenant il aime celle qui est morte à cause de lui, est forcé de rester à l'écart. Le père d'Odérahi l'a maudit, et c'est de loin qu'il assiste aux funérailles ; il peut cependant s'approcher d'assez près pour noter les chants funèbres dont retentit alors la forêt et les détails du cérémonial.

Sa douleur commençait à peine à s'apaiser qu'elle fut renouvelée, car « lorsque les arbres se dépouillèrent de leurs feuilles, ses frères se préparèrent à la grande fête des morts qu'ils célèbrent tous les trente ans, pour transporter les restes de leurs parents à la grande caverne

située sur une des rives du fleuve ». De même nous avons chez Chateaubriand une description de cette fameuse fête, qui, bien que célébrée à des intervalles très éloignés, a été décrite par tant de voyageurs qui tous du reste utilisent le récit primitif du P. Brébeuf. L'auteur d'*Odérachi* est beaucoup plus réaliste que Chateaubriand et suit de beaucoup plus près la version originale : le spectacle est si horrible qu'Ontérée n'en peut longtemps supporter la vue.

« Après s'être percé les bras et les jambes avec des arêtes de poissons, comme ils l'avaient fait à la mort d'Odérachi, les Indiens sortirent de leurs tentes pour aller à la forêt chercher les corps suspendus aux arbres; ils les portèrent aux bords du fleuve, pour laver les os, en détacher les chairs qu'ils brûlaient, pour ne porter que le squelette à la cave des morts.... C'était un spectacle terrible et dégoûtant à la fois que celui de tous ces cadavres offrant tous les degrés de la putréfaction, depuis ceux ensevelis dès trente ans, jusqu'à ceux décédés de la veille; cadavres hideux portés nu à nu par des hommes de tous les âges. Une génération présente conduisait la génération passée au tombeau, dans lequel elle-même devait descendre : une mère portait les enfants que naguère elle tenait dans ses bras; un époux, la jeune épouse qu'il avait pressée sur son sein; la jeune amante, le guerrier qu'elle voulait faire asseoir sur sa natte; leurs têtes décharnées retombaient sur les épaules de ceux qui les soutenaient, frappaient leurs joues vermeilles, présentant ainsi le contraste affreux de la vie et de la mort, des débris de l'humanité à côté de la fraîche et vigoureuse jeunesse. Je vis mon père Ourahou chargé du corps de sa fille qu'il tenait par les mains, suspendue derrière lui : la longue chevelure de mon épouse couvrait son visage baigné de pleurs²....

1. *Relation pour la Nouvelle-France, 1636* : Thwaites, *Jesuits relations*, V, 280-2.

2. « Je chargeai le corps sur mes épaules; l'hermite marchait

Tant d'émotions donnent le coup fatal au vieil Ourahou qui meurt bientôt en faisant ses dernières recommandations à son fils Omourayou ; on pourra percevoir comme un lointain écho de ses paroles dans le discours du Père Aubry : « Mes pauvres enfants ne pleurez pas, nous nous reverrons un jour, je vous l'ai dit : la vie n'est qu'un songe et la mort un réveil ; quand votre rêve sera fini, vous viendrez dans le pays des âmes où nous serons tous heureux... Mon fils aime toujours Omaira, ajouta le vieillard en s'adressant à Omourayou, comme tu l'aimes à présent ; elle est belle comme un arbre en fleurs ; mais le souffle du temps fera passer toutes ces fleurs, ses ailes effaceront le coloris de son visage ; un moment viendra où elle ne pourra plus te donner d'enfants ; elle sera moins belle ; alors ne délaisse pas l'amie de ta jeunesse. »

Omourayou meurt peu après son père, et sa femme le suit dans la tombe : et bien que reçu de nouveau dans la tribu, Ontérée est encore une fois seul, et plus seul que jamais. En vérité, il semble comme il le dit quelque part que le malheur et la mort pénètrent à sa suite dans les tentes dont il franchit la porte. Sans espoir de revoir sa patrie, ne pouvant même trouver de consolation dans la religion qu'il semble ignorer, ou dont il ne fait mention que dans les termes les plus vagues, il semble qu'il n'ait plus qu'à se suicider. C'est en effet ce qu'il va faire quand il rencontre, fort à point, un sage vieillard qui va lui faire la morale et le consoler. Ce n'est pas la première fois que dans les relations de voyages on voit un sauvage faire la leçon à un civilisé ; l'épisode n'a donc rien qui puisse nous surprendre, il est pour ainsi dire de règle, mais peu de ces « philosophes nuds » ont une pareille expérience et une pareille éloquence. Seul le Père Aubry qui dans des circonstances fort analogues, console Chactas

devant portant une bêche : ... souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son voile d'or sur mes yeux, et obscurcissait ma vue.... » *Atala*, p. 178.

ou le Père Souël qui essaie de réconforter René, pourraient être comparés à ce Nadouessis.

« Qui t'avait donc promis, me disait-il, qu'Odérahi, ton père et tes amis vivraient toujours? Ne devaient-ils pas partir pour le pays des âmes où ils sont heureux? pourquoi ne t'es-tu pas préparé à leur voir faire le voyage? n'espères-tu pas les y revoir.... Tu n'es qu'en voyage, toutes les épines qui te déchirent restent derrière toi; tu arriveras dans un beau pays où tu goûteras le bonheur. Pourquoi donc avoir attaché ta félicité à des objets dont tu n'étais pas le maître? Tu ne pouvais t'assurer pour la vie de l'existence de ton Odérahi, de ton père, de tes amis; tu devais t'attendre à les voir tomber sur la natte de mort. Ton imagination t'avait trompée en te promettant que le bonheur d'avoir Odérahi pour épouse serait plus vif qu'il ne pouvait être : elle te trompe encore, en te disant que sa perte doit te faire quitter la vie : le plaisir après lequel on a soupiré se présente, on est étonné de le trouver si faible ou de le voir diminuer : le mal que l'on avait redouté comme le plus cruel de tous, vous frappe, et le temps amène des consolations imprévues; souvent il se sert du malheur pour nous ménager des plaisirs : tu ne savais pas que pour trouver la félicité il ne faut pas la poursuivre.... Le sage se contente de la part de plaisirs que le temps lui amène; il souffre avec patience les maux qui le frappent; il a calculé jusqu'où peuvent aller la méchanceté des hommes, l'insouciance, la légèreté de ses amis, et la rigueur du sort, rien ne l'étonne plus; tout est dans l'ordre établi par la nature; il s'y soumet sans se plaindre, parce qu'il n'a pas assez de pouvoir pour empêcher une seule feuille de tomber de l'arbre qui l'a nourrie. Attends tout du Grand-Être, il fait pénétrer la consolation jusque dans la tente de mort de l'infortuné captif : il attache à chaque situation des plaisirs qui ne sont que pour elle. »

J'ai abrégé ce sermon qui occupe plusieurs pages, j'en ai cité assez pour montrer que le pieux missionnaire qui

assista l'infortunée Atala à ses derniers moments, et le philosophe qui cherche à réconforter Ontérée auraient pu facilement s'entendre. Malgré la différence de religion, ils se ressemblent comme deux frères.

Ontérée suit les conseils du vieux Nadouessis, il se résigne à prendre son mal en patience et à attendre la mort. S'il n'a pas moins de tristesse au cœur, au moins a-t-il moins de révolte et de désespoir, et il termine son récit de façon presque apaisée :

« J'ai vu tomber autour de moi tous les amis de ma jeunesse ; et je n'ai pas d'autre consolation que celle de tracer sur l'écorce le récit de mes malheurs ; je suis seul debout au milieu de leurs corps cachés dans la tombe, et mes tristes regards se promènent sur eux ; ici est mon épouse Odérahi, là mon père Ourahou, et mes plus jeunes amis Omourayou et Omaira, j'entends leurs âmes plaintives qui m'appellent : Ontérée, viens te réunir à nous dans le pays des âmes. O mes amis j'irai bientôt vous rejoindre ; j'ai parcouru le long et pénible sentier de la vie ; j'ai arrosé de mes larmes et de mon sang les épines dont il est hérissé ; mon existence n'a été qu'un long supplice ; le temps a fait tomber toutes les feuilles de l'arbre de la vie, il n'en reste que l'écorce ; le chagrin a dévoré mon cœur, le vent de la mort va le renverser, et mon âme se réunira à vos âmes pour n'être plus séparée d'elles. Jusque-là vous vivrez dans mon souvenir. »

Cette œuvre étrange, dans laquelle, à côté de fautes de goût et de négligences trop évidentes pour qu'on ait besoin de les signaler, se trouvent comme les éclairs d'un génie encore hésitant, présente tant d'analogies avec les romans américains de Chateaubriand que nous pourrions nous croire en présence d'une contrefaçon éhontée d'*Atala*, si nous ne savions pas de façon certaine qu'*Odérahi* a été publiée pour la première fois en 1798. Il est difficile de ne pas reconnaître Chactas jeune dans Ontérée, Chactas vieilli dans Ourahou, le père Aubry dans le philosophe Nadouessis, et Atala dans cette Odérahi qui s'empoisonne

par désespoir d'amour. Comme René, Ontérée apporte dans les forêts américaines et sous la tente du sauvage une mélancolie incurable; comme René, il a le désespoir pittoresque, se drape dans son manteau de voyageur, et mêle ses larmes aux flots des grands fleuves; comme lui, il est atteint du mal du siècle, et souffre « d'une imagination trop ardente et d'une sensibilité trop vive ». Quant à Odérahi, même en admettant que ce ne soit pas *Atala*, c'est à coup sûr la douce et tendre Mila dont René repousse l'amour et pour qui il n'éprouve qu'une amitié fraternelle qui se traduit de façon tout aussi ambiguë que l'amitié d'Ontérée pour Odérahi. Les ressemblances sont telles qu'il ne nous paraît pas possible de dire simplement que ces idées et ces thèmes étaient dans l'air et que les deux auteurs ne se sont point connus. On peut se demander cependant pourquoi Chateaubriand ne s'est pas justifié et n'a répondu ni à la préface d'*Odérahi*, ni à l'article du *Moniteur* qui a pourtant dû tomber sous ses yeux? Un instant j'ai cru me trouver en présence d'une première version d'*Atala* que Chateaubriand aurait vendue à un libraire de Genève et qu'il aurait ensuite cherché à faire oublier; je ne pense cependant pas que l'on puisse s'arrêter longtemps à cette hypothèse, pour les raisons mêmes qui empêchent d'admettre que *Azakia et Célario* soit une œuvre de jeunesse de l'auteur d'*Atala*. Nous connaissons suffisamment les procédés de composition de Chateaubriand pour savoir qu'il transporte constamment non seulement des phrases mais des pages entières d'un ouvrage dans l'autre; *Atala* en particulier contient plusieurs passages qui se retrouvent dans les *Natchez* soit en totalité soit en partie. Or si les ressemblances entre *Odérahi* d'une part et *Atala* et les *Natchez* d'autre part sont nombreuses, nulle part je n'ai retrouvé cette identité de certains passages qui seul nous permettrait de conclure avec certitude. On pourra remarquer de plus que dans *Odérahi* comme dans *Azakia* les paysages sont assez pâles et ne portent pas la griffe qui marque le fameux tableau

du Mississippi. Nous nous trouvons simplement en présence de l'ouvrage d'un écrivain obscur et encore maladroit chez lequel Chateaubriand a trouvé l'argile plastique à laquelle il devait donner l'empreinte de son génie.

A ne considérer que la peinture des sentiments, il importe cependant de constater qu'*Odérahî* est en progrès marqué sur *Azakia*. Célario, ou le baron de Saint-Castin, dans toutes les versions que nous avons vues de son histoire n'a emporté avec lui chez les Hurons aucun souvenir de son existence antérieure. C'est sans jeter un regard derrière lui et sans un regret qu'il s'adapte à sa nouvelle vie et devient « un véritable sauvage ». Une hutte et le cœur d'*Azakia* suffiront à son bonheur. Le cœur d'Ontérée est déjà infiniment plus compliqué : il est poursuivi à tout moment par l'image de la femme malheureuse qu'il a laissée derrière lui en France, et le simple bonheur que peut lui donner *Odérahî* ne saurait lui suffire. Nous commençons à voir en lui le civilisé qui a voulu se faire sauvage, et qui s'aperçoit qu'il ne peut ainsi se débarrasser de ses habitudes et de ses souvenirs. Il peut bien revêtir le costume d'un guerrier Illinois, se faire tatouer comme un Indien, son cœur n'a point changé. Transplanté brusquement dans un milieu différent de tout ce qu'il a connu jusqu'ici, il ne peut s'y adapter. Tel nous verrons René dans les *Natchez* s'efforcer en vain d'oublier Amélie et se lasser bientôt du genre de vie que mènent les simples Indiens qui l'entourent. Il y a là un thème nouveau qui à ma connaissance apparaît pour la première fois dans *Odérahî*. Cette lutte dans le cœur d'un homme de sentiments que rien ne peut arriver à concilier, amour de l'indépendance, de la vie libre et insouciantes des peuples primitifs, et regrets de son existence antérieure de civilisé est l'élément principal de cet exotisme sentimental que l'on trouve dans les romans américains de Chateaubriand.

CHAPITRE VI

LA COULEUR LOCALE ET LA DOCUMENTATION DANS LES NATCHEZ

Nous ne reprendrons pas en détail l'histoire du manuscrit laissé à Londres par Chateaubriand et retrouvé comme par miracle après la seconde Restauration. Si invraisemblable qu'elle paraisse tout d'abord, des recherches récentes ont montré qu'elle était très probablement fondée¹. De cet énorme manuscrit de 2 383 pages in-folio, Chateaubriand a pour le moins extrait le *Voyage en Amérique* que nous avons étudié plus haut et le roman épique des *Natchez*.

Si nous nous reportons à une lettre écrite à Fontanes en 1798, nous pouvons constater que, dès cette date, le plan des *Natchez* était arrêté et que l'auteur travaillait avec fièvre à son poème². D'autre part, Chateaubriand a indiqué lui-même dans sa préface que, jugeant son œuvre trente ans après l'avoir composée, il a « corrigé les essais d'un auteur inexpérimenté, abandonné aux caprices de son imagination ». Ces corrections tardives apportées par l'auteur à son œuvre de jeunesse sont assez inquiétantes, et l'on peut se demander si tout en corrigeant le style il n'a pas modifié le caractère des personnages et

1. Voir sur ce point : P. Martino, *A propos du Voyage en Amérique de Chateaubriand*, *Revue d'histoire littéraire*, XVI, 1909; V. Giraud, *Sur le manuscrit des Natchez*, *Revue d'histoire littéraire*, XVI, 1909; G. Charlier, *A propos du manuscrit des Natchez*, *Revue d'histoire littéraire*, XVIII, 1911.

2. Voir p. 123.

l'économie même du poème. On ne pourra répondre de façon satisfaisante à ces questions que le jour où nous aurons une édition critique des *Natchez* et nous ne prétendons pas apporter de solution définitive à un problème qu'il est impossible de résoudre *a priori*. Nous pourrions voir cependant que les caractères des *Natchez* diffèrent assez sensiblement des caractères analogues dans *Atala* et dans *René* et semblent bien avoir été composés avant le *Génie du Christianisme*. Avec des maladresses de style évidentes, des citations moins fondues dans le texte et des procédés de style que nous ne rencontrons déjà plus dans la première édition d'*Atala*, nous trouverons une philosophie amère, un accent frémissant et révolté qui semblent bien indiquer que nous sommes en présence d'un ouvrage composé peu de temps après l'*Essai* et certainement avant le *Génie*. Les *Natchez* nous semblent donc, jusqu'à preuve du contraire, un des documents les plus précieux que nous ayons pour essayer de reconstituer la vie intérieure de Chateaubriand avant sa conversion. Ne serait-ce qu'à ce titre, ils mériteraient d'être étudiés de près.

I

Pour point de départ de son poème, Chateaubriand a pris un fait historique :

« Après la découverte de l'Amérique, dit-il, je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour des Français que le massacre de la colonie des Natchez, à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau Monde, me parurent offrir un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique¹. »

1. *Natchez*, préface. On aurait sans doute fort étonné Chateaubriand si on lui avait dit qu'il avait eu un prédécesseur dans cette

C'est dans Charlevoix (*Histoire de la Nouvelle-France*, t. IV, p. 24) qu'il aurait trouvé le fait historique qui est la base de la composition des Natchez. « C'est de l'action particulière racontée par l'historien que j'ai fait en l'agrandissant le sujet de mon ouvrage. Le lecteur verra ce que la fiction a ajouté à la réalité. »

Si l'on se rapporte au texte de Charlevoix, on y trouve en effet un récit assez détaillé de la conspiration des Natchez; mais il apparaît du premier coup que Chateaubriand a dû emprunter des renseignements complémentaires à quelque autre historien de la Louisiane. Il est loin d'avoir imaginé tout ce qui ne se trouve pas dans Charlevoix, et une étude des voyageurs qui ont parlé des Natchez s'impose tout d'abord. Ils sont assez nombreux et s'accordent en général sur l'origine et les faits principaux de la révolte.

Pour ne parler que des relations publiées avant 1800, on trouve tout d'abord Dumont de Montigny, qui fut un témoin oculaire du massacre des blancs et dont la relation parut en 1753; Le Page du Pratz, qui interrogea quelques survivants et lui aussi donne des renseignements de première main; Bossu dont la valeur est infiniment moindre et qui ne fait guère que démarquer Dumont et Le Page de Pratz, quand il ne les copie pas effrontément. Ce manque de scrupules des vieux auteurs rend extrêmement délicate, impossible même, en plus d'un endroit

entreprise. M. Marc de Villiers a en effet retrouvé à la Bibliothèque de l'Arsenal un poème manuscrit intitulé : *Poème en vers touchant l'établissement de la province de Louisiane, connue sous le nom de Missisipy, avec tout ce qui s'est passé depuis 1716 jusqu'en 1741; le massacre des François au siège des Natchez, les mœurs des Sauvages, leurs danses, leurs religions, enfin ce qui concerne le pays en général.* Ce poème dû à l'historien de la Louisiane Dumont ne contient pas moins de 4 692 vers. Nous ne le citerons que pour mémoire car sa valeur littéraire est bien faible et Chateaubriand ne s'en est point servi. Voir à ce sujet, *Notes sur un poème inédit de Dumont de Montigny, décrivant les établissements du Mississipi, de 1719 à 1740, par le baron Marc de Villiers, Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, XI, 1914, p. 35-56.*

toute recherche sur la « source » véritable des Natchez. Il est très probable au reste que Chateaubriand n'a pas puisé à une nouvelle source unique et qu'il a glané çà et là chez les historiens de la Nouvelle-France. Nous ferons comme lui, et nous essaierons tout d'abord de reconstituer la véritable histoire du soulèvement des Natchez, dont Charlevoix n'a donné qu'un abrégé d'où le pittoresque et la couleur ont presque entièrement disparu¹.

C'est en 1716 que Bienville qui cherchait alors un site favorable pour la capitale de la nouvelle colonie, bâti à 100 lieues de l'emplacement actuel de la Nouvelle-Orléans un fort dont les traces subsistent encore et qu'il appela Fort-Rosalie. L'année suivante Hubert et Le Page du Pratz établirent sous la protection du fort une plantation, une habitation comme on disait alors, à laquelle ils donnèrent le nom de Sainte-Catherine. Les Indiens avaient, à une lieue un quart de la rivière, cinq villages dont le plus important ou Grand village était situé sur un petit affluent du Mississippi, la rivière Blanche ou rivière Sainte-Catherine.

Le Fort-Rosalie, malgré son nom ambitieux était de dimensions très modérées : il était constitué essentiellement par une enceinte de pieux de vingt-cinq toises de long, sur quinze de large, mais situé sur une sorte de falaise il dominait le fleuve et la plaine. A l'intérieur se trouvaient la maison de garde, les baraquements des soldats, une cabine pour le commandant et la poudrière. La garnison se composait d'une compagnie commandée par un enseigne, un sous-lieutenant et un capitaine. Le sol étant extraordinairement fertile, les soldats, et des

1. Voir sur ce point Dumont de Montigny, *Mémoires historiques sur la Louisiane*, Paris, 1753; Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane*, 3 vol. Paris, 1758. J'ai consulté également plusieurs lettres et relations de missionnaires en Louisiane notamment, Lettre du P. Le Petit au P. d'Avaugour (Thwaites, *Jesuits relations*, t. XVIII, p. 172 et t. XVII, 312, *Lettres édifiantes*, vol. V, p. 307-335, et VII, 1-65). Bossu, *Nouveaux voyages aux Indes Occidentales*, 2 vol. Paris, 1768.

colons de la Nouvelle-Orléans établirent des fermes à courte distance du fort, convoitèrent les terrains occupés par les Indiens, et dès 1720 des incidents auxquels pompeusement on a donné le nom de première guerre des Natchez se produisirent. Une expédition fut envoyée de la Nouvelle-Orléans, les Indiens ne firent aucune résistance, payèrent une amende et tout rentra dans l'ordre.

Trois ans après, la situation s'était de nouveau envenimée au point qu'une nouvelle expédition marcha contre les villages indiens, brûla le village de la Pomme et fit quelques prisonniers. Grâce à d'excellents commandants, Brouton et le sieur Merveilleux, les bons rapports entre les indigènes et les Français se rétablirent bientôt, les soldats se liant même fréquemment avec les filles des villages voisins, sans que les Indiens se soient jamais offensés de ces intrigues galantes.

Tout allait changer à l'arrivée d'un nouveau commandant, le sieur Chépart, Chopart ou Etcheparre, venu à la Louisiane pour faire une fortune rapide et qui du premier coup indisposa Indiens et Français contre lui. Il rançonna dès l'abord les villages voisins, mit aux fers un officier (Dumont lui-même) qui lui faisait des représentations sur sa conduite, et finalement fut rappelé par le gouverneur.

Quand Périer arriva comme gouverneur à la Louisiane, Chépart travailla cependant de telle sorte qu'il obtint d'être réintégré dans son ancien poste : à partir de ce moment les événements allaient se précipiter. Dès son retour, son premier soin fut de songer à se tailler un joli domaine dans les pays d'alentour. Il jeta son dévolu sur le village de la Pomme, et sans autre cérémonie, ayant fait venir le chef ou Soleil, lui déclara qu'il avait à déménager au plus vite et à lui céder la place. Aux justes réclamations du Soleil, Chépart ne répondit que par des injures et des menaces, et le chef indien se retira au village où il assembla le conseil des Vieillards. Après de longues délibérations il fut décidé de demander à Chépart de laisser les Natchez dans leur village jusqu'à la récolte, ce que le

commandant accepta dans l'espoir de pouvoir lever un impôt plus lourd et de trouver les champs en meilleur état. Ce n'était là, de la part des Indiens, qu'un stratagème pour gagner du temps et se préparer à la résistance. Dans le conseil des Vieillards qui fut de nouveau assemblé quelques jours après, la situation fut examinée sous toutes ses faces, et le plus ancien des vieillards s'étant levé prononça le discours suivant :

« Il y a longtemps que nous nous apercevons que le voisinage des Français nous fait plus de mal que de bien; nous le voyons, nous autres vieillards, mais les jeunes gens ne le voient pas. Les marchandises des Français font plaisir à la jeunesse; mais en effet à quoi tout cela sert-il, sinon à débaucher les filles, et à corrompre le sang de la nation, et à les rendre glorieuses et fainéantes? Les jeunes gens sont dans le même cas : et il faut que les hommes mariés soient tués de travail pour nourrir la famille et satisfaire les enfants. Avant que les Français fussent arrivés dans ce pays, nous étions des hommes qui nous contentions de ce que nous avions, et il nous suffisait : nous marchions hardiment par tous les chemins, parce qu'alors nous étions nos maîtres; mais aujourd'hui nous n'allons qu'en tâtonnant, dans la crainte de trouver des épines; nous marchons en esclaves, et nous ne tarderons pas à l'être bientôt des Français, puisqu'ils nous traitent déjà comme si nous l'étions. Quand ils seront assez forts, ils n'useront plus de politique; mais la moindre chose que nos jeunes gens feront, les Français les attacheront au Poteau, et les fouetteront comme ils fouettent leurs esclaves noirs : ne l'ont-ils pas déjà fait à un de nos jeunes gens, et la mort n'est-elle pas préférable à l'esclavage? »

Il fit une petite pose, et après qu'il eut repris haleine continua ainsi :

« Qu'attendons-nous? Voulons-nous laisser multiplier les Français, jusqu'à ce que nous ne soyons plus en état de nous opposer à leurs efforts? Que diront les autres

Nations? Nous passons pour les plus spirituels de tous les Hommes rouges; elles diront que nous avons moins d'esprit que les autres peuples. Pourquoi donc attendre davantage? Mettons-nous en liberté, et faisons voir que nous sommes de vrais hommes qui pouvons passer avec ce que nous avons; commençons dès ce jour à nous y disposer; faisons préparer les vivres par nos femmes sans leur en dire la raison; allons porter le calumet de paix à toutes les nations de ce pays; faisons leur entendre que les Français étant plus forts dans notre voisinage que partout ailleurs, ils nous font sentir plutôt qu'aux autres qu'ils veulent nous mettre dans l'esclavage, que quand ils seront assez forts, ils en feront autant à toutes les nations du pays, et qu'il est de leur intérêt de prévenir un si grand malheur : que pour cet effet ils n'ont qu'à se joindre à nous, pour détruire les Français en un même jour et à la même heure : que ce jour sera celui où finit le terme que l'on a obtenu du Commandant français, pour lui porter la contribution dont on était convenu; que l'heure sera le quart du jour (neuf heures du matin); qu'à cette heure plusieurs guerriers iront lui porter du bled, comme pour commencer le paiement, et qu'ils porteront leurs armes sous prétexte d'aller à la chasse; que dans chaque maison de Français il y aura deux ou trois Natchez pour un Français; qu'ils demanderont à emprunter des armes et de la munition pour aller faire une chasse générale à l'occasion d'une grande fête et qu'ils leur apporteront de la viande : que les coups de fusil que l'on tirera chez le commandant français seront le signal pour que tous ensemble tombent sur les Français et les tuent; qu'alors on sera en état d'empêcher que ceux qui viendront de l'ancien village français par la Grande Eau puissent jamais s'y établir. »

Le même vieillard ajouta qu'après avoir fait comprendre aux nations la nécessité de prendre ce parti violent, « on leur laisserait à chacune un paquet de bûchettes qui serait en pareil nombre que le leur, lequel

marquerait la quantité de jours qu'il y avait à attendre jusqu'à celui auquel tous devaient frapper à la fois : que pour ne point se tromper, il fallait être exact à tirer tous les jours une de ces bûchettes du paquet, la casser et la jeter au loin, et qu'un homme sage serait chargé de ce soin¹. »

Il en fut décidé ainsi : des émissaires furent envoyés à toutes les nations voisines² et en particulier à celle du Grand Soleil qu'il fut peu difficile de gagner. Il avait été sagement décidé de ne point mettre les femmes dans le secret. La mère du Soleil, la Bras-Piqué, soupçonnant quelque intrigue, arriva à confesser son fils, obtint de lui des aveux, et voyant qu'il était trop tard pour faire revenir les Natchez sur leur décision essaya cependant de prévenir le commandant français. Elle agissait ainsi un peu par amitié pour les Français, et surtout dans la conviction où elle était qu'un soulèvement contre eux ne saurait réussir³. Elle espérait que le commandant

1. Le Page du Pratz, III, ch. XII, 230-51. Charlevoix passe très rapidement sur les griefs des Indiens et indique seulement que Chépart eut « quelques petites difficultés » avec eux. D'après son récit les *Natchez* conspirèrent en un tel secret qu'ils ne mirent même pas leurs voisins au courant de leur projet; il ne parle pas des bûchettes, et ne rapporte aucun discours. Ce n'est donc pas chez lui que Chateaubriand a pu voir « toutes les tribus indiennes conspirant après deux siècles d'oppression pour rendre la liberté au Nouveau Monde »; on sait de plus quel rôle important jouent ces fameuses bûchettes dans les *Natchez*. Quant à Dumont, il raconte très en détail la révolte, mais sa narration est moins complète que celle de Le Page du Pratz, et il résume très brièvement les discours en style indirect. Nous verrons que Chateaubriand s'est souvenu des paroles prononcées par le vieillard.

2. Il faut prendre le mot « nation » ici, comme chez tous les voyageurs en Amérique dans le sens de famille, ou de village et non point dans le sens beaucoup trop large que Chateaubriand lui attribue dans les *Natchez*. Le Grand Soleil était le chef suprême des *Natchez* mais on voit que pour des affaires même importantes chaque village avait son autonomie. Il s'agit ici d'une conspiration réunissant toutes les nations qui formaient la tribu des *Natchez*, et non point toutes les nations sauvages de l'Amérique.

3. Bossu prétend que « cette princesse avait longtemps aimé un

français renforcerait sa garnison, réparerait le fort et que les Natchez le voyant sur ses gardes renonceraient à leur projet.

Chépart cependant ne voulut rien entendre, il fit même mettre aux fers le soldat qui avait servi d'émissaire à la Bras-Piqué. On était à quelques jours du terme fixé; pour permettre au moins à quelques Français d'échapper, la Soleille étant entrée dans le temple avait dérobé quelques-unes des bûchettes qui y étaient cachées, pensant que le soulèvement étant avancé ainsi il ne pourrait s'étendre aux tribus voisines. Les Natchez entrèrent paisiblement dans le fort le matin du 28 novembre 1727, se répandirent dans les maisons et au signal donné, sans presque rencontrer de résistance, commencèrent le massacre. Chépart fut tué un des premiers; les femmes rassemblées dans une maison située sur une éminence virent tuer leurs maris; sur six cents personnes qui se trouvaient alors à Fort-Rosalie quelques-unes à peine purent échapper et porter la nouvelle à la Nouvelle-Orléans.

La fin de la tribu des Natchez peut se raconter en quelques mots. Ils virent se retourner contre eux les autres conjurés qui se crurent trahis par eux. Les Chactas et les Yazous même s'unirent aux Français, et la répression fut terrible. En mars 1730 le fort qu'ils avaient construit fut enlevé par les troupes, quelques guerriers qui avaient pu s'échapper furent bientôt cernés. Ils furent massacrés pour la plupart, les autres

officier français, et que l'on ne doutait pas qu'il ne fût le père du Grand Soleil ». Bossu, p. 69, n.

1. Toute cette histoire a été rapportée en des termes presque identiques par Baudry des Lozières qui publia en 1802 sa relation d'un voyage à la Louisiane. *Voyage à la Louisiane et sur le continent de l'Amérique septentrionale, fait dans les années 1794 à 1798*. Paris, an XI, p. 28-55. Baudry des Lozières prétend reproduire les discours du vieux sauvage d'après « l'original imprimé en anglais » qu'il a vu à Philadelphie. Je n'ai pu retrouver cet « original », mais il s'agit sans aucun doute d'une traduction de Le Page du Pratz.

furent emmenés à la Nouvelle-Orléans et embarqués comme esclaves pour Saint-Domingue. Un très petit nombre de survivants s'évadèrent et se réfugièrent au nord chez les Chicassas, avec lesquels ils ne tardèrent pas à se confondre ¹.

Tels sont les faits principaux que Chateaubriand a eus à sa disposition, il reste à examiner comment il en a fait usage. Dans l'ensemble il a respecté ce que l'on peut considérer comme la vérité historique et suivi ses modèles de très près.

A vrai dire, il a condensé dans son poème des événements qui dans la réalité s'échelonnent sur un laps de temps assez considérable et réuni des faits relatifs aux guerres antérieures des Natchez et à leur destruction finale. Si cependant nous admettons comme date d'arrivée de René chez les Natchez l'année 1725, la narration de Chateaubriand s'étendrait sur un espace de cinq ans ².

Nous ne lui reprocherons pas d'avoir fortement exagéré le nombre des soldats en garnison au Fort-Rosalie. A l'en croire, Chépart ne commandait pas à moins de cinquante compagnies d'infanterie, sans compter l'artillerie, bataillon vêtu d'azur qui lance les foudres de Bellone, la cavalerie lourde et légère, une phalange de Suisses, sans oublier les pandours montés sur leurs petits chevaux de race tartare et une avant-garde de chasseurs canadiens³. Toute la colonie à cette date n'aurait pu réunir autant de soldats. Dans cette description des évolutions de l'armée française où se trouvent à côté de périphrases qui font sourire tant d'expressions amusantes et pittoresques, l'auteur s'est évidemment souvenu qu'il avait été sous-lieutenant au régiment de Navarre et à ce titre avait participé à bien

1. Le Page du Pratz, III, 327; Bossu, p. 79.

2. C'est dans le prologue d'*Atala* et non dans les *Natchez* que nous trouvons cette date. René serait donc arrivé immédiatement après la seconde guerre des *Natchez*.

3. *Natchez*, liv. I.

des revues. Il a traduit en prose poétique des pages entières du *Manuel d'infanterie*.

On peut également douter que tant de brillants officiers aient été à cette date en Louisiane. Toustain, d'Armagnac, Tourville, Beaumanoir, Causans, d'Aumale, Saint-Aulaire, Gauthier, Villars, Nemours, d'Erlach, Folar, Lesbin, Gédoin, Géblin, Marigny, Comines, Saint-Alban, Malherbe ne sont pourtant pas des noms imaginaires¹. Chateaubriand semble avoir voulu rappeler le souvenir des victimes de la Révolution ou des gloires nationales auxquelles il a pu ajouter les noms plus obscurs de quelques camarades d'émigration².

Le Canadien Henry qui dirige à l'avant-garde une troupe de Français demi-sauvages, enfants sans souci des forêts du Nouveau Monde est peut-être ce chasseur nommé Henry qui fut fait prisonnier par les Iroquois, et dont il est parlé dans les relations des Pères jésuites³. Par contre il m'a été impossible de savoir si Chépart avait fait campagne avec Catinat et Luxembourg, et je ne sais sur quelle autorité Chateaubriand se fonde pour transformer en « vieux capitaine qui ne voyait la société que dans les armes », c'est-à-dire en vieux soldat très brave, sinon très intelligent, le trafiquant sans scrupules que nous ont dépeint Dumont et Le Page du Pratz.

La revue des troupes françaises terminée, les Indiens

1. *Natchez*, liv. I, et X.

2. On connaît au moins un Toustain, 1716-1799, lieutenant de maréchaux, auteur d'ouvrage sur le blason, emprisonné sous la Terreur. Un Toustain Dumanoir fut fusillé à Grenelle le 23 janvier 1800. — Causans peut être le fameux original, devenu fou à la suite de ses recherches sur la quadrature du cercle, au commencement du XVIII^e siècle. Les d'Erlach furent nombreux dans la garde suisse. — Folar, 1669-1752, fut un auteur estimé d'ouvrages militaires. On trouve un Marigny dans les guerres de Vendée et un autre, garde-marine, qui ramena Franklin aux États-Unis en 1778, voulut défendre Louis XVI et fut emprisonné sous la Terreur. — Jean Gauthier était le chirurgien de Louis XVI et Saint-Aulaire un petit poète ami de Mme de Lambert.

3. *Jesuits relations*, XXV, 51.

décident de tenir conseil et Adario, chef de la tribu de la Tortue prononce un discours qui rappelle la première partie de la philippique que nous avons reproduite plus haut :

« Vous savez, ô sachems, quelle fut la récompense de votre hospitalité. Vous prîtes les armes, mais trop prompts à les quitter, vous rallumâtes le calumet de paix. Hommes imprudents ! la fumée de la servitude et celle de l'indépendance pouvaient-elles sortir de ce même calumet ? Il faut une tête plus forte que celle de l'esclave pour n'être point troublée par le parfum de la liberté. »

Le complot ne prend cependant point forme dès cette première réunion, et l'assemblée, se rendant aux paroles conciliatrices du vieux sachem aveugle, Chactas décide de renouer des relations amicales avec les Français et en même temps de se préparer sérieusement à la guerre. Toutefois, si jusqu'à un certain point on peut dire que Chateaubriand a reproduit quelques-uns des traits du vieillard que nous avons entendu chez Le Page du Pratz, la Soleille Akansie joue un rôle entièrement opposé à celui de la Soleille Bras-Piqué. L'intervention du capitaine d'Artaguet, sincère ami des Indiens et du Père Souël, décide d'autre part les Français à renoncer à leurs projets de violence et l'on peut croire que la paix ainsi conclue sera durable.

Le traître Fébriano va bientôt faire pencher la balance ; profitant de ce que les guerriers Natchez sont partis en expédition contre une tribu voisine, il persuade à Chépart qu'il est temps d'agir. Chactas venu en parlementaire dans le fort est retenu comme otage et les Natchez reçoivent l'ordre d'abandonner leurs terres. Bientôt les Français marchent contre leur village, ils sont reçus par Adario qui leur déclare la guerre suivant toutes les règles du protocole indien, et une bataille acharnée s'engage, bataille après laquelle les deux partis décident de conclure la paix.

Jusqu'ici il ne s'agit que des préliminaires de la grande

révolte et Chateaubriand a transformé en batailles sanglantes ce qui dans la réalité ne fut qu'une simple opération de police comme nous l'avons vu plus haut, car il s'agit sans doute ici de la seconde guerre des Natchez. Les Indiens allaient avoir bientôt une occasion de déclarer une guerre qui, celle-là, devait être implacable. Chépar, mal conseillé par Fébriano, mais plus aveugle que coupable, fait saisir Adario au milieu du village, le condamne à un esclavage perpétuel, lui et sa famille, et l'envoie à la Nouvelle-Orléans. Ici, Chateaubriand a évidemment anticipé sur les événements, puisque les Indiens ne furent réduits en esclavage qu'après le dernier soulèvement.

Quand Adario libéré grâce aux efforts d'Artaguette revient au village il organise aussitôt une révolte générale. Il s'agit cette fois non plus d'un soulèvement local, mais bien d'une coalition de toutes les tribus de l'Amérique contre les Blancs. C'est non pas dans le village des Natchez qu'a lieu l'assemblée, mais sur la côte septentrionale du lac Supérieur. Iroquois, Algonquins, Hurons, Acadiens, un empereur virginien, Paraoustis, Criques, Muscogulges, Siminoles, Chéroquois, Clamoets, Cénis, Macoulas, Cachenouks, Sioux, tous défilent devant nos yeux et sont minutieusement décrits par Chateaubriand dans une énumération qui ne manque pas de grandeur. La nuit tombée, dans le décor grandiose du lac, commence « cette assemblée de sauvages prêts à délibérer sur la liberté de tout un monde :

« Les sauvages montés sur des pins abattus n'étaient éclairés dans les profondeurs de la nuit, qu'à la lueur des flammes du bucher ; on les eût pris, à travers les branches et les troncs des arbres, pour un peuple répandu parmi les ruines et les colonnes d'une ville embrasée. Tous voulaient parler à la fois ; on se menaçait, on levait les massues ; le cri de guerre, poussé de la cime du roc, se perdait sur les flots du lac, où le bûcher du conseil se reflétait comme un phare sinistre. »

Un massacre général des Blancs est décidé après des

discours en forme, dans lesquels, avec plus de détails et plus d'éloquence sont repris les principaux arguments du vieillard de Dumont. Chaque nation comparaissant à son tour pour énumérer longuement les persécutions subies, nous avons ainsi comme un compendium des crimes commis par les Européens dans le Nouveau Monde. Comme chez Dumont encore, il est décidé de distribuer des bûchettes en nombre égal à chaque conjuré, en leur demandant d'en brûler une chaque jour. La destruction de la dernière doit donner le signal d'une révolte qui éclatera au même instant sur tout le continent et rendra l'Amérique à ses premiers et légitimes possesseurs.

On sait comment, dans les *Natchez*, Mila, la gracieuse Mila, si différente de la Soleille Bras-Piqué, fait échouer ce plan en dérobant les bûchettes cachées dans le temple, et comment les Natchez de Fort-Rosalie se révoltent seuls. Ici encore Chateaubriand a suivi d'assez près les données historiques, et s'il les a modifiées il ne paraît pas avoir excédé ses droits de poète.

Volontairement nous avons négligé quantité d'épisodes, de longues digressions, pour essayer de retrouver dans ce récit souvent confus la trame historique sur laquelle Chateaubriand a brodé. Dans son ensemble, et si nous négligeons les apparitions, et les interventions divines que comportait toute épopée au XVIII^e siècle, on voit que l'auteur des *Natchez* a puisé ses informations à des sources sûres. On pourrait tout au plus lui reprocher d'avoir adouci le caractère de Chépart, d'avoir idéalisé celui de d'Artaguet, d'avoir indûment vieilli le Père Souël dont il ne pouvait connaître l'âge et d'avoir donné à la conspiration de 1727 une importance qu'elle n'avait pas¹. Un

1. Deux missionnaires le P. du Poisson et le P. Souël périrent dans la révolte des *Natchez*. Le P. Petit après avoir vanté leur caractère et leur connaissance de la langue dit « qu'ils n'avaient guère l'un et l'autre que trente-cinq à trente-six ans ». *Jesuits relations*, LXVIII, 184. Dans le même ouvrage, LXVII, 278, 301, 317 on pourra trouver d'autres mentions du P. Souël.

tel grief ne saurait être très sérieux, étant donné qu'il s'agit d'événements peu connus et qu'en tout cas, à défaut d'une exactitude historique absolue, une certaine vraisemblance poétique a été observée par Chateaubriand. Mais dans un ouvrage de ce genre, il ne suffit pas de suivre de plus ou moins près la succession des faits historiques, il faut encore que les mœurs soient vraisemblables et que des éléments disparates ne viennent pas rompre l'unité du style. Il n'en est malheureusement pas ainsi et trop de souvenirs des épopées classiques sont mêlés au style des *Natchez* pour qu'une impression d'unité harmonieuse et complète soit obtenue. Je ne sais cependant si l'on n'a pas exagéré ce qu'il y avait de factice et de conventionnel dans le style des *Natchez* et si à ces souvenirs nombreux d'Homère, de Virgile, du Tasse, et même de Milton ne viennent pas se joindre de nombreux traits de couleur locale authentique : il convient donc de rechercher tout d'abord la part que joue l'imitation antique ou plutôt épique dans les *Natchez* pour déterminer avec plus de précision l'originalité de Chateaubriand.

II

On sait que Chateaubriand s'est nourri d'Homère et que le seul livre qu'il emporta dans son mince bagage d'émigré à l'armée des Princes était précisément un petit Homère qu'il considérait comme le plus précieux de ses biens. Cependant, autant que mon enquête que je ne prétends pas donner comme complète m'a permis de m'en assurer, les emprunts directs à Homère sont peu nombreux et presque toujours mélangés de souvenirs virgiliens.

Quand avant d'énumérer les troupes françaises, il invoque la Muse, il se souvient évidemment de l'invocation du poète grec au moment où il commence le dénombrement des vaisseaux des Achéens, mais à ce souvenir

Chateaubriand rattache une branche du laurier qui sortait du tombeau du poète latin, comme si par une sorte de symbole il avait voulu nous prévenir dès le début de son épopée :

« Filles de Mnémosyne à la longue mémoire, âme poétique des trépieds de Delphes et des colombes de Dodone, déesse qui chantez autour du sarcophage d'Homère sur quelque grève inconnue de la mer Égée ; vous, qui, non loin de l'antique Parthénope, faites naître le laurier du tombeau de Virgile : Muse, daignez quitter un moment tous ces morts harmonieux et leurs vivantes poussières ! abandonnez les rivages de l'Ausonie, les ondes du Sperchius et les champs où fut Troie ; venez m'animer de votre divin souffle ; que je puisse nommer les capitaines et les bataillons de ce peuple indompté, dont les exploits fatigueraient même, O Calliope, votre poitrine immortelle¹ ! »

Quelques lignes plus loin il invoque le souvenir de « la danse d'Ariadne gravée sur le bouclier d'Achille² » à propos des évolutions des troupes françaises dans la plaine ; et dans le dénombrement qu'il fait des soldats de Chépar il ne fait que transposer, sans du reste chercher à s'en cacher, un passage analogue d'Homère :

« La Touraine, si délicieuse par ses fruits ; la Flandre aux plaines ensanglantées ; Lyon, la romaine ; Strasbourg, la germanique ; Toulouse, si célèbre par ses troubadours ; Reims, où les rois vont chercher leur couronne ; Paris, où ils viennent la porter : toutes les villes, toutes les provinces, tous les fleuves des Gaules ont donné ces fameux soldats à l'Amérique³. »

1. *Natchez*, liv. I ; *Iliade*, II, 484-94 : « Et maintenant, Muse qui habitez les demeures Olympiennes : dites les rois et les princes Danaens. Car je ne pourrais nommer ni décrire la multitude, même ayant dix bouches, une langue infatigable et une poitrine d'airain, si les Muses Olympiades, filles de Zeus impétueux ne me rappelaient ceux qui vinrent sous Ilion. » (*Traduction Leconte de Lisle.*)

2. *Iliade*, XVIII, 590-607.

3. *Iliade*, II, 504, 509 : « Et ceux qui vivaient dans Glissa ; et ceux

Parfois même il cite Homère et la comparaison est nettement empruntée au poète grec :

« Les femmes qui avaient perdu leurs fils dans le combat entouraient l'étranger en poussant des hurlements : telles les ombres se pressaient autour d'Ulysse, dans les ténèbres cimmériennes, pour boire le sang des victimes ; tels les Grecs chantaient autour du bûcher de la fille d'Hécube immolée aux mânes de l'impitoyable Achille¹. »

En beaucoup d'autres cas, et surtout dans les descriptions de combat, il est assez difficile de déterminer qui d'Homère ou de Virgile Chateaubriand a suivi ; quelquefois il combine les deux dans le même passage. Areskouï, le démon de la guerre éveille le camp des Français comme Eris éveille le camp des Grecs², mais la suite du même développement est empruntée à Virgile :

« Le soldat français entend ces bruits, il se réveille, comme le cheval de bataille qui dresse ses oreilles au frémissement de l'airain, ouvre ses narines fumantes, remplit l'air de ses grêles hennissements....

Il est difficile de ne pas reconnaître là les vers bien connus du poète latin :

.... Tum, si qua sonum procul arma dedere,
Stare loco nescit, micat auribus et tremit artus,
Collectumque fremens volvit sub naribus ignem¹.

Virgile en plus, par un démarquage qui a dû amuser Chateaubriand, lui a fourni une invocation éloquente :

« Intrépides sauvages, si mes chants se font entendre dans l'avenir, si j'ai reçu quelque étincelle du feu de Prométhée, votre gloire s'étendra parmi les hommes

qui habitaient dans la cité bien bâtie d'Hypothéba et la sainte Onkhestos, bois sacré de Poseidaon ; et ceux qui habitaient Arné qui abonde en raisins, et ceux de Mideia, et la sainte Nissa, et la ville frontière Anthédon. »

1. *Natchez*, X.

2. *Natchez*, I ; *Iliade*, XI, 1-10.

3. *Natchez*, I, *Géorg.*, III, 83.

aussi longtemps que le Louvre dominera les flots de la Seine, aussi longtemps que le peuple de Clovis continuera d'être le premier peuple du monde, aussi longtemps que vivra la mémoire de ces laboureurs qui viennent de renouveler le miracle de votre audace dans les champs de la Vendée! »

C'est le passage bien connu :

Fortunati ambo! si quid mea carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo,
Dum domus Ænea Capitoli immobile saxum
Accolet imperiumque pater Romanus habebit ¹.

Chateaubriand prend un tel plaisir à cet exercice qui devait lui rappeler le temps où il faisait des vers latins qu'ayant à peindre une tempête, il ne se souvient même plus qu'il a eu l'occasion de voir des orages dans les forêts du Nouveau-Monde :

« Le ciel ouvre ses cataractes; un déluge, se précipitant des nues, éteint les salpêtres de Mars. Les vents agitent les forêts; mais cet orage est sans tonnerre, car Jéhovah s'est réservé les trésors de la grêle et de la foudre. »

Ce Jéhovah n'est autre que le *Juppiter horridus* de Virgile :

Quantus ab occasu veniens pluvialibus Hædis
Verberat imber humum; quam multa grandine nimbi
In vada præcipitant, cum Juppiter horridus Austris
Torquet aquosam hiemen et caelo cava nubila rumpit ².

S'il veut décrire ailleurs la chute des arbres dans la forêt, bien qu'il ait eu souvent durant son voyage l'occasion de voir abattre les géants de la nature et de rêver près de leur cadavre en déplorant l'œuvre de destruction accomplie par l'homme, le souvenir de ses lectures l'obsède à tel point qu'il transpose une fois de plus un passage de l'*Énéide* :

1. *Énéide*, IX, 446-9.

2. *Natchez*, X; *Énéide*, IX, 668-71.

Satan pour effrayer les combattants envoie le Temps abattre les bois antiques de la forêt pour en faire un rempart aux Natchez : « Le Temps obéit; il s'abat dans la forêt, avec le bruit d'un aigle qui engage ses ailes dans les branches des arbres : les deux armées ouïrent sa chute, et tournèrent les yeux de ce côté. Aussitôt on entend retentir dans la profondeur du désert, les coups de la hache de ce bûcheron qui sape également les monuments de la nature et les hommes. Le père et le destructeur des siècles renverse les pins, les chênes, les cyprès, qui expirent avec de sourds mugissements : les solitudes de la terre et du ciel demeurent nues en perdant les colonnes qui les unissent. »

Itur in antiquam silvam, stabula alta ferarum :
Procumbunt piceæ, sonat icta securibus ilex,
Fraxineæque trabes cuneis et fissile robur
Scinditur; advolunt ingentes montibus ornos¹,

avait dit Virgile; mais l'abatage d'une forêt est un tel lieu commun dans la poésie qu'il est difficile de dire exactement qui Chateaubriand a imité.

C'est surtout dans les descriptions de combats que Chateaubriand est redevable à Virgile. Le fait est d'autant plus curieux que lui-même avait eu plus d'une fois, à l'armée des Princes, l'occasion de voir des soldats mourir sur le champ de bataille et qu'il nous a laissé plusieurs tableaux de ce genre dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. A l'époque où il écrit les *Natchez*, il n'ose se fier encore à son génie, et il est trop hanté par le souvenir de ses lectures pour que ses souvenirs personnels dominent son imagination.

Quand peignant la mort des derniers combattants il écrit :

« Ceux-là se font massacrer sur le canon que souille la moelle éparse, les cervelles fumantes, les lambeaux de

1. *Enéide*, VI, 179; voir encore : *Enéide*, XI, 134; *Roland Furieux*, XXVII, 101; et plus encore la *Jérusalem Délivrée*, III, 74 et suiv.

chair, les fragments d'os; « c'est non pas la vision des champs de bataille du nord qui repasse devant ses yeux, mais une scène de l'*Énéide* :

Ossaque dispersit cerebro permixta cruento¹.

On pourrait multiplier les exemples, nous n'en donnons que quelques-uns :

« L'Indien se pâme avec d'accablantes douleurs, et un dur sommeil ferme ses yeux », rappelle deux vers de Virgile :

Olli dura quies oculos et ferreus urguet
Somnus, in æternam clauduntur lumina noctem².

Ailleurs, Chateaubriand combine dans un même développement deux passages très éloignés de Virgile :

« Le sachem levant sa massue en décharge un coup sur la tête de l'héritier d'Aranville; la tête se brise comme une calebasse sous le pied de la mule rêtive. La cervelle de l'infortuné fume en se répandant à terre. Adario insulte par ses paroles à son ennemi :

« En vérité c'est dommage que ta mère ne soit pas ici. Elle baignerait ton front dans de l'eau esquine. Moi qui ne suis qu'un barbare, j'ai grossièrement lavé tes cheveux dans ton sang. Mais j'espère que tu pardonneras à ma débile vieillesse, car je te promets un tombeau dans le sein des vautours. »

Virgile avait dit :

Tum validam perque arma viro perque ossa securim
Altior exsurgens oranti et multa precanti
Congeminat; vulnus calido rigat ora cerebro;

tandis que l'imprécation d'Adario est imitée du passage suivant :

1. *Natchez*, liv. X; *Énéide*, X, 416. M. Jules Lemaitre a vu dans ces descriptions affreuses un goût particulier et bien romantique de Chateaubriand pour l'horreur; il n'y faut voir autre chose que le désir d'un jeune homme frais émoulu du collège de montrer son érudition. Jules Lemaitre, *Chateaubriand*, Paris, 1912.

2. *Natchez*, X, *Énéide*., X, 745.

Istic nunc, metuende, jace. Non te optima mater
 Condet humi patriove onerabit membra sepulcro
 Alitibus linquere feris aut gurgile mersum
 Unda feret piscesque impasti vulnera lambent ¹.

Parfois, de façon assez inattendue, Chateaubriand combine Virgile et les récits de voyages, comme dans l'exemple suivant où nous voyons Outougamiz tuer son ennemi à l'antique, mais en se servant d'une arme exclusivement indienne :

« Le tranchant de sa hache était fait d'un marbre aiguisé avec beaucoup de soin par Akomanda, aïeul du jeune homme. Ce marbre avait été ensuite inséré comme une greffe dans la tige fendue d'un plant de cormier; l'arbuste en croissant s'était refermé sur la pierre; et coupé à une longueur de flèche il était devenu un instrument de mort dans la main des guerriers :

« Outougamiz fait tourner l'arme héréditaire autour de sa tête, et la laissant échapper, elle va d'un vol impétueux frapper Valbel au-dessous de l'oreille gauche : la vertèbre est coupée. Le soldat ami de la joie penche la tête sur l'épaule droite, tandis que son sang rougit son bras et sa poitrine ². »

Nous savons par le voyageur Lebeau, qui décrit longuement les armes des Indiens que cette sorte de hache « était conservée par les enfants comme un héritage précieux dans lequel ils admirent le beau génie ou l'esprit subtil de leurs pères ³ », mais Virgile n'est pas oublié pour autant et c'est à lui qu'est emprunté le second paragraphe.

Talia dicta dabat; sed viribus ensis adactus
 Transabiit costas et pectora candida rumpit.
 Volvitur Euryalus leto pulchrosque per artus
 It cruor inque umeros cervix collapsa recumbit :

1. *Natchez*, X, *Enéide*, XI, 696-99, et X, 556-560.

2. *Natchez*, X.

3. *Aventures du sieur Lebeau*, 2 vol. Amsterdam, 1738, I, 234, 5-6.

Purpureus veluti cum flos succisus aratro
 Languescit moriens, lassove papavera collo
 Demisere caput, pluvia cum forte gravantur¹.

Immédiatement après ce passage, nous voyons Outougamiz reprendre sa hache et « en décharger un coup effroyable sur Boisrobert dont la poitrine s'ouvre comme celle d'une blanche victime sous le couteau d'un sacrificateur », comparaison qui a pu être inspirée par le *candida pectora* de Virgile. Chateaubriand utilise jusqu'aux plus menues bribes de ses souvenirs. Quant aux trois derniers vers que nous venons de citer il s'en était déjà servi ailleurs pour dépeindre l'accablement d'Akansie :

« Elle dit, et sa couronne de plumes et de fleurs tombe de sa tête. Comme un pavot frappé des rayons du soleil se penche vers la terre et laisse échapper de sa tige les gouttes amères du sommeil : ainsi cette femme jalouse, dévorée par les feux de l'amour, baisse son front, dont la mort semble épancher les sueurs glacées². »

C'est beaucoup plus rarement que Chateaubriand emprunte à Virgile autre chose que des descriptions de combat : il l'a fait cependant au moins une fois pour introduire Céluta :

« Sa robe blanche d'écorce de mûrier ondulait légèrement derrière elle, et ses deux talons de rose en relevaient le bord à chaque pas. L'air demeura embaumé sur les traces de l'Indienne du parfum des fleurs du magnolia qui couronnaient sa tête : telle parut Héros aux fêtes d'Abydos ; telle Vénus se fit connaître, dans les bois de Carthage, à sa démarche et à l'odeur d'ambrosie qu'exhalait sa chevelure. »

Même si Chateaubriand n'avait pas pris soin de souligner son emprunt, on reconnaîtrait les vers de l'*Enéide* :

Dixit, et avertens rosea cervice refulsit,
 Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem

1. *Enéide*, IX, 431-8.

2. *Natchez*, II.

Spiravere; pedes vestis defluxit ad imos,
Et vera incessu patuit dea....¹

Il va de soi qu'il ne s'agit pas ici d'accuser Chateaubriand de plagiat, comme on le fait souvent trop légèrement. Comme en beaucoup d'autres endroits, l'auteur des *Natchez* ne fait que se conformer à la tradition de la poésie du xvii^e et du xviii^e siècle; on ne saurait vraiment lui reprocher d'avoir, sur quelques points au moins, été de son temps.

Au poème du Tasse, qu'il lisait, on s'en souvient, avec Charlotte Ives, Chateaubriand a fait au moins un long emprunt. Au début du livre II des *Natchez*, quand Satan va aux Enfers rassembler le conseil des démons et que devant cette hideuse assemblée il expose ce qu'il a fait pour perdre la race humaine, pour partager le monde, opposer le mal au bien sur la terre, l'enfer au ciel, il exhorte les anges déchus à l'aider dans son entreprise : « Répandez les illusions et les ténèbres, s'écrie-t-il, soufflez de toute part la discorde, la jalousie, l'amour, la vengeance. Mélez-vous aux conseils des Natchez! » Chateaubriand ne fait ici que résumer et condenser en deux pages les dix-neuf premières strophes du quatrième chant de la *Jérusalem délivrée*². Le rapprochement est d'autant plus certain que quelques lignes plus bas, il rappelle lui-même le souvenir du Tasse, quand René se réveille et qu'il se trouve au milieu d'un paysage inconnu : « Tel fut le réveil du guerrier aimé d'Armide, lorsque l'enchanteresse trouvant son ennemi plongé dans le sommeil l'emporta

1. *Natchez*, I, *Enéide*, I, 403-5. Il importe cependant de remarquer que la robe blanche d'écorce de mûrier est faite d'une étoffe purement indienne. Le Page du Pratz indique la façon de préparer cette substance pour le tissage et ajoute : « Les mantes de fils d'écorce de mûrier sont très blanches et très propres. » II, 193 et suiv.

2. Chateaubriand a en particulier supprimé les strophes IV, V, VI, VII et VIII, dans lesquelles le Tasse décrit l'assemblée des démons. Il a de plus condensé le discours même de Satan, se bornant à donner ses arguments sans les développer.

sur une nue et le déposa dans les bocages des îles Fortunées ». C'est bien en effet dans ces îles chantées par les poètes que nous sommes plutôt qu'en Louisiane :

« Les premiers objets qui s'offrirent à sa vue, en sortant d'un profond sommeil, furent la vaste coupole d'un ciel bleu où volaient quelques oiseaux et la cime des tulipiers qui frémissaient au souffle des brises du matin. Des écureuils se jouent dans les branches de ces beaux arbres, et des perruches sifflaient sous leurs feuilles satinées.... »

Non si destò sin che garrir gli augelli
Non senti lieti e salutar gli albori,
E mormorar il fiume et gli arboscelli,
E con l'onda scherzar l'aura et coi fiori.
Apre i languidi lumi, e guarda quelli
Alberghi solitarii de'pastori;
Et parle voce udir tra l'acqua e i rami ¹.

C'est encore probablement un souvenir du Tasse qui l'aide à décrire l'aspect d'Areskouï, la déesse de la guerre, quand elle se déguise en vieillard pour exciter Ondouré à la vengeance :

« Elle prend la démarche et la contenance d'un vieillard, afin de donner un plus grand air de vérité à ses paroles. Sa tête se dépouille, son corps se courbe sous un arc détendu qu'elle tient à la main en guise de bâton.... »

Le Tasse avait dit :

A costui viene Aletto : e da lei tolto
E'l sembiente d'un uom d'antica etade :
Vòta di sangue, empie di cresse il vòlto,
Lascia barbuto il labro, e'l mento rade;
Dimostra il capo in lunghe tele avvolto;
Le veste oltra'l ginocchio al piè gli cade;
La scimitarra al fianco, e'l tergo carico
De la faretra, e ne le mani ha l'arco ².

Par contre les emprunts à Milton sont moins nombreux qu'on ne pourrait le supposer tout d'abord. Chateaubriand

1. *Jérusalem délivrée*, VIII, 5.

2. *Id.*, IX, 8.

s'est surtout servi du *Paradis Perdu* pour la description de ce ciel différent de celui des *Martyrs* et dont trente ans après il semblait encore si fier¹. C'est au livre IV des *Natchez* que l'Ange protecteur de l'Amérique ayant découvert les mauvais desseins de Satan et du démon de la Renommée monte au ciel prévenir Uriel gardien du soleil. Tout le passage est visiblement inspiré du livre III du *Paradis Perdu* :

« Esprit rempli de prudence, dit Uriel, votre curiosité n'a rien d'indiscret, puisque vous n'avez pour but que de glorifier l'œuvre du Père, cette œuvre que le Fils conserve et que l'Esprit vivifie. »

Uriel répondait de même à Satan dans Milton :

Fair angel, thy desire which tends to know
The works of God, thereby to glorify
The great Work-master, leads to no excess.
That reaches blame, but rather merits praise...².

Cependant la légende qui vient ensuite dans les *Natchez*, ce récit poétique de la création du soleil, où il est dit comment le Fils dans sa miséricorde, ayant peur que la lumière qui remplissait tout ne fut trop forte pour l'univers, demanda au Seigneur de reposer ses rayons en n'en laissant échapper qu'un seul, ne se trouve pas chez Milton; Chateaubriand est ici original ou a eu recours à une « source » qui m'a échappée....

Des réminiscences de ce genre sont précisément celles que nous nous attendions à rencontrer dans un récit épique composé à la fin du XVIII^e siècle. Chateaubriand se déclare cependant très fier d'avoir introduit dans les *Natchez* un nouvel élément d'intérêt en faisant une place à part au merveilleux indien à côté « du merveilleux

1. *Natchez*, Préface.

2. *Paradise lost*, III, 75. Dans le *Génie* (IV, XII), Chateaubriand a précisément cité comme le modèle du genre ce voyage de Satan, et l'a en grande partie traduit pour montrer la supériorité du merveilleux chrétien sur le merveilleux païen.

de toutes les espèces, des muses, des anges, des génies, des combats, des personnages allégoriques : la Renommée, le Temps, la Nuit, la Mort, l'Amitié ». Il se faisait illusion, car ce merveilleux qui occupe une place très restreinte n'est point traité de façon originale. Areskouï la déesse de la discorde en est la principale divinité et nous l'avons déjà rencontrée. Nous savons d'ailleurs que Chateaubriand l'avait empruntée à l'ouvrage du Père Lafitau où se trouvaient longuement étudiées les analogies qu'elle pouvait présenter avec l'Arès des Grecs. Chateaubriand a cependant mis en bonne place dans son Paradis Las Casas, le défenseur des Indiens que Marmontel avait célébré dans les *Incas* et une sainte canadienne, Catherine des Bois. Le passage est amusant et mérite d'être noté :

« Peuple guerrier et plein de génie, Français, c'est sans doute un esprit puissant, un conquérant fameux qui protège du haut du ciel votre double empire ? Non, c'est une bergère en Europe, une fille sauvage en Amérique. Geneviève du hameau de Nanterre, et vous, Catherine des Bois canadiens, étendez à jamais votre houlette et votre crosse de hêtre sur ma patrie ; conservez-lui cette naïveté, ces grâces naturelles qu'elle tient sans doute de ses patronnes.... Née d'une mère chrétienne et d'un père idolâtre, sous le toit d'écorce d'une famille indienne, Catherine, élevée dans la religion de sa mère, annonça dès son enfance que l'Époux céleste l'avait réservée pour ses chastes embrassements. A peine avait-elle accompli quatre lustres, quelle fut appelée dans ces domaines incorruptibles, où les anges célèbrent incessamment les noces de ces femmes qui ont divorcé avec la terre pour s'unir au ciel.... Elle fut publiquement honorée comme patronne du Canada ; on lui rendit un culte au bord d'une fontaine, sous le nom de la *bonne Catherine des Bois*. Cette vierge ne cesse de veiller au salut de la Nouvelle-France et de s'intéresser aux habitants du désert. » ¹

1. *Natchez*, IV. Il est en même temps piquant de constater que Catherine ressemble en un point au moins à Atala ; Atala elle

Quel dommage que ce rapprochement si poétique entre les deux bergères vienne en droite ligne du bon Charlevoix ! L'historien de la Nouvelle-France raconte en effet tout au long l'histoire de la célèbre Catherine Tegahkoura, ou bonne Catherine et après avoir relaté les miracles qu'elle accomplit journallement ajoute comme conclusion :

« C'est ainsi que la Nouvelle-France, comme la capitale de l'ancienne voient éclater la Gloire, l'une d'une pauvre fille sauvage, et l'autre d'une Bergère, au-dessus de celle de tant d'hommes Apostoliques, des Martyrs, et d'autres Saints de toutes les conditions : Dieu voulut sans doute pour notre instruction, et pour la consolation des Humbles, glorifier ses S.S. à proportion de ce qu'ils ont été petits et obscurs sur la terre ¹. »

Il y a là, on le voit chez Chateaubriand, au moins à cette date, un véritable procédé de composition littéraire. Il semble vraiment qu'il lui soit impossible d'écrire un paragraphe s'il n'a pas sous les yeux un texte, si gauche qu'il soit, qu'il pourra modifier à son gré, et qu'il prendra non pas tant comme modèle que comme matière à ses développements. Cette particularité de composition qui l'a fait souvent accuser de plagiat va lui devenir des plus utiles dans les parties des *Natchez* qui traitent plus particulièrement des mœurs des Indiens. Si en effet pour décrire un combat, il lui faut s'inspirer de Virgile, s'il ne peut enlever au ciel Catherine des Bois sans le secours de Milton, du Tasse et de Charlevoix, quand il va s'agir de nous montrer les Natchez dans leur village, dans leur temple, dans leur conseil, c'est aux meilleures autorités qu'il va encore une fois s'adresser. Il en résultera, très curieusement, qu'à côté de parties qui rappellent les pires épopées du XVIII^e siècle, les *Natchez* renferment de nom-

aussi avait été élevée dans la religion chrétienne au milieu d'une tribu idolâtre, elle aussi mourut jeune et fut consacrée au seigneur, et malgré son suicide, elle aussi est une espèce de sainte.

1. Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, I, 586-7.

breux épisodes où le décor du moins, les costumes et les accessoires sont d'une exactitude scrupuleuse. Ici on ne saurait lui faire un grief de s'être renseigné avec soin et d'avoir puisé librement chez les historiens des Natchez. Quand il arriva en Amérique, il y avait près de soixante ans que les tribus des Natchez avaient été dispersées et détruites. Rien ne subsistait de leurs anciens villages, leur temple avait été renversé, leurs usages étaient oubliés, et les rares survivants s'étaient fondus dans les tribus environnantes. A l'origine, si nous en croyons les voyageurs, les Natchez différaient cependant profondément des autres Indiens : ils avaient une civilisation plus avancée, une forme de gouvernement mieux fixée, une religion plus complexe que leurs voisins et semblaient appartenir à une race supérieure. Les Peaux-Rouges que Chateaubriand avait rencontrés près du Niagara ne pouvaient donc suffire à lui donner une idée précise du peuple dont il voulait chanter les malheurs, il lui fallait s'adresser aux annalistes de la Louisiane pour essayer de faire revivre une nation disparue, et c'est en effet une véritable reconstitution historique qu'il a tenté de faire dans les *Natchez*. En un sens, en bien des parties, l'épopée indienne de Chateaubriand annonce déjà certaines pages des *Martyrs*, et j'irai presque jusqu'à dire, tant sa documentation est consciencieuse, certaines pages de *Salammbô*.

III

Les souvenirs des épopées classiques, d'ailleurs confinés aux premiers livres, ne jouent pas un rôle aussi important qu'on serait tenté de le croire tout d'abord. Bien des faits et des épisodes où l'on croit bien souvent distinguer une couleur homérique sont en réalité très indiens.

Quand René arrive chez les Natchez, ses hôtes le font asseoir, et « l'on fait chauffer une eau pure dans un vase de pierre noire pour laver les pieds du frère d'Amélie »,

ce qui est peut-être un des rites de l'hospitalité antique, mais ce qui est très certainement aussi une coutume de certains Indiens, qui, nous apprend Lafitau, ont l'habitude de laver les pieds à leurs hôtes ¹.

On sait comment Outougamiz, pour témoigner sa reconnaissance à Kené le prend pour ami : et dans cet épisode on serait d'autant plus tenté de voir un souvenir des couples célèbres d'Oreste et Pylade, et de Nisus et Euryale, que Chateaubriand lui-même nous rappelle l'antiquité de ces amitiés masculines :

« Il est une coutume parmi ces peuples de la nature, coutume que l'on trouve autrefois chez les Hellènes; tout guerrier se choisit un ami. Le nœud ainsi formé devient double et résiste au malheur et à la prospérité. Chaque homme devient double et vit de deux âmes, si l'un des deux amis s'éteint, l'autre ne tarde pas à disparaître ².

C'est cependant au P. Lafitau que Chateaubriand a emprunté l'idée de cette amitié touchante qui ravissait tellement Fontanes à Londres et c'est à lui également qu'il a pris le détail des cérémonies accomplies par les deux amis :

« Le P. Garnier m'a dit, écrivait Lafitau, avoir appris d'un sauvage au sujet de ces amitiés, qu'il avait souvent fait cette remarque que lorsqu'on brûlait un esclave, on pouvait regarder comme un présage assuré que celui que nommait l'esclave dans sa chanson de mort serait bientôt pris lui-même et aurait le même sort... car dans ces amitiés il se rencontre souvent de l'héroïsme, comme entre les Orestes et les Pylades.... Ces amitiés s'achètent par des présents que l'ami fait à celui qu'il veut avoir pour ami : elles s'entretiennent par des marques mutuelles de bienveillance; ils deviennent compagnons de guerre et de fortune, ils ont droit de nourriture et d'entretien dans la cabane l'un de l'autre ³. »

1. *Natchez*, Lafitau, *Mœurs des sauvages américains*, II, 88.

2. *Id.*, III.

3. Lafitau, I, 609.

« Nous attaquerons avec le même fer l'ours sur le tronc des pins; nous écarterons avec le même rameau l'insecte des savanes; nos paroles secrètes seront entendues dans la cime des arbres » chante de même Outougamiz dans les *Natchez* après avoir échangé avec René les « manitous de l'amitié ¹. »

Il n'y a non plus rien d'étrange à voir René adopté par Chactas et considéré à partir de ce moment comme faisant partie de la tribu. Si, pour Lafitau, on adopte ainsi surtout les prisonniers de guerre, destinés à remplacer les guerriers qu'ils ont tués et à aller à la chasse pour les veuves, Charlevoix au contraire cite le cas d'un jeune Français qui avait été adopté de cette façon « par un des plus considérables habitants d'Onnontague ». Il ajoute : « ces sortes d'adoptions, qui devinrent dans la suite assez fréquentes ont tous les avantages de celles qui se pratiquaient parmi les Romains à l'héritage près, qui n'est rien chez les sauvages : d'ailleurs elles n'en ont pas les charges, elles ne reçoivent même aucune atteinte des guerres ² ».

La même exactitude se retrouve dans les détails en apparence les plus indifférents. Si l'on présente au frère d'Amélie un calumet de paix « fait d'une pierre rouge », c'est que nulle autre couleur n'aurait pu convenir en la circonstance, comme nous l'apprend Lafitau :

« Il y a, dit-il, un Calumet pour la paix et un pour la guerre. Ils s'en servent encore pour terminer leurs différends ou pour parler aux étrangers. Il est composé d'une pierre rouge polie comme du marbre ³. »

Si le sachem « au lever du soleil prenant le calumet de la paix chargé de feuilles odorantes du laurier de la

1. *Natchez*, III.

2. *Natchez*, V, Lafitau, II, 308; Charlevoix, I, 337. Cette coutume n'a du reste pas disparu; on peut encore citer aujourd'hui des Américains de marque qui ont été adoptés formellement par des tribus indiennes.

3. Lafitau, II, 320.

montagne, en pousse la première vapeur vers le ciel, la seconde vers la terre, et la troisième autour de l'horizon », c'est que les choses se passaient exactement ainsi, non point chez tous les Indiens, mais précisément chez les Natchez, comme nous l'apprend le P. Charlevoix :

« Tous les matins, dit-il, dès que le soleil paraît, le grand Chef se met à la porte de la cabane, se tourne vers l'Orient, et hurle ensuite trois fois, en se prosternant jusqu'à terre. On lui apporte ensuite un Calumet qui ne sert qu'en cette occasion, il fume et pousse la fumée de son tabac vers l'Astre du jour; puis il fait la même chose pour les trois autres parties du monde ¹. »

Nous pouvons prendre Chateaubriand pour guide si nous voulons visiter maintenant le village des Natchez et suivre René qui s'avance escorté de ses guides :

« Ils passent au milieu du grand village, dont les cabanes carrées supportaient un toit arrondi en dôme. Ces toits de chaume de maïs entrelacé de feuilles s'appuyaient sur des murs recouverts en dedans et en dehors de nattes minces. A l'extrémité du village, les voyageurs arrivèrent sur une place irrégulière que formaient la cabane du grand chef des Natchez et celle de sa plus proche parente, la *Femme Chef*. »

C'est encore Charlevoix qui nous apprend que :

« Leurs cabanes sont en forme de Pavillon carré, fort basses et sans fenêtres; le faite est arrondi à peu près comme un four. La plupart sont couvertes de feuilles et de pailles de Maiz; quelques-unes sont construites d'une espèce de torchi, qui me parut assez bon et qui est revêtu en dehors et en dedans de nattes fort minces. Celle du grand Chef est fort proprement crêpie en dedans; elle est aussi plus grande et plus haute que les autres; placée sur un terrain un peu élevé et isolée de toutes parts. Elle donne sur une grande place qui n'est pas très régulière.... Le grand Chef des Natchez porte le nom de

Soleil, et c'est comme toujours parmi les Hurons le fils de la plus proche parente qui lui succède. On donne à cette femme la qualité de *Femme Chef*¹. »

Quand plus loin Chateaubriand s'amuse à tracer un pittoresque tableau de la place publique du village, il ne fait que rassembler des notes prises à différents auteurs :

« Plus loin de jeunes garçons, les bras attachés ensemble, s'essayaient à qui supporterait le plus longtemps l'ardeur d'un charbon enflammé; les guerriers jouaient à la balle avec des raquettes garnies de peaux de serpents; d'autres guerriers avaient de plus vives contentions aux jeux des pailles et des osselets; un plus grand nombre exécutaient la danse de la guerre ou celle du Buffle, tandis que des musiciens frappaient avec une seule baguette une sorte de tambour, soufflaient dans une conque sauvage, ou tiraient des sons d'un os de chevreuil percé à quatre trous comme le fifre aimé du soldat². »

La première partie de ce paragraphe paraît empruntée à Charlevoix : « On a vu de petits garçons et de jeunes filles se lier l'un à l'autre par un bras, et mettre entre les deux un charbon allumé pour voir qui le secouerait le premier ». Les jeux au contraire viennent probablement de Lafitau qui décrit « le jeu des pailles ou des joncs », et celui des osselets; il attribue il est vrai la conque aux Caraïbes et non aux Indiens du continent et n'a vu chez eux qu'une flûte percée d'un seul trou dont il n'indique pas la matière. Il est fort possible qu'à distance Chateaubriand se soit trompé³.

Il n'est point jusqu'aux travaux des femmes qui ne soient décrits avec la même exactitude. Céluta ne se hasarde pas à broder comme une Française du XVIII^e siècle, elle ne sait accomplir que des travaux indiens :

« La fille des Natchez était assise sur une natte; elle

1. *Natchez*, I, Charlevoix, III, 417 et 420.

2. *Id.*, I.

3. Charlevoix, III, 307; Lafitau, II, 350; II, 339; I, 218.

traçait en fil de pourpre, sur une peau d'orignal, les guerres des Natchez ¹ »; et Lafitau nous parle précisément « d'aiguilles destinées à tracer des lignes dans lesquelles on coulait une substance rouge ». D'après le texte de Lafitau, il s'agit, il est vrai, d'une sorte de gravure plutôt que d'une véritable broderie, et quand Chateaubriand nous montre « la fille des Natchez, tirant en arrière un long fil en déployant lentement son bras nu », il combine un souvenir personnel, celui de Charlotte Ives peut-être, à un renseignement précis tiré d'un historien du nouveau monde. Le procédé est fréquent chez lui, nous aurons surtout l'occasion de le constater quand nous étudierons les caractères des personnages.

C'est à Charlevoix qu'il emprunte les détails donnés au livre V sur le gouvernement des Natchez; mais ici encore il ne va pas se borner à copier ce qu'avait dit avant lui le savant jésuite. Au lieu de reproduire la dissertation assez sèche de Charlevoix, il va faire défiler sous les yeux de René les chefs, les prêtres, les guerriers, le peuple tout entier, en un mot essayer d'introduire de la vie.

Natchez.

Bientôt on aperçoit le grand prêtre et les deux lévites, maîtres des cérémonies du temple du soleil.... Lorsque les chefs de guerre furent passés, on vit paraître les deux officiers commis au règlement des traités et l'édile chargé de veiller aux travaux publics.... Une troupe de guerriers, appelés *Allouez*, qui jadis composaient la garde du soleil, fermaient le cortège.

Elle se nomme Akansie, répondit Chactas : nous l'appelons la Femme Chef : c'est la plus proche parente du Soleil, et c'est son fils, à l'exclusion du fils

Charlevoix.

Les Natchez ont deux chefs de guerre, deux maîtres de cérémonies pour le Temple, deux officiers pour régler ce qui se doit pratiquer dans les Traités de paix ou de guerre; un qui a l'inspection sur les ouvrages, et quatre autres, qui sont chargés d'ordonner tout dans les festins publics. (III, 423.)

La Femme chef a aussi bien que le Soleil droit de vie et de mort; dès que quelqu'un a le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre, ils ordonnent à leurs gardes, qu'on nomme *Allouez*, de le tuer. (III, 420.)

même du Soleil, qui doit occuper un jour la place de Grand Chef des Natchez; la succession au pouvoir a lieu, parmi nous, en ligne féminine.

Le Grand Chef des Natchez porte le nom de Soleil, et c'est toujours, comme chez les Hurons, le Fils de sa plus proche parente qui lui succède. On donne à cette femme la qualité de Femme Chef, et quoique pour l'ordinaire elle ne se mêle pas du Gouvernement, on lui rend de grands honneurs. (III, 420.)

On peut voir d'après ces derniers rapprochements que Chateaubriand tout en travaillant sur le texte même de Charlevoix, ne doit pas avoir, au moment où il écrit, le livre sous les yeux. Il ne suit pas l'ordre de son modèle, on dirait vraiment qu'il s'est confectionné un jeu « de fiches », chacune portant sur un point particulier et qu'il en modifie l'ordre à son gré au moment où il compose. Un tableau qui fait pendant à celui que nous venons d'analyser va nous permettre de faire les mêmes constatations. Il s'agit de l'entrée des prisonniers dont fait partie René dans le village des Illinois, au livre XI des *Natchez*. On y pourra vérifier une fois de plus l'exactitude scrupuleuse de Chateaubriand, et sa manière de composer.

Natchez.

Le chef de la troupe s'avance le premier, en jetant des cris de mort. Les guerriers venaient ensuite, rangés deux à deux : ils tenaient, par l'extrémité d'une corde, René et le chef des Natchez, à moitié nus, les bras liés au-dessus du coude.

Le grand prêtre donna le signal du prélude des supplices, appelés par l'horrible Athaensic, les *caresses aux prisonniers*. Aussitôt les Indiens, rangés sur deux lignes, frappent avec des bâtons de cèdre le chef des Natchez : celui-ci, sans hâter sa marche, passe entre ses bourreaux comme un fleuve qui

Charlevoix.

Le Chef marche à la tête de sa troupe d'un air conquérant; son lieutenant vient après lui, et il est précédé d'un Crieur, qui est chargé de recommencer les cris de mort. Les Guerriers suivent deux à deux, les Prisonniers au milieu, couronnés de fleurs, le visage et les cheveux peints, tenant un bâton d'une main et le Chichikoué de l'autre, le corps presque nud, les bras liés au-dessus du coude, avec une corde, dont les Guerriers tiennent les bouts, et chantent sans cesse leur chanson de mort au son du Chichikoué. (III, 243.)

En revenant avec les prison-

roule avec lenteur ses eaux entre deux rives verdoyantes. René s'attendait de voir tomber la victime; il ignorait que ces maîtres en supplice évitaient de porter les coups aux parties mortelles afin de prolonger leurs plaisirs.

Ensuite les deux prisonniers furent conduits dans une cabane, où on leur prodigua tous les secours et tous les plaisirs. L'oiseau de Minerve canadienne brise le pied de ses victimes et les engraisse dans son aire durant les beaux jours, pour les dévorer dans la saison des frimas.

Une femme vêtue de blanc, une couronne de jasmin jaune sur la tête, s'avance dans l'ombre; on entendait couler ses larmes....

« Je suis la Vierge des dernières amours », répondit l'Indienne¹.

niers, quand ils rencontrent des Alliés on invite les Alliés à les caresser et caresser un Prisonnier, c'est lui faire tout le mal dont on peut s'aviser. (III, 240.) Après ces préludes on travaille à la répartition des Captifs.... (III, 244.)

Quelquefois on les oblige de courir entre deux rangées de Sauvages armés de pierres et de bâtons, et qui donnent sur eux comme s'ils voulaient les assommer du premier coup. Il n'arrive pourtant jamais qu'ils y succombent, tant on observe, lors même qu'il semble qu'on frappe à l'aveugle, et que la fureur seule conduit le bras, de ne point toucher aux endroits où il y aurait risque pour la vie. (III, 244.) Chez les Hurons et les Iroquois, ceux qui sont destinés au feu, quelquefois ne sont pas moins bien traités d'abord, et même jusqu'au moment de l'exécution, que ceux qui ont été adoptés. Il semble que ce soit des victimes que l'on engraisse pour le sacrifice.

On leur abandonne même quelquefois des Filles, pour leur servir comme de femmes pendant le temps qui leur reste à vivre. (III, 246.)

Voici enfin pour clore la série de ces rapprochements formels le supplice du Grand Soleil d'après Chateaubriand, et un supplice très analogue décrit par Charlevoix :

1. Bien que tous les voyageurs signalent cet usage des Indiens, à peu près dans les mêmes termes que Charlevoix, aucun n'emploie le nom de *Vierge des dernières amours*, que Chateaubriand semble bien avoir inventé et qu'il reprendra dans *Atala*.

Natchez.

Un jongleur qu'une louve avait nourri dans un antre du Niagara se précipite sur le sachem, lui arrache la peau de la tête, et répand des cendres rougies sur le crâne découvert du vieillard. La douleur abat le chef des Natchez aux pieds de ses ennemis. Bientôt réveillé d'un évanouissement dont ils'indigne, il saisit un tison, appelle et défie ses persécuteurs : cantonné au milieu de son bûcher, il est un moment la terreur de toute une armée. Un faux pas le livre de nouveau aux inventeurs des tortures : ils se jettent sur le vieillard ; la hache coupe ces pieds qui visitaient la cabane des infortunés, ces mains qui pansaient les blessures. On roule un tronc encore vivant sur la braise, dont la violence sert de remède aux plaies de la victime et les cicatrise, tandis que le sang fume sur les charbons, comme l'encens dans un sacrifice. Le chef n'a pas encore succombé ; il écarte encore de ses regards les guerriers les plus proches, et fait reculer ses bourreaux.

Charlevoix.

Tous retombèrent sur lui avec tant d'acharnement, qu'on aurait cru qu'ils allaient le mettre en pièces. Il n'en parut pas plus ému, et on ne savait plus par où il pouvait être sensible, lorsqu'un de ses bourreaux lui cerna tout autour la peau de la tête et la lui arracha avec violence. La douleur le fit tomber sans connaissance, on le crut mort, et chacun se retira. Un moment après il revint de son évanouissement... il prend un tison de ses deux mains brûlées, rappelle ses bourreaux, et les défie de s'approcher... il fut quelque temps la terreur d'une bourgade entière.... Un faux pas qu'il fit en voulant éviter un tison, qu'on lui lançait, le livra de nouveau à ses meurtriers.... On fut sur lui avant qu'il eût pu se relever. On lui coupa d'abord les pieds et les mains, on le roula ensuite sur des charbons embrasés ; enfin on le jeta sous un tronc d'arbre qui était en feu. Alors tout le village se rangea autour de lui pour goûter le plaisir de le voir brûler. Le sang qu'il perdait éteignait presque le feu ; mais on n'appréhendait aucun effort de sa part. Il en fit pourtant un dernier, qui épouvanta les moins timides. Il se traîna sur les coudes et sur les genoux avec un air menaçant et une vigueur qui écarta les plus proches, plus à la vérité d'étonnement que de crainte ; car que pouvait-il leur faire mutilé comme il était ?

(III, 249-51.)

Il est d'autres endroits où Chateaubriand se sert de Charlevoix, d'une façon on ne peut plus légitime, comme

source d'information historique. On connaît le fameux voyage de Chactas en France, voyage rempli de détails si extraordinaires et d'anachronismes volontaires; il y a cependant au fond de ce conte à la façon de Voltaire un fait historique que l'on peut aisément vérifier.

C'est après avoir été fait prisonnier par trahison que Chactas fut envoyé aux galères en France : « Des députés furent envoyés par les Iroquois au fort Catarakoui. J'étais du nombre de ces guerriers et je leur servais d'interprète. A peine entrés dans le fort, nous fûmes enveloppés par les soldats.... Le chef qui nous arrêta nous répondit que nous étions des traîtres, qu'il avait ordre d'Onuntio de nous embarquer pour Kanata (Québec), d'où nous serions menés en esclavage au pays des Français¹. » Or Charlevoix raconte comment Denonville attira des chefs Iroquois au fort Cataracouy, « les fit enchaîner, les envoya ensuite sous bonne garde à Québec, avec ordre au commandant de les envoyer sur les navires de France pour être conduits aux galères² ». Ceci se passait en l'an 1687, et nous avons ainsi la date exacte du voyage de Chactas. Un collier (c'est-à-dire une lettre) arrive cependant un jour aux galères de Toulon, annonçant que l'injuste gouverneur a été rappelé et que Ononthio Frontenac a été désigné pour le remplacer; or Charlevoix nous confirme qu'en 1689 Denonville fut mis en disgrâce, et que Frontenac nommé à sa place comme gouverneur du Canada reçut ses instructions le 7 juin de la même année. Après avoir visité Paris et avoir été présenté au roi, Chactas s'embarque avec le gouverneur pour le Canada. Au cours du voyage une horrible tempête s'élève et bien que le vaisseau soit sauvé, Chactas est jeté par la mer sur la côte du Labrador. Nous savons en effet que Frontenac eut une traversée des plus difficiles et que son vaisseau erra à l'aventure sur les bancs de Terre-Neuve³. Il est évident que dans le détail,

1. *Natchez*, V.

2. Charlevoix, I, 509.

3. Charlevoix, I, 547-562.

et surtout pour ce tableau satirique de Paris et de la cour à la fin du xvii^e siècle, Chateaubriand s'est plus souvenu du sauvage Adario, que le baron de La Hontan avait rendu célèbre, du Persan de Montesquieu et du Huron de Voltaire que des récits de voyage. Je n'oserais pourtant pas jurer qu'il ne leur doit rien. Chactas me semble bien être en même temps ce sauvage nommé Chicagou, qui dans ses forêts du Canada conservait précieusement dans une bourse faite tout exprès « la magnifique tabatière que feu Madame la duchesse d'Orléans lui donna à Versailles » et qui racontait son voyage de façon si imagée :

« Lorsqu'il disait qu'en France il y a cinq cabanes les unes sur les autres; et qu'elles sont aussi élevées que les plus grands arbres; qu'il y a autant de monde dans les rues de Paris que de brins d'herbe dans les prairies et de maringouins dans les bois; qu'on s'y promène, qu'on y fait même de longs voyages dans des cabanes de cuir ambulantes : on ne le croyait pas plus que lorsqu'il ajoutait qu'il avait vu de longues cabanes pleines de malades, où d'habiles chirurgiens faisaient les plus belles cures¹. » On reconnaît là un modèle de ce style indien que Chateaubriand s'est tellement amusé à imiter, mais qu'il n'a pas entièrement inventé, s'il l'a singulièrement enrichi.

IV

Il serait facile de multiplier ces rapprochements et d'éditer ainsi les *Natchez* sur deux colonnes. Nous ne pouvons le faire ici, mais les quelques citations que nous avons données suffiront peut-être à faire réfléchir sur les nombreuses critiques qui trop souvent ont été adressées à la légère à Chateaubriand à propos de sa couleur locale. Il faudrait au moins distinguer entre couleur locale et

1. Thwaites, *Jesuits relations*, LXVIII, p. 212-214.

couleur morale. La première est irréprochable : ayant à reconstituer la vie d'une peuplade disparue, Chateaubriand s'est adressé aux meilleures autorités, et s'est documenté avec une conscience rare, je ne vois guère que Flaubert qui dans *Salammbô* ait montré le même souci scrupuleux de l'exactitude. On peut discuter davantage sur la couleur morale et se demander si les Indiens de Chateaubriand sont bien de vrais Indiens, ou, comme on l'a dit bien souvent, des Européens mal déguisés en Peaux-Rouges. Ici encore, ce me semble, les critiques se sont dans bien des cas montrés trop sévères.

Depuis Vinet qui voyait en eux « des gens trop civilisés pour être sauvages », jusqu'à M. Jules Lemaître qui trouve baroque la sympathie de Chateaubriand pour « ces Peaux-Rouges aux profils de vieilles femmes, braves, mais si vilainement tatoués », tous ceux qui ont parlé des *Natchez* ne l'ont guère fait que pour se moquer agréablement des malheureux héros de Chateaubriand. Les critiques américains n'ont pas été plus tendres : ni Miss E. K. Armstrong, ni M. Stathers ne reconnaissent les nobles sauvages de Chateaubriand dans *Sitting Bull* ou *Rain in the Face*, pas plus que dans les malheureux survivants des tribus indiennes, aujourd'hui parqués dans les *reservations* et souvent abrutis par l'alcool. Je ne veux pas renouveler ici une controverse qui remonte à la découverte de l'Amérique, et discuter sur les vertus des Indiens. A ceux qui voudront connaître les Indiens tels qu'ils sont encore aujourd'hui, je demanderai simplement, en toute bonne foi, de ne se fier ni aux plaisanteries de M. Jules Lemaître qui connaît sans doute les Indiens par la troupe de *Buffalo Bill*, c'est-à-dire encore un peu moins que Chateaubriand, ni aux rapprochements pittoresques faits par Miss Armstrong et M. Stathers, à qui leur qualité d'Américains ne suffit pas à donner autorité en cette matière. Je ne prétends pas davantage avoir qualité pour me prononcer ; mais il existe sur les Indiens des documents scrupuleusement établis, soigneusement vérifiés, édités

avec tout le luxe désirable d'illustrations. Ceux qui veulent aller jusqu'au fond feront bien d'étudier les publications de l'*Indian Bureau*, du *Bureau d'Ethnographie* de Washington, de l'*American Folk Lore society*, et ensuite de se prononcer. On y verra qu'il serait aisé de justifier Chateaubriand par les témoignages des spécialistes¹.

Bien des influences en effet sont venues contribuer à fausser notre jugement sur les Indiens. J'ai essayé de montrer ailleurs comment la légende du bon Indien avait pris naissance en France et s'était développée; j'ai presque un remords aujourd'hui d'avoir employé trop souvent le mot légende, alors que celui de tradition littéraire aurait été plus juste. Si nos ancêtres ont trop admiré leurs bons sauvages et se sont plu à les parer de toutes les vertus, il ne s'ensuit pas que notre conception moderne des Indiens soit parfaitement exacte. Que nous le voulions ou non, c'est à travers les romans populaires de Fenimore Cooper et de Gustave Aymard que nous les voyons et que nous les jugeons. Nous continuons à commettre l'erreur de jugement contre laquelle Charlevoix et tous les missionnaires jésuites s'étaient efforcés de mettre le public en garde : nous voulons nous former un type général de l'Indien, sans nous douter qu'il n'existe pas un type d'Indien, mais des races ou des tribus très différentes les unes des autres. *Sitting Bull* et *Rain in the Face* sont des Indiens très authentiques, les Américains en sauraient bien que dire; il ne s'ensuit pas nécessairement que tous les Indiens leur ressemblent et qu'il ne faille voir en eux

1. Voir surtout sur ce point John R. Swanton, *Indian Tribes of the Lower Mississippi Valley*, *Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology*, n° 43, Washington, 1911. M. Swanton qui peut être considéré comme un bon juge a la plus grande admiration pour les Natchez et dit en conclusion à la longue étude qu'il leur a consacrée : « Si jamais les Indiens deviennent un thème littéraire, on peut considérer comme certain que les Natchez recevront une ample considération, et en fait il y a longtemps que Chateaubriand a commencé avec son idylle d'*Atala* et le poème qui vise plus haut et qui porte le nom des *Natchez*. »

que des sauvages perpétuellement sur le sentier de la guerre et capables de toutes les trahisures, et de toutes les cruautés.

On notera d'ailleurs que dans les *Natchez* Chateaubriand n'a cherché en rien à diminuer leur férocité, et qu'il ne nous a fait grâce d'aucun supplice et d'aucune cruauté. Je me refuse à voir dans le vieux Soleil qui meurt en injuriant ses ennemis, dans Akansie la femme chef qui pousse Ontouré à assassiner René, dans Ontouré lui-même, et dans Adario le vieux Natchez réduit en esclavage, des âmes sensibles à la mode du XVIII^e siècle. Si l'on peut leur adresser un reproche c'est peut-être d'être plus cruels que nature. Il y a il est vrai dans les attitudes mêmes de ces Indiens qui se drapent dans leurs peaux de bisons comme des sénateurs romains dans leur toge, qui ont des assemblées délibérantes, un cérémonial antique dans leurs fêtes religieuses et dans leur façon de déclarer la guerre, quelque chose qui étonnerait si nous ne savions pas que, longtemps avant Chateaubriand, les Pères Jésuites avaient signalé les ressemblances qui existaient à leurs yeux entre les sauvages de l'Amérique et les anciens, et si Lafitau n'avait pris soin de les souligner dans son ouvrage sur *les Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des anciens temps*. Sur ce point au moins, l'auteur des *Natchez* aurait pu trouver une ample justification dans trois siècles de littérature de voyage et s'il s'est trompé il n'a fait que partager une erreur commune. Ses sauvages sont tout aussi vrais que les Iroquois de Brébeuf, plus vrais à coup sûr que l'Adario du baron de La Hontan, et ils ressemblent comme des frères, et pour cause aux Indiens de l'*Histoire de la Nouvelle-France* et des *Lettres édifiantes*, principaux ouvrages que Chateaubriand avait à sa disposition pour écrire son épopée américaine.

Dans la préface des *Martyrs*, Chateaubriand qui savait mieux que personne avec quelle conscience il s'était documenté, s'est expliqué très nettement sur ce point.

« J'ai trouvé, disait-il, dans les auteurs que j'ai consultés, des choses généralement inconnues, et dont j'ai fait mon profit. Le lecteur qui ignore les sources pourrait prendre ces choses extraordinaires pour des visions de l'auteur : c'est ce qui est déjà arrivé au sujet d'*Atala*.... Je prie donc le lecteur quand il rencontrera quelque chose qui l'arrêtera de vouloir bien supposer que cette chose n'est pas de mon invention. » Si les critiques malveillants de Chateaubriand avaient suivi le conseil que leur donnait l'auteur, ils se seraient épargné bien des erreurs et des accusations injustifiées. On ne saurait passer un jugement *a priori* sur la valeur de l'exotisme de Chateaubriand : la seule méthode à suivre est celle qu'il nous a indiquée lui-même et doit être avant tout une étude aussi détaillée que possible des « sources » que l'auteur d'*Atala* n'avait pas à nous indiquer, mais qu'une recherche même peu suivie nous permet de retrouver facilement.

J'abandonnerai cependant aux critiques, sans même tenter de le défendre Outougamiz, le trop sensible frère de Céluta. Dans aucune tribu il n'aurait pu être accepté comme un véritable Indien et ses attendrissements perpétuels l'auraient fait exclure de la société des guerriers. Chactas, Indien plus qu'à demi civilisé qui a trop profité de son séjour de quelques semaines à Paris, qui connaît trop bien la philosophie du XVIII^e siècle et qui lui aussi est sujet à de fréquentes crises de larmes, n'a rien non plus qui soit particulièrement indien. Nous reconnaissons trop en lui le Mentor de *Télémaque*, le vieillard de *Paul et Virginie* ou le philosophe de la *Chaumière Indienne*. Il n'en reste pas moins que dans l'ensemble les caractères secondaires ont été soigneusement étudiés par Chateaubriand et sont aussi vrais qu'on peut le désirer. Comment se fait-il donc que le livre refermé nous oublions cependant Adario, la Femme Chef, le Grand Soleil et Ontouré ? C'est que ni la révolte des Natchez, ni le tableau des injustices des Blancs à l'égard d'une tribu de malheureux sauvages, ni la description des mœurs des Indiens ne

constituent l'essentiel du poème. Chateaubriand, qui s'était donné comme objet d'écrire l'épopée de l'homme de la nature, a placé dans un décor nouveau un drame poignant qui nous fait presque entièrement oublier le décor et qui se déroule dans le cœur de René, de Céluta et de Mila.

CHAPITRE VII

L'EXOTISME SENTIMENTAL DANS LES NATCHEZ

EN dépit de l'intérêt que peut présenter pour les curieux de couleur locale la reconstitution des mœurs des Indiens tentée par Chateaubriand dans les *Natchez*, il serait injuste d'étudier uniquement les funérailles de Chactas, le tableau pittoresque du village situé près de Fort-Rosalie, la scène de la conspiration sur les bords du Lac Érié, et les épisodes guerriers ou religieux qui abondent dans le poème. Peu nous importe au total que l'auteur ait ou non respecté la couleur locale et historique si ses héros ne vivent pas, ne nous émeuvent pas, si nous ne gardons pas dans nos cœurs le souvenir de leurs souffrances. On ne saurait trop le répéter, ce qui fait la valeur permanente des *Natchez*, c'est non point le pittoresque des descriptions, ni le merveilleux chrétien et indien dont il est panaché, ni même les infortunes des malheureux chassés de leur village détruit, et errant à l'aventure dans les solitudes américaines. S'il n'y avait rien d'autre dans les *Natchez*, Chateaubriand aurait écrit un poème supérieur à la plupart des épopées artificielles du ^{xvii}e et du ^{xviii}e siècle, mais n'en différant pas essentiellement. Sur ce fond bizarrement colorié, quelques figures cependant se détachent avec une netteté singulière. De l'amas des digressions et des descriptions se dégage un problème psychologique d'un intérêt permanent, et c'est pour l'avoir posé, pour nous avoir montré des êtres humains se débattant au milieu de conditions qu'ils ne peuvent modifier, condamnés à souffrir et à

faire souffrir les êtres avec qui ils vivent, que Chateaubriand est le véritable créateur de l'exotisme sentimental.

Les données du problème n'étaient point nouvelles : dès la découverte de l'Amérique, des civilisés s'étaient demandé si dans un monde nouveau ils n'allaient pas pouvoir se refaire une vie nouvelle. Beaucoup l'avaient tenté, quelques-uns avaient réussi, mais ni les uns ni les autres n'avaient trouvé le temps de s'analyser, de s'interroger et ne s'étaient souciés de nous faire partager leurs émotions. Aucun surtout ne s'était préoccupé de rechercher la réaction produite sur une âme primitive par leur arrivée, leur amour et leur départ, aucun n'avait peint l'âme enfantine et aimante d'une sauvagesse essayant de comprendre l'âme du civilisé qu'elle s'était donné pour maître. Si Le Beau, l'auteur d'*Odérah*i et d'autres encore avaient entrevu le problème, ils n'avaient eu ni la force de pénétrer bien avant dans leur analyse, ni le talent nécessaire pour nous faire partager leurs émotions. Dans la vie coloniale d'alors de tels épisodes devaient pourtant être bien fréquents; ne savons-nous pas par nos romanciers exotiques qu'ils sont encore de tous les jours et que dans le décor prestigieux des Tropiques se déroulent des drames humains où des êtres aiment, souffrent et meurent. Il était réservé à un grand poète de nous révéler cet aspect inconnu de la vie dans les pays lointains et Chateaubriand l'a fait plus encore dans les *Natchez* peut-être que dans *Atala*. René le civilisé qui veut renoncer à la civilisation, Céluta, Mila, les « petites épouses » de la Louisiane du XVIII^e siècle sont des types généraux et vrais qui introduisent dans la littérature française un sentiment nouveau ¹.

1. Je citerai particulièrement un Anglais, le capitaine J. G. Stedman, qui a raconté en grand détail son roman d'amour avec une charmante mulâtresse Johanna avec qui il vécut plusieurs années et qu'il abandonna pour retourner en Angleterre, mais non sans déchirement. *Narrative of a five years' expedition, against the revolted negroes of Surinam, in Guiana, on the wild coast of South America,*

I

Dès les premières lignes du poème, le problème est nettement posé par Chateaubriand : comment un civilisé jeune, mais las de la civilisation, va-t-il se comporter au milieu des êtres primitifs chez qui il se trouve brusquement transporté? Est-il possible à une âme dégoûtée de l'existence de se ressaisir, à un cœur torturé par des passions violentes de trouver sinon le bonheur au moins le calme en changeant de climat? René conduit par des guides indiens arrive dans le village des Natchez, mis en présence du vieux sachem, il s'écrie aussitôt : « Vieillard, puisse le ciel te bénir dans tes enfants! Es-tu le pasteur de ce peuple qui t'environne? Permits-moi de me ranger parmi ton troupeau. »

Mais Chactas, à qui ses années et son séjour parmi les blancs ont donné une rare expérience du cœur humain, fait entendre de sages paroles qui devraient dès l'abord avertir le jeune homme de la folie de son projet.

« Étranger du pays de l'Aurore, si je t'ai bien compris, il me semble que tu es venu pour habiter les forêts où le soleil se couche. Tu fais là une entreprise périlleuse : il n'est pas aussi aisé que tu le penses d'errer par les sentiers du chevreuil. Il faut que les manitous du malheur t'aient donné des songes bien funestes pour t'avoir conduit à une pareille résolution.... Mon hôte, réfléchis bien au parti que tu veux prendre. Trouveras-tu dans nos savanes le repos que tu viens y chercher? Es-tu certain de ne jamais nourrir dans ton cœur les regrets de la patrie? Tout se réduit souvent, pour le voyageur, à échanger dans la terre étrangère des illusions contre des souvenirs. »

Londres, 2 vol., 1790. Malgré les ressemblances de certaines situations je ne crois pas que Chateaubriand ait connu l'ouvrage de Stedman.

1. *Natchez*, § I.

L'annonce de tous les malheurs de René est contenue dans ces quelques mots, et aussi l'annonce de l'un des thèmes principaux du poème. Nous avons bien là le sentiment situé au centre même des *Natchez*, et autour duquel tous les épisodes viendront s'agréger. Au milieu de cet enchevêtrement d'événements nous retrouverons partout les modifications et transformations du sentiment qui a poussé René à se réfugier chez les Natchez. Tout l'intérêt va se concentrer sur le cœur de René qui « ne se raconte pas », mais qui n'en forme pas moins le sujet principal du poème. En l'étudiant de près nous y distinguerons le reflet évident des sentiments qui pénétrèrent dans l'âme de Chateaubriand pendant son voyage en Amérique. Nous y verrons comment magnifiés et amplifiés il est toujours possible d'y retrouver l'expérience vécue, le sentiment éprouvé, les états d'âme qui se sont succédé chez Chateaubriand lui-même pendant ses années de voyage et d'exil.

Les premières impressions de René furent délicieuses : comme tant de voyageurs depuis Christophe Colomb jusqu'à Bougainville, il se crut transporté dans un Eden retrouvé ; il se sent régénéré, purifié, exalté et croit pour un moment à la possibilité de renaître à une nouvelle vie. Accueilli comme un hôte envoyé par les Dieux, conduit à sa couche par une jeune fille aux bras nus qui danse devant lui en chantant la chanson de l'hospitalité, il s'endort d'un sommeil que depuis longtemps il n'avait pas connu :

« Les premiers objets qui s'offrirent à sa vue en sortant d'un profond sommeil furent la vaste coupole d'un ciel bleu où volaient quelques oiseaux et la cime des tulipiers qui frémissaient au souffle des brises du matin.... Un sentiment confus de bonheur trop inconnu à René, reposait au fond de son âme, en même temps que le frère d'Amélie croyait sentir son sang rafraîchi descendre de son cœur dans ses veines, et par un long détour remonter à sa source : telle l'antiquité nous peint des ruisseaux de lait

s'égarant au sein de la terre, lorsque les hommes avaient leur innocence, et que le soleil de l'âge d'or se levait aux chants d'un peuple de pasteurs.... Le frère d'Amélie s'était endormi l'homme de la société, il se réveillait l'homme de la nature. Le ciel était sur sa tête, comme le dais de sa couche; des courtines de feuillages et de fleurs semblaient pendre de ce dais superbe; des vents soufflaient la fraîcheur et la santé; des hommes libres, des femmes pures, entouraient la couche du jeune homme. Il se serait volontiers touché pour s'assurer de son existence. »

Nous trouvons dépeint ici le premier moment du sentiment exotique, l'enthousiasme du voyageur nouvellement arrivé, et tous ceux qui ont quitté leur vieille patrie pour aller dans une terre lointaine chercher des sensations nouvelles et se faire une nouvelle vie ont passé par cet état. Ce n'est point simplement du Rousseauisme, car il semble que ceux-là mêmes qui ne connaissaient point Rousseau et n'avaient guère de dispositions à la rêverie ont été pénétrés d'émotions semblables. J'en pourrais citer de nombreux exemples, un seul suffira. Je le prendrai chez cet Anglais Baily, dont j'ai déjà parlé à plusieurs reprises, qui tout jeune et sans que l'on sache pourquoi, quitte les brouillards de son île natale pour aller à l'aventure dans les déserts de l'Amérique, et qui de retour chez lui devait s'établir comme agent de change et ne jamais parler de cette escapade de son adolescence. Il lui fallut longtemps pour apprécier la solitude, mais un soir cependant, le soir de Noël, sur son radeau bloqué par les glaces au milieu de l'Ohio, il s'est laissé aller pour un instant à cet instinct qui sommeille dans le cœur de l'homme et lui fait regretter la vie libre et indépendante de ses ancêtres les plus reculés :

« Me voici donc dans les déserts de l'Amérique, s'écriait-il, loin de la société des hommes, au milieu du repaire des bêtes féroces et des sauvages, à peine échappé aux périls du naufrage, privé non seulement du confort, mais encore du nécessaire, abrité dans une cabane dont on ne

ferait pas un toit à pores dans mon pays.... » Et cependant, bien qu'il soit loin du « home », qu'il n'ait aucune haine de la civilisation, tant s'en faut, il sent en lui quelque chose qui l'étonne et qu'il ne peut définir, un désir qu'il ose à peine s'avouer de renoncer aux douceurs de la vie d'un bon bourgeois anglais et de mener la rude existence des coureurs des bois.

« Il y a quelque chose qui attire tellement dans une vie passée de cette façon, que j'étais disposé à devenir un ermite, à me retirer du monde et à choisir les bois de l'Amérique pour ma retraite. Là, avec mon chien et mon fusil, ayant le creux d'un rocher pour habitation, je pourrais jouir en paix de ce bonheur que l'on croit résider dans l'état de nature. Souvent quand j'errais dans les bois, à la poursuite du gibier, je me suis perdu dans la contemplation des scènes imposantes et immenses qui m'entouraient. Heureux, m'écriai-je, ceux qui ignorants des tromperies et des artifices attachés à l'état de civilisation, purs des vices et de la dissipation d'une humanité dégénérée, ne connaissent pas les besoins artificiels et superflus, et vivent loin des pompes et de cette ostentation ridicule qui ne servent qu'à asservir la moitié de la nation aux plaisirs de l'autre moitié! Sans être entravés par les terreurs que le fanatisme et la superstition inspirent, ils jouissent également des présents que la nature a destinés à l'homme. Hélas que je vous envie! Si seulement je pouvais renoncer à ces habitudes que l'éducation et l'accoutumance m'ont données, avec quelle joie je partagerais votre vie, que des hommes plus barbares encore que vous ont appelée sauvage, mais où vous trouvez santé, bonheur et indépendance, les trois plus grands bienfaits que la Divinité puisse accorder à l'homme ¹! »

Si parmi tant d'autres j'ai choisi ce brave Anglais, c'est qu'il n'écrit pas pour se faire imprimer, qu'il est d'ordi-

naire aussi prosaïque qu'on puisse imaginer, et qu'il éprouve le plus grand mépris pour les coureurs des bois et pour tous les irréguliers. Un aveu de ce genre nous permet de vérifier l'authenticité des sentiments de René; mais il n'est point besoin d'aller chercher ailleurs que dans les souvenirs mêmes de Chateaubriand la source de ce passage. On y reconnaît l'ivresse qui le saisit à sa sortie d'Albany, les sentiments éprouvés chez les sauvages du Niagara, et les regrets de l'exilé de Londres qui dans sa mansarde revivait en imagination les heureux jours où il errait dans les déserts américains.

Cet enchantement commun à tous les voyageurs, et que les plus frustes même ont connu, est cependant soumis à des fortunes variables suivant les individus. Chez un certain nombre d'organismes peu compliqués, peu sujets à s'analyser, et assez primitifs en somme, les nouvelles sensations font disparaître presque entièrement les souvenirs d'une vie antérieure. Les cas sont fort nombreux et bien connus. Les coureurs des bois en fournissent un exemple frappant. Ils n'ont offert aucune résistance à la séduction de cette vie nouvelle, ces hommes peu habitués à réfléchir sur eux-mêmes, qui avaient quitté leur patrie et leur foyer par haine des conventions sociales ou simplement par coup de tête. Ils n'avaient que peu à regretter et n'ont jamais rien regretté. Ils étaient des êtres d'instincts, comme ce Philippe Le Cocq que Chateaubriand étudia avec tant de curiosité, comme ces Français des Illinois décrits par Volney et qui au milieu des sauvages étaient retournés à la sauvagerie, comme ces *outlaws* que rencontra Baily dans les déserts qui s'étendaient des Natchez à Nashville, tout le long de la route de la *wilderness*.

D'autres au contraire ont senti du premier coup l'impossibilité de renoncer à leurs habitudes, et de changer de peau et s'y sont résignés facilement. Mais ni chez les uns, ni chez les autres, il n'y a conflit qui dure. Ils peuvent être un cas psychologique intéressant à

étudier, mais ils n'ont point délibéré, hésité, choisi, souffert de leur choix et regretté. Leurs âmes étaient simples et unes, sans rien de compliqué, de maladif, d'incertain. Ils ont pu se rencontrer dans tous les temps et se rencontrent encore, mais si pittoresques qu'ils soient ils ne nous permettent pas d'atteindre jusqu'aux fibres les plus subtiles et les plus douloureuses du cœur humain.

Chez René il y a un drame intérieur autrement compliqué. Seules, en effet, les âmes simples peuvent ainsi changer de personnalité, et aussi probablement les âmes vaillantes. Tant que pour René les objets offrent un peu de nouveauté, tant qu'il marche de découverte en découverte dans ce monde inconnu qui lui est soudainement révélé, il peut prolonger son illusion. Un moment doit venir cependant où nécessairement le civilisé reparaitra sous l'homme de la nature, où il verra les Indiens tels qu'ils sont, des hommes comme tous les hommes avec leurs haines, leurs préjugés, leurs divisions.

Dès le début, il refuse de se plier à l'un des usages les plus respectés des Indiens et de prendre femme dans la tribu. Bientôt, contre lui se manifeste la haine d'Ondouré; de sourdes rumeurs circulent contre l'étranger, surtout à partir du moment où ayant tué une femelle de castor il occasionne une guerre avec une tribu voisine. A l'enchantement des premiers jours vont succéder, suivant la prédiction de Chactas, la mélancolie, les regrets et les souvenirs toujours renaissants de son existence passée.

« Il n'avait point changé de nature; il accomplissait son sort dans toute sa rigueur. Déjà la distraction qu'un long voyage et des objets nouveaux avaient produite dans son âme commençait à perdre sa puissance : les tristesses du frère d'Amélie revenaient, et le souvenir de ses chagrins, au lieu de s'affaiblir par le temps semblait s'accroître. Les déserts n'avaient pas plus satisfait René que le monde, et, dans l'insatiabilité de ses vagues désirs, il avait déjà tari la solitude, comme il avait épuisé la

société. Personnage immobile au milieu de tant de personnages en mouvement, centre de mille passions qu'il ne partageait point, objet de toutes les pensées par des raisons diverses, le frère d'Amélie devenait la cause invisible de tout : aimer et souffrir était la double fatalité qui s'imposait à quiconque s'approchait de sa personne. Jeté dans le monde comme un grand malheur, sa pernicieuse influence s'étendait aux êtres environnants : c'est ainsi qu'il y a de beaux arbres sous lesquels on ne peut s'asseoir ou respirer sans mourir¹. »

En cette âme si profondément atteinte il reste cependant un sentiment intact, le dernier à mourir sans doute chez un Français : le point d'honneur. Il se souvient encore de la gloire de la France, selon les paroles que lui adresse le capitaine d'Artaguet en lui disant adieu au moment où il part avec les Natchez contre les Illinois : plus tard c'est encore son orgueil de blanc qui le soutient au milieu des épreuves qu'il subit quand il est fait prisonnier. La mort lui aurait été un soulagement et une délivrance. Il était réservé pour d'autres épreuves.

Délivré par Outougamiz, il ne peut à son retour chez les Natchez se refuser plus longtemps à fonder une famille². Il est d'usage chez les peuples indiens d'offrir une femme au nouvel arrivé ; jusqu'ici il a repoussé toutes les avances, le moment est venu où il doit se décider.

« Il n'avait qu'un moyen de payer à Outougamiz la dette d'une amitié sublime, c'était d'épouser Céluta. Le sacrifice était grand : tout lien pesait au frère d'Amélie ; aucune passion ne pouvait entrer dans son cœur, mais il crut qu'il se devait immoler à la reconnaissance : du moins ce n'était pas à ses yeux démentir sa destinée que de trouver un malheur dans un devoir. »

1. *Natchez*, IX.

2. Dans *René* Chateaubriand place le mariage de René à un autre moment : « En arrivant chez les Natchez, René avait été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens ; mais il ne vivait pas avec elle ».

C'est à la mode des Indiens qu'il se marie, après avoir construit une cabane dans une vallée d'où l'on apercevait une forêt vieille comme la terre et une prairie entrecoupée d'arbustes à fleurs. Il a choisi sa demeure en artiste, il aura près de lui la présence humble et douce de Céluta; ce que jusqu'ici ni la nature, ni le dépaysement n'ont pu faire l'amour soumis de la *squaw* pour son maître et de l'Indienne pour le blanc pourront-ils l'accomplir?

Céluta se donne à lui de tout l'élan d'un cœur aimant qui pendant longtemps n'avait osé manifester son amour :

« L'aurore les trouva sur le seuil de la cabane : Céluta un bras jeté autour du cou de René, s'appuyait sur le jeune homme. Les yeux de l'Indienne, avec une expression de respect et de tendresse cherchaient ceux de son époux. D'un cœur religieux et reconnaissant, elle offrait sa félicité au Maître de la nature, comme un don qu'elle tenait de lui : la rosée de la nuit remonte, au lever du soleil, vers le ciel d'où elle est descendue. »

René est bien loin de partager cet enivrement : aucun sentiment, si vif et si spontané qu'il soit, ne peut ranimer ce cœur desséché; déjà le regret a pénétré en lui :

« René avait désiré un désert, une femme et la liberté : il possédait tout cela, et quelque chose gâtait cette possession. Il aurait béni la main qui du même coup, l'eût débarrassé de son malheur passé et de sa félicité présente, si toutefois c'était une félicité. Il essaya en vain de réaliser ses antiques chimères : quelle femme était plus belle que Céluta? Il l'emmena au fond des forêts, et promena son indépendance de solitude en solitude; mais, quand il avait pressé sa jeune épouse contre son sein au milieu des précipices, quand il l'avait égarée dans la région des nuages, il ne rencontrait point les délices qu'il avait rêvées. »

Sans doute, il aurait éprouvé la même désillusion auprès de toute autre femme, et dans tout autre pays, mais regrets et souvenirs devenaient plus intenses dans la solitude et près d'un être qu'il sentait moralement si

loin de lui et si étranger. Qu'est-ce pour lui de plus qu'une expérience sentimentale, une tentative désespérée pour essayer d'oublier dans les plaisirs des sens la mélancolie d'une passion lointaine et coupable? Peu lui importent les souffrances qu'il peut infliger à un cœur sensible et humble, le civilisé reparaît en lui et chose étrange le chrétien. A lui qui avait accepté en incrédule, ou tout au moins en homme détaché de tout préjugé religieux, le mariage à la mode indienne, la naissance d'un enfant, le péril même où il voit sa fille va rappeler les croyances endormies et les rites ancestraux. Comme l'enfant dès sa venue au monde paraissait au moment d'expirer, « René se vit obligé de verser l'eau du baptême sur la tête de sa fille en péril; l'enfant poussa un cri. Le baptême parmi les sauvages était regardé comme un maléfice : Ondouré accusa le guerrier blanc d'avoir voulu faire mourir sa fille par dégoût pour Céluta et par amour pour une autre femme. »

L'action de René est d'autant plus curieuse qu'il venait quelques instants auparavant d'accomplir un rite primitif de la religion de ses hôtes en prenant son enfant, l'élevant vers le ciel, puis en la remettant dans les bras de sa mère : tentative impossible de concilier deux religions et de les fondre l'une dans l'autre. Une fois de plus il s'écarte des usages indiens en donnant à sa fille le nom d'Amélie, car « chez les sauvages, ce sont les parents maternels qui imposent les noms aux enfants nouveau-nés. Selon la religion de ces peuples, le père donne l'âme à l'enfant, la mère ne lui donne que le corps : on suppose d'après cela que la famille de la femme connaît seule le nom que l'enfant doit porter. René s'obstinant à appeler sa fille Amélie blessa de plus en plus les mœurs des Indiens. »

Dès ce moment nous pouvons croire René entièrement guéri de son désir de retourner à la nature et de se faire une âme nouvelle. L'expérience a été longue et douloureuse, à chaque pas ses illusions ont disparu, il doit renoncer à cette impossible chimère et n'essaie plus de

lutter contre la mélancolie qui s'empare de son être.

« René vivant en lui-même, et comme hors du monde qui l'environnait, voyait à peine ce qui se passait autour de lui; il ne faisait rien pour détruire des calomnies qu'il ignorait, ou qu'il aurait méprisées, s'il les eût connues; calomnies qui n'allaient pas moins accumuler sur sa tête des malheurs publics et des chagrins domestiques. Se renfermant au sein de ses douleurs et des rêveries dans cette espèce de solitude morale, il devenait de plus en plus farouche et sauvage; impatient de tout joug, importuné de tout devoir, les soins qu'on lui rendait lui pesaient, on le fatiguait en l'aimant. Il ne se plaisait qu'à errer à l'aventure; il ne disait jamais ce qu'il devenait, où il allait; lui-même ne le savait pas. »

Après avoir goûté jusqu'à la satiété de la civilisation, puis de l'état de nature, René en est donc arrivé à comprendre que le bonheur, ou même la paix, ne peuvent résulter pour lui d'un changement de condition. Un écrivain ordinaire se serait arrêté là; une âme moins malade que celle de René aurait reconnu la vanité de sa tentative et serait revenue à une civilisation corrompue mais dont elle ne pouvait se passer. Le thème des adieux semble s'imposer dès ce moment : liens qu'il n'a pu rompre, habitudes qu'il n'a pu déraciner, souvenirs embellis par l'éloignement devraient à ce moment rappeler le civilisé à sa vie d'autrefois. L'amour même qu'il a accordé à une femme indigène et qui ne saurait être que physique doit être impuissant à retarder son départ. Combien de voyageurs se sont ainsi séparés de ces « pauvres malheureuses », comme disait Lebeau, déchirés sur le moment, mais sans trop regarder derrière eux. C'est ainsi, nous le savons, que se terminent tous les romans de Loti et ils ne peuvent guère se terminer autrement.

Il reste cependant à René plusieurs expériences à tenter : le sentiment exotique est encore capable de modifications, le musicien peut encore essayer d'autres variations et tirer d'autres notes des fibres de ce cœur

endolori. Pour que le cercle soit fermé, il nous reste en effet à savoir comment René va réagir en face de la civilisation, à nous le montrer au milieu des gens de sa race et incapable de s'accorder avec eux; c'est là un des tout derniers éléments de l'exotisme sentimental, Chateaubriand n'a pas manqué de l'analyser.

Irrités par les injustices de Chépar, persécutés par les Français, attaqués et réduits en esclavage, les Natchez vont trouver un défenseur inattendu en René qui, seul dans un canot d'écorce, va gagner la Nouvelle-Orléans pour plaider la cause de ses nouveaux compatriotes. Il est descendu jusqu'au fond de la douleur humaine : brisé, sans désirs, sans illusions, sans espoir, il appelle à lui la mort libératrice qui le ramènera à sa patrie céleste. C'est pour lui le moment de faire le bilan de son expérience chez les Natchez :

« Me voici seul, Nature qui m'environnez, mon cœur vous idolâtrait autrefois; serais-je donc devenu insensible à vos charmes? Le malheur m'a touché : sa main m'a flétri. Qu'ai-je gagné en venant sur ces bords? Insensé ne devais-tu pas t'apercevoir que ton cœur ferait ton tourment, quels que fussent les lieux habités par toi? Rêveries de ma jeunesse pourquoi revenez-vous dans mon souvenir? Toi seule, ô mon Amélie, tu as pris le parti que tu devais prendre. Du moins si tu pleures, c'est dans les abris du port; je gémis sur les vagues, au milieu de la tempête. »

Son désespoir l'a rendu chrétien même, au moins momentanément et rencontrant sur sa route un calvaire grossier, il s'y arrête pour jeter un cri de désespoir vers le Dieu de son enfance.

« O toi qui as voulu laisser sur la terre l'instrument de ton supplice comme un monument de ta charité et de l'iniquité du méchant, Divin voyageur ici-bas, donne-moi la force nécessaire pour continuer ma route. J'ai à traverser encore des pays brûlés par le soleil; j'ai faim de ta manne, ô Seigneur, car les hommes ne m'ont vendu qu'un

pain amer. Rappelle-moi vite à la patrie céleste; je n'ai pas ta résignation pour boire la lie du calice; mes os sont fatigués, mes pieds sont usés à force de marcher; aucun hôte n'a voulu recevoir l'étranger; les portes ont été fermées contre moi¹. »

Cependant le révolté va bientôt reparaitre en lui, et l'on aurait tort de le croire réconcilié avec la civilisation. Hélé du bord d'une frégate par un matelot qui lui demande quelle est sa nationalité, René répond : « Natchez », et dès ce moment il va se poser devant les Français comme un Indien pur sang. C'est volontairement, résolument qu'il renonce à sa nationalité primitive : comme le lui dit le gouverneur avec une forme administrative quelque peu étrange, « il est naturalisé Natchez ». Dès lors son attitude ne changera plus : il prend ouvertement parti pour les Indiens contre les blancs : « Adopté par Chactas, illustre et sage vieillard de la nation des Natchez, j'ai été témoin de toutes les injustices dont on s'est rendu coupable envers ce peuple. Un vil ramas d'hommes, enlevé à la corruption de l'Europe, a dépouillé de ses terres une nation indépendante. On a troublé cette nation dans ses fers, on l'a blessée dans ses mœurs, contrariée dans ses habitudes. Tant de calamités l'ont enfin soulevée; mais avant de prendre les armes elle vous a demandé et a espéré de vous justice. »

Dans ce discours de René qui vient s'offrir comme victime expiatoire à la place d'Adario, il faut voir autre chose que l'indignation d'un cœur généreux. Ses théories et ses véritables sentiments vont se préciser dans la suite de son interrogatoire : c'est non seulement au système colonial alors employé en Louisiane, mais à toute la civilisation, à la patrie même qu'il en a. Le gouverneur lui pose en effet bientôt cette question, la seule qui devait

1. *Natchez*, suite. On peut se demander si ce passage n'a pas été écrit après la conversion de Chateaubriand; il est en tout cas postérieur à l'*Essai sur les Révolutions*. Si René n'est peut-être pas un chrétien très orthodoxe il a, à cette date, la nostalgie de la religion.

importer à des juges militaires : « Avez-vous porté les armes contre les Français? »

« Je ne me suis pas trouvé au combat des Natchez, répond René, j'étais alors dans les rangs des guerriers qui marchaient contre les Illinois; mais si j'avais été au grand village, je n'aurais pas hésité à combattre pour ma nouvelle patrie. »

Si étrange que soit pour nous cette réponse, elle est pourtant moins déconcertante encore que le plaidoyer prononcé par Harlay pour défendre ce jeune Français qui si délibérément renie sa patrie.

« Je me souviens que René n'est plus Français et qu'il ne vous appartient plus de le juger. J'ignore quels motifs ont pu porter l'homme qui comparait devant vous aujourd'hui à quitter la France; mais que l'on ait le droit de changer de patrie, c'est ce que l'on ne saurait contester. Des tyrans m'auront enchaîné, des ennemis m'auront persécuté, j'aurai été trompé dans mes affections, et il ne me serait pas permis d'aller chercher ailleurs la liberté, le repos et l'oubli de l'amitié trahie? La nature serait donc plus généreuse que les hommes, elle qui ouvre ses déserts à l'infortuné, elle qui ne lui dit pas : Tu habiteras telle forêt plutôt que telle autre; mais qui lui dit : Choisis les abris les plus convenables aux dispositions de ton âme. Soutiendrez-vous que les sauvages de la Louisiane sont les sujets du roi de France? Abandonnez cette odieuse prétention. Assez longtemps ont été opprimés ces peuples qui jouissaient du bonheur et de l'indépendance avant que nous eussions introduit la servitude et la corruption dans leur terre natale. »

Il est difficile de ne pas voir dans un passage de ce genre une défense de l'émigration; peut-être aussi y retrouve-t-on quelques-unes des raisons que Chateaubriand s'était données à lui-même, quand il avait assez sérieusement songé à changer de nationalité. En elle-même une telle hypothèse n'a rien qui le révolte : « N'y a-t-il pas eu dit-il encore, longtemps après, des circon-

stances, comme on le verra, ou me mariant hors de France, j'aurais cessé d'écrire et renoncé à ma patrie ¹ ». Il faut se résigner à l'admettre : chez le René des *Natchez*, comme chez le jeune auteur de *l'Essai sur les Révolutions*, l'idée de patrie s'est presque complètement effacée. S'il regrette la France à cette date, c'est uniquement parce qu'en France il aurait pu trouver « un abri plus convenable aux dispositions de son âme », un cadre plus en harmonie avec ses émotions et non pas parce qu'il regrette d'être séparé des hommes de sa race et de sa langue.

Au reste il ne s'agit pas ici d'un sentiment qui ne se rencontre que chez des émigrés aveuglés par leur foi monarchique : on le trouve bien avant la Révolution, chez les protestants réfugiés en Angleterre, en Hollande et dans le Nouveau Monde, et aussi chez beaucoup de voyageurs aigris par des rancœurs et des inimitiés personnelles comme le baron de La Hontan et le Père Hennepin, dès le début du XVIII^e siècle. Comme René, comme le Chateaubriand de *l'Essai sur les Révolutions*, ce sont à proprement parler des anarchistes qui errent à travers le monde à la recherche d'une forme de société assez rudimentaire pour que leur individualité puisse s'y développer en toute liberté. Comme René, ils sont uniquement préoccupés de choisir l'abri, le paysage, l'atmosphère qui conviendront le mieux aux dispositions de leur âme; façon élégante, moderne et raffinée de traduire le vieux mot *ubi bene ibi*

1. « Je serais devenu un *gentleman* chasseur, ajoute-t-il; pas une seule ligne ne serait tombée de ma plume; j'eusse même oublié ma langue, car j'écrivais en anglais, et mes idées commençaient à se former en anglais dans ma tête.... L'Empire, la Restauration, les divisions, les querelles de la France, que m'eût fait tout cela? » *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 138. Quand plus tard il relate la mort de Lucile survenue le 9 novembre 1804 une idée très voisine vient tout naturellement sous sa plume : « Ce sont là les vrais, les seuls événements de ma vie réelle. Que m'importaient, au moment où je perdais ma sœur, les milliers de soldats qui tombaient sur les champs de bataille, l'écroulement des trônes, et le changement de la face du monde. » *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 505.

patria. Chez plusieurs auteurs, et surtout chez les plus authentiques précurseurs de Chateaubriand, c'est la partie essentielle du sentiment exotique, et c'est pourquoi sans doute l'exotisme ne pouvait atteindre son plein développement qu'à une époque où l'idée de patrie s'était affaiblie.

René, comme tout véritable anarchiste, éprouve en plus une jouissance perverse à se sentir une victime de l'ordre social et de la loi mauvaise :

« Une joie cruelle s'était glissée au fond de son cœur : se sentir innocent et être condamné par la loi sociale était, dans la nature des idées de René, une espèce de triomphe sur l'ordre social. »

Il n'entre rien dans ce sentiment de la résignation à l'inévitable ou de l'ironie douce et tranquille de Socrate sur son lit de mort. René peut être condamné injustement, il ne connaîtra pas la mort du juste et tombera devant le peloton d'exécution un sourire hautain sur les lèvres et la haine au cœur. Bien qu'il soit traître à sa patrie, d'intention sinon de fait, il ne mourra cependant pas. Pour que l'analyse sentimentale de Chateaubriand soit complète il faut que René qui ne peut plus vivre chez les Natchez, et qui n'aime plus Céluta, soit séparé de force de son épouse infortunée.

« René connut à la fois le jugement qui le condamnait à sortir de la Louisiane et l'ordre de l'exécution immédiate de ce jugement : il se serait réjoui de mourir, il fut consterné d'être banni. Renvoyer en France le frère d'Amélie, c'était le reporter à la source de ses maux. Cet homme, étranger sur ce globe, cherchait en vain un coin de terre où il pût reposer sa tête : partout où il s'était montré, il avait créé des misères. Que retrouverait-il en Europe? une femme malheureuse. Que laisserait-il en Amérique? une femme malheureuse. »

Le thème du départ commence à s'indiquer. Peu importe si celui qui s'éloigne cède à la force physique ou à la nécessité de retourner à son ancien genre de vie, les sentiments doivent être les mêmes.

« Ma Céluta, disait René, retourne dans tes forêts, va embellir de ta vertu quelque solitude que les Européens n'aient point souillée; laisse-moi supporter mon sort; je ne te l'ai déjà que trop fait partager.... Céluta s'était traînée sur le quai. Une frégate était mouillée au milieu du Meschacébé; virée à pic sur son ancre, elle plongeait un peu la proue dans le fleuve; son pavillon flottait au grand mât : ses voiles étaient à demi déferlées; on apercevait des matelots sur toutes les vergues et de grands mouvements sur le pont. La chaloupe accoste le vaisseau : tous ceux qui étaient dans cette chaloupe montent à bord; la chaloupe elle-même est enlevée et suspendue à la poupe du bâtiment. Une lumière et une fumée sortent soudain de la frégate, et le coup de canon du départ retentit : de longues acclamations y répondent du rivage. Céluta avait aperçu René, elle tombe évanouie sur les balles de marchandises qui couvraient le quai. »

De nos jours, un romancier exotique s'arrêterait là. René a parcouru tout le cercle des sentiments par lesquels un étranger peut passer sur la terre d'exil : à l'enthousiasme des premiers moments a succédé bientôt la lassitude; à la lassitude, la perception douloureuse que sans être capable de s'adapter à l'état de nature il ne peut cependant plus s'accommoder de la vie civilisée; est-il besoin d'une conclusion, et que pourrons-nous apprendre de plus sur l'âme de René? Nous sommes loin cependant d'être à la fin des *Natchez*, et il reste au triste héros du poème encore bien des souffrances à éprouver.

A peine était-il à quelques lieues du port que d'Artaguette revint et n'eut pas de peine à démontrer l'innocence de son ami. René est ramené à terre, mais il est toujours à la merci d'une dénonciation nouvelle. Il s'enfuit en hâte, et sans avoir le temps de prévenir Céluta, retourne chez les *Natchez* qui l'accueillent de façon assez froide. L'annonce d'un nouveau malheur l'attendait là : le P. Souel lui fait parvenir une lettre de la supérieure du couvent de... lui apprenant la mort d'Amélie. C'est à cet endroit,

nous dit Chateaubriand, que se trouvait l'épisode de *René*. Nous n'avons pas à nous en occuper ici; la vie antérieure du héros des *Natchez* nous importe peu pour le moment. Il nous suffit de savoir, ce que les premières pages nous ont appris, que René a été forcé de quitter la France pour chercher dans les solitudes du Nouveau Monde l'oubli d'une passion malheureuse et criminelle. Repoussé par les blancs, il va être presque exilé par les Natchez. On le charge en effet d'une mission lointaine, pour l'éloigner et préparer en son absence la conspiration dirigée contre les Français. C'est du désert qu'il trouve moyen de faire parvenir à Céluta une lettre où il explique en partie sa conduite; nous y reviendrons plus loin. Après bien des épreuves et bien des souffrances le voilà enfin sur le chemin du retour. La solitude et le long voyage qu'il a accompli chez les Illinois lui ont été salutaires. C'est un René adouci, apaisé par ses malheurs réels, rendu plus humain par la douleur et qui entrevoit la possibilité de se refaire une nouvelle vie qui revient vers Céluta.

« A mesure qu'il marchait, il se trouvait moins triste; ses noirs chagrins paraissaient se dissiper; il touchait au moment de revoir sa femme et sa fille, objets charmants qui n'avaient contre eux que le malheur dont le frère d'Amélie avait été frappé. René se reprochait sa lettre; il se reprochait cette sorte d'indifférence qu'un chagrin dévorant avait laissée au fond de son cœur; démentant son caractère, il se laissait aller peu à peu aux sentiments les plus tendres et les plus affectueux, retour au calme qui ressemble au soulagement que le mourant éprouve avant d'expirer. Céluta était si belle! elle avait tant aimé René! elle avait tant souffert pour lui! Outougamiz, Chactas, d'Artagnette, Mila attendaient René. Il allait retrouver cette petite société supérieure à tout ce qui existait sur la terre; il allait élever sur ses genoux cette seconde Amélie, qui aurait les charmes de la première sans en avoir le malheur. »

Il semble que Chateaubriand ait éprouvé comme un

remords de nous avoir peint le cœur de René si vide. Cette âme absorbée jusqu'ici dans la contemplation de soi-même va-t-elle enfin s'apercevoir de la réalité des êtres qui l'entourent; René va-t-il pouvoir se refaire une nouvelle vie? Ce n'est qu'une trop courte accalmie entre deux tempêtes. René poussé par la fatalité est assassiné par Ontouré au moment même où il entrevoit le bonheur, et où il adresse à Céluta les premières paroles de tendresse et d'amour qu'il ait encore fait entendre. Le voici sur la porte de sa cabane contemplant avec émotion Céluta qui offre une prière au ciel et le berceau où gémit faiblement sa fille :

« René arrêté sur le seuil contemple en silence ce triste et touchant spectacle; il devine que ces vœux adressés au ciel sont offerts pour lui : son cœur s'ouvre à la plus tendre reconnaissance; ses yeux, dans lesquels un brûlant chagrin avait depuis longtemps desséché les larmes laissent échapper un torrent de pleurs délicieux. Il s'écrie : « Céluta, ma Céluta » et il vole à l'infortunée qu'il relève et qu'il presse avec ardeur. »

Tout n'était donc point mort en son cœur, il était donc capable de se reprendre à la vie, d'être tranquille et résigné sinon complètement heureux. Nous pouvons en douter : si le cœur de René ne se raconte pas, il ne peut non plus se guérir, et cependant Chateaubriand s'est guéri, au moins partiellement, nous le savons. N'y aurait-il pas dans ce dernier avatar de René quelque reflet des sentiments qui agitaient l'auteur à la veille de son retour en France, alors qu'après avoir désespéré, il entrevoyait la possibilité de se faire un foyer avec la Céluta paisible et résignée qu'était Mme de Chateaubriand? Il est tout au moins permis de le supposer, surtout si l'on admet, comme nous le croyons fermement, que l'histoire du René des *Natchez* nous offre un résumé de la vie intérieure de Chateaubriand pendant ses années de voyage et d'exil.

On peut se demander cependant si le René qu'une analyse si incomplète qu'elle soit des *Natchez* nous permet de

reconstituer, est bien semblable au René que Chateaubriand présenta au public en 1804. Une comparaison détaillée nous entraînerait trop loin, il nous suffira d'indiquer quelques différences. Le René de 1804 est un René sinon guéri et paisible, au moins touché par la grâce et qui ne cherche ni à excuser ni à dissimuler ses fautes. Son récit est la confession générale d'un chrétien qui commence à entrevoir la lumière de la foi, et si désespérante que soit cette analyse impitoyable de ses coupables passions et de sa mélancolie, il n'y a dans le héros du poème, ni la révolte, ni l'orgueil philosophique, ni le vide du cœur que nous avons noté chez le René des *Natchez*. Ce dernier est encore imbu des doctrines philosophiques du XVIII^e siècle, il éprouve une joie satanique, ou si l'on veut romantique, à se poser en victime de la destinée, et les arguments ne lui font jamais défaut pour justifier sa conduite. Toute nature et tout pays lui sont bons pourvu qu'il y trouve un cadre en harmonie avec sa douleur; car c'est dans la nature et non en Dieu qu'il se réfugie pour trouver l'apaisement et l'oubli de son existence antérieure. Le René de 1804 est au contraire revenu de la philosophie comme de l'amour des voyages, il n'a même plus l'orgueil du révolté pour le soutenir et le raidir devant la destinée; il est allé jusqu'au fond de la douleur humaine, son âme brisée est prête à recevoir les paroles sèbres et fortes que fait entendre le Père Souël. Il est en effet le fils douloureux d'un siècle incrédule; il a fait le tour des connaissances humaines, a goûté au fruit de l'arbre de la science et l'a trouvé rempli de cendres. En lui, il me semble distinguer quelque chose de moins tendu et de moins conventionnel que dans le René des *Natchez*. Sa douleur est moins somptueuse et moins théâtrale, ses sentiments plus près de nous, plus humains et plus vrais. Le Chateaubriand qui dans *René* chante les « illusions de l'enfance et de la patrie », dont le cœur tressaille au souvenir des cloches natales et qui retrouve « tout » dans les rêveries enchantées où le plongent ces harmonies rustiques, « religion,

famille, patrie et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir », n'est plus le même homme que celui qui reven-
diquait dans les *Natchez* le droit de changer de patrie à son gré et prenait un plaisir malsain à se considérer comme une victime de la société. Que cette révolution dans les sentiments de Chateaubriand ait été amenée par sa conversion, qu'il ait vraiment été touché de la grâce, ou que la mort de sa mère, puis de sa sœur, aient suffi à adoucir ce cœur révolté, c'est ce que nous ne pouvons rechercher ici. D'ailleurs si grande que soit la différence entre le René des *Natchez* et celui de 1804, il ne faudrait cependant pas faire du Chateaubriand des dernières années d'exil un être plus insensible qu'il n'était. Il est fort capable de compassion et de tendresse, et ne s'est point borné à faire l'analyse détaillée des réactions produites sur l'âme d'un civilisé par le contact direct de l'état de nature. Pour que sa peinture de l'exotisme sentimental fût complète il lui restait à nous montrer l'âme simple, enfantine, douce et aimante d'une sauvagesse mise en contact avec l'âme compliquée, malade, sans élans d'un civilisé : à René s'oppose Céluta.

II

C'est une des premières visions de René à son arrivée chez les Natchez :

« Sa taille haute, fine et déliée, tenait à la fois de l'élégance du palmier et de la finesse du roseau. Quelque chose de souffrant et de rêveur se mêlait à des grâces presque divines. Les Indiens, pour peindre la tristesse et la beauté de Céluta disaient qu'elle avait le regard de la Nuit et le sourire de l'Aurore. Ce n'était point encore une femme malheureuse, mais une femme destinée à le devenir. On aurait été tenté de presser cette admirable créature dans ses bras, si l'on n'eût craint de sentir pal-
piter un cœur dévoué d'avance aux chagrins de la vie. Céluta entre en rougissant dans la cabane, passe devant

les étrangers, se penche à l'oreille de la matrone du lieu, lui dit quelques mots à voix basse et se retire. Sa robe blanche d'écorce de mûrier ondoyait légèrement derrière elle, et ses deux talons roses relevaient le bord à chaque pas. L'air demeura embaumé sur les traces de l'Indienne du parfum des fleurs de magnolia qui couronnaient sa tête : telle parut Héros aux fêtes d'Abydos ; telle Vénus se fit connaître, dans les bois de Carthage, à sa démarche et à l'odeur d'ambrosie qu'exhalait sa chevelure. »

C'est ainsi que les vieux voyageurs nourris de la moelle de l'antiquité célébraient les sauvagesses qui à l'entrée des villages accueillaient l'étranger envoyé par le Grand Esprit. Souvenirs d'Homère, imaginations voluptueuses, réminiscences de la Tahiti de Bougainville, et peut-être influence plus proche de Charlotte Ives, comme le veut M. Le Braz, se retrouvent combinés dans cette scène d'un art exquis et quelque peu composite.

La scène suivante offre des éléments encore plus divers, mais dont l'origine est aisément reconnaissable.

« La fille des Natchez était assise sur une natte ; elle traçait en fil de pourpre, sur une peau d'original, les guerres des Natchez contre les Siminoles.... Profondément occupée, Céluta se penchait sur son ouvrage : ses cheveux semblables à la fleur d'hyacinthe, se partageaient sur son cou, et tombaient des deux côtés de son sein comme un voile. Lorsqu'elle venait à tirer en arrière un long fil, en déployant lentement son bras nu, les Grâces étaient moins charmantes. »

Souvenir de *parlor* anglais, de quelque douce jeune fille blonde aux bras nus brodant ou faisant de la tapisserie tandis que le thé s'appête et que le jeune émigré la contemple en silence ; souvenirs aussi des salons de Paris, où de belles mains s'occupaient paresseusement à quelque ouvrage délicat, il y a de tout cela, je n'y contredirai pas, dans cette première rencontre de René et de Céluta. Il y a cependant autre chose, et c'est avec un art infini et un souci scrupuleux de la couleur locale

que Chateaubriand a opéré cette transposition. Le décor au moins est tout à fait exotique; ce n'est ni à Beccles, ni à Montmorency, ni à Combourg que se rencontraient les « gordonias qui étalaient l'or et l'azur dans leurs feuilles vieilles, la verdure dans leurs jeunes rameaux et la blancheur dans leurs fleurs de neige. » Ce n'est point nous l'avons vu à une vulgaire tapisserie que travaille Céluta mais à une broderie exécutée suivant les procédés indiens, et la robe de mousseline s'est changée en une tunique d'écorce de mûriers comme celles que portaient les femmes indiennes de la vallée du bas Mississipi.

La même transformation se remarque dans les sentiments prêtés par Chateaubriand à son héroïne. Chargée d'amuser le guerrier blanc Céluta se mit à chanter; elle disait :

« Voici le plaqueminier; sous ce plaqueminier il y a un gazon; sous ce gazon repose une femme. Moi qui pleure sous le plaqueminier, je m'appelle Céluta : je suis la fille de la femme qui repose sous ce gazon; elle était ma mère.

Ma mère me dit en mourant : « Travaille; sois fidèle à ton époux quand tu l'auras trouvé; s'il est heureux sois humble et timide; ne t'approche de lui que lorsqu'il te dira : Viens, mes lèvres veulent parler aux tiennes. S'il est infortuné, sois prodigue de tes caresses; que ton âme environne la sienne, que ta chair soit insensible au vent de la douleur. »

L'on peut ne voir en ces trophes cadencées qu'un amusement de poète alexandrin; je retiendrai cependant le dernier trait qui exprime la soumission absolue de la *squaw* devant son époux, l'attitude que Céluta ne cessera d'avoir devant René.

Tremblante et timide, elle n'ose s'avouer à elle-même sa passion naissante pour le frère d'Amélie; mais dans toute cette première partie, dans cette lente éclosion de l'amour dans le cœur de la jeune fille, j'avoue cependant ne presque rien distinguer qui soit particulièrement indien.

La douceur qu'elle manifeste, le rôle d'ange sauveur qu'elle remplit à l'égard d'Artaguette, quand elle l'arrache à la mort en l'adoptant pour frère, la défaillance qui s'empare d'elle quand elle croit que René a péri chez les Illinois, la rougeur qui couvre ses joues quand elle trouve celui qu'elle aime presque mourant, rien de tout cela ne nous rappelle particulièrement que nous sommes chez les Natchez, et je n'oserais dire cependant que ce soit tout à fait déplacé. Aux yeux de Céluta tout blanc doit paraître comme un être d'une essence supérieure. La tristesse de René, son air fatal, doivent contribuer à tenir à distance la timide fille de la forêt. Tout change après le mariage de René et de Céluta ; le premier moment de triomphe passé, la jeune femme s'apercevra immédiatement que son mari lui restera toujours étranger.

« Céluta n'avait point rapporté le bonheur de son pèlerinage au désert. René était pour elle inexplicable ; elle avait cependant aperçu quelque chose de mystérieux au fond du cœur de l'homme auquel elle s'était unie ; mais cet homme ne lui avait point révélé ses secrets, il ne les avait racontés à personne. Après son retour à sa cabane, René sembla devenir plus sombre et moins affectueux : la timide Céluta n'osait l'interroger ; elle ne tarda pas à prendre pour de la lassitude ce qui n'était que l'effet du malheur et d'un caractère impénétrable. »

Bientôt en effet elle se croit trahie et délaissée pour Mila, cette charmante Mila pour qui René n'éprouve qu'une amitié fraternelle et dans laquelle il ne voit qu'une enfant. Une épouse européenne aurait probablement mal supporté cette trahison supposée, ou tout au moins aurait exigé des explications. Céluta pleura et cacha ses larmes. Qu'aurait-elle pu faire en effet et de quel droit aurait-elle adressé des reproches à celui qu'elle s'était donné pour maître ? Son incompréhension de l'âme européenne ne va faire qu'augmenter quand elle annoncera à René qu'il va être père :

« Je n'ai point osé faire de vœux avant vous pour

l'enfant que le Grand Esprit m'a donné, dit-elle. Je ne suis que votre servante : mon devoir est de nourrir votre fils ou votre fille, je tâcherai d'y être fidèle. » Le front du frère d'Amélie s'obscurcit. « Nourrir mon fils ou ma fille, dit-il avec un sourire amer : sera-t-il plus heureux que moi ? sera-t-elle plus heureuse que ma sœur ? Qui aurait dit que j'eusse donné la vie à un homme. » Il sortit, laissant Céluta dans une inexprimable douleur. »

Le malentendu entre les deux époux ne fait que s'aggraver quand Céluta devient mère. La malheureuse femme encore dominée par ses préjugés indiens croit en effet avoir mortellement offensé son mari en ne lui donnant qu'une fille au lieu d'un futur guerrier.

« Tout ce que la passion d'une amante, tout ce que la dignité d'une épouse, tout ce que la tendresse d'une mère, tout ce que la soumission d'une esclave, tout ce que la douleur d'une femme peuvent jamais réunir de plus touchant, fut exprimé par le regard de Céluta. « Je ne vous ai donné qu'une fille dit-elle ; pardonnez à la stérilité de mon sein : je ne suis pas heureuse. »

La conduite étrange de René qui l'abandonne pendant des journées entières, parfois semble avoir de l'horreur pour sa fille et d'autres fois ne la regarder qu'avec une tendresse mêlée de désespoir, vient encore augmenter le trouble et les incertitudes de la pauvre Céluta. Sans un mot de reproche cependant elle redouble de soumission et de douceur et se renferme dans son rôle de servante dévouée.

« Assise à la porte de sa cabane, Céluta attendait son mari des journées entières. Elle ne l'accusait point, elle n'accusait qu'elle-même ; elle se reprochait de n'avoir ni assez de beauté ni assez de tendresse. Dans la générosité de son amour, elle allait jusqu'à croire qu'elle pourrait devenir l'amie de toute autre femme maîtresse du cœur de René ; mais quand elle portait son enfant à son sein, elle ne pouvait s'empêcher de le baigner de larmes. Lorsque le frère d'Amélie revenait, Céluta apprêtait le

repas ; elle ne prononçait que des paroles de douceur ; elle ne craignait que de se rendre importune ; elle ébauchait un sourire qui expirait à ses lèvres ; et lorsque, jetant des regards furtifs sur René, elle le voyait pâle et agité, elle aurait donné toute sa vie pour lui rendre un moment de repos. »

Sans doute n'était-il point nécessaire d'aller chez les Natchez pour rencontrer une telle humilité conjugale : Chateaubriand lui-même aurait pu en parler en connaissance de cause, mais je ne vois guère quel exemple plus touchant on en pourrait citer dans la littérature avant les *Natchez*. Une fois de plus nous retrouvons dans le poème de Chateaubriand une situation qui dans notre société peut paraître banale, mais qui sous une latitude différente, entre deux êtres de races différentes prend une valeur absolument nouvelle. L'épouse malheureuse dans son amour, la tendresse qui se heurte à l'indifférence, l'éloignement qui se produit entre deux époux sont de tous les temps et de tous les pays ; mais c'est seulement dans les conditions particulières où sont placés René et Céluta que la situation peut atteindre à son maximum d'intérêt tragique. Céluta en effet conserve toujours devant René la soumission craintive de la fille de couleur devant le blanc dont elle est séparée par les conventions sociales et dont jamais elle ne sera l'égale, quelle que soit l'intensité de son amour.

La souffrance que la malheureuse renferme au fond de son cœur ne diminue cependant en rien son amour pour René. Sa fidélité prend la forme d'une sorte de dévouement animal. Elle est bien la pauvre sauvagesse victime de la courte passion du blanc, celle qui, au moment où René va être séparé d'elle pour jamais et embarqué pour la France, lui adresse ces paroles tout imprégnées de son humble attachement :

« Voici mes mains ; qu'on les charge de fers ; que l'on me force, comme Adario à labourer le sillon : je serai heureuse si René est à mes côtés. Prends pitié de ta fille ; je l'ai

portée dans mon sein. Permets que je te suive comme ton esclave, comme la femme noire des blancs. Me refuseras-tu cette grâce? »

La séparation est le dénouement inévitable de ces sortes de liaisons exotiques, mais elle ne revêt toute sa cruauté que dans le cas où l'étranger laisse en s'éloignant non seulement son amante de quelques mois, mais encore un enfant derrière lui. C'est l'histoire de la malheureuse Iarico racontée par Addison et reprise plusieurs fois au XVIII^e siècle; c'est aussi l'aventure de la négresse Johanna et de John Stedman dont nous avons parlé plus haut; c'est l'histoire encore aujourd'hui de tant de « petites épouses » de fonctionnaires coloniaux. Peu de romanciers modernes l'ont traitée : dans les courtes escales que font les héros de Pierre Loti de telles difficultés ne se présentent pas. Elles n'existent que pour ceux qui passent un certain temps dans un pays étranger et s'y construisent un foyer qui ne peut être que provisoire. Chateaubriand s'est-il souvenu ici de ses prédécesseurs; a-t-il sur quelque récit d'émigré des Iles rencontré à Baltimore ou à Londres, reconstitué intégralement l'histoire de ces liaisons malheureuses? Il a voulu en tout cas en face de la douleur de celui qui part nous faire sentir aussi le déchirement affreux dans le cœur de celle qui reste. *Invitus invitam...* ils devaient être bien fréquents, alors comme aujourd'hui, ces Tite et Bérénice coloniaux, et la vie autant que les livres a pu ici inspirer le poète.

Ce n'est pourtant pas une âme faible que Céluta, sa douceur et sa résignation ne subsistent que devant l'homme qu'elle a choisi. Pour que l'étude du caractère de l'Indienne soit complète, il faut qu'à un certain moment il y ait conflit entre son amour et les habitudes de sa race; il faut qu'elle ait à délibérer, à souffrir, à lutter. Ici, au moins, Chateaubriand se rapproche de la conception de la tragédie classique, peut-être serait-il plus juste de dire de la tradition française, car nous avons toujours aimé à peindre ces crises psychologiques, ces tourments

de l'âme qui font remonter à la surface les vertus et les vices cachés. Il ne va plus suffire désormais que Céluta se résigne à sa destinée et se courbe sous la main pesante du malheur, il lui faudra prendre un parti et se sentir meurtrie entre son devoir et son amour.

Par la lettre de René elle a appris qu'elle n'était pas aimée, et en dépit de son exagération romantique, cette lettre est moins invraisemblable qu'il ne paraît - tout d'abord.

« Oui Céluta, si vous me perdez, vous resterez veuve, écrit René. Ces solitudes que je rendais brûlantes vous paraîtraient glacées auprès d'un autre époux. Que cherchiez-vous dans les bois et sous les ombrages, il n'est plus pour vous d'illusion et d'enivrement, de délire; je t'ai tout ravi en te donnant tout, ou plutôt en ne te donnant rien. »

A tout prendre, de telles paroles sont moins extraordinaires dans un poème américain que dans un roman européen. On peut au moins admettre que la sauvagesse honorée de l'amour d'un voyageur sera incapable d'oublier celui dont elle a partagé la couche pendant quelques mois, et considérera ensuite les hommes de sa race comme appartenant à une espèce inférieure. Le fait que nous savons qu'il en arrive le plus souvent tout autrement dans la vie, n'enlève rien à la vraisemblance littéraire des sentiments que Chateaubriand prête à Céluta. Chateaubriand lui-même a réfuté ironiquement la lettre de René dans le récit de son aventure d'amour avec les deux Floridiennes, en nous montrant avec quelle aisance la *Douce* et la *Triste* l'abandonnèrent pour un affreux métis. On ne saurait lui faire un bien sérieux grief d'avoir rendu son héroïne plus sensible qu'elle n'avait été dans la réalité.

Si dure et si cruelle que soit cette lettre en effet, elle ne change rien aux sentiments de Céluta pour René. Elle lui conserve toujours le même amour fidèle, et cet amour bientôt va se trouver soumis à rude épreuve. Condamné à périr un des premiers dans le soulèvement qui se prépare

contre les Français, convaincu de trahison à l'égard des Natchez, René n'a cessé d'être pour elle le maître qu'elle s'est donné, le père d'Amélie, et elle va s'ingénier à le sauver.

Dès ce moment, l'insouciance indienne va faire place en elle au courage indien, et la transformation est telle que nous n'allons plus reconnaître la douce et timide Céluta dans cette femme qui, pressée de garder le secret de la conspiration, répond fièrement à Adario :

« Je ne jurerais point; mais pour te consoler Adario, sache que si ma vertu ne me fait pas garder le secret, tous les serments de la terre seraient inutiles. »

Elle parle maintenant comme une héroïne de Corneille, et la délibération qui suit est également cornélienne. Tout d'abord « son âme était comme un abîme où les chagrins divers roulaient confondus »; mais bientôt Céluta au lieu de se laisser absorber par sa douleur cherche à voir clair en elle-même et arrive à démêler ses sentiments confus : « La plaie la plus récente devint peu à peu la plus vive : lorsque l'épouse de René, descendue au fond de son cœur commença à débrouiller le chaos de ses souffrances, celle que lui inspirait Mila se fit cruellement sentir ». Je ne sais si le trait est particulièrement indien; mais je sais bien que Céluta a eu des sœurs aînées qui ont vécu en France au xvii^e siècle et qui ont lu les tragédies classiques. Comme chez Corneille la résolution se traduit bientôt en action : elle ira au temple du Soleil dérober les roseaux qui servent à marquer les jours qui séparent de la révolte et ainsi, croit-elle, sauvera René et les Français :

« Céluta rentrée dans sa cabane, jette aux flammes les roseaux, s'approche de sa fille endormie sur un lit de mousse, la regarde à la lumière de cette même lampe qui avait servi à éclairer les ossements des morts. L'enfant s'éveille et sourit à sa mère; la mère se penche sur l'enfant, le couvre de baisers : elle prenait le sourire de l'innocence pour une approbation de l'enlèvement des roseaux.

Céluta n'avait d'autre conseil que cette petite Amélie qui, en venant au monde, n'avait pas réjoui le cœur paternel ; que cette Amélie dont René voulait rester à jamais inconnu. C'était sur un berceau délaissé qu'une femme abandonnée consultait le ciel pour un époux malheureux et interrogeait l'avenir.

L'entassement d'horreurs qui suit la mort de René défie toute description : à l'assassinat du frère d'Amélie succède le viol de Céluta, puis le châtimement d'Ondouré et le massacre des Français, pendant que la malheureuse Céluta se tord en proie à des convulsions violentes et pousse « des espèces de rugissements ». C'est la frénésie romantique qui domine au cinquième acte d'un mélodrame, une explosion toute physique de douleur. Il y a plus d'observation et de vérité dans les quelques pages où Chateaubriand raconte les derniers jours de Céluta, pauvre être réduit à une condition presque animale par le malheur et qui n'a un instant d'énergie que pour se jeter dans les flots de la cataracte.

Bien des éléments différents, on le voit, se retrouvent dans le caractère de Céluta, mais répétons-le encore une fois, beaucoup de ces éléments sont empruntés à la réalité, et elle n'est pas uniquement la fille des songes de Chateaubriand. En elle nous retrouvons quelques-uns des traits et des attitudes de Charlotte Ives, les draperies flottantes et la mélancolie de la sylphide qui hantait les rêves de Chateaubriand, sans aucun doute aussi quelque souvenir des Indiennes qu'il rencontra soit au Niagara, soit dans ses courses aventureuses dans la solitude, presque certainement aussi des réminiscences livresques, car elle est à la fois Azakia, Odérahi et Alzire.

III

On ne peut étudier Céluta sans lui opposer la charmante Mila ; moins passive et moins touchante que l'épouse de

René, elle semble plus vivante, et fait assez curieux elle est en même temps infiniment moins vraie.

Une petite Indienne qui, un soir, près du Niagara, chanta des mélopées dans une langue inconnue et dansa pour charmer les loisirs du voyageur, aurait, s'il faut en croire Chateaubriand, inspiré le personnage de Mila¹. Ici encore il s'en faut de beaucoup cependant que l'auteur des *Natchez* ait eu recours à une source unique; des éléments de provenances très diverses se retrouvent dans cette charmante figure. Comme Céluta c'est d'abord à quelque vierge homérique qu'elle fait penser; cette enfant plus jeune et plus belle que Chryséis, qui fut amenée à René pour qu'il commençât un lit dans le désert, rappelle plus l'héroïne d'une pastorale grecque qu'une Indienne du Mississipi. Créature d'instinct et de premier mouvement, elle se sent attirée vers René dès qu'elle l'aperçoit et manifeste un dépit enfantin à se voir méprisée par le guerrier blanc. Quand, obéissant à la coutume, René, après son adoption, se présente chez les parents de Mila pour leur faire les cadeaux rituels, la petite Indienne lui dit : « Tu n'as pas voulu que je fusse ta femme, je ne veux pas être ta sœur, va-t-en ! » Mais en son cœur elle garde entière son affection pour le mélancolique étranger, et dissimulée dans la foule, toute rougissante et confuse, elle ne peut s'empêcher de lui crier en le voyant partir en expédition contre les Illinois : « Ne va pas mourir ! » Elle ne cessera dès lors, et sans savoir elle-même pourquoi, de rechercher toutes les occasions de se rapprocher de lui. Elle lui apportera des cadeaux naïfs et simples, « une gerbe de maïs qui ressemblait à une quenouille dorée », quand René la sauve des mains de Fébriano, et elle se retrouvera sans cesse sur ses pas. Elle est cependant si innocente et si peu éclairée sur les sentiments qui agitent sourdement son cœur, qu'elle reporte sur Céluta l'affection qu'elle éprouve pour René.

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 423.

« Si tu étais ma mère, disait Mila à l'épouse affligée, je serais toujours avec toi ; j'entendrais le guerrier blanc te parler de l'amitié de ton frère et te raconter des histoires de son pays. Nous préparerions ensemble la couche du guerrier blanc ; et puis, quand il dormirait, je rafraîchirais son sommeil avec un éventail de plumes. »

Plus que René cependant elle aime l'amour qu'elle ne connaît pas encore, et ce cœur qui s'ignore s'attache au premier objet qu'il trouve à sa portée. « L'âme de la jeunesse en prenant son essor essaie de tous les sentiments, goûte, comme l'enfant, à toutes les coupes, douces ou amères et n'apprend à s'y connaître que par l'expérience. »

« Un soir René était assis au bord d'un de ces lacs que l'on trouve partout dans les forêts du Nouveau Monde. Quelques baumiers isolés bordaient le rivage ; le pélican, le cou repley, le bec reposant comme une faux sur sa poitrine, se tenait immobile à la pointe d'un rocher ; les dindes sauvages élevaient leur voix rauque du haut des magnolias ; les flots du lac, unis comme un miroir, répétaient les feux du soleil couchant.

« Mila survint. « Me voici, dit-elle ; je suis tout étonnée, je t'assure, j'avais peur d'être grondée.

« — Et pourquoi vous gronder ? dit René.

« — Je ne sais, répondit Mila en s'asseyant et en s'appuyant sur les genoux du guerrier blanc.

« — N'auriez-vous point quelque secret ? répliqua René.

« — Grand Esprit, s'écria Mila, est-ce que j'aurais un secret ? J'ai beau penser, je ne me souviens de rien. »

« Mila posa ses deux petites mains sur les genoux de René, inclina sa tête sur ses mains, et se mit à rêver en regardant le lac. René souffrait de cette attitude, mais il n'avait pas le courage de repousser cette enfant. Il s'aperçut, au bout de quelque temps, que Mila s'était endormie. »

Cette curieuse d'amour semble échappée de quelque conte galant et sentimental du XVIII^e siècle ; Mila c'est

Chérubin, mais Chérubin devenu femme et transporté chez les Indiens du Mississipi. Ce n'est point là une scène isolée. Les souvenirs des ballets, et en particulier des *Indes Galantes*, abondent dans les *Natchez*. Tout l'épisode où Chateaubriand nous montre Mila et Céluta reçues dans la villa du gouverneur et priées par la charmante Adélaïde d'assister à une fête donnée en leur honneur, est une véritable scène de comédie fantaisiste et spirituelle qui nous fait plus penser au Théâtre Italien ou aux comédies de Marivaux qu'à une épopée destinée à célébrer les vertus de l'homme de la nature :

« Mila se souvint que l'heure du festin approchait. On lui avait dit que tout ce qui était dans le cabinet était pour elle. Elle se plaça devant une glace, essayant les robes, qu'elle ne savait comment arranger; elle finit cependant par se composer, avec des voiles, des plumes, des rubans et des fleurs, un habillement que n'aurait pas repoussé la Grèce. Suivie d'Outougamiz, avec un mélange d'orgueil et de timidité, elle se rendit à la salle du festin.... »

C'est à la même inspiration spirituelle et galante qu'il faut rattacher la description du mariage de Mila et d'Outougamiz. Chateaubriand se souvient ici de cet usage rapporté par La Hontan et qui veut que le jeune guerrier se rende la nuit à la cabane de celle qu'il aime, un flambeau à la main. Si la jeune fille souffle le flambeau, il sait qu'il est aimé, sinon il lui faut se retirer. C'est ce que les Canadiens et les missionnaires appelaient *courir l'allumette*, et cette coutume indignait fort les bons jésuites. Chateaubriand, qui devait dans *Atala* reprendre cette épisode de façon moins libre, a composé ici un tableau qui aurait transporté d'aise un peintre léger du XVIII^e siècle, et qui semble n'attendre que le crayon de Fragonard :

« Outougamiz tenant une torche odorante à la main, sortit au milieu de la nuit; les brisès agitaient les rayons d'or de l'étoile amoureuse, comme on raconte que les zéphyrs se jouaient à Paphos dans la chevelure embaumée

de la mère des Grâces. Le jeune homme entrevoit le toit de sa maîtresse : des craintes et des espérances soulèvent son sein. Il s'approche, il relève l'écorce suspendue devant la porte de la cabane de Mila, et se trouve dans la partie même de cette cabane où l'Indienne dormait seule.

La jeune fille était couchée sur un lit de mousse. Un voile d'écorce de murier se roulait en écharpe autour d'elle ; ses bras nus reposaient croisés sur sa tête, et ses mains avaient laissé tomber des fleurs.

Un pied tendu en arrière, le corps penché en avant, Outougamiz contemplait à la lueur de son flambeau la scène charmante. Agitée par les illusions d'un songe, Mila murmure quelques mots ; un sourire se répand sur ses lèvres. Outougamiz croit distinguer son nom dans des paroles à demi formées ; ils s'incline au bord de la couche, il prend une branche de jasmin des Florides échappée à la main de Mila, et réveille la fille des bois, en passant légèrement sur sa bouche virginale la fleur parfumée.

Mila s'éveille, fixe des regards effrayés sur son amant, sourit, reprend son air d'épouvante, sourit encore. « C'est moi, s'écrie Outougamiz, moi le frère de Céluta, le guerrier qui veut être ton époux. » Mila hésite, avance ses lèvres pour éteindre la torche de l'hymen, retire la tête avec précipitation, rapproche encore sa bouche du flambeau... La nuit s'étend dans la cabane. »

Mais comme Céluta, sous son apparence gracile, Mila cache une âme d'héroïne de tragédie. Les périls que va courir René lui feront perdre toute retenue.

Quand le frère d'Amélie pendant son ambassade chez les Illinois est convaincu d'avoir voulu trahir les Natchez et qu'il est condamné à périr dans le prochain soulèvement, Outougamiz devant les accusations d'Adario commence à perdre toute confiance en son ami. Au devoir de l'amitié s'oppose en son cœur, selon la vieille antithèse, le devoir à l'égard de la patrie ; Mila n'hésite pas un instant et si la situation est celle d'une tragédie cornélienne, le

langage de la jeune fille est déjà celui d'une révoltée romantique.

« La patrie, répartit Mila; et que me fait à moi la patrie, si elle est injuste? J'aime mieux un seul cheveu d'Outougamiz innocent que toutes les têtes grises des sachems pervers. Qu'ai-je besoin d'une cabane aux Natchez? J'en puis bâtir une dans un lieu où il n'y aura personne : j'emmènerai mon mari et son ami avec moi, malgré vous méchants! »

Jusqu'à la fin Mila va conserver ce caractère qui tranche si curieusement avec la naïveté qu'elle avait dans la première partie. « Sache, dit-elle à Adario, que nous sauverons René malgré toi, malgré la patrie : il faut que cette dernière périsse de ma propre main, j'incendierai les cabanes! » — Vile ikouissen (courtisane), s'écria le vieillard, si jamais tu te présentes devant moi avec ta langue maudite, tu n'échapperas pas à ma colère! » — « Tu m'appelles ikouissen, dit Mila; de qui? de mon libérateur? Tu as raison : je ne serais pas ce que je suis si je n'avais pas dormi sur ses genoux. »

C'est en effet l'âme révoltée et anarchiste de René qui vit en elle à ce moment et lui fait prononcer ces imprécations contre sa patrie. Cet aveu dépouillé d'artifices, fait devant Outougamiz, pourrait inquiéter tout autre que « ce simple sauvage ». Créature d'instinct et de sens qui veut vivre sa vie et rapporte tout à elle-même, Mila fait penser plus à une héroïne de George Sand qu'à la Camille de Corneille. Tous les moyens lui seront bons pour sauver celui à qui elle porte une affection si vive et singulièrement ambiguë. C'est d'abord son mari Outougamiz qu'elle essaie de séduire pour savoir ce qui se trame contre René : « mais toutes ses grâces et toutes ses séductions furent inutiles. Ses caresses, dont une seule aurait suffi à tant d'autres hommes pour leur faire vendre la destinée du monde, échouèrent contre la gravité de la douleur, et contre la foi du serment. Mila trouva dans son mari une résistance à laquelle elle ne s'était pas atten-

due; elle ignorait à quel point Outougamiz était passionné pour la patrie; quel empire la religion avait sur lui ¹.... »

Ce qu'elle n'a pu obtenir de son mari, elle essaiera de l'obtenir du jongleur de la tribu dans une scène de séduction où elle enivre le sorcier « de vin, d'amour et de louanges ». Il faut que Céluta intervienne pour l'empêcher d'aller immédiatement tout révéler aux blancs. L'opposition entre les deux caractères se montre entière dans cette scène qui tient de la tragédie et qui était bien la scène à faire.

« Arrête, s'écrie Céluta; qu'as-tu dit? avertir Chépar! malheureuse! ton pays! » Ces mots retentirent dans le cœur de Mila; immobile, elle fixe ses regards sur sa sœur, puis elle s'écrie : « Périsse la patrie qui a pu tramer un complot si odieux. Ce n'est plus qu'un repaire d'assassins. Je cours les dénoncer! »

On se demande où Chateaubriand a pu trouver le modèle de cette âme violente et primesautière et si, bien souvent, au moins dans cette dernière partie, Mila n'est point son porte-parole autant que René. Elle ne reprend toute sa grâce que dans les dernières pages du poème. Abattue par le malheur, ayant vu périr l'étranger à qui elle portait une affection si vive, puis Outougamiz lui-même qui n'a pu survivre à son ami, elle meurt au moins en beauté.

« Un soir, lorsque les bannis prenaient leur repas à la porte de leurs tentes, Céluta sortit de la sienne. Elle était vêtue d'une robe de peaux d'oiseaux et de quadrupèdes cousues ensemble, ouvrage ingénieux de Mila : ses cheveux blancs flottaient en boucles sur sa jeune tête ornée d'une couronne de ronces à fleurs bleues; elle portait dans ses bras la fille de René, et Mila, à moitié nue, suivait sa compagne. Les bannis étonnés et charmés de les voir, se levèrent, les comblèrent de bénédictions et leur formèrent un cortège. Ils arrivèrent ainsi tous ensemble au bord d'une cataracte dont on entendait de loin les mugissements. Cette cataracte, qu'aucun voyageur n'avait

visitée, tombait entre deux montagnes dans un abîme. Céluta donna un baiser à sa fille, la déposa sur le gazon, mit sur les genoux de l'enfant le manitou d'or et l'urne, où le sang s'était desséché. Mila et Céluta, se tenant par la main, s'approchèrent de la cataracte comme pour regarder au fond, et, plus rapides que la chute du fleuve, elles accomplirent leur destinée. »

C'est par ce double suicide que se termine le poème de Chateaubriand : tout n'est point terminé cependant par la mort des principaux héros des *Natchez*. La fille de René survivait à ses parents et il fallait nous indiquer quelle avait été l'existence de cette innocente victime sur qui devait peser la fatalité de sa naissance. En quelques lignes Chateaubriand a esquissé un nouveau thème exotique qui aurait pu fournir la matière d'un second récit. « Elle fut élevée, nous dit-il, par les femmes indiennes et jusqu'à sa seizième année ignore l'histoire de sa famille. Elle parut triste le reste de sa vie qui fut courte. Elle eut elle-même d'un mariage sans amour une fille plus malheureuse que sa mère. » Qu'advient-il, en effet, dans la vie, de ces malheureux êtres qui dans leurs veines ont le sang de deux races étrangères l'une à l'autre, en qui se heurtent des instincts opposés et des hérédités différentes? Quelle peut être la destinée de ceux que les blancs n'accueilleront jamais en égaux et qui dans la tribu où ils sont nés seront toujours considérés comme les enfants de l'étranger? Comment, même et surtout s'ils reçoivent quelque instruction religieuse, arriveront-ils à accorder les instincts de liberté du sauvage et les enseignements qu'ils auront reçus d'un de leurs parents ou de quelque missionnaire? État de nature et civilisation, ces deux termes contradictoires qui dans les *Natchez* sont symbolisés par des personnages différents, vont se rencontrer dans un seul être humain. Il y avait là un thème qui devait tenter Chateaubriand et qu'il reprendra bientôt avec plus d'ampleur dans *Atala*, la fille d'une Indienne chrétienne et de l'Espagnol Lopez.

CHAPITRE VIII

ATALA. — LA COULEUR LOCALE ET L'EXOTISME PITTORESQUE

L'ÉPISEDE détaché par Chateaubriand du manuscrit des *Natchez* et donné au public en 1801 est le point d'arrivée, le triomphe suprême de cet exotisme américain qui commence dès la découverte du Nouveau Monde et dont ailleurs nous avons essayé de retracer l'histoire à grands traits. Ce petit poème qui apportait la révélation d'un monde inconnu et semblait contenir une poésie nouvelle, n'est ni une production spontanée, ni une fleur soudainement éclore. On y peut voir au contraire l'aboutissement splendide de trois siècles d'une littérature spéciale, enfouie dans la poussière des bibliothèques, la quintessence extraite par un grand artiste de tant de volumes insipides, la transformation miraculeuse en une œuvre d'art achevée des relations naïves et verbeuses des bons pères jésuites et des premiers annalistes du Nouveau Monde. Souvenirs d'Homère, de la Bible, d'Ossian, détails empruntés à Charlevoix, à Imlay, à Carver, paysages imaginés d'après Bartram, souvenirs rapportés par le jeune voyageur de ses promenades dans les forêts d'Amérique, ou dans les jardins de Philadelphie, visions mélancoliques d'un amour malheureux, écho des paroles murmurées à Charlotte Ives dans le décor paisible de la campagne anglaise, et qui retentissent encore en échos assourdis dans le cœur de Chateaubriand, qui pourra retrouver les éléments qui composent cet alliage précieux? Pour le faire, il faudrait reprendre phrase à phrase l'œuvre

entière, rechercher les soudures, retrouver les différentes veines de métal et rendre son dû à chacun des obscurs prédécesseurs de l'auteur d'*Atala*¹. Il faudrait encore refaire l'histoire du thème littéraire traité par Chateaubriand, retracer la généalogie de chacun de ses personnages, ce qui nous mènerait fort loin, car une telle étude pourrait à bon droit s'intituler d'*Homère à Chateaubriand*. Il faudrait, et ceci ne serait pas moins important, défendre Chateaubriand contre bien des critiques injustes; montrer comment des illustrateurs peu fidèles au texte ont dénaturé sa pensée et transformé son héroïne en sujet de *keepsake*; nous demander si, malgré nous, nous ne sommes pas hantés par des souvenirs trop précis du tableau de Girodet et des gravures de Doré, et si l'*Atala* que nous nous imaginons est bien telle que l'avait primitivement dessinée l'auteur. Disons à ce propos que l'on pourrait publier une édition bien curieuse d'*Atala* en l'illustrant non de gravures romantiques et fantaisistes, mais de reproductions des vieilles gravures du XVIII^e siècle, empruntées à la Hontan, à Le Page du Pratz, à Weld, à Chastellux et en y ajoutant quelques photographies des derniers Indiens qui ont conservé quelque chose de leurs coutumes et de leur costume. Comme Chateaubriand s'est servi presque autant des gravures que du texte dans les ouvrages qu'il a consultés, ces illustrations, tout en reproduisant plus fidèlement la réalité, auraient une réelle valeur documentaire². Il resterait encore, ce livre ou ces livres écrits, à étudier l'influence que Chateaubriand a eue sur ses contemporains et ses successeurs; à dégager son originalité, après avoir indiqué ses dettes. Un tel

1. On consultera sur ce point avec grand profit l'étude de M. Louis Hugu : *Notes sur les Sources de Chateaubriand*, Extrait des *Mémoires de la Société Nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, 1913.

2. On me permettra de regretter que l'édition des *Extraits de Chateaubriand* de Brunetière (Hachette, 1901) ait reproduit les gravures de Doré, et que les conférences de M. Jules Lemaitre publiées dans la *Revue hebdomadaire* aient été illustrées de la même façon.

travail ne pourrait se faire avec la précision suffisante que dans une édition définitive et critique du poème de Chateaubriand. Nous serons forcés ici de faire un choix, de ne traiter que très brièvement et au besoin d'indiquer en quelques mots bien des points qui demanderaient de longs développements, et de limiter notre sujet à une étude de la couleur locale dans *Atala*.

I

Atala est comme encadrée entre deux descriptions grandioses : le tableau du Mississipi au début, et celui de la cataracte du Niagara qui termine l'ouvrage. Le premier de ces tableaux a suscité de nombreuses critiques, dès l'apparition même du poème de Chateaubriand. *La Décade philosophique, littéraire et politique*, du 10 floréal an IX, contient un article dont l'auteur sans mettre en doute la véracité des couleurs employées par Chateaubriand se récriait devant « les ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux¹ ». Chateaubriand se sentit évidemment piqué au vif, car dans une note du *Génie du Christianisme*², il appela à la rescousse pour se justifier et Carver, *Travels through the Interior parts of North America*, p. 443, 3d ed., London, 1791, et John Bartram, *Description of East Florida*, 3d ed., London, 1768, et Charlevoix, *Voyage dans l'Amérique Septentrionale*, tome IV, lettre 44, p. 175, édition de Paris, 1744, et Imley (*sic*) qui dit en propres termes que les ours s'enivrent de raisins (*intoxicated with grapes*).

L'auteur tenait à prouver « l'exactitude scrupuleuse » de ses descriptions de la nature, et dans la préface de l'édition d'*Atala-René* (édition de 1805) est revenu encore une fois sur ce sujet : « des notes ajoutées à cette édition d'*Atala*, disait-il, m'auraient aisément justifié; mais s'il

1. *Atala*, p. 277 et suiv.

2. *Génie*, IV, 180.

avait fallu en mettre dans tous les endroits où chaque lecteur pouvait en avoir besoin, elles auraient bientôt surpassé la longueur de l'ouvrage ».

Malgré une affirmation aussi nette, les critiques ne se sont pas tenus pour battus. En 1832, un voyageur qui signe René Mersenne, après avoir pris connaissance d'un article de l'*American Quartely Review* (déc. 1837, p. 460), entreprit de vérifier sur place la véracité de Chateaubriand. Il fit le voyage du Niagara, descendit le Mississipi, et arriva à la conclusion suivante :

« Il faut donc confesser que les hérons bleus de M. de Chateaubriand, ses flamants roses, ses perroquets à tête jaune voyageant de compagnie avec des crocodiles et des serpents verts sur des îles flottantes de pistia et de nénuphar; plus son vieux bison à la barbe antique et limoneuse, dieu mugissant du fleuve; plus ses ours qui s'enivrent de raisins au bout de longues avenues, là où il n'y a pas d'avenues; plus ses cariboux qui se baignent dans des lacs, là où il n'y a pas de lacs; plus la grande voix du Meschacébé qui s'élève en passant sous les monts là où il n'y a pas de monts; plus les mille merveilles de ces bords, qui font du Meschacébé l'un des quatre fleuves du Paradis terrestre, sont des contes à dormir debout, et que les bords de ma Garonne eux-mêmes, n'auraient pu inspirer ¹. »

Sainte-Beuve eut connaissance des lettres de Mersenne et leur emprunta un trait ou deux contre Chateaubriand mais sans mettre sérieusement en doute la véracité de l'auteur d'*Atala*, l'accusant tout au plus d'avoir remanié d'autorité ses souvenirs.

C'est depuis les études de M. Bédier que les attaques se sont multipliées. Miss Armstrong s'est spirituellement moquée de la couleur locale de Chateaubriand; M. Stathers qui pourtant n'est pas suspect d'hostilité à l'égard de l'auteur d'*Atala* n'a pas osé le défendre dans le détail, et

1. Cité par M. Bédier, *Etudes critiques*, p. 134.

M. Dick l'a vivement pris à parti. Dans l'ensemble on paraît avoir adopté l'attitude incrédule et désappointée que le fils du maréchal Ney avait prise après un voyage en Amérique.

« Avant d'avoir vu le Mississipi, écrivait-il, je ne m'en faisais pas une idée moins séduisante que celle du Meschacébé d'*Atala*.... Mais c'est en vain que je cherchais à me reconnaître dans le pays que j'avais sous les yeux par les descriptions du livre.... J'étais réellement désappointé en me trouvant ainsi en face de la réalité. La description de ce fleuve, dans *Atala*, est faite par quelqu'un qui ne l'a jamais vu. »

On pourrait s'en tenir là, et moi-même après avoir indiqué un emprunt fait par Chateaubriand à Carver¹, j'ai cru que les hérons bleus, les serpents verts et les flamants roses n'avaient jamais existé que dans l'imagination de Chateaubriand. Pour qui est familier avec ses procédés de composition, il y a cependant quelque difficulté à admettre que l'homme qui dans son récit de voyage en Amérique a suivi si fidèlement les ouvrages de Bartram, de Carver et de Charlevoix, se soit fié à son imagination quand il s'agissait de peindre le panorama du Mississipi. Il reste aussi cette affirmation de l'auteur qu'il aurait pu démontrer l'exactitude de ce tableau par des notes dont l'étendue aurait dépassé celle du texte. Ce travail qu'il a dédaigné de faire, il est possible de le reprendre aujourd'hui. C'est le dossier qu'il avait sous les yeux au moment où il écrivait le prologue d'*Atala* que nous avons voulu reconstituer. Pour cela il nous a suffi de consulter les auteurs que Chateaubriand lui-même nous a indiqués comme ses autorités; nous y avons cependant ajouté quelques ouvrages qu'il semble avoir connus, mais qu'il n'a pas expressément cités, et plusieurs autres qui n'ont paru que bien après *Atala*, mais qui confirment la vérité du tableau du Mississipi¹.

1. Chinard, *Chateaubriand en Amérique*, Modern Philology, IX, I. 1911.

2. J'ai eu plus particulièrement recours à Marc Casteby, *Histoire*

On pourra voir dans les pages suivantes où « les notes surpassent la longueur de l'ouvrage » avec quel soin minutieux Chateaubriand s'est renseigné; on y pourra étudier sur le vif ses procédés de travail et de composition; on pourra se rendre compte du labeur auquel s'est astreint l'auteur d'*Atala* pour rendre sa documentation aussi exacte que le lui permettaient les ouvrages qu'il avait à sa disposition.

La France possédait autrefois dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire qui s'étendoit depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisaient ces régions immenses: le fleuve Saint-Laurent, qui se perd à l'est dans le golfe de ce nom; la rivière de l'ouest, qui porte ses eaux à des mers inconnues; le fleuve Bourbon, qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson; et le Meschacébé, qui descendant du nord au midi, s'ensevelit dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues arrose une délicieuse contrée que les habitants des États-Unis

Naturelle de la Caroline, de la Floride et des Iles Bahamas, contenant les dessins des Oiseaux, animaux, poissons, serpents, insectes et plantes... avec leur description en anglais et en français, Londres, 1737, 2 vol. in-8; à Thomas Ansbury, *Journal d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale... traduit de l'anglais par M. Noël*, Paris, 1793, 2 vol. à M. H. Brackenridge, *Recollections of Persons and Places in the West*, Philadelphia, 1834; à Elliot Coues, *Key to North American birds*, nouv. éd., Boston, 1903; à G. Imlay, *Topographical description of the Western Territory of North America*, 3^e édition, London, 1797; à Carver *Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale*, trad. française, Paris, 1794; à Bartram, *Travels through North and South America*, Philadelphia, 1791. Quelques-uns des rapprochements que j'indiquais entre Chateaubriand et ces deux derniers auteurs ont déjà été notés par M. Timothy Cloran, dans son excellente édition d'*Atala*, publiée en 1911 à New-York, et trop peu connue en France et même en Amérique. On y trouvera non seulement pour ce passage, mais pour bien d'autres les renseignements les plus utiles. Je me suis servi ici du texte de la première édition d'*Atala* plus près des sources que le texte des éditions suivantes.

appellent le nouvel Eden, et à qui les Français ont laissé le nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacébé, le Missouri, l'Illinois, l'Akansa, l'Ohio, le Wabache, le Ténase, l'engraissent de leur limon, et la fertilisent de leurs eaux.

Les éléments principaux de ce paragraphe se retrouvent dans le *Voyage en Amérique* :

« Au bout de la vallée et, loin par delà, on aperçoit la cime des montagnes hyperboréennes, où Dieu a placé la source des quatre grands fleuves de l'Amérique septentrionale. Nés dans le même berceau, ils vont après un cours de douze cents lieues, se mêler au quatre points de l'horizon, à quatre océans : le Mississipi se perd au midi, dans le golfe Mexicain; le Saint-Laurent se jette, au levant, dans l'Atlantique; l'Ontawais se précipite, au nord, dans les mers du Pôle; et le fleuve de l'ouest porte, au couchant, le tribut de ses ondes à l'Océan de Nontouka¹. »

M. E. Dick, a vu dans ce passage du *Voyage* un emprunt à Beltrami dont l'ouvrage ne fut publié qu'en 1823². Il est bien évident au contraire que Chateaubriand n'a fait que reproduire dans le *Voyage* des notes déjà utilisées pour *Atala*. Il n'est du reste pas original; s'il n'a pu ici se servir de Beltrami et pour cause, il a combiné deux passages de Carver³, qui avait parlé de « la source des quatre grands fleuves qui prennent naissance à quelques lieues seulement les uns des autres, vers le centre de ce vaste continent; savoir, la rivière Bourbon qui se jette dans la baie de l'Hudson, celle de Saint-Laurent, le Mississipi et l'Orégon ou la rivière de l'ouest qui se verse ses eaux dans la mer Pacifique.... Ailleurs Carver avait dit : « Les quatre principaux fleuves de l'Amérique septentrionale, à savoir le fleuve Saint-Laurent, le Mississipi, la rivière Bourbon, et l'Orégon, ou la rivière de l'ouest, prennent

1. *Voyage en Amérique*, p. 67.

2. *Les plagiats de Chateaubriand*, p. 34.

3. Carver, *Introduction*, IX.

leurs sources dans un petit espace de terrain assez circonscrit.... Du lieu de leurs sources à la baie de Hudson au nord, et au détroit d'Anian ou à la mer Pacifique à l'ouest, il y a au moins deux mille lieues ¹. »

Le passage suivant est peut-être celui qui a soulevé le plus de critiques, on pourra voir cependant que Chateaubriand n'est qu'en partie responsable des détails qu'il contient.

Quand tous ces fleuves sont gonflés par les déluges de l'hiver; quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts; le temps assemble sur toutes les sources, les arbres déracinés. Il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Chariés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacébé. Le vieux fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure, pour y former une nouvelle branche. Par intervalle, il élève sa grande voix en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour de la colonnade des forêts, et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : et tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes; on voit sur les deux courants latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de Pistia et de Nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie déployant au vent ses voiles d'or, va aborder, endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Ici Chateaubriand a consulté au moins deux auteurs. La première partie de cette description me paraît devoir surtout à Imlay, la seconde à Bartram. On en jugera par les passages suivants.

Les barres qui traversent la plupart de ces étroits canaux ouverts par le courant ont été multipliées par les arbres

1. Carver, p. 47.

charriés par les rivières. Un seul arrêté par ses branches ou par ses racines dans un endroit peu profond suffit à en arrêter mille de plus et à les fixer à cette place. Aucune force humaine ne pourrait les enlever, car le limon entraîné par le fleuve les lie et les cimente ensemble. En moins de dix ans, les roseaux et les arbrisseaux y poussent, forment des promontoires et des îles qui changent le lit de la rivière. Il est certain que lorsque la Salle descendit le Mississipi jusqu'à la mer, l'embouchure de ce fleuve était fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Le limon dont les inondations annuelles du Mississipi couvrent la surface des rives avoisinantes peut être comparé à celui du Nil¹.

Les courants latéraux ou contre-courants sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'insister, tous les voyageurs en ont parlé; mais ces courants latéraux transportent des îles flottantes que Bartram avait vues non sur le Mississipi, mais sur la rivière Saint-Jean, dans la Floride orientale.

« Je remis de bonne heure à la voile, dit Bartram, et je vis ce jour-là de grandes quantités de pistia stratiotes, plante aquatique très singulière. Elle forme des îles flottantes dont quelques-unes ont une très grande étendue et qui voguent au gré des vents et des eaux.... Quand les grosses pluies, les grands vents font subitement élever les eaux de la rivière, il se détache de la côte de grandes por-

1. The bars that cross most of these small channels, opened by the current have been multiplied by means of trees carried down with the streams; one of which stopped by its roots or branches, in a shallow part, is sufficient to obstruct the passage of a thousand more, and to fix them at the same place.... No human force being sufficient for removing them, the mud carried down by the river serves to bind and cement them together.... In less than ten years, canes and shrubs grow on them, and form points and islands, which forcibly shift the bed of the river.... It is certain that when La Salle sailed down the Mississipi to the sea, the opening of that river was very different from what it is at present.... The slime which the annuals floods of the river Mississipi leave on the surface of the adjacent shores may be compared with that of the Nile. (Imlay, p. 404.) Ce passage a été utilisé par Chateaubriand dans le *Voyage*.

tions de ces îles flottantes. Ces îles mobiles offrent le plus aimable spectacle : ils ne sont qu'un amas des plus humbles productions de la nature, et pourtant ils troublent et déçoivent l'imagination. L'illusion est d'autant plus complète qu'au milieu de ces plaines en fleurs, on voit des groupes d'arbrisseaux, de vieux troncs d'arbres abattus par les vents et habités et peuplés de crocodiles, de serpents, de grenouilles, de loutres, de corbeaux, de hérons, de courlis, de choucas ¹. »

L'emprunt fait par Chateaubriand à Bartram est manifeste, il est certain cependant que Chateaubriand a complété par quelque autre ouvrage les renseignements donnés par le voyageur Quaker, car ni les hérons bleus, ni les serpents verts ne sont des animaux imaginaires.

Casteby décrit deux espèces de serpents verts : le serpent vert tacheté, *anguis viridis maculatus*, et le serpent vert proprement dit, *anguis viridis*, et en donne des reproductions en couleur ².

Le héron bleu est probablement l'*ardea herodias*, ou grand héron bleu qui se trouve dans toutes les parties de l'Amérique du Nord, depuis le golfe du Mexique jusqu'au Labrador et à l'Alaska ³.

On est plus étonné de rencontrer des flamants roses, sur les bords du Mississipi. Casteby qui décrit cette espèce et en donne une reproduction en couleur, ne l'a rencontré qu'aux îles Bahamas. Cependant Couës indique comme habitat du flammingo ou *phoenicopterus ruber* les Bahamas, la Floride, le Golfe du Mexique, et peut-être même la Caroline du sud ⁴. De plus, le même auteur étudiant l'ibis rouge, *eudocimus ruber* renvoie à Audubon qui, en juillet 1821, vit en Louisiane un échantillon de cette espèce très rare aujourd'hui aux États-Unis. Ibis ou flamant peu importe, l'essentiel est d'établir l'existence d'un grand

1. Bartram, I, 167, cité par M. Bédier, p. 265.

2. Casteby, II, 53, 57.

3. Casteby, I, 76 ; E. Couës, p. 75.

4. Casteby, I, 75.

oiseau rose sur les bords du Mississipi. Chateaubriand pourrait bien ici, comme en beaucoup d'autres endroits, avoir été mieux renseigné que ses critiques. Nous verrons plus loin que ce n'est pas le seul passage pour lequel il ait eu recours à Casteby pour se documenter.

Mais qui pourrait peindre les sites de Meschacébé, continue-t-il? Depuis son embouchure jusqu'à la jonction de l'Ohio, le tableau le plus extraordinaire suit le cours de ses ondes. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue : leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent par une progression insensible, monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, vient se coucher parmi les hautes herbes dans une ile du Meschacébé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un coup d'œil satisfait sur la grandeur de ses ondes, et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change tout à coup sur la rive opposée, et forme un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards.

La troisième phrase de cette description se retrouve presque textuellement dans le *Voyage en Amérique*. Il s'agit, il est vrai, de montagnes et non pas de savanes, mais la notation est la même : « D'autres collines parallèles, couronnées de forêts, s'élèvent derrière la première colline, fuient en montant de plus en plus dans le ciel, jusqu'à ce que leur sommet frappé de lumière devienne de la couleur du ciel et s'évanouisse. » Chateaubriand n'est d'ailleurs pas original à cet endroit, c'est à Imlay qu'il a emprunté le trait essentiel de ce paysage : « l'œil en regardant au loin trouve de nouvelles beautés dans les pentes des collines de la rivière d'Argent, qui s'étendant

obliquement dans la direction du nord-ouest s'élèvent de plus en plus haut en s'éloignant jusqu'à ce que leur sommet illuminé s'évanouisse imperceptiblement ¹ ».

Chez Carver, Chateaubriand a trouvé le contraste entre les deux rives; et les fameuses montagnes que Mersenne n'avait pu découvrir et qui d'ailleurs se réduisent à de modestes coteaux.

« Ce fleuve a de chaque côté une foule de montagnes tout le long de son cours : et ces montagnes tantôt s'approchent, et tantôt s'éloignent considérablement. Le terrain entre ces montagnes est en général couvert d'herbes avec quelques bouquets de bois dispersés çà et là, près desquels on voit des troupeaux de cerfs et d'élans qui paissent tranquillement dans ces vastes solitudes. En plusieurs endroits on aperçoit des pyramides de rochers qui ressemblent à des vieilles tours en ruines, dans d'autres on voit des précipices effrayants, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que tandis qu'un côté présente cet aspect, le côté opposé est couvert de la plus belle verdure jusqu'à son sommet. On jouit là d'une vue dont la beauté et l'étendue surpassent tout ce que l'imagination peut se figurer. Qu'on se représente des plaines verdoyantes, des prairies couvertes de fruits, des îles nombreuses, le tout rempli d'une variété d'arbres fruitiers, comme des noyers, des érables à sucre, des vignes chargées de riches grappes et de pruniers succombant sous le poids de leurs fruits : qu'on se figure ce riche spectacle rehaussé par la perspective d'un superbe fleuve roulant majestueusement son cours aussi loin que la vue peut s'étendre ². »

« Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent

1. The eye receding, finds new beauties in the rising hills of Silver creek, which, stretching obliquely to the north-west, proudly rise higher and higher, as they extend, until their illumined summits imperceptibly vanish. (Imlay, p. 34.)

2. Carver, p. 31.

à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Alors les chaînes de feuillage, les pommes d'or, les grappes empourprées, tout pend en festons sur les ondes. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile. Surmonté de ses roses blanches, il domine tous ces berceaux, et n'a d'autre rival que le palmier qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Bartram avait écrit :

« Il est très agréable de contempler les rives du fleuve ornées de guirlandes suspendues, et composées d'une variété de végétaux, arbrisseaux et plantes, formant des murs perpendiculaires, avec des contreforts qui s'avancent, des colonnades, des appartements profonds hauts de vingt ou trente pieds et complètement couverts de *Glycine frutescens*, *Clyc. apios*, *Vitis labrusca*, *Vitis vulpina*, *Rajana*, *Hedera quinquifolia*, *Hedera arborea*... *Bignonia crucigera*, et différentes espèces de *convolvulus*, et en particulier une plante de cette famille qui grimpe à des hauteurs étonnantes et qui peut-être est une *Ipomea*. Il est extrêmement curieux de voir la coloquinte sauvage grim pant sur les branches des arbres élevés; son fruit jaune, à peu près de la grosseur et de la forme d'une orange pendant de l'extrémité des rameaux au-dessus des eaux ¹. »

1. It is very pleasant to observe the banks of the river ornamented with hanging garlands, composed of varieties of climbing vegetables, both shrubs and plants, forming perpendicular green walls, with projecting jambs, pilasters, and deep appartments, twenty or thirty feet high, and completely covered with *Glycine frutescens*, *Glyc. apios*, *Vitis labrusca*, *Vitis vulpina*, *Rajana*, *Hedera quinquifolia*, *Hedera arborea*... *Bignonia crucigera* and various species of *Convolvulus*, particularly an amazing tall climber of this genus, or perhaps an *Ipomea*... it is exceedingly curious to behold the wild squash climbing over the lofty limbs of the trees; its yellow fruit, somewhat the size and figure of a large orange, pendant from the extremities of the limbs over the water. (Bartram, p. 134.)

Il est facile de reconnaître dans les pommes d'or qui dans le texte de Chateaubriand font tout d'abord naître l'idée d'oranges, le très prosaïque fruit de la coloquinte ou « wild squash » de Bartram.

Le magnolia a été décrit à plusieurs reprises par Bartram, dans des termes qui se ressemblent tellement, qu'il est difficile de distinguer de quel passage Chateaubriand a fait usage. « C'est un arbre parfaitement droit, dit le voyageur américain à un endroit, s'élevant en forme d'une belle colonne et se terminant par une tête qui ressemble à un cône tronqué¹. » Ailleurs, il montre le même arbre poussant à côté de palmiers nains et continue « il est tout à fait extraordinaire de rencontrer là, diminuée et dégradée, la pyramide du splendide *Magnolia grandiflora*, à côté de ces vils nains, quelques-uns d'entre eux les dominant cependant bien qu'ils n'aient pas cinq pieds de haut, et montrent encore larges et épanouies, leurs fleurs blanches et odorantes ». Chateaubriand semble bien avoir combiné les deux passages, non sans transformer en arbres majestueux les palmiers rabougris qu'avait vus Bartram².

Après la flore, Chateaubriand passe à la faune, cette fois il abandonne Bartram pour revenir à Casteby :

Pour embellir encore ces retraites, l'inépuisable main du Créateur y fit une multitude d'animaux, dont les jeux et les amours répandent la vie de toute part. De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des troupes de cariboux se baignent dans un lac, des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes, de la grosseur d'un passereau, descendent sur

1. Bartram, p. 4. —

2. But what appears very extraordinary is to behold there depressed and degraded, the glorious and pyramidal magnolia grandiflora, associated amongst these vile dwarfs, and even some of them rising above it, though not five feet high; they still showing large and expansive white fragrant blossoms.

les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant, au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des festons de lianes.

Chateaubriand a suffisamment justifié en invoquant l'autorité d'Imlay « les ours ivres de raisins qui chancelent sur les branches des ormeaux ». Je citerai cependant le témoignage du voyageur anglais Thomas Ansbury qui, parlant de l'ours du Canada écrit : « il aime avec passion le raisin et, pour en avoir, il grimpe au sommet des arbres les plus élevés. Après qu'il s'en est nourri quelque temps sa chair devient délicieuse et continue de l'être jusqu'au printemps¹. »

L'écurcUIL noir est bien connu, c'est le *scurius niger* décrit par Casteby, qui « est très préjudiciable aux bleds de la campagne² ».

L'oiseau moqueur ou *mocking bird* est le « *turdus minor* qu'Hernandes a raison d'appeler le roi des oiseaux chantants... son ramage est varié à l'infini. Il fait entrer dans la composition de ses airs les chants de tous les oiseaux³. »

La colombe virginienne est la *ground dove*, ou « petite tourterelle tachetée » de Casteby. « Le poids de cet oiseau, dit le vieux naturaliste est d'une once et demie, et la grosseur celle d'une alouette.... Ils vivent dans la partie basse des pays vers la mer. Ces oiseaux volent en troupe, ils s'arrêtent souvent et se reposent ordinairement sur la terre⁴. » Son nom scientifique est, d'après Couës, *columba passerina terrestris*.

Au nombre des productions de la Virginie qui pour lui s'étend jusqu'au Missouri, Jefferson indique les *scarlet*

1. Th. Ansbury, I, 166.

2. Casteby, II, 73.

3. Casteby, I, 27.

4. Casteby, I, 26.

strawberries : « on trouve en très grande abondance la fraise sauvage dans ces régions, dit Imlay, et il ajoute ailleurs : « les fraises rouges, *fragaria virginiana*, d'un goût excellent et si abondantes qu'à partir du commencement d'avril les savanes en paraissent toutes rouges ¹ ».

Les perroquets verts à tête jaune, placés par Chateaubriand sur les bords du Mississipi ont excité les railleries de plusieurs critiques. On les trouvera cependant représentés dans l'ouvrage de Casteby. « Il a le devant de la tête couleur d'orange; le derrière de la tête et le col jaune, tout le reste de l'oiseau paraît jaune. » Il est certain qu'au commencement du xix^e siècle on en trouvait encore aux environs de Cincinnati, et Imlay cite le perroquet, un animal qui ressemble en tout au *parrot*, mais plus petit, au nombre des animaux qui fréquentent les bords de l'Ohio ². J'emprunte le passage suivant à Couës, j'espère qu'il convaincra les plus incrédules :

« L'opinion répandue que les perroquets sont des oiseaux Tropiques est une grave erreur. Dans l'Amérique du Nord, le perroquet de la Caroline, *Conurus carolinensis*, au commencement du siècle se trouvait en été jusque sur les rivages de l'Érié et de l'Ontario; dans les quarante dernières années, suivant des témoins dignes de foi, il remontait jusqu'à l'embouchure de l'Ohio, bien que maintenant son territoire soit très diminué et qu'il ne se trouve plus que près du golfe du Mexique ³. »

A la page même où Casteby donnait une gravure représentant le perroquet vert à tête jaune, s'en trouve une autre où l'on voit le cyprès d'Amérique. « Sa situation, disait Casteby, invite un grand nombre d'oiseaux à se loger sur ses branches pour y multiplier leur espèce »,

1. *The Writings of Thomas Jefferson*, II, 49-53, Washington, 1903. Imlay, p. 36 et 266.

2. Voir sur ce point Daniel Drake, *Notices concerning Cincinnati, 1810, réimprimé dans les Quarterly publications of the historical and philosophical society of Ohio*, vol. III, p. 16.

3. Couës, p. 617.

notation dont Chateaubriand a fait immédiatement son profit comme on peut le voir par son texte ¹.

Le cardinal ou *cardinalis* habite dans le sud-ouest des États-Unis et se trouve de façon permanente dans les états du Golfe. « Il fréquente les buissons, les lianes, les arbres bas et épais, les fourrés et se fait remarquer par son activité inlassable ². »

Casteby a encore représenté le *Picus niger maximus capite rubro*; Carver a décrit le même oiseau qui, dit-il, a le plumage noir par tout le corps, excepté la tête et le cou qui sont rouges, et son traducteur français a ajouté en note : « c'est le Pic à domino rouge décrit par Edwards ³ ».

Quant aux serpents qui se nourrissent d'oiseaux on les retrouvera encore chez Bartram et chez Carver ⁴.

On pourrait opposer aux critiques de Mersenne bien des pages tirées des voyageurs français ou américains, et l'on pourrait confirmer aisément l'impression de splendeur et de richesse luxuriante laissée par le tableau de Chateaubriand. Charlevoix, Carver, Imlay, bien d'autres encore ont décrit un Mississippi que l'on ne peut reconnaître aujourd'hui, mais qui a vraiment existé. Si aux environs de 1830 on ne voyait plus ni hérons bleus, ni serpents verts, ni buffles, ni perroquets près du Meschacébé, la faute en était à l'homme devant qui la vie sauvage avait disparu et non pas à l'auteur d'*Atala*. Au reste, le Mississippi qu'il veut décrire n'est pas le Mississippi de 1830, ni même celui de 1791, c'est le Mississippi de La Salle et de Charlevoix, comme il le dit lui-même. Si donc nous voulons juger Chateaubriand avec justice il nous faudra tout d'abord chercher à reconstituer le paysage du Mississippi tel qu'il était dans la première moitié du XVIII^e siècle, et pour cela nous

1. Casteby, I, 11.

2. Casteby, I, 3; Couës, p. 455.

3. Casteby, I, 17-19; Carver, p. 360.

4. Bartram, p. 193; Carver, p. 485.

serons bien forcés d'avoir recours aux voyageurs mêmes dont Chateaubriand s'est servi. On arrivera alors à cette conclusion que si l'auteur d'*Atala* a pu remanier d'autorité quelques textes, comme l'avait soupçonné Sainte-Beuve, s'il n'a point vu le Mississipi, comme l'a démontré M. Bédier, s'il a transporté sur les bords du fleuve quelques plantes qui ne poussent qu'en Floride, comme le *pistia stratiotes*, il n'en reste pas moins qu'il est allé chercher sa documentation chez les auteurs qui, de son temps faisaient autorité, et c'est ceux-là qu'il faut rendre responsables des erreurs contenues dans le texte de Chateaubriand. L'auteur d'*Atala* avait le droit de répondre avec quelque hauteur dédaigneuse à ses critiques; s'il avait voulu se justifier, il aurait pu le faire aisément.

Pour les paysages de Floride, c'est à peu près uniquement à Bartram qu'il s'est adressé, et le plus souvent il l'a suivi avec un scrupule minutieux.

C'est chez lui qu'il se renseigne quand il veut peindre la grande savane d'Alachua :

Elle est environnée de coteaux, qui fuyant les uns derrière les autres, portent en s'élevant jusque dans les nues, des forêts étagées de copalmes, de citronniers, de magnolias et de pins rouges ¹.

Bartram avait décrit le même paysage en des termes très voisins :

« La grande savane d'Alachua est une plaine unie et verte de plus de quinze milles d'étendue et de cinquante milles de circonférence. Elle est entourée de hautes collines étagées, couvertes de forêts mouvantes et de bosquets parfumés d'orangers qui poussent dans un sol d'une fertilité luxuriante, et qui sont dominés par les majestueux magnolia à grandes fleurs et les palmiers élevés ². » Chateaubriand n'a même pas inventé les forêts

1. *Atala*, p. 28.

2. The extensive Alachua savanna is a level green plain, above fifteen miles over, fifty miles in circumference.... It is encircled with

de pins rouges qui se retrouvent deux pages plus loin dans Bartram.

J'entraînai la fille de Simaghan au pied des coteaux qui formaient des golfes de verdure en avançant leurs promontoires dans la savane, continue Chactas. Tout était calme, superbe, solitaire et mélancolique au désert. La grue des savanes criait debout sur son nid; les bois retentissaient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons, et du hennissement des cavales siminoles.

Cette fois nous avons la traduction colorée et pittoresque d'un passage qui chez Bartram n'était qu'une notation jetée en passant :

« Des troupeaux de daims légers, des escadrons de rapides chevaux siminoles, des bandes de dindons, des communautés policées de grues vigilantes au cri sonore vivent les uns avec les autres, heureux et satisfaits et en paix ¹. »

On connaît la prodigieuse scène de la promenade dans la forêt :

La nuit était délectable. Le génie des airs secouait sa chevelure bleue toute embaumée de la senteur des pins et de la faible odeur d'ambre qu'exhalaient les crocodiles, couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle, flottait sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine, qui régnait dans la profondeur des bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert.

high, sloping hills, covered with waving forests and fragrant Orange groves, rising from an exuberantly fertile soil. The towering Magnolia grandiflora and transcendant Palm stand conspicuous among them. (Bartram, p. 185.)

1. *Atala*, p. 35. Herds of sprightly deer, squadrons of the beautiful fleet Siminole horse, flocks of turkeys, civilized communities of the sonorous watchfull crane, mix together appearing happy and contented in the enjoyment of peace. (Bartram, p. 186.)

On perçoit là quelque chose de vu et de senti, et il est difficile de ne pas y reconnaître des souvenirs d'une belle nuit calme passée par Chateaubriand dans une forêt américaine. Mais il n'a pas été le seul à percevoir cette harmonie et peut-être ici encore est-il redevable à Bartram :

« Les brises perpétuelles, qui s'élèvent et retombent doucement à tout moment, emplissent les hautes forêts solitaires d'une harmonie émouvante et qui inspire un respect religieux. Les mots ne peuvent en exprimer le caractère sublime et l'on ne peut le ressentir que dans les déserts inviolés des pays indiens ¹. »

Dans leur fuite dans le désert, Chactas et Atala cherchent souvent un abri contre la chaleur du jour sous la mousse des cèdres.

Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne vert sont couverts d'une espèce de mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous apercevez sur la nudité d'une savane, une yeuse isolée revêtue de cette espèce de draperie, vous croiriez voir un fantôme, trainant après lui ses longs voiles ².

Bartram a longuement décrit cette mousse, *Tillandsea usnoides*, qui se rencontre à partir du 35° degré de latitude nord et partout sous les Tropiques. « Il est fréquent, dit-il, de voir presque tous les intervalles entre les branches d'un grand arbre entièrement remplis par cette

1. The steady breezes, gently and continually rising and falling, fill the high lonesome forests with an awful reverential harmony, inexpressibly sublime, and not to be enjoyed anywhere, but in these native wild Indian regions.

2. *Atala*, p. 70. It is common to find the spaces betwixt the limb of large trees, almost occupied by this plant : it also hangs waving in the wind, like streamers, from the lower limbs, to the length of fifteen or twenty feet, and of bulk and weight, more than several men could carry. (Bartram, p. 85.) What adds to the magnificence of their appearance is the streamers of long moss that hang from the lofty limbs and float in the winds.... (Bartram, p. 89.)

plante; le vent agite de longues traînes d'une longueur de 15 ou 20 pieds, suspendues aux branches inférieures, d'une masse et d'un poids tels que plusieurs hommes ne pourraient les soulever. » Un peu plus loin décrivant le cèdre (*cupressus*), il note : « ce qui ajoute à la splendeur de leur apparence ce sont de longues traînes de grandes mousses qui pendent de leurs branches et flottent au vent ». Ici encore, Chateaubriand a ajouté presque toute la couleur à une description précise de botaniste et nous n'avons le droit de citer Bartram que pour authentifier le texte de Chateaubriand et non pour accuser l'auteur d'*Atala* de plagiat.

C'est également à Bartram qu'il a emprunté les descriptions de la vallée de Kéow et du village de Stico :

Le village abandonné de Stico, avec ses tombes pyramidales et ses cabanes en ruines, se montrait à notre gauche au détour d'un promontoire; à droite, nous laissons la vallée de Kéow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve qui nous portait, coulait entre de hautes falaises, au bout desquelles on apercevait le soleil couchant.

« Sur ces collines élevées, avait dit Bartram, apparaissaient les ruines fameuses de la vieille ville de Sticoe. Là se trouvait un grand tombeau indien ou tumulus, et une terrasse étendue... en quittant ces ruines la vallée et les champs se trouvent divisés par un éperon des montagnes.... Je suivais la droite de la vallée... quand les hautes montagnes s'écartant subitement, je découvris l'ouverture de la vallée étendue et fertile de Cowe... » Chateaubriand laisse de côté plusieurs pages dans lesquelles Bartram relate ses courses, et arrive au paragraphe suivant dont il fait son profit : « La vallée est fermée à Cowe par une chaîne de hautes collines appelée la montagne de Jore; qui dit-on, est le point le plus élevé du territoire des Chérokées. » Mais, c'est deux pages plus loin qu'il trouve le passage qui lui a fourni le plus : « Étant arrivés au sommet de cette chaîne très élevée, nous pûmes jouir

d'un magnifique paysage : la délicieuse vallée de Kéowe, peut-être aussi célèbre pour sa fertilité, l'abondance de ses productions et la beauté de ses paysages que les champs de Pharsale ou la vallée de Tempé; le village, les pics élevés de la montagne de Jore, et tout au loin le village du même nom.... le promontoire hardi de la montagne de Jore qui se dressaient à pic sur les rives du Ténase, tandis que les eaux écumantes du fleuve coulaient entre eux¹.... » Chateaubriand il est vrai a remplacé par de « profondes solitudes qui n'étaient point troublées par la présence de l'homme », les nombreux villages et les habitations semées à des hauteurs diverses sur le flanc des montagnes² », mais pour le reste du tableau il suit fidèlement Bartram.

Il est plus difficile de retrouver l'origine précise de la tempête qui surprend les deux amants dans la forêt. Il se peut que la plus grande partie de cette description provienne de Bartram, mais les rapprochements de mots sont presque impossibles à établir. Par contre l'esquisse d'un orage qui se trouve dans le *Voyage* et que l'on peut considérer comme une première ébauche du tableau plus poussé d'*Atala* provient directement de Bartram³.

1. On these towering hills appeared the ruins of the ancient famous town of Sticoe. Here was a vast Indian mount or tumulus and great terrace; presently after leaving these ruins, the vale and fields are divided by means of a spur of the mountains pushing forward... I followed the vale to the right hand... when the high mountains on each side suddenly receding, discovered the opening of the extensive and fruitful vale of Cowe. Bartram, 343. The vale is closed at Cowe by a ridge of mighty hills, called the Jore mountain, said to be the highest land in the Cherokee country.... » (Bartram, p. 351.) Having now attained the summit of this very elevated ridge, we enjoyed a fine prospect indeed; the enchanting Vale of Keowe, perhaps as celebrated for fertility, fruitfulness and beautiful prospects as the Fields of Pharsalia or the Vale of Tempe; the town, the elevated peaks of the Jore mountains, a very distant prospect of the Jore village... the bold promontories of the Jore mountain stepping into the Tenase river, whilst his foaming waters rushed between them. (Bartram, p. 353.)

2. Bartram, p. 353.

3. *Voyage*, p. 117; Bartram, p. 13, 73, 139, 324, 384, 395.

Nous avons déjà parlé de la description de la cataracte du Niagara qui se trouve dans l'*Essai sur les Révolutions*, nous n'y reviendrons pas ici. Chateaubriand n'a fait que reprendre dans l'épilogue d'*Atala* une page déjà publiée en corrigeant et en retranchant de nombreux détails mais sans introduire aucun changement important.

Le pont naturel semblable à celui de Virginie, est très probablement un souvenir de Chastellux¹. On trouve en effet dans la traduction anglaise de ses voyages un long mémoire consacré à ce phénomène. Trois gravures y sont annexées : elles pourraient servir d'illustrations dans une édition d'*Atala*. On y aperçoit le bocage, le clair ruisseau dont parle Chateaubriand, ainsi que les bouquets de sapins et les collines qui bornent le vallon. Une fois de plus Chateaubriand semble donc s'être inspiré d'une gravure accompagnant un récit de voyage plus que du texte lui-même. On pourrait en citer de nombreux autres exemples. Ce que nous tenons à faire ressortir ici, c'est qu'une fois de plus aussi nous nous trouvons en face d'un paysage américain authentique, ou tout au moins d'un paysage que Chateaubriand avait toute raison de croire authentique.

En dehors de ces grands paysages composés en vue d'un effet grandiose, Chateaubriand a semé son poème de touches légères qui rappellent à tout instant que nous sommes loin des forêts de Bretagne et de l'Ile-de-France, dans un monde nouveau aux végétations étranges, aux couleurs vives et aux formes inconnues. Même dans les détails les plus menus, il est impossible de le prendre en faute.

La crème de noix que l'on sert à Chactas pendant sa captivité est « le *hiccory milk*, aussi riche que la crème fraîche » dont parle Bartram². La sagamité, la bouillie faite de maïs grillé et pilé qui d'après tous les voyageurs

1. *Voyages de M. le marquis de Chatellux dans l'Amérique septentrionale*, Londres, 1787, p. 388 et suiv.

2. *Atala*, p. 69.

formait le fond de la nourriture des Indiens. Par contre, quand le P. Aubry ayant recueilli les deux amants dans sa grotte, brise du maïs entre deux pierres, et en ayant fait un gâteau le met cuire sous la cendre, Chateaubriand se souvient peut-être de la façon dont le grand Hollandais préparait leur repas auprès d'un feu de campement entre Albany et le Niagara. Dans sa fuite dans le désert Chactas couronne la tête d'Atala de ces mauves bleues dont Bartram avait décrit « les grandes fleurs d'un violet riche ou d'un bleu sombre ¹ ». Les plantes qui leur fournissent leur subsistance nous sont également connues. Les tripes de roches ont été mentionnées par Charlevoix. Il est vrai qu'on n'en trouve qu'au Canada, mais il est certain d'après le même voyageur que les Indiens se nourrissaient parfois de l'écorce de certains arbres, « les écorces sucrées de bouleau », ne sont autres que l'écorce du *sweet birch*, qui a en effet une saveur piquante et sucrée qui peut apaiser la soif. Quant au sumac il est évident qu'il ne peut s'agir ici du sumac commun qui est vénéneux, mais du sumac vinaigrier dont parle Imlay ². Bartram a décrit cette plante dont la feuille allongée contenait un verre de la plus pure rosée sous le nom de *Sarracenia flava* ³. Le savinier auquel les matrones indiennes suspendent la crosse du labour se retrouve dans Charlevoix ⁴; et si Atala morte est couchée sur « un gazon de sensibles des montagnes », c'est que Bartram a célébré « le *mimosa sensitiva* au parfum pénétrant qui croît sur les parties élevées des savanes ⁵ ».

Quant à la faune elle n'est pas moins exacte, qu'il s'agisse du serpent à sonnettes dont tous les voyageurs ont parlé, des tigres même, car c'est le nom donné à une sorte de panthère dans les états du sud, de la nonpareille

1. Bartram, p. 325.

2. Imlay, p. 273.

3. Bartram, XII.

4. Charlevoix, II, supplément, p. 52.

5. Bartram, p. 24.

des Florides dont les « tendres gazouillements » charmaient Bartram¹, du geai bleu du Meschacébé si fréquent dans l'Ouest et le Sud des États-Unis, ou du carcajou qui se suspend par la queue au-dessus de la cataracte et qui a été décrit par Charlevoix et par Carver.

Si des éléments constitutifs du paysage nous passons maintenant aux traits de mœurs, nous pourrions remarquer les mêmes qualités de documentation. Il faut y insister, car si bien souvent les personnages d'*Atala* ou des *Natchez* parlent comme Chateaubriand lui-même, s'ils sont trop compliqués et trop raffinés pour être de véritables Indiens, au moins dans l'ensemble vivent-ils comme des Indiens. Ici encore Chateaubriand n'a point dénaturé les renseignements que lui fournissaient les auteurs consultés.

Chactas fait prisonnier par les Muscogulges caractérise en quelques traits ses ennemis : « Le Muscogulge et surtout son allié le Siminole respire la gaieté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité; son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux sachems cette simplicité joyeuse : comme ces vieux oiseaux de nos bois, ils mêlent encore leurs vieilles chansons aux airs nouveaux de leur jeune postérité². » « Heureux et sans inquiétudes, avait dit Bartram, ils semblent aussi gais et joyeux que les oiseaux du ciel, et comme eux sont légers, actifs, harmonieux et bruyants. Le visage, les actions, le maintien des Siminoles présentent le plus heureux tableau du bonheur que peut donner cette vie; la joie, le contentement, l'amour et l'amitié, sans rien d'affecté ou de dissimulé, semblent innés en eux et dominant le principe même de leur vie, car ils les conservent jusqu'à leur dernier soupir... la faiblesse même et la décrépitude d'une extrême vieillesse

1. Bartram, p. 17, 46.

2. *Atala*, p. 21.

ne réussissent pas à effacer de leurs traits cette simplicité joyeuse et juvénile¹. »

Quand un soir assis auprès du feu de guerre avec le Siminole qui le garde, Chactas voit s'approcher de lui une femme à demi voilée qu'il prend pour la Vierge des dernières amours, il sait bien, en bon lecteur de Charlevoix, que les Indiens donnent en effet des femmes à leurs prisonniers pour charmer leurs derniers moments².

S'il aperçoit à travers les arbres « un jeune homme, qui portant un flambeau à la main, ressemblait au génie du printemps... », il a appris dans La Hontan, dans Charlevoix, chez Carver, et chez bien d'autres encore que c'est en effet la manière dont les jeunes amants déclarent leur amour chez les Indiens, et il ne fait que reprendre une page qu'il avait déjà composée pour les *Natchez*³. Quand plus loin dans sa promenade avec Atala, Chactas passe auprès du tombeau d'un enfant, « placé au bord du chemin public selon l'usage, afin que les jeunes femmes allant à la fontaine pussent attirer dans leur sein l'âme de l'innocente créature et la rendre à la patrie⁴ », il se souvient de Charlevoix qui avait noté ce poétique usage en ces termes : « Les âmes des enfants ayant peu joui de la vie, obtiennent d'en recommencer une nouvelle. C'est pour cela qu'ils enterrent les enfants le long des grands chemins, afin que les femmes puissent en passant recueillir leurs âmes⁵. »

Mais c'est à Carver qu'il a emprunté la chanson par laquelle la femme indienne berce son enfant mort sur ses genoux dans l'épilogue :

« J'aperçus une femme assise sous un arbre et tenant un enfant mort sur ses genoux. Je m'approchai doucement de la jeune mère et je l'entendis qui disait :

1. Bartram, p. 240.

2. Charlevoix, III, 246.

3. *Atala*, p. 39.

4. *Atala*, p. 42.

5. Charlevoix, III, 35.

Si tu étais resté parmi nous, cher enfant, comme tu eus bandé l'arc avec grâce ! Ton bras eût dompté l'ours en fureur et sur le sommet de la montagne tes pas auraient défié le chevreuil à la course. Blanche hermine du rocher, si jeune être allé dans le pays des âmes ? Comment feras-tu pour y vivre ! Ton père n'y est point pour t'y nourrir de sa chasse. Tu auras froid, et aucun esprit ne te donnera des peaux pour te couvrir. Oui, il faut que je me hâte de t'aller rejoindre, pour te chanter des chansons et te présenter mon sein.

C'est en effet presque dans les mêmes termes que le voyageur anglais avait raconté un épisode de son séjour chez les Indiens :

« Pendant que j'habitais avec eux un mari et une femme dont la cabane était voisine de la mienne, perdirent un enfant de quatre ans. Ils furent si affligés de la mort de cet enfant chéri que le père en mourut ; la mère se consola en songeant que le père bon chasseur pourvoirait à la nourriture de son fils au pays des esprits. La conduite subséquente de cette bonne Indienne me confirma dans mon opinion et me convainquit que, malgré la suspension apparente de sa douleur, elle ne laissait pas d'éprouver les effets de ce regret d'être séparée de ses proches que la nature a imprimé dans le cœur humain ; car j'observai qu'elle allait tous les soirs au pied de l'arbre sur les branches duquel étaient exposés les restes des personnes chéries et qu'après avoir coupé une boucle de ses cheveux qu'elle jetait à terre elle déplorait ses malheurs. Une récapitulation des actions que son fils aurait faites s'il eût vécu était le sujet le plus fréquent de ses plaintes funèbres....

« Si tu avais continué de vivre parmi nous, disait-elle, cher enfant, combien un arc aurait été bien placé entre tes mains, et combien tes flèches auraient été funestes aux ennemis de notre Nation ! Tu aurais souvent bu leur sang, et mangé leur chair, et un grand nombre d'esclaves aurait récompensé tes travaux ; avec tes bras nerveux tu aurais saisi le buffle blessé, ou combattu l'ours furieux.

Tes pieds légers t'auraient fait atteindre l'élan ou rendu l'égal du daim à la course, sur le sommet des montagnes; que de belles actions tu aurais exécutées, si tu avais resté avec nous jusqu'à ce que l'âge t'eût donné des forces et que ton père teût instruit dans tout ce qui rend un Nadoessis accompli¹. »

Pour l'entrée de Chactas dans la ville d'Apalachucla, Chateaubriand a repris un passage analogue des *Natchez*, mais il a ajouté la description du pavillon du conseil et de la grande fête des morts. Là encore cependant il n'a rien inventé :

Non loin d'Apalachucla, s'élevait sur un tertre isolé le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes forment l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étaient de cyprès poli et sculpté; elles augmentaient en hauteur et en épaisseur et diminuaient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochaient du centre marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partaient des bandes d'écorces qui, passant sur le sommet des autres colonnes, couvraient le pavillon en forme d'éventail à jour².

Ici Chateaubriand abrège Bartram qui avait donné une description détaillée et technique de cet édifice :

« La maison du conseil, ou maison de ville, avait-il dit, qui peut contenir plusieurs centaines de personnes, est située au sommet d'une élévation artificielle. La rotonde est construite de la façon suivante; ils plantent tout d'abord en terre, une rangée circulaire de poteaux ou de troncs d'arbres, de six pieds de haut environ, à des intervalles réguliers... à l'intérieur de ce cercle, ils en forment un autre avec des piliers de plus de douze pieds et entaillés au sommet comme les premiers, et à l'intérieur

1. Carver, p. 43. Victor Hugo s'est inspiré de ce passage de Chateaubriand dans une œuvre de jeunesse, *la Canadienne suspendant au palmier le corps de son enfant*. Victor Hugo par un témoin de sa vie, I, 207.

2. *Atala*, p. 50.

de ce second cercle, un troisième formé de poteaux plus élevés, enfin, au centre, un poteau unique très solide qui forme comme le sommet de l'édifice.... A l'intérieur, et tout autour, entre la seconde rangée de piliers et le mur, se trouve une rangée de sofas ou de couches formée par deux ou trois marches placées les unes au-dessus des autres, comme dans un amphithéâtre, sur lesquelles l'assemblée peut s'asseoir ou s'étendre ¹ ».

C'est sur ces sortes de lits, que dans *Atala* les membres du conseil viennent prendre place : « Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en manteau de castor, se rangent sur des espèces de gradins faisant face à la porte du pavillon. Le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix, à demi coloré pour la guerre. Les chefs de guerre, le tomahawk à la main, pennache en tête, les bras et la poitrine teints de sang, prennent la gauche des pères de la patrie. Au pied de la colonne centrale brûle le feu sacré du conseil ².... » Chateaubriand continue sa description en nous montrant le jongleur, puis les matrones qui viennent prendre place dans la salle du conseil et en nous rapportant les discours prononcés par les différents orateurs. Ici ce n'est plus à Bartram qu'il s'est adressé pour se renseigner. Il a surtout, ce me semble, puisé dans l'ouvrage de Lafitau sur les *Mœurs des Indiens* : c'est Lafitau, parlant du gouvernement des Iroquois, qui avait dit que chaque tribu avait son *Roksten Goa*, ce qui signifie le vieillard ou l'ancien par excellence, que le sénat était composé des vieillards ou des anciens, nommés en leur langue *Agokstenna*, et que les femmes avaient aussi leur conseil, ce qui paraît à première vue assez extraordinaire, et qu'enfin le feu du conseil est toujours allumé ³. C'est chez Bartram qu'il a trouvé des détails sur les jongleurs et le mico ou roi, mais c'est Lafitau qui lui a appris que « l'orateur expose

1. Bartram, p. 366.

2. *Atala*, p. 50.

3. Lafitau, I, 471 ; I, 473 ; I, 477 ; I, 478.

avec simplicité l'affaire qui réunit le conseil¹ ». C'est chez lui aussi qu'il a trouvé la division des guerriers en tribus de l'Aigle, du Castor, du Serpent et de la Tortue². Cependant la peinture de la discussion qui suit les discours est en contradiction formelle avec ce que nous apprend Lafitau du calme qui règne toujours dans ces séances. Ici Chateaubriand semble s'être laissé emporter par ses souvenirs des assemblées révolutionnaires et avoir oublié qu'il s'agissait d'une assemblée indienne, et non d'une séance de la Convention.

Chactas est condamné à mort, il va être attaché au poteau fatal quand « une circonstance » vint retarder son supplice : la *Fête des Morts*, ou *Festin des Ames*. Il est assez difficile d'établir ici de qui Chateaubriand s'est servi, car bien des voyageurs ont décrit cette fameuse fête. La description de Lafitau contient cependant des détails que je n'ai retrouvés nulle part ailleurs, et que Charlevoix en particulier n'a pas mentionnés ; il est donc probable que Chateaubriand s'est encore une fois servi du savant jésuite comme de source d'information.

Il est d'usage, dit Chateaubriand, de ne faire mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette cérémonie.... Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde, arrivoient en foule pour célébrer le festin des âmes. On avoit bâti une longue hutte dans un site écarté dans le désert. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et l'on suspendit tous les squelettes, par ordre, et par famille, aux parois des murs de la *salle commune des aïeux*. Les vents (on avoit choisi le moment d'une tempête), les vents, les forêts, les cataractes mugissoient au dehors, tandis que les vieillards des diverses nations, concluoient entre eux des traités de commerce, de paix et d'alliance sur les os de leurs pères. On célèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets. Deux vierges cherchent à s'arracher une baguette de saule. Les boutons de

1. Bartram, 492 ; Lafitau I, 482.

2. Lafitau, I, 464.

leurs seins viennent à se toucher, leurs bouches se rencontrent, leurs mains voltigent sur la baguette, qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pieds nus s'entrelacent, leurs douces haleines se confondent, elles se penchent et mêlent leurs chevelures ¹....

Voici maintenant la description de Lafitau :

« La Fête générale des morts est de toutes les actions qui intéressent les sauvages la plus éclatante et la plus solennelle ; ils lui donnent le nom de *Festin des âmes*.... Chaque village est alors en mouvement, au premier beau jour tous se transportent au cimetière et tirent en présence des parents les mêmes corps qu'ils avaient eu soin autrefois de mettre dans la sépulture : tandis que ceux dont les morts sont ensevelis au loin en quelque lieu du pays que ce soit vont les chercher sans plaindre leur peine. On prépare cependant au milieu d'une grande place dont on est convenu dans le conseil une fosse... on environne cette fosse d'un échafaud ou amphithéâtre de 10 toises de profondeur et de dix ou douze pieds de haut autour de laquelle règnent quantité d'écheles pour y monter. Là-dessus s'élèvent un grand nombre de perches dressées d'espace en espace lesquelles soutiennent de longues traverses destinées à porter tous ces paquets d'ossements qu'on doit mettre en étalage à la vue du public.... Chaque village, chaque tribu sous ses chefs, à l'issue de la cérémonie, se met en chemin, en ordre de procession, observant de faire garder un certain rang de bienséance aux morts.... Un des chefs qui préside à la cérémonie jette de dessus la tombe au milieu de la troupe des jeunes gens, ou met lui-même entre les mains d'un des plus vigoureux, un bâton que tous les autres s'efforcent de lui arracher et que celui qui en est le maître tâche de défendre du mieux qu'il peut. Il en jette un semblable parmi la troupe de jeunes femmes et de jeunes filles, lesquelles ne font pas de moindres efforts

1. *Atala*, p. 55.

pour le ravir ou pour le conserver; après ce combat qui dure assez longtemps et qui fait un spectacle agréable, mais sérieux, on donne le prix¹. »

Il est à noter que Lafitau parle de cette danse funèbre et de ces jeux comme d'un rite des funérailles particulières et non comme d'une cérémonie qui accompagne le Festin des Ames. Les deux jeunes filles qui luttent entre elles, poitrine contre poitrine, se distinguent parfaitement dans la gravure quelque peu naïve qui accompagne le texte du savant Jésuite, et dans le même auteur on trouvera une reproduction de la cabane des morts². Chateaubriand en a fait son profit, de même que pour la description des animaux qui habitent sur les rives du Mississipi il s'était servi autant des gravures qui accompagnent l'ouvrage de Casteby que du texte qu'elles illustraient. Par contre, c'est à Charlevoix qu'il a emprunté le résumé de la mythologie indienne qui termine ce développement, et c'est soit à l'auteur d'*Oderahi*, soit à quelque voyageur que je n'ai pu retrouver qu'il a pris la chanson de mort de Chactas³.

A partir du moment où Chactas s'échappe définitivement sous la conduite d'Atala, Chateaubriand n'a plus aucune raison de continuer sa peinture des mœurs sauvages : il nous en a cependant assez dit dans cette première partie pour nous faire connaître leur genre de vie. C'est un peuple de chasseurs qu'il a voulu peindre, et il nous les a montrés en guerre, nous avons assisté avec lui à leurs jeux dans le village, à leurs délibérations, leurs fêtes, nous avons vu comment ils traitaient les prisonniers, et dans tout cela il n'est pas un détail qui soit dû

1. Lafitau, II, 447, 452, 447. Voir aussi la *Relation de la Nouvelle-France pour 1636*, Thwaites, *Jesuits relations*, V, 280-2.

2. Lafitau, II, 416; II, 456.

3. Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, III, 344 et III, 352 et VI, 147, ce rapprochement a été indiqué par M. Cloran; par contre je ne crois pas que la chanson de mort provienne du passage de Charlevoix qu'il cite.

à son imagination, pas un trait qu'on ne puisse vérifier et authentifier par les voyageurs qui au commencement du xix^e siècle faisaient encore autorité. Je pense m'être expliqué assez nettement à plusieurs reprises pour qu'on ne voie pas dans cette simple constatation une accusation de plagiat. Même si Chateaubriand avait fait le voyage du Mississipi, on n'aurait pu attendre de lui qu'il ramassât dans cette courte excursion assez de renseignements pour tracer un tableau exact et complet de la vie des Muscogulges et encore moins de celle des Natchez, puisque ces derniers avaient cessé d'exister comme nation à partir de 1734. Il a, il est vrai, combiné des éléments qui étaient à l'origine assez disparates. Entre les tribus des Muscogulges et celles des Iroquois il y avait des différences marquées dans les mœurs, et le climat aurait suffi à expliquer ces différences. Il n'est point certain, pour ne citer qu'un exemple, que les femmes fussent admises dans le sénat des Indiens d'Apalachucia, comme elles l'étaient chez les Iroquois. Dans l'ensemble cependant on ne peut dire que l'information de Chateaubriand soit erronée. On ne peut reprocher à un poète d'avoir ainsi condensé dans un tableau d'ensemble des données que seul un ethnographe pourrait critiquer¹.

Cette couleur locale n'est point non plus « plaquée », et l'on doit protester contre cet injuste reproche qui trop souvent a été adressé à Chateaubriand. Les divers épisodes dans lesquels il peint les Indiens ne sont point des hors-d'œuvre, pas un instant nos yeux ne se détachent de la

1. Il m'aurait été facile de multiplier ces rapprochements : on en trouvera de très nombreux avec Charlevoix dans les *Notes sur les sources de Chateaubriand* publiées par M. Louis Hugu, dans les *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, 1913; pour les autres je renverrai encore à l'édition d'*Atala* de M. Cloran, bien que sur de nombreux points de détails je ne puisse m'accorder avec M. Hugu ou M. Cloran. Ni l'un ni l'autre n'ont indiqué de rapprochements précis avec Ossian, et mes recherches personnelles ne m'ont donné aucun résultat précis sur ce point. Il y a cependant dans *Atala* une couleur ou une atmosphère ossianesque, mais il est presque impossible de l'isoler

figure de Chactas et de celle d'Atala qui restent toujours au centre du tableau. Il aurait été facile à Chateaubriand, avec les notes qu'il avait ramassées, de faire admirer son érudition. Il aurait pu entasser les noms barbares, reproduire des discours interminables dans le style figuré que l'on prête aux Indiens, raconter tout au long tant de légendes qui avaient excité la curiosité de Lafitau et de Charlevoix. Il ne l'a pourtant pas fait, et ce n'est pas là un des moindres sujets d'admiration et d'étonnement pour le critique que l'unité de style qui règne dans ces pages où se trouvent mélangées tant de réminiscences d'Homère, de la Bible, du Tasse, peut-être d'Ossian, et certainement des piètres écrivains qu'étaient les annalistes du Nouveau Monde. Quel artiste accompli il lui fallait être dès cette date pour réaliser ce tour de force artistique, et quel merveilleux chercheur d'or aurait fait M. de Chateaubriand qui, de tant de filons divers, a su retirer les parcelles de métal précieux que personne avant lui n'avait su y distinguer!

CHAPITRE IX

ATALA : LA COMPOSITION, LES CARACTÈRES

MALGRÉ l'attention accordée par Chateaubriand à la peinture des mœurs indiennes, il s'en faut qu'*Atala* soit simplement une reconstitution de la vie d'une peuplade disparue. Si nous nous en rapportons à l'auteur il a mis dans ce court poème « bien des choses : le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur ; la religion première législatrice du Sauvage, les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la tolérance, et au véritable esprit de l'Évangile ; les combats des passions et des vertus dans un cœur simple ; enfin, le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible : l'amour et la mort ¹ ».

Tout cela existe sans doute et peut se reconnaître dans *Atala*, mais il s'en faut que ces différents thèmes aient la même importance et aient été également développés. Il y a dans les lignes que nous venons de citer autre chose qu'un plan arrêté une fois pour toutes ; nous avons là bien plutôt, ce me semble, un résumé des états successifs du poème, l'histoire de ses transformations, et en même temps un document très précis sur les changements subis par l'âme du poète de son départ en Amérique à la publication d'*Atala*.

Prise à la lettre, l'affirmation de Chateaubriand qu'*Atala* a été composée sous la hutte du sauvage ne saurait se

1. *Atala*, Épilogue, p. 186.

soutenir. Il est cependant possible d'admettre qu'il a songé à écrire quelque jour l'histoire des amours de deux sauvages dans le désert, dès son voyage en Amérique. Il est également très possible qu'il ait remanié une première rédaction de son ébauche pendant qu'il servait à l'armée de Condé; mais nous savons d'autre part qu'en 1798 il portait encore dans sa tête « ces deux brûlants jumeaux Atala et René » et qu'*Atala* ne fut publiée qu'en 1804, après avoir subi au moins pour une partie, le discours du Père Aubry, des modifications indiquées par Fontanes. Or le Chateaubriand de 1791 est fort différent du Chateaubriand de 1798, et ce dernier ne diffère pas moins du jeune auteur qui s'appropriait à publier le *Génie du Christianisme*. Ce poème indien commencé par un disciple fervent de Jean-Jacques, détaché d'un poème destiné primitivement à célébrer les vertus de l'homme de la nature, a été publié par l'apologiste de la religion chrétienne, et contient dans sa préface un renoncement formel aux théories de Rousseau. Il y a donc eu sinon sur le papier, au moins dans l'imagination de Chateaubriand, plusieurs versions d'*Atala*, des transformations successives dont il doit subsister des traces dans la rédaction définitive. Il n'est point d'œuvre littéraire dans laquelle on ne puisse retrouver des éléments d'origines différentes; ici nous sommes en présence d'éléments d'âge différent, et nous avons de plus affaire à un auteur qui toujours a tiré profit des moindres notes qu'il avait prises et qui a publié jusqu'à ses esquisses les plus banales sur son voyage en Amérique. Reconstituer ces différents aspects du poème, dans l'ordre même où ils se sont succédé, est une entreprise assez délicate, on peut cependant arriver à une probabilité suffisante pour quelques passages.

Les premières paroles prononcées par Chactas pourraient bien être un reste d'une version primitive du poème, probablement de la plus ancienne :

« C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit dans le désert. Je vois en toi l'homme

civilisé qui s'est fait Sauvage; tu vois en moi l'homme sauvage, que le Grand Esprit, sans doute pour ses desseins, a voulu civiliser. Entrés l'un et l'autre dans la carrière de la vie par les deux bouts opposés, tu es venu te reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne : ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement contraire. Qui de toi ou de moi, a le plus gagné ou le plus perdu à ce changement de position? C'est ce que savent les génies, dont le moins savant a plus de sagesse que tous les hommes ensemble ¹. »

Malgré le refus de Chactas de se prononcer, il apparaît, au moins dans la première partie du récit, que nous allons avoir une illustration de ce fait si souvent rapporté par les philosophes du XVIII^e siècle, que si l'on a bien souvent vu des civilisés se faire sauvages, on n'a jamais vu un sauvage s'habituer à la civilisation au point d'oublier ses forêts ².

Né sur les bords du Meschacébé, peu après la fondation de Pensacola, Chactas avait à peine dix-huit ans quand il marcha contre les Muscogulges avec son père Outalissi et sa tribu qui s'était alliée aux Espagnols. La tribu de Chactas ayant été défaite, le jeune Indien fut entraîné avec les fuyards jusqu'à Saint-Augustin, et là, recueilli par un vieil Espagnol nommé Lopez, qui lui donna les meilleurs maîtres et « l'éleva avec beaucoup de soin ». Voici donc l'enfant des forêts transporté sans transition aucune dans un milieu qui doit lui sembler très civilisé; va-t-il pouvoir s'y adapter? Il y avait là un beau sujet d'analyse psychologique, à montrer comment cet esprit simple et naïf cherche en vain à se plier à nos coutumes. C'est en quelques lignes que Chateaubriand a indiqué ce qui aurait fourni des pages de déclamation grandiloquente à l'abbé Raynal.

1. *Atala*, p. 15.

2. « Je compris pourquoi pas un Sauvage ne s'est fait Européen, et pourquoi plusieurs Européens se sont fait Sauvages », dit Chateaubriand lui-même, *Essai sur les Révolutions*, II, 418.

« Je dépérissais à vue d'œil : tantôt je demeurais immobile pendant des heures à contempler la cime des lointaines forêts; tantôt on me trouvait assis au bord d'un fleuve, que je regardais tristement couler. Je me peignais les bois à travers lesquels cette onde avait passé, et mon âme était toute entière à la solitude¹. »

On peut ne voir dans ce passage qu'une expression de cette vague mélancolie qui caractérise tous les héros romantiques. Il importe cependant de constater que Chactas n'a pas leur désir toujours renouvelé et toujours changeant de « l'ailleurs ». Il sait parfaitement où réside le bonheur. Rendez-le à ses chères forêts et il retrouvera la paix et le contentement. Bien plus, le civilisé Lopez lui-même le comprend dès les premiers mots, il regrette seulement de ne pouvoir le suivre au désert où il a laissé de si doux souvenirs.

« Va, s'écria-t-il, va, magnanime enfant de la nature ! reprend cette précieuse indépendance de l'homme, que Lopez ne te veut point ravir. Si j'étais plus jeune moi-même, je t'accompagnerais.... »

Ces paroles forment un étrange contraste avec celles que Chactas prononcera plus tard, après avoir inspecté en compagnie du P. Aubry le village des Indiens convertis :

« Les paroles du solitaire me revinrent, et je sentis à l'instant la supériorité de cette vie stable, morale et occupée, sur la vie errante, inutile et oisive du sauvage². »

Y a-t-il là un simple oubli des théories exposées par Chactas au début du livre, ou la trace d'une rédaction postérieure ? Cette dernière hypothèse est la plus probable. Tout cet épisode où Chactas admire les champs bien cultivés de la petite mission, où les Indiens baissent respectueusement la robe du P. Aubry, tandis que les mères lui présentent leurs enfants à bénir a été évidemment composé d'après des notes qui ont servi à Chateau-

1. *Atala*, p. 17.

2. *Id.*, p. 124.

briand pour le chapitre sur les missions qui se trouve dans le *Génie du Christianisme*¹. La mission du P. Aubry n'est autre qu'une mission du Paraguay transportée sur les bords du Meschacébé, de même que la messe célébrée par le vieillard sur un autel rustique rappelle à l'esprit la description de la fête du Saint-Sacrement telle que Charlevoix la rapporte dans un passage cité par l'auteur du *Génie*. Il est au moins permis de supposer que cet éloge de la vie pastorale, réglée et morale est postérieur à l'*Essai sur les Révolutions*, et au récit de la visite à Philippe Le Cocq. Tout cet épisode a très probablement été rajouté après coup.

Il en est de même de l'épilogue d'*Atala*. C'est à Charlevoix qu'il emprunte le récit du martyre du P. Aubry, et le passage se retrouve presque dans les mêmes termes dans le *Génie du Christianisme*². De plus, bien que Chateaubriand lui-même ait affirmé avoir reproduit dans cet épilogue, l'essentiel de la *Nuit chez les sauvages du Niagara*, la comparaison des deux passages révèle des différences importantes et un changement d'attitude de la part de l'auteur d'*Atala*. Dans le chapitre qui termine l'*Essai sur les Révolutions*, Chateaubriand encore tout pénétré de Rousseau ne songeait guère qu'à admirer et à envier les Indiens du Niagara : « Bienfaisants sauvages, s'écriait-il, vous qui m'avez donné l'hospitalité, vous que je ne reverrai sans doute jamais, qu'il me soit permis de vous payer ici un tribut de reconnaissance. Puissiez-vous jouir longtemps

1. *Génie*, l. IV, ch. v.

2. M. V. Giraud (*Nouvelles Études sur Chateaubriand*, p. 130) reproche à Chateaubriand de ne pas avoir indiqué nettement qu'il était redevable à Charlevoix de la description du martyre du P. Aubry. L'auteur d'*Atala* se serait servi d'un passage où Charlevoix raconte la mort du P. Jogues et se serait contenté de faire une très lointaine allusion à Jogues dans le *Génie du Christianisme*. En réalité Chateaubriand s'est servi ici surtout du passage où Charlevoix relate le martyre du P. Brébeuf et il l'a cité tout au long deux pages plus loin dans le *Génie*, IV, p. 216. Il n'a cherché en rien à dissimuler sa « source ».

de votre précieuse indépendance, dans vos belles solitudes où mes vœux pour votre bonheur ne cessent de vous suivre ¹... » Dans l'épilogue d'*Atala* le ton a changé entièrement. Ce ne sont plus des Indiens libres et heureux dans la solitude que l'auteur rencontre mais les malheureux survivants d'une race autrefois libre et puissante.

« Indiens infortunés que j'ai vu errer dans les déserts du Nouveau Monde, avec les cendres de vos aïeux, dit-il alors, vous qui m'avez donné l'hospitalité malgré votre misère ! Je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui car j'erre ainsi que vous, à la merci des hommes, et moins heureux dans mon exil je n'ai pas emporté les os de mes pères ². »

Le jeune voyageur qui sur le moment et même à Londres au moment où il écrivait l'*Essai*, n'avait songé qu'à envier la liberté dont jouissaient les Indiens du Nouveau Monde, a réfléchi depuis sur leur destinée. S'il les aime encore et se sent attiré vers eux, ce n'est plus parce qu'il voit en eux des hommes de la nature, mais des infortunés comme lui. Sa philosophie a disparu pour faire place à la compassion, un changement s'est produit dans son cœur, il a pleuré et il a cru, et la religion l'a rendu plus humain.

I

Il est presque aussi difficile d'arriver à démêler les différents éléments que Chateaubriand a combinés dans les caractères de ses personnages. *Atala*, *Chactas*, le Père Aubry, ont chacun une longue ascendance et ont gardé quelques traits de leurs ancêtres les plus lointains. Pour chacun d'eux on pourrait tracer une longue généalogie. En *Chactas* vieilli, philosophe, il est facile

1. *Essai sur les Révolutions*, II, 427.

2. *Atala*, p. 210.

de reconnaître un de ces bons vieillards en qui habitaient la sagesse, un de ces « philosophes nuds » qu'avait rencontrés Vespuce à son premier voyage, et après lui Léry, puis les Pères jésuites, le baron de La Hontan, sans oublier le vieillard de la *Suite du voyage de Bougainville*, celui de *Paul et Virginie* et le sachem aveugle qui fait un si bel accueil à Bartram, dans la cité d'Apalachucla.

Des souvenirs des *Lettres édifiantes*, des bons *Jésuites* du Paraguay, du bon vieillard d'*Odérachi*, et probablement encore quelques traits des philosophes stoïciens se retrouvent dans la physionomie du P. Aubry.

Quant à *Atala*, qui pourra tracer son histoire? Elle est à la fois Pocahontas, l'Indienne de Virginie qui sauva la vie d'un capitaine anglais, la Marie de Le Beau, la tendre Iarico d'Addison, la Betty de Chamfort, elle emprunte des traits à l'Azakia de Mrs Morton et de ses successeurs, à Odérachi, peut-être à la Johanna du capitaine Stedman, aux Floridiennes rencontrées par Chateaubriand, quelque part dans le désert, à Charlotte Ives aussi probablement, et à la sylphide qui hantait les rêves du jeune homme sous les ombrages de Combourg. Ce qui ne l'empêche pas de ressembler à l'héroïne du Tasse, à l'Alzire de Voltaire et à la Cora de Marmontel¹.

C'est mot à mot qu'il faudrait étudier le poème de Chateaubriand pour déterminer avec précision les différents éléments qui entrent dans la composition de ces caractères; mais ce travail de dissection une fois accompli on ne connaîtrait pas encore à fond les personnages d'*Atala*, pour avoir reconstitué l'histoire de leurs ancêtres. Tous sont en plus à certains moments Chateaubriand lui-même; aux divers métaux qui composaient son alliage précieux il a ajouté du sien, et pouvait proclamer avec quelque justice qu'il avait rapporté de ses voyages deux sauvages d'une espèce inconnue.

1. On trouvera ces rapprochements indiqués plus en détail dans mes deux volumes précédents.

On lui a reproché d'avoir fait de Chactas un civilisé, ou plutôt de s'être peint lui-même sous les traits de l'amant d'Atala. Sous cette forme au moins le reproche n'est pas entièrement fondé. L'âme de Chactas est infiniment moins compliquée que celle de René ou d'Eudore et surtout que celle de Chateaubriand lui-même. L'auteur a voulu visiblement en faire un véritable Indien et par endroits il a réussi. Rien de plus vrai que la simplicité avec laquelle il se conduit quand il est prisonnier :

« Simaghan me dit : « Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, réjouis-toi ; tu seras brûlé au grand village. » Je repartis : « Voilà qui va bien » ; et j'entonnai ma chanson de mort. »

C'est encore lui l'Indien qui parle quand plus tard, sur les bords du Chata-Uché il insulte à ses bourreaux :

« Je ne crains point les tourments, je suis brave, ô Muscogulges, je vous défie ! je vous méprise plus que des femmes ! Mon père Outalissi, fils de Miscou a bu dans le crâne de vos plus fameux guerriers, vous n'arracherez pas un soupir de mon cœur ! »

Je dois à la vérité de reconnaître que c'est uniquement Chateaubriand qui parle quand il lui fait adresser de si gracieux compliments aux jeunes filles du village :

« Vous êtes les grâces du jour, et la nuit vous aime comme la rosée. L'homme sort de votre sein pour se suspendre à votre mamelle et à votre bouche, vous savez les paroles magiques qui endorment toutes les douleurs. »

Pour un Indien, aussi, Chactas répand véritablement trop de larmes ; dans sa promenade dans la forêt avec Atala, il s'arrête pour verser des pleurs ; dans la grotte du P. Aubry ce sont cette fois des larmes « d'admiration et de tendresse qui tombent de ses yeux » ; mais, aux « pleurs de joie » succéderont bientôt « des sanglots et des emportements furieux » qui ne sont guère connus des sauvages. Il y a loin de cette sentimentalité et de cette frénésie romantique à l'impassibilité que tous les voyageurs ont signalée chez les Indiens. Un Natchez, ou un Huron

n'auraient point reconnu leur frère en cet être faible, aisément abattu par le malheur, aux larmes trop faciles et à la nervosité féminine. Jusqu'à l'arrivée d'Atala, et à chaque fois qu'elle n'est point devant ses yeux il se conduit en guerrier; en sa présence, il redevient le frère d'Amélie et dans ses discours perce la mélancolie et la révolte de René.

« Pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours sauvages, s'écrie-t-il quand il croit qu'Atala va enfin accepter son amour. Superbes forêts, qui agitez toutes vos lianes et tous vos dômes, comme les rideaux et le ciel de notre couche! Pins embrasés qui formiez les flambeaux de notre hymen! Fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature! n'étiez-vous donc qu'un vain appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs la félicité d'un homme¹. »

De René il a encore ce goût fâcheux et très romantique du demi-inceste. Il aurait pu contenir sa passion s'il n'avait découvert qu'Atala était la fille de son père adoptif Lopez : « C'en était trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle qui venait nous visiter et joindre son amour à notre amour. Désormais les combats d'Atala allaient devenir inutiles! »

Il n'est point besoin d'insister sur cette mentalité malade heureusement rare chez les simples sauvages. Il y a là un mélange de corruption raffinée et de simplicité affectée qui rappelle plus les dernières années de l'ancien régime que les forêts de l'Amérique, et ce serait calomnier les Indiens que de leur prêter de tels sentiments. Mais si Chactas reflète par endroits l'âme de Chateaubriand, il n'est cependant pas le porte-parole de l'auteur; c'est Atala que le poète a choisie pour exprimer toutes les tortures de sa sensibilité d'écorché.

Cette métisse, fille d'une Indienne et de l'Espagnol

1. *Atala*, p. 94.

Lopez est la plus nuageuse et la plus imprécise des héroïnes de Chateaubriand. Nous savons d'elle qu'elle était régulièrement belle et que l'on remarquait sur son visage « je ne sais quoi de vertueux et de passionné ». Ailleurs nous pouvons deviner qu'elle est blonde, puisque ses cheveux se déroulent comme un voile d'or devant les yeux de Chactas, et c'est tout. C'est une de ces touchantes figures de femmes comme Chateaubriand aime à les peindre, et qui semblent à peine appartenir à la terre, dont les paroles ont le son plaintif d'une harpe lointaine et qui pourtant souffrent comme des créatures de chair et d'os dans leur argile mortelle. Atala diffère en effet de la sylphide de Chateaubriand et se rapproche de nous par ses souffrances mêmes, par l'intérêt humain que présente le problème qui la torture : cette créature de rêve va nous apporter le trait qui manquait à la peinture des amours de la femme indigène et de l'Européen et compléter l'analyse de l'exotisme sentimental que Chateaubriand n'avait pu épuiser dans les *Natchez*.

Le départ de l'amant, ce thème qui revient comme un lamento dans les romans de Pierre Loti, ne termine pas en effet la tragédie dans la vie ; ce n'en est que le premier acte. De la rencontre passagère, fortuite de ces deux êtres qui ne peuvent continuer à vivre ensemble résulte souvent une nouvelle vie. A mi-chemin entre la sauvagerie et la civilisation, quel sera le sort de cette nouvelle existence ? Que deviendront ces malheureux en qui le sang de deux races étrangères se mêle, en qui des croyances et des instincts opposés vont se livrer bataille ? On ne saurait trop le répéter, malgré le titre du poème Atala n'est pas une pure sauvagesse. C'est dans Céluta et Mila que Chateaubriand a étudié le caractère indien. Atala est indienne par sa mère et espagnole par son père ; elle est indienne par son genre de vie, européenne par ses croyances et par sa religion si corrompue qu'elle soit. En elle se rencontre deux races, deux sociétés, pour ne pas dire deux civilisations, deux genres de vie entière-

ment opposés. Elle a comme Chateaubriand une double nature et de cette rencontre résulte beaucoup de son charme mystérieux et triste.

C'est en effet dans les *Natchez* qu'il faut rechercher l'origine véritable du caractère d'Atala. Spirituellement parlant elle n'est autre que la fille de Céluta et de René, cette pauvre enfant qui elle aussi portait au cou le manitou d'or et dont l'existence fut si brève et si triste. Dans Céluta et dans René nous avons posés, l'un en face de l'autre, les deux termes du problème : un amour instinctif, tout d'élan, humble, mais passionné qui venait se heurter à une âme concentrée, qui prend plaisir à se torturer, produit compliqué d'une civilisation vieillie. Dans Atala les âmes de René et de Céluta se trouvent réunies en un seul être, avec leurs contradictions, leurs antinomies, leurs conflits tragiques. Nous assistons non pas tant à la lutte de l'amour contre la religion qu'à la lutte de la civilisation contre l'état de nature.

Dès la naissance, sa mère la voyant si faible promit à la Reine des Anges qu'elle lui consacrerait la virginité de sa fille si l'enfant survivait, et au lit de mort de sa mère, Atala a juré de respecter les vœux qui ont été prononcés pour elle.

Elle n'eut tout d'abord aucune peine à tenir ce serment : parmi les Indiens en effet elle se sentait toujours comme une étrangère : un sang plus pur que le leur coulait dans ses veines et elle n'éprouvait pour eux que du mépris.

« Pleine d'ardeur et véritable chrétienne, fière du sang espagnol qui coulait dans mon sein, je n'aperçus autour de moi que des hommes indignes de ma main et de mon cœur; je m'applaudis de n'avoir d'autre époux que le Dieu de ma mère¹. »

Ce ne fut qu'après avoir rencontré Chactas qu'elle comprit quelles difficultés elle aurait à rester fidèle à son vœu; aussi est-ce par un véritable cri de douleur qu'elle

1. *Atala*, p. 133.

accueille les premières paroles d'amour du jeune homme : « O ma mère, qu'as-tu fait ? Malheureux a été le ventre de ta mère, Atala ! Que ne te jettes-tu aux crocodiles de la fontaine ? »

Dès ce moment en effet elle connaît toute l'étendue de son malheur. Son être tout d'instinct la porte vers celui qu'elle aime ; mais dans sa religion naïve et presque fétichiste, elle a la conviction que renoncer à son serment serait condamner sa mère à des tourments éternels. Nous comprenons maintenant la cause secrète de sa mélancolie et de ces souffrances qu'elle a cherché en vain à dissimuler :

« Quel tourment de te voir sans cesse auprès de moi, loin de tous les hommes dans de profondes solitudes, et de sentir entre toi et moi une barrière invincible ! Passer ma vie à tes pieds, te servir comme ton esclave, apprêter ton repas et ta couche, dans quelque coin ignoré de l'univers eût été pour moi le bonheur suprême : ce bonheur, j'y touchais et je ne pouvais en jouir ! » Ne sentons-nous pas dans ces paroles comme un souvenir de la vie humble et dévouée de Céluta ? Comme elle, Atala n'a d'autre souci que de se dévouer à celui qu'elle aura choisi pour maître, à ce moment c'est la femme indienne qui apparaît en elle ; mais bientôt à son tour le caractère de René va se manifester et presque sans transition :

« Quel dessein n'ai-je point rêvé, continue-t-elle, quel songe n'est point sorti de ce cœur, si triste ? Quelquefois, en attachant mes yeux sur toi, au milieu du désert, j'allais jusqu'à former des désirs aussi insensés que coupables ! Tantôt j'aurais voulu être avec toi la seule créature vivante sur la terre ; tantôt, sentant une divinité qui m'arrêtait, dans mes horribles transports, je désirais que cette divinité se fût anéantie, pourvu que serrée dans tes bras, j'eusse roulé d'abyme en abyme avec les débris de Dieu et du monde¹... »

1. *Atala*, p. 139.

Elle est bien à ce moment la fille de René, et nous reconnaissons là l'accent révolté que nous avons à plusieurs reprises noté dans les *Natchez*. Cette révolte n'est point permanente cependant, et ces blasphèmes sont bientôt effacés par de touchantes paroles de repentir et de résignation. On a pu se demander si dans ce passage et dans quelques-uns où transparaît le même esprit, nous n'aurions point quelques restes d'une version primitive d'*Atala* à laquelle l'*Atala* que nous connaissons ne ressemblerait guère. Plusieurs critiques seraient tentés de croire que Chateaubriand aurait tout d'abord vu dans *Atala* une victime du fanatisme religieux et qu'à la veille de publier le *Génie du Christianisme*, il l'aurait transformée, au moins dans la dernière partie du poème, en chrétienne résignée et soumise. M. Jules Lemaître qui a posé la question avec beaucoup de netteté n'hésite pas à répondre affirmativement :

« L'histoire d'*Atala*, dit-il, comme tant d'autres histoires du XVIII^e siècle, pouvait simplement être un exemple des dangers du fanatisme ignorant. Vers la fin du récit, après qu'*Atala* a révélé son vœu, Chactas serrant les poings et regardant le missionnaire d'un air menaçant, s'écrie : « La voilà donc, cette religion que vous m'avez tant vantée! Périssent le serment qui m'enlève *Atala*! Périssent le Dieu qui contrarie la nature! Homme! prêtre! qu'es-tu venu faire dans ces forêts? — Te sauver, » dit le vieillard. Et, à partir de là, l'histoire devient à peu près chrétienne, en dépit du furieux désespoir, déjà byronien, qui ressaisit un moment la jeune Muscogulge. Mais enfin, sans le Père Aubry, *Atala* pourrait être, par l'esprit, un conte de Marmontel ou de Saint-Lambert. Et il est vrai qu'il y a le Père Aubry; mais même avec le Père Aubry, on voit qu'après tout, si la religion console par des phrases harmonieuses *Atala* et Chactas, c'est elle qui a causé leurs malheurs et tué *Atala* ¹. »

1. Jules Lemaître, *Chateaubriand*, p. 94.

M. Victor Giraud est tout disposé à suivre M. Jules Lemaitre et à admettre l'existence d'une *Atala* primitive anticléricale et que Chateaubriand aurait modifiée au lendemain de sa conversion¹. C'est en effet très possible, mais loin d'être certain. L'argument principal, en faveur de cette théorie, est que Chateaubriand aurait pris l'idée première d'une des scènes les plus importantes de son poème, celle où la jeune fille refuse de s'abandonner à son amant dans la forêt, au roman anticléric de Marmontel, *les Incas*.

Le passage que très habilement M. Jules Lemaitre a détaché de l'œuvre étrange et assez ennuyeuse de Marmontel présente en effet une ressemblance apparente avec *Atala*. L'Espagnol Alonzo, à la faveur d'un tremblement de terre, a enlevé la jeune Péruvienne Cora du temple du Soleil où elle est enfermée avec ses compagnes et s'est enfui avec elle dans la solitude et comme *Atala* et Chactas ils se nourrissent des fruits du désert, « le doux savante, le palta, d'un goût plus ravissant encore, la moelle du coco, son jus délicieux composent la nourriture des deux amants ». Et jusqu'ici nous sommes bien dans le ton d'*Atala*. Mais aux discours passionnés du bel Alonzo, Cora n'offre que peu de résistance : « Sois heureux », lui dit-elle, « et dès ce moment un nuage se répandit sur l'avenir ».

Ce n'est qu'au matin, après que l'étoile du jour a éveillé les oiseaux que Cora commence à comprendre la gravité de sa situation, et éprouve des regrets, mais non des remords. « Délices de mon âme, mon cher Alonzo, lui dit-elle, mon cœur est déchiré; le tien va l'être; mais pardonne-moi : un devoir terrible m'enchaîne, il va m'arracher de tes bras; voici le moment d'un éternel adieu.... En me dévouant aux autels, mes parents répondirent de ma fidélité. Le sang d'un père et d'une mère, est garant des vœux que j'ai faits. Fugitive et parjure, je

les livrerais au supplice; mon crime retomberait sur eux; ils en porteraient la peine; telle est la rigueur de la loi. »

Il n'y a là, ce me semble, qu'une ressemblance tout extérieure avec *Atala*, rien ne diffère plus au fond que la scène correspondante du poème de Chateaubriand. Cora cède sans combat à son amant, et même le lendemain n'éprouve aucun remords de sa faute, elle est simplement effrayée des conséquences que la découverte de sa fuite peut avoir pour sa famille. Pas un seul instant elle n'est retenue par un scrupule religieux, ou par sa conscience; la crainte de la loi, des magistrats chargés de l'appliquer seule la fait revenir sur elle-même. Nous sommes loin du drame intérieur qui se déroule dans le cœur d'*Atala*. Si Chateaubriand s'est servi de cet épisode, s'il y a trouvé le germe de son chef-d'œuvre, il faut admettre qu'il a remplacé par une idée religieuse, ou si l'on aime mieux superstitieuse ce qui n'était que la peur d'un châtement tout matériel chez Marmontel. Il y a là, on le reconnaîtra, quelque différence. Il ne suffit pas en effet de supprimer le Père Aubry pour avoir un conte à la façon de Marmontel et de Saint-Lambert, il faudrait encore supprimer les scrupules de la jeune fille; mais alors du drame même d'*Atala* il ne resterait plus rien.

Je n'irai cependant pas jusqu'à prétendre qu'*Atala* ait toujours été un poème destiné à célébrer les beautés de la religion chrétienne, ou même en soit un sous sa forme définitive. Il est bien évident qu'ici Chateaubriand a employé la religion comme ressort d'action dramatique et non comme source d'inspiration; mais il me semble l'avoir fait sans arrière-pensée philosophique. Nous avons vu, quand nous avons étudié les *Natchez*, qu'il aime à introduire, à un moment donné de la vie de ses personnages, une de ces crises intérieures qui rappellent tellement les procédés de la tragédie. Céluta doit choisir entre son amour pour René et sa patrie; le même problème se pose devant Mila; Outougamiz lui-même doit renoncer à son amitié pour René ou trahir son serment. Si l'on vou-

lait rechercher des situations analogues dans les œuvres postérieures de l'auteur d'*Atala*, n'en trouverait-on pas un autre exemple dans le caractère de Velléda, la sombre héroïne des *Martyrs*? Je ne puis croire que dans une telle situation Chateaubriand n'ait vu qu'un prétexte à attaquer la religion, ou pour parler comme Marmontel, le fanatisme. Il me semble bien plus vraisemblable d'admettre que dans la version primitive d'*Atala*, comme dans la rédaction définitive, il a surtout voulu mettre en lumière une situation qui lui permettait d'étudier, comme il le dit lui-même « une chose que l'on n'a pas encore assez développée, les contrariétés du cœur humain ¹ ».

Même si l'on se ralliait à l'opinion de M. Jules Lemaître, il faudrait plus que jamais admirer le génie du poète qui a transformé en un drame psychologique un conte philosophique à tendances libertines; ce ne serait pas là un des moindres miracles qu'aurait opéré la conversion de Chateaubriand.

Quant au Père Aubry, je ne puis me résigner à croire qu'il ait été ajouté au dernier moment. Tout roman exotique à la fin du XVIII^e siècle comporte un personnage de ce genre qui dégage ce que Chateaubriand appelle « les moralités ». Il pouvait n'être tout d'abord, il est vrai, qu'un solitaire, ou un bon vieillard comme celui de *Paul et Virginie* qui recevait les deux amants dans sa grotte, mais on ne conçoit pas *Atala* sans lui. Il n'a peut-être pas tellement changé d'ailleurs en devenant prêtre. Tel qu'il est, au moins dans son ensemble, je crois distinguer en lui plus de sagesse laïque et philosophique que de sentiments chrétiens, et je ne serais pas étonné que Chateaubriand qui n'aime guère à laisser perdre ce qu'il a une fois écrit, n'ait que peu modifié son caractère. Pour nous prononcer avec certitude sur ce point, il nous faudrait connaître la version primitive de son sermon, celle que Chateaubriand montra à Fontanes et qu'il corrigea

. 1. *Atala*, Préface.

en un jour sur les conseils de son ami. On peut cependant reconnaître quelques soudures qui rendent cette hypothèse plausible dans les paroles que le vieux prêtre prononce au lit de mort d'Atala.

Son discours est comme encadré entre deux développements dans lesquels il s'exprime en simple chrétien et apparaît comme « le prêtre tel qu'il est » :

« Consolerez-vous, ma chère brebis, dit-il ; Dieu vous pardonnera, à cause de la simplicité de votre cœur. Votre mère et l'imprudent missionnaire qui la dirigeait, ont été plus coupables que vous ; ils ont passé leurs pouvoirs, en vous arrachant un vœu indiscret ; mais que la paix du Seigneur soit avec vous !... »

La péroraison de son sermon aurait également pu être prononcée au chevet d'une chrétienne mourante :

« Venez, ma digne servante, venez, ma colombe, venez vous asseoir sur un trône de candeur, parmi ces filles qui ont sacrifié leur beauté et leur jeunesse au service de l'humanité, à l'éducation des enfants et aux chefs-d'œuvre de la pénitence ! Venez, rose mystique, vous réunir à Jésus-Christ ! Ce cercueil, lit nuptial que vous vous êtes choisi, ne sera point trompé par votre céleste époux, et ses embrassements ne finiront jamais ! »

Le reste du discours du Père Aubry est cependant plus empreint de sagesse laïque que de sentiments chrétiens. On y trouve un mélange curieux de l'ironie désabusée d'Érasme et de Montaigne tout autant que le *vanitas vanitatum* de Bossuet ; ce n'est pas en vain que le Père Aubry a connu les orages du cœur et vécu dans le monde. Je ne citerai qu'un passage ; il faudrait tout citer :

« L'âme de l'homme se fatigue et jamais elle n'aime longtemps le même objet avec plénitude. Il y a toujours quelques points par où deux cœurs ne se touchent pas, et ce point suffit à la longue pour rendre la vie insupportable. Enfin, ma chère fille, le grand tort des hommes, dans leur

songe est d'oublier cette infirmité de la mort attachée à leur nature; il faut finir, il faut se dissoudre. Tôt ou tard, quelque eût été votre félicité, ce beau visage se fût changé en cette figure uniforme que le sépulcre donne à la famille d'Adam; l'œil même de Chactas n'aurait pu vous reconnaître entre vos sœurs de la tombe. L'amour n'étend pas son empire sur les vers du cercueil. Que dis-je? (ô vanité des vanités!) que parlé-je de la puissance des amitiés de la terre! Voulez-vous ma chère fille en connaître l'étendue? Si un homme revenait à la lumière quelques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie par ceux-là mêmes qui ont versé le plus de larmes à sa mémoire, tant on forme vite d'autres liaisons, tant on prend facilement d'autres habitudes, tant l'inconstance est naturelle à l'homme, tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur de nos amis! »

Je suis trop mauvais juge pour décider si l'inspiration de ce passage est purement chrétienne; il me semble cependant y distinguer comme un écho des paroles que René prononce dans les *Natchez* au moment où Mila vient le rejoindre dans la grotte des morts :

« Je n'ai aucun danger à craindre, s'écriait le frère d'Amélie; je ne suis qu'avec les morts, et tu sais qu'ils sont mes amis. Et vous petite Mila, que cherchez-vous? la vie sans doute? Elle n'est pas ici, et vous ne pourriez la rendre à cette foule nombreuse, qui peut-être ne consentirait pas à la reprendre.... Les tombeaux nous disent que dans leur sein finissent nos douleurs et nos joies; qu'après nous être agités un moment sur la terre, nous passons au repos éternel? Mila est charmante, son cœur palpite de toutes les sortes d'amour; mon admirable frère est tout âme : encore quelques soupirs sur la terre (et Dieu veuille qu'ils soient de bonheur), et le cœur de Mila se glacera pour jamais, et les cendres de l'homme à qui l'amitié fit faire des prodiges seront confondues avec la poussière de celui qui n'a jamais aimé¹! »

Il y a dans ces paroles un goût de la mort qui se retrouve dans *Atala*, au moins dans certaines parties, mais à un moindre degré. Aux paroles de désespoir succèdent bientôt en effet des accents encore tristes mais plus apaisés :

« Tu ne seras pas toujours malheureux, disait Atala à Chactas; si le ciel t'éprouve aujourd'hui c'est seulement pour te rendre plus compatissant aux maux des autres. Le cœur, ô Chactas, est comme ces sortes d'arbres qui ne donnent leur baume pour les blessures des hommes que lorsque le fer les a blessés eux-mêmes ¹. »

Nous n'en pouvons douter, c'est Chateaubriand qui parle à ce moment, mais un Chateaubriand qui commence à se reprendre à la vie et qui entrevoit la possibilité de recouvrer la paix de son cœur, sinon un bonheur parfait. Il y a dans ces dernières paroles un accent de tendresse humaine que nous chercherions en vain dans les *Natchez*. Que ce soit à la suite d'un lent revirement, ou dans une crise subite survenue après la mort de sa mère et de sa sœur que ses idées se soient modifiées, l'homme qui a écrit ces lignes n'était plus le même que l'auteur de la lettre de René à Céluta.

C'est encore Chateaubriand qui parle, et nous pouvons le dire un Chateaubriand régénéré, dans cet hymne à la patrie que chante Atala en contemplant la vallée de Kéow :

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères.

« Après les heures d'une marche pénible, le voyageur s'assied tristement; il contemple autour de lui les toits des hommes : le voyageur n'a pas un lieu où reposer sa tête. Le voyageur frappe à la cabane, il met son arc derrière la porte, il demande l'hospitalité : le maître fait un geste de la main : le voyageur reprend son arc, et retourne au désert....

1. *Atala*, p. 159.

« Merveilleuses histoires racontées autour du foyer ! tendres épanchements du cœur ! longues habitudes d'aimer si nécessaires à la vie ! vous avez rempli les journées de ceux qui n'ont point quitté le sol natal : leurs tombeaux sont dans leur patrie, avec le soleil couchant, les pleurs de leurs amis et les charmes de la religion ! »

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères ¹. »

Nous reconnaissons à peine, dans ce poète qui chante de façon si triste et si douce la patrie absente, l'homme qui, quelques années auparavant, se serait sans regret bâti un foyer sur la terre d'exil, non plus que le René des *Natchez* qui proclamait le droit qu'a tout homme à vivre dans le lieu « qui convient le mieux aux dispositions de son âme ». On y sent un être que la souffrance a meurtri, mais qui conserve encore quelque espoir et quelque ressort, qui a compris que « la Providence a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie ² ». Sans doute, Chateaubriand conserve encore quelque chose de sa tristesse, mais cette tristesse a perdu déjà beaucoup de son amertume ; il s'est au moins suffisamment réconcilié avec la vie pour ne plus songer au suicide comme il le fit dans son grenier de Londres. Si incurable que soit sa mélancolie, elle ne l'a conduit ni au désespoir dans lequel s'anéantit Oberman, ni à la sécheresse de cœur d'Adolphe. Ce n'est pas seulement par le génie que Chateaubriand dépasse Sénancour, Benjamin Constant et tous les fils de René, c'est aussi par son courage plus grand, c'est parce qu'après avoir été atteint aussi profondément qu'eux par le mal du siècle, il est sorti de cette terrible crise affaibli, mais non point révolté et aigri.

1. *Atala*, p. 80.

2. *Atala*, p. 73.

II

Regrets de la patrie absente, lutte dans le cœur d'un être humain entre l'amour et le devoir, révolte contre la destinée, puis résignation à l'inévitable, ce ne sont point là à tout prendre des sentiments nouveaux. Ces sauvages d'une espèce inconnue que Chateaubriand prétendait avoir rapportés d'Amérique sont tout proches de nous. Ils peuvent nous sembler étrangers par leurs costumes, par quelques-unes de leurs actions et par leur manière de vivre; mais leur cœur est agité des mêmes problèmes que ceux des héros qui nous sont familiers. Ils sont différents cependant, car s'ils souffrent comme nous, leur souffrance est rendue plus intense que ne pourrait l'être celle d'êtres vivants dans notre civilisation.

« O René, si tu crains les troubles du cœur, s'écrie Chactas, défie-toi des retraites sauvages! Les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert ce n'est que les rendre à leur empire! » La nature qui nous est dépeinte dans *Atala* est loin d'être le désert au sens où nous entendons ce mot, mais le combat qui se livre dans le cœur de la fille de Lopez ne pouvait se dérouler avec son maximum de force tragique que dans une âme simple qui sans confident, sans guide, et en pleine solitude doit choisir par elle-même la route qu'elle suivra. Cette solitude est d'une magnificence écrasante. Du contraste qui existe entre la luxuriance de la végétation, l'étendue des espaces, l'éternité des forêts et des fleuves et la douleur qui étreint les personnages résulte un sentiment que personne avant Chateaubriand n'avait ressenti avec la même intensité et que bien peu après lui sauront peindre. Ce n'est point le thème si souvent traité dans la littérature romantique et par Chateaubriand lui-même de l'impassibilité de la nature à nos douleurs : elle reste et nous passons, et rien de nos souffrances et de nos joies n'arrive à modifier les paysages où nous avons aimé ou

pleuré! Si l'homme est oublié, sous nos climats, le cadre au moins subsiste, et nous pouvons en revoyant le lac, le vallon, le rocher au pied duquel deux amants ont échangé leurs serments, trouver une mélancolique jouissance à évoquer de nouveau le temps enfui. Dans ce cadre immuable, nous pouvons reprendre le songe interrompu et pour un instant faire revivre le passé. Il est d'autres climats, cependant, où la nature elle-même change plus vite encore que le cœur de l'homme. Là seulement nous aurons pleine conscience de notre néant, quand quelques années s'étant écoulées, nous chercherons en vain à retrouver les paysages d'autrefois. Bernardin de Saint-Pierre en faisant se terminer *Paul et Virginie* par un ouragan dans lequel périssent les deux amants et qui en même temps emporte leur cabane, détruit leur verger, et transforme le riant vallon en un cercle de rochers, avait indiqué le thème que Châteaubriand devait reprendre avec plus de maîtrise dans *Atala*. Atala morte, le Père Aubry massacré, la nature des Tropiques continue son œuvre de vie et de destruction, et absorbe jusqu'aux moindres traces des vies humaines qui se sont déroulées dans cet ermitage autrefois si paisible.

« Quelques années plus tard Chactas ayant appris les malheurs du chef de la prière, partit pour aller recueillir ses cendres et celles d'Atala. Il traversa le désert, et arriva à l'endroit où était située la mission, mais il put à peine le reconnaître. Le lac s'était débordé, et la savane était changée en un marais impraticable : le pont naturel, en s'écroulant avait enseveli sous ses débris le tombeau d'Atala et les bocages de la mort. Chactas erra longtemps dans ces lieux : il visita la grotte du solitaire, qu'il trouva remplie de ronces et de framboisiers, et dans laquelle une biche allaitait son faon ; il s'assit sur le rocher de la vallée de la mort, où il ne vit que quelques plumes tombées de l'aile de l'oiseau de passage¹. . . »

1. *Atala*, p. 204.

Il suffit de rapprocher ce tableau d'un autre très analogue de *René*, dans lequel Chateaubriand rappelle la visite qu'il fit au château paternel abandonné, pour comprendre combien les sentiments exprimés par Chactas dans *Atala* sont à la fois plus intenses, et plus poignants¹. René au moins peut encore visiter la chambre où sa mère avait perdu la vie en le mettant au monde, celle où se retirait son père, celle où il avait dormi dans son berceau. Si les cours du château sont désertes, et les marches du perron couvertes de mousses et disjointes par le violier jaune qui croît entre leurs pierres tremblantes, et si le spectacle de cet abandon oppresse son cœur et remplit ses yeux de larmes, il peut au moins dire un dernier adieu aux paysages de son enfance.

Il importe peu maintenant que Chateaubriand ait vu ou non le Mississippi : il a voyagé dans des pays neufs où la nature subit des transformations perpétuelles, où les forêts « vieilles comme le monde » sont emportées par les inondations, où les fleuves chaque année changent leur cours, où les lianes et les ronces semblent attendre que l'homme ait quitté sa demeure pour l'ensevelir et en faire disparaître jusqu'à la trace sous la vague de végétation croulante qui chaque printemps déferle après la saison des pluies. Les morts eux-mêmes ne sauraient conserver longtemps leur tombeau pieusement entretenu, à l'ombre du vieux clocher comme dans nos cimetières de campagne ; poussière, ils retournent bientôt à la poussière, et nul ne

1. Le même thème se retrouve dans les *Natchez* au moment où Céluta après la mort de René se rappelle son bonheur passé, mais il y est développé de façon moins intense et moins exotique si je peux dire ; la version des *Natchez* rappelle davantage la visite à Combourg : « Doux enchantements du cœur, projets d'un bonheur sans terme et sans mesure, qu'êtes-vous devenus ? Cabane qui protégeâtes la jeunesse d'Outougamiz et de Céluta serez-vous changée comme vos maîtres, aurez-vous vieilli comme eux ? Oui, cette cabane n'était plus la même, depuis longtemps inhabitée, elle était vide et sans génies tutélaires : quelques petits oiseaux y faisaient leurs nids et l'herbe croissait alentour. »

peut retrouver la place où des mains pieuses les ont déposés. Le Mississipi, le Niagara, la forêt vierge aux arbres étincelants de fleurs, d'oiseaux et de papillons, les marais tout grouillants de vies obscures, une nature éternelle et en transformation perpétuelle, ce sont là des visions qui font paraître bien petits nos paysages où l'homme a laissé sa marque, où à chaque pas nous pouvons évoquer le souvenir des vies humaines qui s'y sont écoulées. La destinée de l'homme dans un tel cadre apparaît encore plus tragique qu'en un paysage de l'Île-de-France ou de Bretagne. Il faut aller au désert pour comprendre pleinement notre néant, et ressentir cette mélancolie et cette tristesse dont les successeurs de Chateaubriand n'ont pu percevoir que l'écho affaibli. Plus que des visions précises de paysages, qu'il pouvait emprunter à des récits de voyages, ce sont là les sentiments rapportés d'Amérique par Chateaubriand, sa contribution nouvelle à la littérature exotique et l'un des secrets du charme d'*Atala*.

« La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, dit-il dans l'*Essai*, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits d'Europe ne peuvent en donner une idée. Au milieu de nos champs cultivés, en vain l'imagination cherche à s'étendre, elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais, dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer, à se perdre dans un océan d'éternelles forêts; elle aime à errer, à la clarté des étoiles, aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre mugissant des terribles cataractes, à tomber avec la masse des ondes, et pour ainsi dire à se mêler, à se fondre avec toute la nature sauvage et sublime. »

Mais en même temps qu'il éprouvait ces sentiments, que « répandu tout entier hors de lui, n'ayant plus ni sentiment, ni pensée distincte, mais un ineffable je ne sais quoi qui ressemblait au bonheur dont on prétend que nous jouirons dans l'autre vie », Chateaubriand sentait confusément que ces jouissances étaient trop poi-

gnantes pour l'âme humaine. Qui s'abandonnerait à ces rêveries ne tarderait pas à arriver en effet à une sorte de Nirvana et à s'anéantir complètement dans la nature. L'auteur d'*Atala* s'est ressaisi à temps, cette nature aux paysages démesurés, si absorbante, si majestueuse et si indifférente à l'homme lui a inspiré une sorte d'horreur sacrée; il a bientôt compris que son âme de civilisé ne pouvait s'habituer à ces grands espaces.

Cette vie errante du sauvage qui n'a point de patrie, ne se sent attaché à aucun coin de terre, se déplace suivant les saisons et les migrations du gibier, et après sa mort ne dort pas à côté de ses pères, ne pouvait donner pleine satisfaction à son âme de Breton. Cette résignation stoïque à se fondre dans la nature, une nature qui pendant notre vie même semble pénétrer en nous et nous absorber dans son sein, révolte son amour de la vie et les habitudes sentimentales qu'il tient de ses ancêtres. Malgré son amour des voyages, il comprit que seule la terre paternelle, la religion de ses pères, l'étude des nations disparues, la résurrection du passé qu'il entreprendra bientôt dans les *Martyrs* pouvaient lui permettre de se reprendre à l'existence. Il n'est de survie assurée pour les pauvres morts que dans le souvenir des générations qui leur succèdent. Cet être si épris d'immortalité peut bien célébrer la touchante coutume des funérailles indiennes où les cadavres cachés dans un feuillage odorant, « sont pénétrés de la substance aérienne, enfoncés sous des touffes de verdure et de fleurs, rafraîchis par la rosée, embaumés par les brises, balancés par elle sur la même branche »; à ce retour immédiat à la nature de notre dépouille mortelle, au tombeau bientôt effacé d'*Atala*, il préférera le sépulcre de granit du Grand-Bey, forteresse où dans son dernier sommeil il défierait l'assaut des siècles et de l'Océan.

BIBLIOGRAPHIE

- American Museum*, or universal magazine, mensuel, Philadelphia, janvier 1787 à décembre 1792, 12 vol., Mathew Carey, directeur.
- American Pioneer*, a monthly periodical devoted to the objects of the Logan society, Cincinnati, 1842-1845, 2 vol. in-8.
- American Quarterly Review*, mars 1827 à décembre 1837, 22 vol. in-8.
- ANSBURY (Thomas). — *Journal d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*, traduit de l'anglais par M. Noël, Paris, 1793, 2 vol. in-16.
- ARMSTRONG (E. K.). — Chateaubriand's America. *Publications of the Modern Language Association of America*, 1907, XXII.
- BAILY (Francis). — *Journal of a tour in unsettled parts of North America in 1796 and 1797*, London, 1856, in-8.
- BALDENSPERGER ET CARRÉ (J.-M.). — La première histoire indienne de Chateaubriand et sa source américaine, *The Modern Language Review*, 1913, III.
- BALDENSPERGER (F.). — *Études d'histoire littéraire*, 2^e série, Paris, 1910, in-16.
- BALDENSPERGER (F.). — A propos de Chateaubriand en Amérique, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1915, XXII.
- BARTRAM (John). — *Description of East Florida*, 3^e édition, London, 1768, in-12.
- BARTRAM (William). — *Travels through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida,...* Philadelphia, 1791; London, 1792, in-12.
- BAUDRY DES LOZIÈRES. — *Voyage à la Louisiane et sur le continent américain de l'Amérique septentrionale, fait dans les années 1794 à 1798*, Paris, an XI, 1802, in-12.
- BEAUNIER (A.). — Chateaubriand, Paris, 1912, 2 vol. in-16.
- BÉDIER (J.). — Chateaubriand en Amérique, vérité et fiction, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1899, VI; 1900, VII.
- BÉDIER (J.). — *Études critiques*, Paris 1903, in-16.
- BERTRIN (G.). — Le voyage de Chateaubriand est-il une vérité ou une fiction, *Correspondant*, juillet 1900.
- BERTRIN (G.). — *Sainte-Beuve et Chateaubriand*, Paris, 1906, in-16.
- BOSSU. — *Nouveaux voyages aux Indes Occidentales*, Paris, 1768, 2 vol. in-12.

- BRACKENRIDGE (H. M.). — *Recollections of persons and places in the West Philadelphia*, 1834, in-16.
- BRISSET. — *Nouveau voyage dans les Etats-Unis*, fait en 1788 par J.-J. Brisset Warville, Paris, 1791, 3 vol. in-16.
- BRISSET. — *Mémoires*, dans Barrière et Lescure, Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France, 1847-1881, vol. XXXII.
- BROWN, BROCKDEN (Charles). — *Novels*, Philadelphia, 1887, 6 vol. in-8.
- BRUNETIÈRE (F.). — *Extraits de Chateaubriand*, Paris, 1901, in-16.
- CARRÉ (H.). — Les Émigrés français en Amérique, 1789-1793, *Revue de Paris*, 15 mai 1898.
- CARVER (J.). — *Travels through the interior parts of North America, in the years 1766, 1767 and 1768*, London, 1778, in-12. Traduction française, Paris, 1784.
- CASSAGNE (A.). — *La vie politique de François de Chateaubriand*. 1^{er} vol., Paris, 1911, in-8.
- CASTEBY (Marc). — *Histoire naturelle de la Caroline, de la Floride et des Iles Bahamas*, contenant les dessins des oiseaux, animaux, poissons, serpents, insectes et plantes... avec leur description en anglais et en français, Londres, 1737, 2 vol. in-folio.
- CHARLEVOIX. — *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, avec un Journal historique, Paris, 1744, 3 vol. in-4.
- CHARLIER (G.). — A propos du manuscrit des Natchez, *Revue d'histoire littéraire de la France*, XVIII, 1911.
- CHASTELLUX. — *Voyages de M. le marquis de Chastellux dans l'Amérique septentrionale*, dans les années 1780, 1781 et 1782, traduction anglaise, Londres, 1787, in-12.
- CHATEAUBRIAND. — *Atala*, première édition, réimprimée par V. Giraud, Paris, 1906; *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, Paris, 1910, 6 vol.; *Œuvres complètes*, Paris, Ladvocat, 1826-1831, 28 vol. in-8.
- CHINARD (G.). — Une nouvelle source d'*Atala*, *Modern language notes*, 1910, XXV, n° 5.
- CHINARD (G.). — Chateaubriand en Amérique, *Modern Philology*, 1911, IX, n° 1.
- CHINARD (G.). — Une sœur aînée d'*Atala*, *Revue Bleue*, 21 décembre 1912.
- CHINARD (G.). — Notes sur le prologue d'*Atala*, *Modern Philology*, 1915, XIII, n° 3.
- CHINARD (G.). — Notes sur le voyage de Chateaubriand en Amérique, *University of California publications in modern philology*, vol. IV, n° 2.
- CLORAN (Th.). — *Atala*, New-York, 1911, in-16.
- Collection de manuscrits contenant lettres, mémoires et autres documents relatifs à la Nouvelle-France*, Québec, 1883-1885, 4 vol. in-8.
- COUES (E.). — *Key to North American birds*, nouvelle édition, Boston, 1903, 2 vol. in-8.
- CRÈVECŒUR. — *Letters from an American farmer by H. Saint-John*,

- London, 1782, traduction française, Paris, 1784, réimpression par Ludwig Lewisohn, New-York, 1904, in-12.
- CUTLER, Rev. Manasseh, *Life, journals, and correspondance*, Cincinnati, 1888, 2 vol. in-8.
- DAHLGREN (E.-W.). — Voyages français à destination de la mer du sud avant Bougainville, *Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires*, XIV.
- DICK (E.). — Le séjour de Chateaubriand en Suffolk, *Revue d'histoire littéraire de la France*, XV, 1908.
- DICK (E.). — Quelques sources ignorées de Chateaubriand, *Revue d'histoire littéraire de la France*, XIII, 1906.
- DICK (E.). — *Les plagats de Chateaubriand*, Berne, 1905, in-8.
- DRAKE (Daniel). — Notices concerning Cincinnati, Cincinnati, 1910, réimprimé dans les *Quarterly publications of the Historical society of Chio*, III.
- DUCREST DE VILLENEUVE. — *Le Grand-Bey*, Saint-Malo, 1850.
- DUMONT DE MONTIGNY. — *Mémoires historiques sur la Louisiane*, Paris, 1753, 2 vol. in-16.
- FEUGÈRES (A.). — Les Indiennes de Chateaubriand, *Mercure de France*, 15 juillet 1908.
- GENTY. — *L'influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain*, Paris, 1788, in-12.
- GIRAUD (V.). — Sur le manuscrit des Natchez, *Revue d'histoire littéraire de la France*, XVI, 1909.
- GIRAUD (V.). — *Nouvelles études sur Chateaubriand*, Paris, 1912, in-16.
- GIRAUD (V.). — Les veillées américaines, contribution à l'histoire d'Atala, *Revue Bleue*, 1^{er} février 1913.
- GRANGES DE SURGÈRES. — *Une gerbe de lettres inédites de Chateaubriand*, Paris, 1911.
- HERPIN (E.). — *Armand de Chateaubriand*, Paris, 1910, in-8.
- HOGU (L.). — Notes sur les sources de Chateaubriand, *Extrait des Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, Angers, 1913.
- HOWE (Henry). — *Historical collections of Ohio*, Cincinnati, 1846 et 1907, 2 vol. in-8.
- HULBERT ARCHER BUTLER. — *The Ohio river*, New-York, 1906, in-12.
- HULBERT, ARCHER-BUTLER. — *Historichyghways of America*, 16 vol. 1902-1905, in-12. Vol. II, Indian thoroughfares; vol. III, Pioneer roads.
- IMLAY (Gilbert). — *A topographical description of the Western territory of North America*, London, 1792, New-York, 1793-1797, in-12.
- JEFFERSON (Thomas). — *The writings of Thomas Jefferson*, Washington, 1903, 20 vol. in-8.
- LAFITAU. — *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, 1724, 2 vol. in-4.
- LA MONTAN. — *New voyages to North America*, edited by Reuben Gold Thwaites, Chicago, 1905, 2 vol. in-12.
- LEBEAU. — *Les aventures du sieur Lebeau*, Amsterdam, 1738, 2 vol. in-12.

- LE BRAZ (A.). — *Au pays d'exil de Chateaubriand*, Paris, 1909, in-16.
- LEMAITRE (J.). — *Chateaubriand*, Paris, 1912, in-16.
- LE PAGE DU PRATZ. — *Histoire de la Louisiane*, Paris, 1758, 3 vol. in-16.
- MALLET (B.). — *Mémoires et correspondance de Mallet du Pan*, Paris, 1851.
- MARTINO (P.). — A propos du voyage en Amérique de Chateaubriand, *Revue d'histoire littéraire de la France*, XVI, 1909.
- MASSON (Pierre-Maurice). — *Rousseau et la restauration religieuse*, Paris, 1916, in-16.
- MICHAUX (André). — *Journal, Proceedings of the American Philosophical society*, Philadelphia, 1889, XXVI.
- MICHAUX (François-André). — *Voyage à l'est des monts Alleghanys*, Paris, 1804, in-12.
- MOREAU DE SAINT-MERY. — *Voyage aux États-Unis d'Amérique*, 1793-1798, édité par Stewart L. Mims, New-Haven, 1913, in-8.
- MORNET (D.). — *Les sciences de la nature en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1911, in-16.
- MORRIS (Gouverneur). — *Diary and letters of*, édités par Anne C. Morris, New-York, 1888, 2 vol. in-12.
- MORTON (Mrs.). — *Ouabi or the virtues of nature an Indian tale*, Boston, 1791.
- MURRAY (Louise Well). — *The story of some French refugees and their Azilum, 1793-1800, Tioga Point Historical society*, 1903, in-8.
- ODÉRAHL. — *Histoire américaine*, Paris, an IX (?), in-16.
- PERRIN DU LAC. — *Voyage dans les deux Louisianes... en 1801, 1802 et 1803*, Paris, 1805, in-12.
- POPE (John). — *A tour through the Southern and Western territories of the United States*, Richmond, 1792, in-8; New-York, 1888.
- RAYNAL (Guillaume-Thomas). — *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Amsterdam, 1772-1774, 7 vol. in-4.
- ROBERTSON (J. A.). — *Louisiana under the rule of Spain, France and the United States*, Cleveland, Ohio, 1911, 2 vol. in-8.
- SAINTE-BEUVE. — *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, nouvelle édition, Paris, 1889, 2 vol. in-16.
- SÉGUR (Comte Louis-Philippe de). — *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, Paris, 1824-1827, 3 vol. in-8.
- SMITH. — *General history of Virginia*, London, 1624.
- SMITH (W. H.). — *The Saint Clair papers*, Cincinnati, 1882, 2 vol. in-8.
- SOURIAU (M.). — *Les idées morales de Chateaubriand*, Paris, 1909, in-16.
- STATHERS, MADISON. — *Chateaubriand et l'Amérique*, Grenoble, 1905, in-8.
- STEDMAN (J.G.). — *Narrative of a five years' expedition against the revolted negroes of Surinam*, London, 1790, 2 vol. in-4.
- STONE (William L.). — *Life of Joseph Brant Thayendanegea*, New-York, 1838, in-8.

- SWANTON (John R.). — *Indian tribes of the lower Mississippi valley*-
Smithsonian Institution, Bureau of American ethnology, n° 43,
Washington, 1911, in-8.
- TASSÉ (J.). — *Les Canadiens de l'Ouest*, Montréal, 1886, 2 vol. in-8.
- THOMAS (L.). — *Correspondance générale de Chateaubriand*, Paris,
1912-1913, 4 vol. in-8.
- THWAITES, REUBEN GOLD. — *The Jesuits relations and allied documents*,
Cleveland, 1896-1901, 73 vol. in-8.
- VILLIERS (Marc de). — Notes sur un poème de Dumont de Montigny
décrivant l'établissement du Mississippi de 1719 à 1740, *Journal de
la Société des Américanistes de Paris*, 1914, XI.
- VOLNEY. — *Tableau du climat et du sol des États-Unis*, Paris, 1803,
2 vol. in-12.
- WELD (I.). — *Travels through the states of North America during the
years, 1795-1796 and 1797*, London, third edition, 1800, 2 vol. in-8.
- WITHERS SCOTT (A.). -- *Chronicles of border warfare*, nouvelle édi-
tion par G. R. Thwaites, Cincinnati, 1912, in-8.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	v
CHAPITRE I. — La préparation au voyage.	1
II. — Le Voyage en Amérique, de Baltimore au Niagara.	30
III. — Le Voyage dans les terres de l'Ouest et en Louisiane.	68
IV. — Les années d'exil et de documentation	100
V. — Les sœurs aînées des héroïnes de Chateau- briand	125
VI. — La couleur locale et la documentation dans les <i>Natchez</i>	161
VII. — L'exotisme sentimental dans les <i>Natchez</i> . . .	204
VIII. — <i>Atala</i> , La couleur locale et l'exotisme pitto- resque	242
IX. — <i>Atala</i> , La composition, les caractères.	276
BIBLIOGRAPHIE	301

~~NOV 7 1929~~

DATE DUE

~~MAR 7 1939~~

NOV 18 2012

~~FEB 22 '49~~

~~SEP 12 1960~~

~~JUN 15 '69~~

~~NOV 29 1971~~

g.
u-o c-

